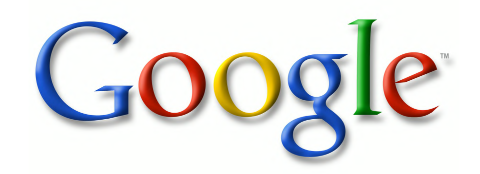
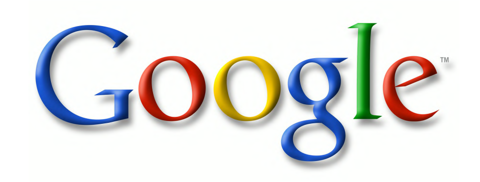
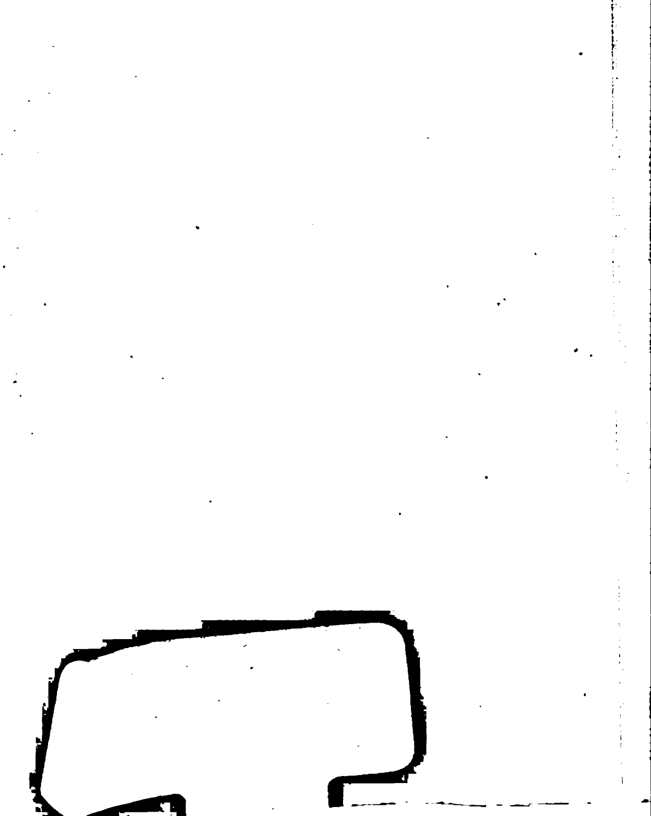
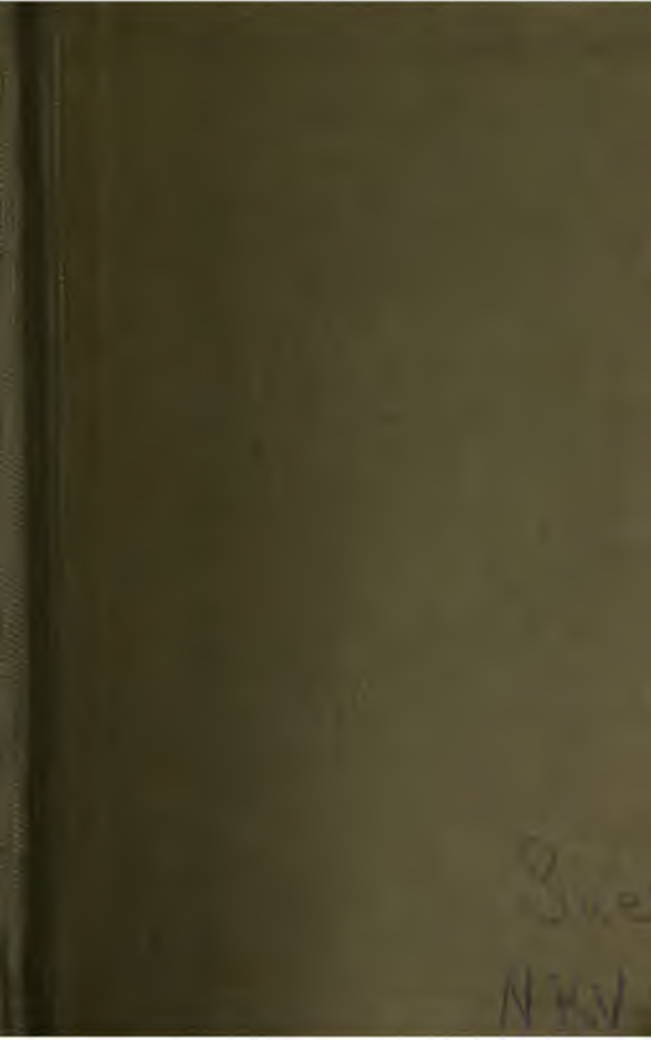








COMÉDIES SOCIALES.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

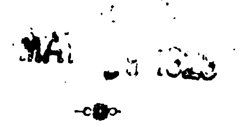
COMÉDIES SOCIALES

ET

SCÈNES DIALOGUÉES

Marie Joseph

PAR EUGÈNE SÜE. called Eugène



PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

—

1846

3.50.

PRÉFACE.

On remarquera une lacune dans la suite d'esquisses dramatiques intitulées *Comédies Sociales*, et insérées dans ce volume.

On y trouve le *Juge* et le *Législateur*, mais on n'y trouvera pas le *Prêtre*, quoique cette dernière étude soit annoncée par quelques lignes servant d'introduction aux Comédies Sociales.

Ce caractère du *Prêtre*, complément nécessaire de l'espèce de trilogie que nous avions conçue, a pourtant été développé et terminé par nous dans une troisième comédie ; c'est cette troisième comédie que nous nous abstenons de publier.

Nous nous en abstenons, parce qu'en la relisant, nous avons réfléchi que de nos jours il y aurait peut-être plus de lâcheté que de courage à publier cette satire. Nous allons tâcher d'expliquer pourquoi.

La politique qui se fait épée ou bouclier de tout, pour attaquer le système d'autrui ou pour défendre le sien, a sérieusement affirmé ceci, à savoir : « *que le corps social suivait généralement l'impulsion*

d'une réaction religieuse qui de jour en jour se prononçait davantage. »

A l'appui de cette assertion, ses prôneurs ont argué de la foule qui encombrait quelques églises.

Cette preuve nous a semblé peu concluante : c'est dans la diminution du chiffre des crimes et des délits que peuvent offrir les tables statistiques du ministère de la justice, qu'il faut seulement chercher les symptômes de l'*amélioration religieuse*, et conséquemment *morale*, dont on veut gratifier la société contemporaine.

Or nous affirmons que, malgré l'encombrement quotidien de quelques églises, les bagnes et les prisons sont très au complet, et que le *Parquet*, cette *Providence surnuméraire*, qui, selon l'usage, fait toute la besogne de la *Providence en titre*, regorge toujours d'actes d'accusation.

Nous affirmons enfin que les gendarmes, ces remords vivants et vengeurs des crimes, ont plus que jamais à galoper aux trousses des scélérats.

A notre sens, on s'est donc mépris étrangement en confondant le mouvement matériel de la foule avec le mouvement des esprits.

Parce que, par un caprice d'oisifs, le monde a transporté ses raouts dans quelques églises privilégiées....

Parce qu'il s'est coudoyé aux matinées aristocratiques de Saint-Thomas-d'Aquin...

Parce qu'il a été curieusement voir jouer à la chapelle à Saint-Roch, ou à Notre-Dame-de-Lorette

(pauvre sainte qu'ils ont affublée des indignes oripeaux d'une courtisane italienne, au lieu de la vêtir de la robe austère d'une chaste fille du ciel)...

Parce que le public s'est habitué à ne trouver guère de différence entre les loueuses de chaises et les ouvreuses de loges, entre les bedeaux et les contrôleurs de spectacles, entre les directeurs de théâtre et quelques curés de Paris qui chaque année se disputent aigrement les prédicateurs en renom pour que la saison du carême soit plus brillante dans leur église que dans celle du voisin...

Parce qu'enfin de nos jours, les Chambres représentatives et les cercles absorbant tous les hommes, beaucoup de femmes, singulièrement abandonnées, ont fait des églises leurs clubs... il ne faut pas s'autoriser de cela pour croire la société profondément travaillée par le sentiment religieux, et surtout pour voir notre époque en progrès de sainteté et de vertu.

Au contraire, nous pensons que l'esprit égoïste, vaniteux, mercantile, vantard et charlatan qui distingue si éminemment notre temps, a dû naturellement atteindre le clergé des grandes villes, soumis, en vertu de sa condition tout *humaine* et de l'espèce même de quelques-unes de ses fonctions matérielles et commerciales, aux mêmes accidents moraux que le reste de la société.

Nous disons ceci sérieusement, parce que c'est notre conviction; nous ne sommes pas poussé par une velléité de dénigrement stérile. Personne n'a

plus que nous la conscience et l'intelligence du véritable sentiment religieux, mais pur, mais imposant, mais dépouillé de toute souillure.

Si personne n'a plus que nous de respect et d'adoration pour l'idée immatérielle qui plane radieuse et divine au-dessus de nos espérances, personne aussi ne méprise plus souverainement les traditions grossières, brutales et sordides *de la Sacristie*, qui sont à la RELIGION ce que le honteux tripotage *du Palais* est à la JUSTICE.

C'est pour cela que, dans la comédie que nous nous abstenons de publier, nous nous étions véhémentement, sinon éloquemment, élevé contre le trafic exécrable qui pèse les cendres des morts, et qui vend à prix d'or des prières plus ou moins longues pour les âmes qui vont devant Dieu !

Contre le fermage impie des sacrements les plus saints !

Contre le revenu fourni par les enterrements, par les baptêmes, par les mariages, et grâce auquel le meilleur prêtre ne peut s'empêcher de mêler une pensée vénale et sacrilége à l'accomplissement religieux de son formidable sacerdoce.

Nous avions encore flétri ce luxe de café ou d'opéra si indécemment déployé dans quelques églises ; nous avions flétri la cupidité honteuse, le misérable orgueil de quelques prédicateurs en vogue qui ne rougissent pas de se laisser prôner par des annonces destinées à affriander le public et à faire surenchérir le prix de leurs sermons.

Car nous le demandons : est-ce là la lettre, est-ce là l'esprit souverainement grand, charitable et désintéressé du christianisme ? Qu'est-ce que ces apôtres payés à tant par heure pour faire entendre la parole de Dieu, et affichés dans les carrefours entre le *Rob Laffecteur* et le *Théâtre du Palais-Royal?* qu'est-ce que ces bedeaux transformés en huissiers à chaînes d'argent ? qu'est-ce que ces suisses déguisés en tambours-majors? qu'est-ce que cette splendeur ridicule, immorale, criminelle même, car pendant que les autels, les prêtres et les laquais de sacristie sont cousus d'or et de dentelles, il y a des pauvres qui souffrent de la faim et du froid?

Qu'est-ce enfin que cette rivalité haineuse, jalouse, de paroisse à paroisse, qui s'envie non pas le nombre des malheureux qu'elle nourrit, mais le luxe déplacé qu'elle étale ?...

Dans cette comédie nous avions donc voulu montrer le contraste affligeant qui existe de nos jours entre la sublimité de l'esprit des fonctions sacerdotales et le matérialisme grossier de quelques-uns de ceux qui les exercent.

Voilà quel était le sens moral de cette comédie ; nous ne la publions pas, nous le répétons, de crainte qu'on ne nous accuse de confondre à dessein la RELIGION et *ses acteurs*.

De crainte qu'on ne prenne notre amère indignation contre les hommes pour de l'impiété, impiété qui, dans nos jours de profonde indifférence religieuse, ne serait pas même audacieuse.

Or, si nous sommes des plus insouciants en matière de curés, de prédicateurs ou de bedeaux, nous avons une vénération d'autant plus grande, une sollicitude d'autant plus respectueuse pour le magnifique et sublime esprit du christianisme, que nous le voyons chaque jour cruellement méconnu, travesti par des gens qui ont la sainte mission de le continuer, de le propager et de le défendre.

Enfin, selon nous, il est assez de membres du clergé dont l'inintelligence ou les mauvaises passions portent de mortelles atteintes à la religion, pour que nous ne voulions pas risquer d'être confondu avec eux, et paraître attaquer ce qui est au contraire l'objet de notre admiration et de notre culte.

EUGÈNE SÜE.

Paris, le 15 avril 1839.

COMÉDIES SOCIALES

INTRODUCTION.

Le juge, le législateur et le prêtre, représentant la loi, la justice, la divinité, sont les agents des trois plus formidables influences sociales.

Le but de ces esquisses est de mettre simplement en opposition et relief l'idéale et souveraine poésie de ces trois imposantes missions avec les intérêts prosaïques et les penchants inexorablement humains de leurs fonctionnaires.

L'espèce de chœur dialogué qui précède et suit chaque acte de ces comédies est destiné à montrer chacune de ces trois fonctions telle qu'elle devrait être pratiquée, selon toute la majesté de sa lettre et de son esprit... La comédie la montre telle qu'elle est exercée, selon toute la pauvreté de notre nature.

Ainsi, dans cette première partie, dont le juge est le sujet, le chœur tâche de faire comprendre tout ce qu'il y a de presque surhumain dans ce redoutable sacerdoce, et non-seulement de prouver combien

peu d'hommes vertueux, parmi les plus vertueux, sont dignes de l'exercer, mais encore par combien d'épreuves, de méditations et de sacrifices sérieux ils ont à s'épurer pour s'y préparer, et prétendre à une autorité morale et personnelle, qui devrait seule garantir l'autorité de fait dont ils sont revêtus par la constitution de pouvoirs.

La comédie montre, au contraire, comment la cupidité, jointe à un misérable népotisme, décide absolument de la vocation d'un de ces fonctionnaires qui plus tard, dans la profession de sa charge (quant aux vices de l'humanité), ne diffère en rien des autres hommes, dont il demeure pourtant le suprême arbitre.

Sans doute ceci est une des dernières et des plus épouvantables vulgarités sociales; sans doute il est difficile qu'il en soit autrement; sans doute il en a été, il en est et il en sera bien souvent ainsi, l'homme, dans quelque position éminente qu'il se trouve, subissant presque toujours l'inévitable réaction de sa condition humaine; mais enfin on ne peut nier que bien des fois cela se passe de la sorte; et ce contraste entre l'idéal et le positif des trois fonctions qui résument les moyens d'action de la société tout entière, ce contraste a semblé un curieux sujet d'étude à celui qui écrit ces lignes.

Quant à la pensée première de cette œuvre, elle dérive du profond mépris que l'auteur a toujours eu pour ce paradoxe, à son sens aussi puéril qu'immoral et dangereux, à savoir: qu'il est une distinction à

établir entre la vie publique et la vie privée de l'homme public.

Non, il n'y a pas de vie privée pour l'homme public ; sa maison doit être de verre, et l'imposante autorité de son caractère public doit être seulement la conséquence rigoureuse et absolue de l'autorité morale de son caractère privé : sans cela, on se soumet indifféremment à la justice qu'il rend, à la loi qu'il fait, à la divinité qu'il proclame ; on la subit, mais on n'y croit pas. En un mot, si ceux qui représentent cette loi, cette justice, cette divinité, n'inspirent pas par une vie exceptionnelle, comme l'éminent sacerdoce dont ils sont revêtus, une sorte de respect religieux et sacré, ce sera un métier ; on n'aura en eux ni foi ni créance. Or, du manque de foi au mépris, il n'y a qu'un pas ; du mépris à la négation d'autorité, un autre pas. La conclusion de ceci va de soi-même.

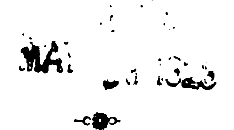
IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

COMÉDIES SOCIALES

ET

SCÈNES DIALOGUÉES

PAR EUGÈNE SÜE.



PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1846

damner ou absoudre allait reconnaître sous la toge magistrale celui qu'il coudoyait hier dans le tumulte d'une fête, que penserait-il en me voyant si grave sur mon siége, alors qu'il m'a vu si emporté, si frivole dans un joyeux tourbillon? il penserait qu'à l'heure dite je revêts avec ma toge un caractère faux et factice.

— Comme vous, ô mon père! je m'abstiendrai de ces joies bruyantes. Je vous le dis, les paisibles jeux de mon âge m'attristent; je préfère songer en silence, à l'ombre de nos grands arbres, à tout ce qu'il y a de grand et de saint dans la mission que vous remplissez si vertueusement.

— Sais-tu encore, ô mon fils! qu'il te faudra peut-être redouter ou fuir jusqu'aux tendres épanchements de l'amitié, de peur que cette douce influence n'amollisse la froide et inexorable impartialité de ton jugement? Hélas! ne me vois-tu pas pour cela presque solitaire?

— Je vous le dis, ô mon père! l'isolement plaît à mon âme; qu'ai-je besoin d'autre ami que vous, ô mon père!

— Sais-tu encore, mon fils, qu'il te faudra vivre de notre modeste patrimoine; car notre sacerdoce est de ceux qui ne doivent pas être rémunérés ici-bas?

— Comme vous, ô mon père! je vivrai content du peu que nous avons.

— Sais-tu, mon fils, qu'il te faudra de nouveau pâlir sur de tristes et bien arides enseignements,

et consumer ainsi dans de laborieuses veilles les fraîches et florissantes années de ta jeunesse?

— Ce nouvel avenir de travail me plaît et m'intéresse, car il peut me mener, si vous m'en trouvez digne, au terme que je souhaite si ardemment, ô mon père!

— Il est vrai, mon fils, que tu es laborieux, grave et pensif; il est vrai que le germe des plus sévères et des plus rares vertus est en toi. Je sais que les nobles aspirations de ta jeune âme, si pure et si radieuse, t'emportent vers cette souveraine mission! Mais, hélas! mon enfant, songe bien que celui qui doit juger ses semblables n'aura jamais la satisfaction sereine et consolante de savoir qu'il a justement jugé! Toujours un doute effrayant, ô mon fils! Toujours craindre que notre raison, obscurcie par une influence humaine, n'ait peut-être pas su discerner le juste de l'injuste! ait confondu le coupable et l'innocent! O mon enfant! mon enfant! cela n'est-il pas bien affreux de penser enfin qu'au jour de l'éternité seulement... la voix de Dieu nous dira si le jugement que nous avons porté est selon la vérité.

— O mon père! vous m'épouvantez; je le sens aux craintes qui m'agitent; je ne suis pas encore à la hauteur de cette vocation sainte et solennelle! Je vais m'épurer davantage, me recueillir davantage, et un jour peut-être, un jour, me trouverez-vous digne d'aspirer humblement à ce divin sacerdoce.

LE CHOEUR. — O justice! ô justice sainte et sacrée, magnifique reflet de la divinité! quel est celui qui

ne tremble pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant l'interpréter? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : « Écoutez-moi, ceci est la vérité!!! »



LA COMÉDIE.

PERSONNAGES.

M. DE CLERVILLE, conseiller d'une cour royale.
Madame DE CLERVILLE, sa femme.
ÉPAMINONDAS DE CLERVILLE, leur fils, d'abord étudiant en droit, puis juge, puis conseiller.
MARCELLINE, femme de charge.

La scène se passe à Paris.



SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon moderne. Il est quatre heures.

M. ET MADAME DE CLERVILLE.

M. DE CLERVILLE A MADAME DE CLERVILLE, *qui entre.* — Eh bien! madame?

MADAME DE CLERVILLE, *avec un soupir.* — Eh bien! mon ami, vous aviez raison; Épaminondas est rentré hier à minuit.

M. DE CLERVILLE, *éclatant.* — C'est un monstre!

MADAME DE CLERVILLE, *timidement.* — Mon ami, peut-être sera-t-il resté beaucoup plus tard que d'habitude chez son répétiteur de droit, afin de travailler à ses examens.

M. DE CLERVILLE. — Oui! va-t'en voir s'ils viennent.... chez son répétiteur de droit!.... Il faut, en vérité, que vous soyez aussi aveuglée que vous l'êtes pour croire à cela. Je parie qu'en en sortant il aura été dans quelque café, dans quelque estaminet, avec son garnement de M. Simonneau.

MADAME DE CLERVILLE, *effrayée.* — Épaminondas dans un café! dans un estaminet!

M. DE CLERVILLE. — Et pourquoi pas? Je vous dis que ce sera encore ce mauvais sujet de M. Simonneau qui l'aura entraîné là pour boire du punch! fumer... que sais-je?

MADAME DE CLERVILLE, *joignant les mains avec terreur.* — Fumer dans une pipe! notre Épaminondas... élevé comme nous l'avons élevé!... Ah! mon ami, c'est impossible.

M. DE CLERVILLE. — Je vous dis qu'il en est capable, moi; vous ne connaissez pas le caractère impérieux et opiniâtre de cet enfant-là. Joignez à cela la détestable influence de ce misérable Simonneau sur lui... Vous verrez qu'il le perdra... Son avenir m'épouvante!

MADAME DE CLERVILLE. — Mais aussi ne vous exagérez-vous pas l'influence de M. Simonneau sur Épaminondas? Ils sont du même âge, camarades de collége; M. Simonneau est bien né, sa famille hono-

rable ; quel mal voyez-vous à ce qu'Épaminondas aille avec lui ?

M. DE CLERVILLE. — Le mal ? le mal ?... Vous voilà toujours à voir tout en beau. Quand je vous dis que ce Simonneau est un vaurien, qui, sous prétexte d'étudier la peinture, passe sa journée à ne rien faire et à manger l'argent que ses parents lui envoient de leur province. C'est lui, je vous le répète, madame, qui dérange mon fils, qui lui met cent balivernes dans la tête, et, j'en suis sûr, tâche de le dégoûter de la carrière de la magistrature. Mais il aura beau faire, il sera magistrat, corbleu ! Il sera magistrat, ou il dira pourquoi !

MADAME DE CLERVILLE. — Mais aussi, mon ami, peut-être Épaminondas n'a-t-il pas de vocation pour cette carrière ; et puis à son âge, à dix-sept ans, que voulez-vous ? la magistrature doit sembler une chose bien grave... bien sévère.

M. DE CLERVILLE. — La vocation ! qu'est-ce que cela signifie, la vocation ? Y a-t-il besoin de vocation pour faire son droit, prendre ses degrés, devenir substitut, procureur du roi, juge, et peut-être conseiller à douze mille francs inamovibles ? Mais en vérité, madame, vous êtes folle avec votre vocation ; est-ce que j'avais plus que lui la vocation, moi ? Cela m'a-t-il empêché d'arriver ? Et d'ailleurs n'a-t-il pas été élevé là-dedans ? N'est-il pas enfant de la balle, comme on dit ? Est-ce qu'il ne voit pas sans cesse chez moi des magistrats ? Qu'y a-t-il donc là de si effrayant ? Est-ce qu'il n'y a pas parmi nous de vrais

boute-en-train? Est-ce qu'on doit être triste comme un bonnet de nuit parce qu'on est juge? Et pourvu que notre vie publique soit convenable, personne n'a rien à voir dans notre vie privée; seulement il y a certains dehors à garder, et on peut bien, ce me semble, faire ce sacrifice-là à l'espoir d'une aussi belle position! Douze mille francs d'appointements inamovibles, bien positivement inamovibles; où trouverez vous un tel avantage? et dans cette vie, il faut avant tout songer au solide; aussi, avec cet avenir et la fortune que nous lui laisserons, il pourra faire un superbe mariage. Voilà à quoi vous ne songez jamais.

MADAME DE CLERVILLE. — Vous avez raison, mon ami; mais, sans vouloir excuser Épaminondas, il a les goûts de son âge : il est gai; il n'a ni sérieux ni gravité dans le caractère, et pour une profession aussi austère... il me paraît bien étourdi.

M. DE CLERVILLE. — Mais enfin, puisqu'on ne peut le changer... n'est-ce pas? il faut bien le prendre comme il est.

MADAME DE CLERVILLE, *hésitant et avec timidité.* — Mais puisqu'on ne peut changer son naturel, ne pourrait-on pas... au moins... changer sa carrière?

M. DE CLERVILLE, *avec une effroyable explosion.* — Changer sa carrière, madame!... changer sa carrière!... Ah çà! y pensez-vous? Et que diable voulez-vous que je fasse de cet enfant, s'il vous plaît? Où trouverai-je ailleurs toutes les facilités que j'ai pour le pousser là-dedans? Est-ce que mes amis,

mes protecteurs ne sont pas dans la magistrature? Est-ce que sa ligne n'est pas ainsi toute tracée?... Changer sa carrière! mais c'est absurde. Après tout, voilà ce qui arrive : suez sang et eau pour assurer l'avenir de vos enfants... et ils prennent justement tout au rebours... Changer sa carrière?... et c'est vous, vous, sa mère, qui l'entretenez peut-être dans ces sottes idées-là!

MADAME DE CLERVILLE. — Mon ami, le pensez-vous, le pouvez-vous penser?

M. DE CLERVILLE. — Ce que je pense, madame, c'est que je n'aurai pas travaillé quarante années de ma vie, cultivé des connaissances précieuses, entretenu mes amis de mes projets sur mon fils pour voir un beau jour tout cela s'en aller à vau-l'eau. Mon fils sera dans la magistrature, entendez-vous! Et ce ne sera pas sa carrière qui changera, mais, corbleu! ce sera son naturel, ou il dira pourquoi.



SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCELLINE.

M. DE CLERVILLE. — Marcelline, pourquoi m'avez-vous caché que mon fils était rentré hier à minuit?

MARCELLINE. — Ah! mon Dieu, monsieur, il ne lui est rien arrivé, allez, à ce pauvre cher enfant! M. Simonneau l'a accompagné jusqu'à la porte, et...

M. DE CLERVILLE, *avec impatience.* — Encore ce

M. Simonneau ! Mais je trouverai donc partout cet homme-là ?

MARCELLINE. — Ah ! c'est là un jeune homme jovial et aimable, et qui a de l'esprit plus gros que lui. Figurez-vous, monsieur, qu'hier, en revenant avec M. Épaminondas, il a aboyé à la porte, mais si naturellement... mais si naturellement, que j'ai cru que c'était un vrai chien. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, le drôle de corps que ça fait !

M. DE CLERVILLE, *gravement.* — Marcelline, quoiqu'il y ait quarante ans que vous soyez à mon service, je vous chasserai de chez moi la première fois qu'il vous arrivera de me cacher à quelle heure rentre mon fils, et de soutenir ainsi ses débordements.

MARCELLINE. — Mais, monsieur, il était avec M. Simonneau, et d'ailleurs il va vous répondre lui-même, car il vient de rentrer avec ses gros livres sous le bras, le pauvre chérubin.

M. DE CLERVILLE, *avec une colère concentrée.* — Ah ! il vient de rentrer !

MARCELLINE. — Oui, monsieur, et jamais il n'a été plus gai, il chante comme pinson.

M. DE CLERVILLE. — Ah ! il chante ; eh bien ! dites-lui de monter et de venir me trouver. (*A sa femme.*) Madame, laissez-moi seul avec lui.

MADAME DE CLERVILLE. — Mon ami, ne vous emportez pas ; ne le grondez pas trop ! prenez-le par la douceur, vous savez que c'est le meilleur moyen d'en faire quelque chose.

M. DE CLERVILLE. — Je sais ce que j'ai à faire, madame.

MARCELLINE. — Ah! tenez, monsieur, le voici : l'entendez-vous comme il chante ?

On entend une voix chanter : « *Il faut rire, il faut boire à l'hospitalité !* » Sur un signe impérieux de M. de Clerville, madame de Clerville et Marcelline sortent.

M. DE CLERVILLE, *seul.* — A nous deux maintenant, monsieur : *il faut rire !*

SCÈNE III.

M. DE CLERVILLE, ÉPAMINONDAS.

Entre Épaminondas : il a dix-huit ans, mais l'air encore fort écolier.

M. de Clerville s'assied gravement dans son fauteuil, et regarde un instant son fils en silence.

M. DE CLERVILLE. — A quelle heure, monsieur, êtes-vous rentré hier soir ?

ÉPAMINONDAS. — Je suis rentré en sortant de chez mon répétiteur de droit ; il devait être à peu près... dix heures.

M. DE CLERVILLE. — Vraiment... il devait être à peu près dix heures... (*Il le regarde fixement.*) Vous êtes bien sûr de cela ?

ÉPAMINONDAS. — Je ne puis pas en être sûr à la minute, car je ne suis pas une horloge, non plus ! mais qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme ça ? Je te dis qu'il était dix heures, c'est qu'il était dix heures...

M. DE CLERVILLE, *éclatant.* — Vous êtes un imposteur !... il était minuit, monsieur, minuit passé... Qu'avez-vous fait jusqu'à cette heure ? répondez !

ÉPAMINONDAS. — Mais, puisque je vous dis que je suis rentré à dix heures, en sortant de chez mon répétiteur de droit.

M. DE CLERVILLE. — Je vous dis que vous mentez impudemment ; vous êtes rentré à minuit, monsieur, avec ce garnement de M. Simonneau, qui vous perdra.

ÉPAMINONDAS. — Simonneau n'est pas un garnement, il a beaucoup de talent pour la peinture, sa famille est riche et...

M. DE CLERVILLE. — Il ne s'agit pas de la famille de M. Simonneau, mais de vous, monsieur, qui vous permettez de rentrer à des heures indues, et de ce vaurien, qui vous encourage dans votre paresse et votre dissipation.

ÉPAMINONDAS. — Au contraire, il me donne de très-bons conseils.

M. DE CLERVILLE. — Oui... ils sont beaux, ses conseils ! Je vous le répète, c'est lui qui vous met en tête mille balivernes.

ÉPAMINONDAS. — Aussi, vous lui en voulez toujours, parce qu'il m'a mené une fois au manége avec lui.

M. DE CLERVILLE. — Au manége !... au manége !... et qu'alliez-vous faire au manége, monsieur? est-ce au manége que vous prendrez vos grades ?

ÉPAMINONDAS. — Quel mal y a-t-il à ce que je monte à cheval ?

M. DE CLERVILLE. — Monter à cheval ! est-ce qu'un magistrat monte à cheval ? Est-ce que j'ai monté à cheval de ma vie ?... Mais allez donc tout de suite à l'École de droit en cravache et en éperons ! A cheval... et c'est ainsi que vous pensez vous distinguer dans la carrière que vous voulez embrasser... n'est-ce pas ?

ÉPAMINONDAS. — Tiens... vous savez bien que ce n'est pas moi qui l'ai embrassée, cette carrière !

M. DE CLERVILLE. — Comment, ce n'est pas vous ? Vous le regrettez peut-être maintenant ?

ÉPAMINONDAS. — Je ne dis pas cela... mais enfin j'aurais tout autant aimé entrer dans la diplomatie comme de Verneuil, ou être artiste comme Simonneau.

M. DE CLERVILLE. — Diplomate !... artiste !... ah çà ! mais vous êtes fou ! est-ce que vous avez le *nom* et la fortune de M. de Verneuil pour être diplomate ? Est-ce que vous avez la moindre disposition pour être artiste ?... D'ailleurs, c'est un bel exemple que vous me citez là, votre Simonneau, un mange-*tout* ! un vaurien !

ÉPAMINONDAS. — Vous attaquez toujours Simonneau, parce qu'il n'est pas là pour se défendre.

M. DE CLERVILLE. — Taisez-vous, monsieur, et ne faites pas l'impertinent... songez plutôt à mériter votre pardon... ingrat que vous êtes...

ÉPAMINONDAS. — Ingrat... ingrat...

M. DE CLERVILLE. — Certainement oui, ingrat! ingratissime !... N'avez-vous pas, grâce à moi, à mes travaux, à mes amis, un avenir magnifique, qui ferait l'envie de tout autre ? Ne pouvez-vous pas arriver un jour à être juge, puis conseiller à une cour souveraine, avec 12,000 francs d'appointements inamovibles... traitement supérieur à celui d'un lieutenant-général, sur lequel vous avez même le pas dans les cérémonies, sans compter l'avantage de juger les autres, ce qui vous donne toujours une grande considération, un grand relief, et vous met à même de cultiver les belles connaissances qui viennent vous solliciter et que vous pouvez obliger ? Mais non, rien ne vous plaît ; vous n'avez pas le moindre amour-propre, pas la moindre vanité : vraiment, quand on pense à cela, c'est à se désespérer pour votre avenir !

ÉPAMINONDAS. — Ah ! oui, de l'amour-propre !... Ayez donc de l'amour-propre avec un bonnet carré, une bête de robe noire comme un professeur, et un rabat comme un prêtre.

M. DE CLERVILLE, *ne pouvant croire ce qu'il entend.* — Une bête de robe noire ! un rabat comme un prêtre !... Voilà autre chose maintenant, il est habillé comme un prêtre !

ÉPAMINONDAS. — Ne pouvoir pas seulement porter des habits de coulenr claire.

M. DE CLERVILLE. — Allons... des couleurs claires à présent...

ÉPAMINONDAS. — C'est vrai aussi, être toujours

vêtu de noir comme un croque-mort ! et puis vous ne voulez pas seulement me permettre de porter des bottes !

M. DE CLERVILLE, *haussant les épaules.* — Des bottes ! ! des bottes ! non, monsieur !... La botte a un air cavalier et impertinent qui ne sied pas à un magistrat ; et tant que je vivrai, du moins... vous n'en porterez pas. (*Avec une dignité triste et un soupir.*) Après ma mort, monsieur, après ma mort... vous serez libre...

ÉPAMINONDAS, *peu touché de cette funèbre réflexion.* — Ah ! mon Dieu !... mon Dieu ! je vous demande un peu ce que ça fait, qu'on porte des bottes ou non... Mais c'était bon autrefois, ces préjugés-là !

M. DE CLERVILLE. — C'était bon autrefois !... C'est-à-dire qu'autrefois on n'avait pas le sens commun, n'est-ce pas, monsieur? Taisez-vous... vous êtes un novateur... un révolutionnaire ; car je soupçonne fort ce M. Simonneau d'être un fieffé jacobin.

ÉPAMINONDAS. — Vous me grondez toujours aussi !

M. DE CLERVILLE. — Je vous gronde, parce que vous le méritez, drôle que vous êtes !

ÉPAMINONDAS. — Eh non ! je ne le mérite pas, car c'est ennuyeux à la fin. Qu'est-ce que ça me fait à moi, après tout, d'être magistrat ?... Ça m'est bien égal de juger les autres... Avec ça que c'est bien régalant : toujours entendre parler de voleurs et d'assassins, et ne pouvoir pas seulement se déguiser au carnaval !

M. DE CLERVILLE, *avec épouvante.* — Se déguiser au carnaval!... Encore une idée de ce M. Simonneau... j'en suis sûr! Ah! le malheureux!

ÉPAMINONDAS, *outré.* — Eh bien, oui! Simonneau est mon ami. Je le regarde comme mon frère; je ne puis pas en entendre dire du mal; et, si on me tourmente, je m'engage : voilà ce qu'on y gagnera.

M. DE CLERVILLE. — Ah! vous parlez de vous engager! Eh bien! c'est moi... mauvais sujet, qui vous engagerai, qui vous ferai manger de la vache enragée; et si vous ne marchez pas droit, je vous ferai mousse, entendez-vous, mousse sur un vaisseau!

ÉPAMINONDAS. — Eh bien! j'aime mieux encore être mousse sur un vaisseau que de passer toute ma jeunesse, toute ma vie dans un état aussi assommant que celui de juge.

M. DE CLERVILLE, *stupéfait.* — Un état aussi ass... (*il n'ose prononcer le mot.*) Vous êtes un mauvais fils... sortez de ma présence.

ÉPAMINONDAS. — Eh bien! je sors; mais je vous déclare que je déteste la carrière que vous voulez que j'embrasse... Oui, je la déteste! je l'abhorre! et je ne souffrirai jamais qu'on dise du mal de Simonneau, parce que c'est entre nous deux à la vie et à la mort.

Épaminondas sort furieux, et M. de Clerville reste absorbé dans ses douloureuses pensées.

LE CHOEUR.

O justice sainte et sacrée, magnifique reflet de la divinité! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant t'interpréter? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : « Écoutez-moi, ceci est la vérité. »

ACTE II.

LE CHOEUR.

UNE VOIX. — Mon fils, votre front est sombre et soucieux ; vous êtes pourtant arrivé aux termes de vos vœux. Il y a cinq ans vous me disiez : « Je me croirais béni du ciel si un jour je pouvais comme vous, ô mon père, être digne de la sainte et souveraine mission de proclamer l'innocence et de punir le crime. » Cette mission, vous la remplissez, ô mon fils! qu'avez-vous, qu'avez-vous? Épanchez vos chagrins dans mon sein.

UNE AUTRE VOIX. — O mon père! mon âme est triste et désolée, que n'ai-je suivi vos conseils? Chaque jour je vois de plus en plus combien est formidable notre mission, et combien peu, hélas! j'en suis digne! En vain j'ai renoncé aux joies du monde; en vain ma vie privée est pure de toute souillure; en vain je passe comme vous de longues nuits à méditer sur les terribles questions dont je dois souverainement décider. Hélas! hélas! l'immense pouvoir dont je suis revêtu m'effraie malgré moi, je suis toujours épouvanté quand je pense que je puis confondre le mensonge et la vérité, et je dis comme vous : « Seigneur, Seigneur, au milieu de ces ténèbres éclairez-moi d'un de vos rayons. »

LE CHOEUR. — O justice, ô justice sainte et sacrée! si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables ne les dominait pas de toutes les fortes et sereines vertus, d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — « De quel droit nous absous-tu? » — et les coupables : — « De quel droit nous condamnes-tu? — Si tu as commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute? — Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne, lorsque tu t'écries : Honte et châtiment au prévaricateur, alors que toi-même tu es prévaricateur! — honte et châtiment à l'adultère, alors que toi-même tu es adultère! — honte et châtiment aux passions mauvaises, alors que toi-même tu es sous le joug des passions mauvaises!..... — N'entends-tu pas les coupables te dire : « Allons, allons, notre complice, quitte ton

trône magistral et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie avec nous autres criminels ! — »

O justice sainte et sacrée ! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? etc.

LA COMÉDIE.

PERSONNAGES.

Mademoiselle **FANNY LELOUP**, figurante d'un petit théâtre.
SIMONNEAU, ami d'Épaminondas.
M. DE BLENAC, colonel en retraite.
Un Président de tribunal.
Un Avocat.
Gardes municipaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPAMINONDAS, FANNY.

La scène se passe chez Épaminondas de Clerville ; il a trente-deux ans, il est procureur du roi. A l'étourderie de la première jeunesse succède l'air fat et rengorgé ; la gravité roide de sa profession lui donne habituellement un air faux, impertinent et guindé. Sa chambre à coucher est meublée d'acajou. Pendules et vases d'albâtre remplis de fleurs artificielles. Dans les cadres, on voit une Léda et une Danaé. Sur une console, une Vénus Callipyge en plâtre et plusieurs charges de Dantan. Il est dix heures du matin. Épaminondas, vêtu d'une robe de chambre à ramages, ayant dépouillé la morgue magistrale, est gracieusement assis par terre sur un coussin, aux pieds d'une assez jolie fille de vingt ans, mademoiselle Fanny Leloup, figurante d'un petit théâtre ; elle est brune, vive et rieuse.

FANNY, *après un moment de silence, et promenant*

une main un peu grosse et un peu rouge dans les cheveux blond-ardent d'Épaminondas. — Mon Dieu! mon Dieu! que je ris donc quelquefois toute seule, quand je pense que tu es comme qui dirait un juge!

ÉPAMINONDAS. — Comment?

FANNY. — Oui, enfin, que tu es là en robe noire et en bonnet carré pour faire d'une grosse voix de la morale aux autres.

ÉPAMINONDAS. — D'abord, ma charmante, je ne prends pas une grosse voix pour cela; mais qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce que je parle au nom de la morale?

FANNY. — Rien si tu veux; mais moi je trouve ça drôle.

ÉPAMINONDAS, *avec une nuance d'impatience.* — Moi... je ne trouve pas...

FANNY. — Si enfin, c'est toujours drôle, que toi, un vrai farceur quand nous sommes ensemble, un chéri qui, quand il veut, singe Arnal à crever de rire, tu ailles tous les matins à onze heures précises prendre un air grognon pour faire de la morale aux autres, et leur reprocher, par exemple, des farces comme celles que tu as faites cent fois avec ce grand scélérat de Simonneau quand tu étais étudiant en droit!

ÉPAMINONDAS, *se contenant encore.* — D'abord, ma charmante, si j'ai fait ce que vous appelez assez vulgairement des farces, ç'a été tout au plus et absolument dans la vie intime; et quant à mes fonctions publiques, une fois pour toutes, rappelez-vous que

je ne fais pas de morale en mon nom, mais, ce qui est, pardieu! bien différent, au nom de la société. Car c'est comme son organe que j'appelle la vindicte des lois sur ceux qui troublent l'ordre et le repos public.

FANNY. — C'est possible... c'est peut-être dans la nature que ça soit comme ça ; mais tu ne peux pas empêcher que je trouve ça drôle, n'est-ce pas ?

ÉPAMINONDAS, *se levant avec dépit.* — Enfin cela est ainsi; on est homme après tout, et on ne peut pas non plus se faire trappiste parce qu'on est dans la magistrature.

FANNY. — Trappiste!... moi, je voudrais te voir trappiste!... Ah! par exemple, ce pauvre chéri! trappiste! le plus souvent... Les trappistes, ce sont des curés qui ne mangent que des carottes par punition de leurs fredaines, n'est-ce pas? et qui disent toujours : *Bière, il faut nourrir*, comme emblème que les hommes finissent toujours par aller dans la bière, n'est-ce pas? Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est ça qui doit être triste à la longue!

ÉPAMINONDAS, *avec mépris.* — Ce que vous dites là est absurde et bête à faire pitié.

FANNY. — Écoute donc, moi, je ne suis pas une savante non plus ; je répète ce qu'on m'a dit.

ÉPAMINONDAS, *levant les épaules.*—Et vous répétez de jolies choses... Mais voilà dix heures, il faut que j'aille au Palais. Prenez votre manteau, baissez bien votre voile, et passez vite devant la loge du portier.

FANNY. — Tu me renvoies déjà? Mais au fait tu

as raison, c'est ton heure. (*L'embrassant malgré lui.*) Allons, allons, allez faire jugette, mon chéri; allez mettre votre robe noire et votre bonnet carré. Ah! mon Dieu, que nous avons donc ri avec ce grand scélérat de Simonneau, quand pour la première fois nous t'avons vu déguisé comme ça! Et ce monstre de Simonneau qui, au fond de la salle, te faisait des grimaces pour te faire rire! Mais toi! ah bien, oui! fier comme Artaban, tu regardais en l'air... sans cela je suis sûre que tu n'aurais pas pu y tenir. Ah! mon Dieu! que tu étais donc drôle!

ÉPAMINONDAS, *en colère,* — J'étais drôle... j'étais drôle! vous n'avez que ce mot-là à la bouche... Eh bien après?

FANNY. — Allons, allons, ne vas-tu pas te fâcher maintenant et me brutaliser?

ÉPAMINONDAS. — Non, je ne me fâche pas, mais c'est qu'aussi vous êtes toujours à me parler de cela, à me dire que je suis juge, que j'ai une robe noire; je le sais bien, ce n'est pas la peine de me le répéter sans cesse, car à la fin c'est insupportable, et il est des convenances qu'on doit respecter!

FANNY. — Ah! par exemple! voyez-vous ça, des convenances! Ne vas-tu pas me faire aussi de la morale, à moi?

ÉPAMINONDAS. — Je ne vous ferai pas de morale, mais je vous dirai une bonne fois pour toutes que, puisque j'ai pu m'oublier assez pour faire connaissance avec vous, et continuer cette liaison par des

relations coupables, il est de votre intérêt de ne pas me devenir insupportable, parce que...

FANNY. — Parce que?

ÉPAMINONDAS. — Parce que je vous prierais de ne jamais remettre les pieds chez moi.

FANNY. — Ah! c'est une scène!... Bon, nous allons joliment rire... car tu vas être à croquer, tu vas ressembler comme deux gouttes d'eau à Arnal dans *l'Humoriste*. Va... va... je t'écoute... (*Elle s'asseoit.*) Me voilà aux premières, va maintenant, mon chéri.

ÉPAMINONDAS. — Nous n'allons pas rire du tout, et je vous prierai de choisir ailleurs vos comparaisons. Mais, puisque vous m'écoutez, apprenez que si un jeune homme a des faiblesses, il faut au moins qu'il ait le tact d'en choisir les objets dans une classe dont il ne puisse pas rougir!

FANNY. — Dans la classe des femmes mariées, n'est-ce pas? c'est plus moral...

ÉPAMINONDAS. — Vous êtes une sotte.

FANNY. — Et vous un sot! Tiens, voyez donc, après tout, qu'avez-vous à me reprocher? Je suis figurante aux Variétés, c'est vrai; mais le peu que j'y gagne me suffit, car un serin n'aurait pas de quoi se soutenir avec ce que vous me donnez, vu que vous ne me donnez rien du tout. Quant à ça, ce n'est pas un reproche, car vous êtes un amant de cœur; mais ce n'est pas une raison pour me traiter... comme vous me traitez... Et puis vous ne voulez jamais sortir avec moi! Depuis que nous sommes ensemble,

vous ne m'avez pas menée une seule fois au spectacle... pour toute partie fine, vous me dites d'aller vous écouter à l'audience : comme c'est régalant! La première fois j'ai ri avec Simonneau, parce que ça me paraissait farce; mais après! ça devient joliment embêtant, ma parole d'honneur.

ÉPAMINONDAS, *fronçant les sourcils.* — En vérité! il sied bien à une créature de votre espèce de...

FANNY, *l'interrompant par un soufflet.* — Une créature! Voilà ce que vous méritez, manant que vous êtes!

ÉPAMINONDAS, *furieux.* — Si je m'en croyais!...

FANNY. — Allons, bien! il ne vous manque plus que cela, battez les femmes à cette heure! monstre! Vous ne me reverrez de votre vie!

ÉPAMINONDAS.—Allez aux cinq cent mille diables, et ne revenez plus!

FANNY, *avec gravité.* — Vous ne me reverrez plus non plus! Mais je me vengerai! car vous êtes un scélérat, et je ne sais pas où vous finirez! (*Elle sort.*)



SCÈNE II.

ÉPAMINONDAS, SIMONNEAU.

ÉPAMINONDAS, *d'abord seul.* — Elle m'a donné un soufflet; mais c'est égal, personne ne l'a vu, et m'en voilà débarrassé, c'est bien heureux! Mon Dieu, de-

puis deux mois quel supplice! et dire que j'étais assez faible pour la supporter!

Entre Simonneau : vingt-cinq ans, moustache et barbe épaisse. Il a un cigare à la bouche, son chapeau posé de côté, et ses mains dans les poches de son large pantalon. La porte est restée ouverte. Épaminondas reste absorbé ; Simonneau entre sur la pointe des pieds, s'approche de l'oreille de son ami, et, sans être aperçu, pousse un cri effroyable ; Épaminondas fait un bond de frayeur, et se retourne.

SIMONNEAU, *d'une voix de basse-taille.*—Bonjour, magistrat!

ÉPAMINONDAS, *se remettant de son effroi.* — Tu peux te vanter de m'avoir fait joliment peur!

SIMONNEAU. — Nous rêvons à nos amourrrrs, à ce qu'il paraît, car je viens de voir Fanny qui sortait de chez toi, comme si le diable l'emportait, je n'ai pas pu lui dire un mot. Qu'est-ce qu'il y a donc? de la brouille dans le ménage!

ÉPAMINONDAS.— Il y a, mon cher, que je viens de lui faire une scène, de la mettre à la porte, et que je suis ravi d'en être débarrassé. Voilà ce qu'il y a.

SIMONNEAU. — Eh bien! tu as tort; vois-tu, c'était une bonne fille, rieuse, pas gênante, qui ne te coûtait pas un liard, et avant que d'en trouver une pareille...

ÉPAMINONDAS, *d'un air fat.* — On peut pourtant, mon cher, trouver mieux... bien mieux... beaucoup mieux... mais beaucoup, beaucoup mieux!

SIMONNEAU. — Est-ce que vraiment tu te lancerais dans les femmes du monde? (*Gravement.*) Prends

garde, magistrat! prends garde, la femme du monde est dure à cuire!... comme dit Bossuet.

ÉPAMINONDAS. — Écoute... entre nous, une créature comme Fanny ne pouvait plus me convenir pour toutes sortes de raisons; mais la meilleure de ces raisons est que je suis amoureux, fou, mon cher, je délire... en un mot. On peut te confier cela, à toi... mon ami d'enfance; j'en tiens pour madame Grasset.

SIMONNEAU. — Madame Grasset! la femme de l'ancien avoué, une grosse blondasse qui a des yeux de poisson!

ÉPAMINONDAS, *piqué*. — Une grosse blondasse, une grosse blondasse!... on t'en donnera des grosses blondasses comme ça! Quelle femme! quel bon genre! et surtout tante de mon ministre, mon cher... tante de mon ministre! ce qui est un peu flatteur pour l'amour-propre, j'espère...

SIMONNEAU. — Et pour ton courage donc! Magistrat, voilà un courage! Qu'est-ce que le courage civil... le courage militaire... auprès de celui-là... qu'on pourrait appeler... le courage Grasset?...

ÉPAMINONDAS, *haussant les épaules*. — Il est impossible de causer sérieusement avec toi.

SIMONNEAU. — Eh bien! sérieusement cette femme-là sera pour toi à la fois une mère et une maîtresse. C'est bon... mais c'est rare.

ÉPAMINONDAS. — Parbleu! je sais bien qu'elle n'a pas quinze ans.

SIMONNEAU. — Comment! elle n'a pas quinze ans!

mais elle les a plutôt trois fois qu'une... au contraire.

ÉPAMINONDAS. — C'est justemeut parce que c'est une femme d'un âge mûr qu'on la dit très-influente sur son neveu, et pour parvenir, vois-tu, mon cher, il n'y a que les femmes... et une femme qui peut vous protéger... n'a pas d'âge.

SIMONNEAU. — tiens... tiens... tiens... je comprends... Voyez-vous le finaud... avec ton petit air bonasse, tu ne t'endors pas, toi !

ÉPAMINONDAS, *secouant la tête avec fatuité.* — Mais non... mais non...

SIMONNEAU. — C'est que c'est très-bien calculé... la tante d'un ministre !... Ton chemin est sûr... Et où en es-tu ?

ÉPAMINONDAS. — Au mieux... mon cher... Quand je suis là, elle est toujours à dire à son mari : Mon Dieu ! mon Dieu ! comme... (*Entre le portier.*)



SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER. — Monsieur, voilà un monsieur en cabriolet bourgeois ; il a l'air très-brusque, et demande s'il peut vous voir... voilà sa carte.

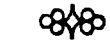
SIMONNEAU, *prenant la carte.* — Monsieur le comte de Blenac ; et au crayon... « Pour l'affaire Saint-

Pierre... » Qu'est-ce que ça, l'affaire Saint-Pierre? (*Au portier.*) Savez-vous, vieillard, que saint Pierre est le patron des portiers?

ÉPAMINONDAS, *avec impatience.* — Allons! encore cette affaire! on ne peut pas être un moment en repos... c'est insupportable. (*Au portier.*) Est-ce que vous avez dit que j'y étais?

LE PORTIER. — Oui, monsieur.

ÉPAMINONDAS. — Vous n'en faites jamais d'autres. Ah! quel ennui! Allons, voyons, puisque vous avez dit que j'y étais, il faut bien que je le reçoive : faites monter ce monsieur dans mon cabinet. (*Le portier sort.*)



SCÈNE IV.

ÉPAMINONDAS, SIMONNEAU.

SIMONNEAU. — Veux-tu que je le reçoive à ta place? C'est ça qui serait farce.

ÉPAMINONDAS. — Ah! quel ennui! moi qui avais mille choses à te dire! Je voulais te demander d'emmener M. Grasset à Montmorency dimanche, de monter une partie de garçons, et, pour dérouter les soupçons, j'aurais dit que j'y serais allé avec vous, tandis qu'au contraire, tu comprends, mon cher, au contraire...

SIMONNEAU. — Voyez-vous le don Juan!

ÉPAMINONDAS. — Pas mal trouvé, n'est-ce pas? Ah!

si ce n'était cette maudite robe! Mais après tout il faut être juste aussi... j'ai un bel avenir!

SIMONNEAU. — C'est-à-dire que tu as un avenir superbe, avec la protection de ton père, qui à cette heure est aux anges de te voir en pleine carrière, toi qui avais l'air de n'y pas mordre; sans compter que maintenant, avec l'appui de madame Grasset, tu peux devenir conseiller à une cour royale; et c'est inamovible, ça!! c'est du solide... c'est aussi sûr qu'une rente sur l'État. Ainsi, pas de bêtises: reste-moi là-dedans. Mais, pour revenir à tes amours, c'est dit, j'emmène l'ancien avoué à Montmorency; il est bon vivant et aime à rire avec les dames; je lui monte donc une partie de garçons, et je commence par lui décocher la grande Justine, une ancienne danaïde de la Porte-Saint-Martin : ce n'est pas tout à fait une dame, si tu veux, et ça date de loin, mais c'est juste ce qu'il faut pour Grasset; je les mets sur deux ânes, je vous les lance au galop, je vous les perds, et ils ne reviennent à Paris qu'à minuit. Compte sur moi. Mais, dis donc, et ton monsieur de l'affaire Saint-Pierre qui t'attend?

ÉPAMINONDAS. — Tiens, j'ai bien le temps!

SIMONNEAU. — Le fait est que, si tu as le temps, il doit l'avoir aussi, et n'a rien à dire. Mais où en es-tu avec ta belle?

ÉPAMINONDAS. — Je te disais donc que devant son mari... (*Le portier entre.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PORTIER.

ÉPAMINONDAS. — Allons, qu'est-ce encore? On ne peut pas, ma parole d'honneur, rester un moment tranquille! Que voulez-vous, voyons?

LE PORTIER, *remettant une carte.* — C'est ce monsieur; il vient de redescendre à la loge me demander si j'étais bien sûr que vous y étiez, et m'a donné encore sa carte pour vous l'apporter.

ÉPAMINONDAS. — Est-ce qu'il croit que je suis à ses ordres, par exemple? (*Au portier.*) Aussi c'est votre faute; vous ne pouvez pas dire que je n'y suis pas! Vous êtes bête comme une oie. Allons, allez lui dire que je viens. Ah! quel ennui! Enfin, Simonneau, trouve-toi ce soir au Palais-Royal, à la Rotonde; nous causerons de tout cela, et que le diable emporte l'affaire Saint-Pierre!

SIMONNEAU. — Allons, voyons, calmez-vous, calmez-vous, scélérat d'organe de Thémis que vous êtes! Ainsi donc, à ce soir, à la Rotonde, magistrat! (*Il sort.*)

ÉPAMINONDAS. — A l'autre, maintenant. Mais qu'il ne croie pas m'influencer. D'abord je trouve ces deux cartes coup sur coup fort impertinentes, et puis je suis d'une humeur!... j'avais tant de choses à dire à

Simonneau! Il faut aussi, ma parole d'honneur, que les gens aient bien la rage des visites et des sollicitations pour venir vous relancer ainsi. Voyons, habillons-nous, car je ne veux pas recevoir ce monsieur en robe de chambre. Voilà encore un ennui du métier, toujours en tenue. Voyons, l'habit noir et la figure idem. (*Il s'habille.*)

SCÈNE VI.

M. DE BLENAC, ÉPAMINONDAS.

La scène représente le cabinet de travail d'Épaminondas. Sur le bureau trois bustes en plâtre bronzé : au milieu, celui du roi ; de chaque côté, ceux de Matthieu Molé et de l'Hospital. M. de Blenac se promène avec impatience. M. de Blenac a cinquante ans, colonel de cavalerie en retraite ; l'air violent, rude et mâle, véritable vieux soldat de l'empire.

M. DE BLENAC. — Ah çà! est-ce que ce monsieur-là me prend pour un conscrit? Voilà la seconde fois que je lui envoie ma carte, ça commence à m'échauffer diablement les oreilles. Est-ce qu'un grognard de mon âge est taillé pour faire antichambre? Ah! si ce n'était mon pauvre Édouard!... Mais, après tout, j'ai tort, je ne suis pas le seul, ce monsieur a peut-être d'autres solliciteurs.

Épaminondas entre, vêtu de noir, l'air grave et empesé. Il fait signe à M de Blenac de s'asseoir.

M. DE BLENAC. — C'est à M. de Clerville, procureur du roi, que j'ai l'honneur de parler?

ÉPAMINONDAS. — Oui, monsieur.

M. DE BLENAC, *lui remettant une lettre.* — Voici, monsieur, une lettre de mon ami M. de Vertpuis, qui a bien voulu me recommander à vous, et s'intéresse particulièrement au jeune et infortuné Édouard de Saint-Pierre, mon pupille, monsieur.

Épaminondas salue, prend la lettre, et, tout en lisant, jette un coup d'œil en dessous sur M. de Blenac, qui l'examine aussi avec attention.

ÉPAMINONDAS, *à part.* — Cette grande figure brutale-là ne me revient pas du tout.

M. DE BLENAC, *à part.* — Il a l'air faux comme un jeton.

ÉPAMINONDAS, *ayant lu.* — Dans toute autre occasion, je serai toujours heureux de pouvoir être agréable à M. de Vertpuis (*souriant d'un air forcé*); *salva justitia,* bien entendu, car vous le savez, monsieur, la justice doit avoir son cours; d'ailleurs l'affaire du prévenu Saint-Pierre est grave, fort grave; il s'agit de coups et de blessures ayant occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours. La malheureuse femme qui a été ainsi maltraitée par le prévenu Saint-Pierre a failli mourir.

M. DE BLENAC, *à part.* — Le prévenu Saint-Pierre! entendre dire cela de mon pauvre Édouard, sans pouvoir répondre!

ÉPAMINONDAS. — En un mot, cette infortunée est à peine rétablie, monsieur.

M. DE BLENAC. — Ah! mordieu! c'est bien dommage! une pareille drôlesse!

ÉPAMINONDAS, *avec dignité.* — Monsieur...

M. DE BLENAC. — Tenez, excusez la brusquerie de mon langage, monsieur; je suis un vieux soldat, et le souvenir de cette misérable m'exaspère. Le pauvre Édouard de Saint-Pierre est le fils d'un de mes anciens camarades, qui est mort dans mes bras; je suis son tuteur, monsieur, et, quoiqu'il soit emprisonné comme un criminel, je le maintiens, moi, envers et contre tous, pour le plus noble, pour le plus brave, pour le plus loyal garçon!

ÉPAMINONDAS. — La justice en jugera, monsieur. (*A part.*) Décidément, je n'aime pas du tout cet homme-là. Il devrait pourtant bien savoir à son âge que les grognards sont passés de mode.

M. DE BLENAC. — Mais c'est tout vu pour les gens d'honneur, monsieur; jugez-en. A dix-huit ans Édouard sort de l'École militaire, possédant quarante bonnes mille livres de rente. Le service lui paraît trop rude, et, après avoir resté deux ans dans un régiment de cavalerie, il donne sa démission, et vit en bourgeois. Comme tout joli garçon de son âge, il commence par s'amuser de côté et d'autre, et finit par s'amouracher d'une donzelle, fort jolie d'ailleurs, et détestable actrice, dans je ne sais quel taudis de petit théâtre. Saint-Pierre est aussi bon que généreux; il met cette fille sur un excellent pied, mange à peu près deux ou trois mille louis avec elle; mais au bout d'un an, voyant que tout cela n'allait ni à son

cœur ni à son esprit, qui sont des meilleurs, il se conduit en gentilhomme, donne six mois de gages à cette créature, et lui enjoint de ne jamais remettre les pieds chez lui.

ÉPAMINONDAS. — C'est ce qu'il aurait dû faire plus tôt, monsieur ; de semblables habitudes sont sévèrement réprouvées par la morale publique.

M. DE BLENAC, *regardant Épaminondas.* — Ah bah ! allons donc !

ÉPAMINONDAS, *avec dignité.* — Comment, ah bah !

M. DE BLENAC. — Ah çà, voyons, entre nous : vous me direz qu'un jeune et joli garçon qui a de l'argent à dépenser ne peut pas entretenir une fille tant que ça lui convient, et quand ça ne lui convient plus la fourrer à la porte ?

ÉPAMINONDAS. — Je vous répète, monsieur, que la morale publique est blessée de pareilles liaisons.

M. DE BLENAC. — Ah çà ! que diable voulez-vous qu'il fasse alors ? Qu'il courtise les femmes des autres ? Et ne vaut-il pas encore mieux payer des créatures que de s'avilir au point d'être leur amant ?

ÉPAMINONDAS, *intérieurement blessé.* — Monsieur, ces appréciations me semblent étrangères à la cause ; je vous répète que la morale publique réprouve de pareils rapports. Si la société est malheureusement obligée de les tolérer, elle ne doit du moins jamais les accepter comme convenables ni même excusables.

M. DE BLENAC. — Ah çà ! voyons, monsieur, parlons franchement : je conçois, par exemple, qu'un prêtre, qu'un magistrat, qu'un homme grave enfin,

revêtu comme vous, je suppose, d'un caractère public, ait de ces scrupules-là, rien de plus juste ; c'est le point d'honneur de votre condition, comme de jouer sa vie à pile ou face est le point d'honneur de la nôtre ; mais quand on est jeune, riche et indépendant, je vous le demande un peu, que diable cela fait-il ? Qui a jamais dit que...

ÉPAMINONDAS, *l'interrompant.* — Ma conviction est formée à ce sujet, monsieur, vous ne pourriez la changer.

M. DE BLENAC. — A la bonne heure, monsieur. Mais pour en revenir à mon malheureux pupille, aussitôt que M. de Saint-Pierre eut mis cette fille à la porte, soit cupidité, soit amour, soit ces deux sentiments, car mon pauvre Édouard est assez joli garçon et assez généreux pour les inspirer tous deux, la damnée créature se mit à ses trousses et lui fit des scènes si violentes enfin, dans les rues et dans les endroits publics, qu'il fut obligé de s'adresser à la police pour le délivrer des poursuites de cette drôlesse ; pour couper court plus sûrement à ces ennuis, Saint-Pierre partit pour l'Italie, et y resta deux ans. A son retour il n'entend plus parler de la donzelle, et, désirant fixer son avenir, il demande en mariage une de ses cousines germaines, mademoiselle de Verneuil, un ange de candeur et de bonté, qui, à cette heure, est dans un état à fendre l'âme. Enfin tout s'accorde, tout s'arrange, lorsqu'un mois avant son mariage, comme Saint-Pierre, sa fiancée et sa mère se promenaient sur les boulevards, cette

infâme créature, qu'il croyait aux cinq cent mille diables, s'approche de Saint-Pierre, l'injurie, et, prenant sans doute la pauvre mademoiselle Verneuil pour une rivale, ose l'insulter de la façon la plus ignoble et porter la main sur elle... Mille tonnerres! monsieur! Édouard est, ainsi que moi, violent comme du salpêtre ; il lève sa canne...

ÉPAMINONDAS. — Et cette malheureuse, tombant baignée dans son sang, resta deux mois entiers malade de cette blessure qui a failli l'emporter.

M. DE BLENAC. — Ah! corbleu! ça aurait été un beau malheur! avouez-le.

ÉPAMINONDAS. — C'est du moins un grand bonheur pour M. de Saint-Pierre, monsieur, car il est déjà bien criminel... mais...

M. DE BLENAC, *l'interrompant brusquement.* — Comment, criminel! comment, une pareille drôlesse aura l'audace de venir insulter en plein boulevard une jeune fille, un ange de vertu que j'ai à mon bras, oser lever la main sur elle, et je ne pourrai pas, et ne devrai pas châtier l'infâme qui viendra outrager une femme que je vais épouser! Ah! c'est un peu trop fort, par exemple!

ÉPAMINONDAS. — Monsieur, la justice eût vengé le prévenu Saint-Pierre ; il devait y avoir recours, et en attendre l'effet, au lieu de se venger si brutalement lui-même.

M. DE BLENAC. — Comment, morbleu! attendre! Est-ce qu'aussitôt l'injure reçue, on peut dire au sang qui vous bout dans les veines d'attendre? Je vous

trouve encore bon là, vous!... attendre! je voudrais bien vous y voir...

ÉPAMINONDAS. — Monsieur, votre amitié pour le prévenu Saint-Pierre vous emporte et vous excuse. Songez, je vous prie, à qui vous parlez.

M. DE BLENAC. — Vous avez raison, monsieur : pardon! mais je plaide pour ainsi dire la cause de mon enfant, et je sais d'ailleurs que je parle à un galant homme, à un jeune homme comme mon pauvre Édouard. Mais, monsieur, si la gravité de votre état vous met au-dessus de pareilles faiblesses, vous pouvez du moins y compatir, n'est-ce pas? et comprendre l'exaltation, la violence d'un sentiment si respectable? C'est à votre cœur que je m'adresse, monsieur. Voyons, entre nous, qu'eussiez-vous fait à la place de mon pauvre Édouard, si vous aviez eu à votre bras celle qui allait être bientôt votre femme, une parente avec laquelle vous avez été élevé, la fille de la sœur de votre mère enfin?... et puis que vous ayez vu une ignoble créature venir injurier cet ange là, devant vous!... Mordieu!... vous me direz encore une fois que vous auriez pu attendre, au lieu de châtier sur l'heure une telle infâme!

ÉPAMINONDAS. — Monsieur, je suis l'organe de la morale publique, je ne dois compte à personne de mes sentiments personnels. Quant à mon caractère public, il m'impose le devoir de poursuivre le crime là où je le trouve évident.

M. DE BLENAC. — Mais enfin, monsieur, qu'auriez-vous fait à la place de Saint-Pierre?

ÉPAMINONDAS, *avec impatience.* — Encore une fois, monsieur, il ne s'agit pas de moi ; il y a dans le magistrat l'homme privé et l'homme public : l'homme privé pourrait comprendre, excuser même un emportement punissable, que l'homme public devrait le poursuivre.

M. DE BLENAC. — Alors on a donc une conscience privée et une conscience publique, monsieur? Morbleu ! je suis trop brute pour comprendre ces différences ; c'est, à mon avis, comme si vous me disiez qu'un soldat ne doit être brave qu'en uniforme, et qu'il peut être lâche en bourgeois.

ÉPAMINONDAS, *piqué.* — Je ne discuterai pas cette question, monsieur ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il faut que la justice ait son cours. Et d'ailleurs la première faute dans cette affaire ne doit-elle pas être reprochée au prévenu, qui, au lieu de chercher d'abord dans une union respectable et approuvée par les lois un bonheur solide et durable, va non-seulement prodiguer l'or à ces créatures effrontées qui vivent d'un lucre d'infamie, mais encore encourager leurs parcilles par l'appât du luxe honteux qu'elles voient déployer à leurs complices?

M. DE BLENAC. — Ah çà ! encore une fois, monsieur, pensez-vous que M. de Saint-Pierre soit assez misérable pour jouer l'ignoble rôle de... ?

ÉPAMINONDAS, *se levant.* — Je vous demande pardon, mais voici l'heure de l'audience... Pour me résumer, quant à l'affaire du prévenu Saint-Pierre, je vous dirai, monsieur, que ma conviction est for-

mée à ce sujet, puisque dans cette cause je remplis les fonctions de ministère public et que je poursuis l'accusation... Oui, monsieur, tout en déplorant le sort de votre pupille, je ne puis m'empêcher de vous dire que, s'il n'avait pas d'abord encouragé le vice en rémunérant la corruption avec une aussi coupable générosité, ce qui lui arrive ne lui serait pas arrivé. Mais il a d'abord flétri, puis endurci son jeune cœur jusqu'à la férocité, dans un précoce et honteux commerce avec ces immondes créatures qui, presque fières de leur turpitude, parce que de jeunes dissipateurs les couvrent d'or, ont secoué toute honte, ne rougissent plus de rien... et le front sans pudeur... viennent...

On entend en dehors du cabinet un bruit de voix; le portier crie : « Monsieur n'y est pas. » Une voix de femme répond : « Je sais bien qu'il y est. »

ÉPAMINONDAS, *interrompant sa période.* — Qu'est-ce que cela?

M. DE BLENAC. — On se dispute, je crois?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, **FANNY LELOUP**, *suivie du portier.*

Épaminondas rougit d'indignation à la vue de la jeune fille.

FANNY, *au portier en lui montrant Épaminondas.* — Vous voyez bien qu'il y est, ce pauvre chéri, vieille bête que vous êtes !

M. DE BLENAC, *à part.* — Ah ! parbleu ! voici du nouveau.

ÉPAMINONDAS, *avec dignité et cachant mal son embarras, fait des signes à Fanny.* — Que voulez-vous ici, madame ? Vous vous méprenez sans doute ?

LE PORTIER. — Là... j'en étais bien sûr ; j'avais beau dire à mamzelle que monsieur n'y était pas, elle m'a répondu que puisqu'elle venait de chez monsieur, elle savait bien qu'il y était.

ÉPAMINONDAS, *furieux.* — Sortez. (*Le portier sort.*)

FANNY. — Tiens, mon Dadas chéri, j'ai eu tort, j'ai été une petite folle, je t'ai donné un soufflet, je viens t'en demander pardon... Ne refuse pas ta Nini... embrassons-nous et n'y pensons plus...

ÉPAMINONDAS, *la repoussant et s'adressant à M. de Blenac.* — Monsieur, je suis au regret de cette méprise. (*Il fait des signes à Fanny.*) Encore une fois, madame se méprend sans doute.

FANNY, *étonnée, regardant Épaminondas.* — Qu'est-ce que tu as donc à me clignoter comme ça de tes beaux yeux chéris? (*Elle montre M. de Blenac.*) Est-ce à cause de ce monsieur? Eh bien! quel mal faisons-nous, après tout? Tu n'es ni curé, ni marié, ni moi non plus, n'est-ce pas?

M. de Blenac, sans mot dire, jette un regard de mépris sur Épaminondas.

ÉPAMINONDAS, *prenant son chapeau.* — Monsieur, je suis désolé... mais l'heure de l'audience...

FANNY, *se mettant devant la porte.* — Pas de ça, Lisette; nous irons faire jugette quand nous serons raccommodés; pas avant... pas avant, mon petit chéri... pas avant... (*Elle étend sa robe comme si elle dansait, pour cacher la porte.*)

ÉPAMINONDAS, *furieux.* — Encore une fois, madame, je ne vous connais pas; sortez d'ici, ou j'invoque l'autorité.

FANNY. — Tiens, l'autorité... je me moque pas mal de l'autorité, moi! Qu'est-ce que ça fait à l'autorité que tu sois mon amant? J'ai eu tort de te donner un soufflet, je me repens, je reviens à toi... ne repousse pas celle qui t'adore.

M. DE BLENAC, *bas à Épaminondas.* — Vous voyez bien qu'après tout, monsieur, ce pauvre Saint-Pierre est excusable.

ÉPAMINONDAS. — Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur; je ne connais pas cette fille, elle est folle.

FANNY, *pleurant.* — Ah! tu ne me connais pas, monstre; ah! tu as l'air de me mépriser devant le monde!... ah! je suis folle!... hélas! oui... mais folle de toi, pour mon malheur. Eh bien! monsieur, (*se tournant vers M. de Blenac*) vous allez tout savoir. Figurez-vous, monsieur, que j'ai tout quitté pour cet être-là!... Ce n'est pas l'intérêt qui me fait agir ainsi, Dieu merci, non!... car il peut bien vous dire si depuis que nous sommes ensemble j'ai jamais rien voulu recevoir de lui, mais c'est tout simple, c'était mon amant de cœur. (*Épaminondas veut sortir; Fanny tient toujours la porte.*)

ÉPAMINONDAS. — Sortez, misérable créature, sortez d'ici!... Monsieur, excusez cette honteuse scène, je ne sais vraiment où j'en suis, tant l'impudence de cette malheureuse-là me confond.

M. DE BLENAC. — Je conçois votre embarras, monsieur, et je suis trop galant homme pour en abuser.

FANNY, *exaspérée, à Épaminondas.* — Impudente!... Malheureux!... c'est toi qui es un monstre de me recevoir ainsi quand je viens avouer mes torts.

ÉPAMINONDAS, *furieux.* — Voulez-vous ouvrir cette porte à l'instant, et me laisser sortir?

FANNY. — Non! non! il faut que tu me promettes de nous remettre ensemble, plutôt la mort!

ÉPAMINONDAS, *la prenant rudement par le bras.* — Mais sors donc d'ici, misérable!

FANNY. — Au secours!

M. DE BLENAC. — Monsieur!... monsieur! c'est une femme!

FANNY. — Je te suivrai partout, à l'audience... j'irai...

ÉPAMINONDAS, *furieux, la pousse si rudement qu'elle tombe et se blesse au front.* — Au diable la misérable créature !

M. DE BLENAC, *vivement, prenant Épaminondas par le bras.* — Monsieur !!! ah ! monsieur !... (*Se contenant.*) Avouez du moins que M. de Saint-Pierre est excusable...

ÉPAMINONDAS, *revenant. Avec sang-froid et dignité.* — Monsieur, vous avez été témoin d'une scène de ma vie privée ; l'homme public n'a rien de commun avec l'homme privé. (*Il sort.*)

M. DE BLENAC. — Ah ! morbleu ! puisque vous le prenez comme ça, c'est ce que nous verrons.

SCÈNE VIII.

La salle des Pas-Perdus au Palais-de-Justice. M. de Blenac, très-agité, se promène avec un avocat.

L'AVOCAT. — C'est-à-dire, mon cher monsieur, qu'en agissant de la sorte, vous risquez tout bonnement de vous faire condamner à deux ou trois mois de prison, sans pour cela sauver votre pupille.

M. DE BLENAC. — Comment, morbleu ! mon pauvre Édouard sera poursuivi et peut-être condamné sur les réquisitions, comme vous appelez ça, sur les

réquisitions d'un homme qui en a fait au moins autant que lui !

L'AVOCAT. — Mais vous sentez bien qu'on ne peut pas porter un œil inquisitoire sur la vie privée. Dans le fonctionnaire, il y a deux hommes, mon cher monsieur, l'homme public et l'homme privé : vous ne voulez pas absolument comprendre cela.

M. DE BLENAC. — Non, morbleu ! je ne puis pas comprendre qu'un homme ait le front de venir accuser quelqu'un d'une faute quand il a commis la même faute.

L'AVOCAT. — Vous sentez bien qu'avec ces idées-là, mon cher monsieur, il n'y aurait plus de justice possible.

M. DE BLENAC. — Écoutez-moi : on va tout à l'heure appeler la cause de Saint-Pierre, n'est-ce pas ?

L'AVOCAT. — Sans doute.

M. DE BLENAC. — Eh bien ! j'entrerai là, tout droit, et je dirai ce que j'ai vu.

L'AVOCAT. — Eh bien, quoi ? qu'avez-vous vu ?

M. DE BLENAC. — J'ai vu une fille avec laquelle il vivait, qu'il a poussée si fort, qu'elle s'est blessée au front.

L'AVOCAT. — Cette fille a-t-elle porté plainte contre lui ?

M. DE BLENAC. — Je n'en sais rien.

L'AVOCAT. — Si elle n'a pas porté plainte, qu'avez-vous à dire ?

M. DE BLENAC. — Comment !.... J'ai à dire que mon pauvre Édouard a bien pu faire par un géné-

reux emportement ce que son juge a fait par mauvaise honte ; or, si le tribunal excuse la conduite du juge, il faudra bien aussi qu'il acquitte Édouard ; c'est tout ce que je veux.

L'AVOCAT. — Vous avez, en vérité, une singulière idée des choses. Encore une fois, en admettant que M. de Clerville soit coupable, cela ne fera pas que votre ami soit innocent ; cela ferait tout au plus, si vous étiez écouté, qu'au lieu d'un coupable il y en aurait deux... Mais d'abord, on ne vous laissera pas parler.

M. DE BLENAC. — Comment, on ne me laissera pas parler !

L'AVOCAT. — A quel titre parleriez-vous ?

M. DE BLENAC. — A quel titre !

L'AVOCAT. — Oui.

M. DE BLENAC. — Comme ami de mon pauvre Édouard, parbleu ! !

L'AVOCAT. — Soit.... Mais au premier mot que vous direz de la vie privée de M. de Clerville, on vous fermera la bouche.

M. DE BLENAC. — On me fermera la bouche ! ah ! cordieu ! nous verrons ça.

L'AVOCAT. — Et si vous insistez, on vous fera sortir de l'audience, et on vous condamnera à quelques mois de prison...

M. DE BLENAC. — Ah ! c'est trop fort ! Comment, je ne pourrai pas dire : Vous qui accusez, vous avez fait pis ?

L'AVOCAT. — Non.

M. DE BLENAC. — Mais c'est une infamie! qu'est-ce donc alors que la justice des hommes ?

L'AVOCAT. — Que voulez-vous ? ça ne peut pas être autrement : un juge, un magistrat est toujours un homme, après tout.

M. DE BLENAC. — Mais, mille diables ! il ne doit être ni faible ni vicieux, dans cet état-là. Qui le force à être juge ?

L'AVOCAT. — C'est comme ça, pourtant.

UN INCONNU, *s'adressant à M. de Blenac.* — Eh bien ! monsieur, on appelle la cause de votre ami. Allons, allons.

L'AVOCAT. — Surtout, monsieur, rappelez-vous mes conseils.

M. DE BLENAC. — Oui, pour ne pas les suivre.

L'AVOCAT. — Faites comme vous l'entendrez, monsieur.

SCÈNE IX.

L'audience. — Les juges. — Épaminondas remplit les fonctions du ministère public. — M. de Saint-Pierre est au banc des accusés. — Épaminondas lit un long réquisitoire contre M. de Saint-Pierre, et termine en demandant vengeance contre l'homicide, au nom de la morale et de la société outragées, etc., etc., etc. Après lui, on entend l'avocat de la fille Julie Mangeux, partie civile. L'avocat réclame 200,000 francs de dommages-intérêts pour sa cliente, qui soutenait, dit-il, seule, sa pauvre famille par son travail, etc., etc. Violente sortie dudit avocat contre les nobles de l'ancien régime et contre les riches, qui, méconnaissant les progrès du siècle, sont assez scélérats, assez stupides pour songer à molester de malheureuses jeunes filles parce qu'elles sont pauvres et du peuple. Puis, passant du plaisant au sévère, après avoir ironiquement rappelé le droit du seigneur, et fait une terrible allusion aux férocités de Tibère à Caprée, l'avocat jette un cri de douleur déchirant au nom de la mère de Julie Mangeux; il appelle cette mère inconsolable; elle vient, elle paraît; mais comme elle se montre un peu ivre et qu'elle balbutie sa déposition, l'avocat s'écrie aussitôt que la malheureuse mère a la tête bouleversée par le triste sort de sa fille chérie, la fait rasseoir, demande 100,000 francs de dommages et intérêts de plus, eu égard au dérangement des facultés mentales de la femme Mangeux, et conclut à 200,000 francs pour la fille.— Réplique de l'avocat de M. de Saint-Pierre, qui expose clairement les faits. — Le président demande à M. de Saint-Pierre s'il a quelque chose à dire pour sa défense. A ce moment M. de Blenac se lève malgré les recommandations de l'avocat de M. de Saint-Pierre.

M. DE BLENAC. — Moi, monsieur, j'ai à dire quelque chose.

LE PRÉSIDENT. — Qui êtes-vous, monsieur?

M. DE BLENAC. — George, comte de Blenac, colonel en retraite, tuteur de M. de Saint-Pierre.

LE PRÉSIDENT. — Que voulez-vous, monsieur?

M. DE BLENAC. — D'abord je veux prévenir le polisson... (*il montre d'un doigt menaçant l'avocat de la fille Mangeux*), qui a osé parler de mon pupille comme il en a parlé, qu'il aura rudement affaire à moi en sortant d'ici....

A ces mots, l'avocat de la fille Mangeux prend précipitamment des notes sur son bonnet carré.

LE PRÉSIDENT. — Monsieur, vous oubliez le respect que vous devez à la cour et à la défense; songez-y, ou sans cela je vous ôterai la parole.

M. DE BLENAC. — Soit... (*se tournant vers l'avocat*) mais je te retrouverai, impudent bavard! et morbleu! tu ne perdras rien pour attendre. (*L'avocat prend de nouvelles notes.*) D'abord, messieurs, je vous déclare que monsieur (*il montre Épaminondas*), qui accuse les autres, fait encore pis, lui!

LE PRÉSIDENT, *sévèrement.* — Monsieur, taisez-vous... Allez vous asseoir.

M. DE BLENAC. — Comment, morbleu! que j'aille m'asseoir!

LE PRÉSIDENT. — Oui, monsieur, asseyez-vous; la cour veut bien, à cause de l'intérêt que vous portez au prévenu, à cause de votre âge et des services que vous avez sans doute rendus au pays, user d'indulgence envers vous. Encore une fois, allez vous asseoir.

M. DE BLENAC. — Ah çà ! est-ce que je radote ? Mille diables ! je ne veux pas m'asseoir, moi ; je vous dis que M. de Clerville, qui accuse les autres, a commis la même faute, et si vous condamnez mon pupille, vous devez le condamner aussi.... si vous le laissez siéger près de vous, alors acquittez Édouard de Saint-Pierre : j'espère que c'est clair... c'est tout ce que je demande...

ÉPAMINONDAS, *se levant avec dignité.* — Je demande acte à la cour de cette diffamation.

Le président fait un signe de tête affirmatif.

M. DE BLENAC. — Ah corbleu.... !

LE PRÉSIDENT. — Taisez-vous, monsieur, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. J'engage l'avocat du prévenu Saint-Pierre, dans l'intérêt de son client, à vous en avertir encore une fois. La cour use d'une indulgence extrême en ne vous faisant pas immédiatement arrêter, pour vous punir de l'outrage que vous osez faire au ministère public !

M. DE BLENAC. — Il ne s'agit pas de tout ça ; il y a une justice ou il n'y en a pas ; s'il y en a une, pourquoi ceux qui la rendent...

LE PRÉSIDENT. — Huissiers... gendarmes... faites sortir le prévenu.

M. DE BLENAC. — Ah ! mille carabines..... nous allons voir ça !

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE. — Mon colonel, filez doux... filez doux... allez, c'est le plus sûr.

M. DE BLENAC. — C'est une infamie ! j'ai vu une fille chez ce drôle-là, et...

LE PRÉSIDENT *se lève et se couvre.* — Il est impossible à la cour de supporter un pareil scandale, l'audience est levée.

On emmène M. de Blenac malgré sa résistance. Pendant ce temps, la cour, délibérant sur l'incident, condamne immédiatement le sieur de Blenac à trois mois de prison, comme s'étant rendu coupable d'injures, etc., etc. Puis, la question de savoir si les coups portés à la plaignante Julie Mangeux ont occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours, étant soumise au jury et résolue affirmativement, avec circonstances atténuantes, M. de Saint-Pierre est seulement condamné à un an de réclusion et à 25,000 francs de dommages-intérêts.



LE CHOEUR.

O justice ! ô justice sainte et sacrée ! magnifique reflet de la divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? Quel est celui qui ne comprendra pas dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant t'interpréter ! Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : « Écoutez-moi, voici la vérité ? »

ACTE III.

LE CHOEUR.

O justice ! ô justice sainte et sacrée ! magnifique reflet de la divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter ? Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : « Écoutez-moi, ceci est la vérité ? »

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée ! les hommes austères majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal doivent être sages parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés ; ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère religieux et pur de leurs fonctions redoutables ; et de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes.

En pourrait-il donc être autrement ? Si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables ne les

dominait pas de toutes les fortes et courageuses vertus d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — « De quel droit nous absous-tu ? » — et les coupables : — « De quel droit nous condamnes-tu ? — Si tu as commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute ? Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne ! lorsque tu t'écries : — Honte et châtiment à l'adultère, alors que toi-même tu es adultère ! — honte et châtiment aux passions mauvaises, alors que toi-même tu es sous le joug des passions mauvaises ! Allons, allons, notre complice, quitte ton trône magistral, et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie parmi nous autres criminels ! »

Mais il n'en est pas ainsi, ô justice sainte et sacrée ! Ceux-là qui de leur voix solennelle et retentissante, comme les foudres du dernier jugement, proclament tes arrêts inexorables, ceux-là, tristes, austères et pensifs, imposent le respect et l'admiration aux autres hommes ! C'est que ceux-là, tes élus, ô justice ! tes élus parmi les plus purs, ont dès leur jeunesse longuement éprouvé s'ils étaient dignes d'aspirer à cette mission souveraine ! C'est que ceux-là dans leur âge mûr ont exercé leur formidable sacerdoce avec une éclatante et sereine vertu ! C'est que ceux-là dans leur vieillesse enfin, encore épurés par cette longue vie de résignation et de sacrifices, ont atteint le dernier degré du trône magistral, parce qu'ils ont atteint le dernier terme de sagesse auquel l'homme puisse arriver après avoir triomphé des plus rudes épreuves.

Aussi te glorifie-t-on magnifiquement dans le vénérable et splendide caractère de ceux-là, qui sont adorés et bénis de tous comme tes plus divins organes, ô justice! ô justice sainte et sacrée!



LA COMÉDIE.

PERSONNAGES.

Madame GRASSET.
Madame GERMEUIL.
Le Ministre.



SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPAMINONDAS, SIMONNEAU.

Épaminondas a trente-cinq ans; de procureur du roi il est devenu juge ; son air est encore plus rogue et plus rengorgé. Simonneau ne paraît pas changé. La scène se passe dans la chambre à coucher d'Épaminondas ; au fond une alcôve ; de chaque côté un cabinet dont les vitrages sont cachés par un rideau.

ÉPAMINONDAS, *réfléchissant.* — Le plus fort est fait ; tout ce que je crains maintenant, c'est sa diable de tête!...

SIMONNEAU. — Écoute donc, mon cher, ça dure depuis cinq ans, et à son âge on ne se voit pas ainsi

quittée sans regrets, vu qu'à son âge les successeurs sont rares ; et puis encore à son âge...

ÉPAMINONDAS, *l'interrompant.* — A son âge, à son âge ! tu es toujours à me parler de son âge... il ne s'agit pas de ça.

SIMONNEAU. — Mais il s'en agit fort au contraire, car si cette pauvre madame Grasset n'avait pas son âge, elle trouverait un consolateur qui te ferait oublier ; mais avec ses petits cinquante ans il lui faudra passer au moins une bonne douzaine d'années à chercher ledit consolateur, et alors, ma parole d'honneur, je crois qu'il sera trop tard pour...

ÉPAMINONDAS, *l'interrompant et haussant les épaules.* — Si c'est ainsi que tu me donnes des conseils, je t'en remercie.

SIMONNEAU.—Voyons, parlons sérieusement. Après tout, cette pauvre madame Grasset, que peut-elle faire et dire? t'appeler gros ingrat... te reprocher que c'est grâce à son influence sur son neveu le ministre que tu as été nommé juge beaucoup plus tôt que tu n'aurais dû l'être ?

ÉPAMINONDAS. — Eh bien ! oui, c'est justement ce qui me contrarie, je ne puis pas nier qu'elle m'ait beaucoup servi dans cette occasion ; aussi je ne sais pas ce que je donnerais maintenant pour ne lui avoir aucune obligation.

SIMONNEAU. — C'est surprenant, ça fait toujours cet effet-là dès qu'on n'a plus besoin des gens.

ÉPAMINONDAS. — Avec cela, elle a une tête ! ah !

SIMONNEAU. — Le fait est que, pour une ex-blonde de son âge, elle est têtue comme une mule.

ÉPAMINONDAS. — C'est une enragée.

SIMONNEAU. — Mais quand elle serait mille fois plus hydrophobe, encore une fois, que peut-elle faire? Elle ne peut pas te nuire dans l'esprit de son neveu le ministre, puisque tu épouses sa pupille à lui; à quoi d'ailleurs madame Grasset attribuerait-elle ce revirement contre toi, elle qui t'a toujours si fort appuyé près de lui? et puis enfin le ministre a trop d'intérêt à ce mariage pour ne pas se mettre au-dessus des criailleries de sa respectable tante.

ÉPAMINONDAS. — Cela est vraisemblable.

SIMONNEAU. — Cela est sûr, car, entre nous, cette pupille-là, mon cher, qui n'a ni père ni mère, me fait joliment l'effet d'être un faux pas dudit ministre, quand il était mauvais petit avocat de rien du tout dans la province; d'abord elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau, en extrêmement affreux, vu qu'il est très-laid par soi-même.

ÉPAMINONDAS. — Le fait est que l'orpheline est loin d'être jolie, mais il faut bien passer par là-dessus, la dot est très-raisonnable; mais l'important, c'est qu'en signant je suis nommé conseiller à 12,000 fr. d'appointements inamovibles. Or, c'est à peu près comme s'il ajoutait 200,000 fr. à la dot.

SIMONNEAU. — Juste, car à cinq pour cent, en viager, à ton âge, 12,000 francs de revenu représentent bien 200,000 francs... Tu étais vraiment né pour être banquier.

ÉPAMINONDAS. — Sans compter l'influence du ministre, car demain il ne serait plus qu'il se raccrocherait toujours à quelque chose, vu que dans ce temps-ci on ne vous fait pas ministre impunément pour l'avenir; et puis enfin j'ai la place, et je ne pouvais guère compter sur un pareil avancement, ç'a été déjà bien assez que madame Grasset m'ait fait nommer juge; aussi, sans cette obligation que je lui ai, je me trouverais dans la plus belle passe du *monde*.

SIMONNEAU. — Mais que peux-tu craindre?

ÉPAMINONDAS. — Les scènes... madame Grasset est d'une violence!...

SIMONNEAU. — Et où diable veux-tu qu'elle te fasse des scènes, puisque tu ne lui donnes plus de rendez-vous? Ce n'est pas chez son neveu, ni au palais, ni dans la rue, ni chez toi; car elle n'y est jamais venue, et n'oserait pas y venir; puis, à la rigueur, moi, je te conseillerais, si elle te tourmentait par trop, de tout avouer à ton ministre. Il a été, dans son temps, *plus* que farceur; il est roué comme un vieux juge, et il comprendra d'autant mieux ta position qu'avant *tout, ce qu*'il veut, tu ne peux pas te le dissimuler, c'est se débarrasser de sa fille naturelle en te la faisant épouser; ça te convient, soit, mais à lui aussi, et il laissera crier sa tante, sois-en sûr.

ÉPAMINONDAS. — Au fait, tu as raison, c'est là le plus court; mais en attendant je vais toujours me celler le plus possible.

SIMONNEAU. — Ah çà! et tu as écrit à madame Grasset de la bonne encre, j'espère?

ÉPAMINONDAS. — Oui, très-brutalement et sans explication, je lui ai dit que j'avais des raisons pour rompre, et que je rompais.

SIMONNEAU. — Rien de plus clair; elle ne sait rien du mariage projeté?

ÉPAMINONDAS. — Pas un mot; le ministre m'a dit que, pour pouvoir me porter sur le travail d'avancement, il ne fallait pas qu'on se doutât de mon mariage avec sa pupille, parce qu'alors les journaux se mettraient à crier comme des aigles contre le népotisme, les passe-droits, etc., et autres balivernes; tandis qu'une fois nommé, le mariage se fera, et après on criera si on veut.

SIMONNEAU. — Oh! c'est un malin, un finaud que ton ministre; il a fait de fameux tours dans sa petite ville, quand il était petit avocat, et il y a l'histoire de la femme d'un serrurier chez laquelle il s'était mis en pension, qui est à crever de rire; mais tu me diras qu'après tout, dans ce temps-là, ce pauvre cher homme ni personne ne pouvait guère se douter qu'il serait jamais ministre; malgré ça, ça fait tout de même un drôle de suprême représentant de la justice en France!

ÉPAMINONDAS. — Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire là-dedans? Chacun fait d'abord son affaire. Parce qu'il est ministre de la justice, faut-il qu'il néglige pour cela ses intérêts et ceux de sa famille? Après tout, on ne vous laisse déjà pas si longtemps

dans ce poste pour ne pas se dépêcher de caser les siens! sur cent personnes, il y en a quatre-vingts, bien sûr, qui agiraient comme il agit, et comme j'agis moi-même.

SIMONNEAU. — Ah çà! est-ce que tu me prends pour un petit journal pour croire que je pense le contraire? Quatre-vingts personnes! Dis donc qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui agiraient comme tu agis; car, après tout, qu'est-ce que tu as fait? Voyons : on a su que tu avais eu une fille pour maîtresse; eh bien! beaucoup de tes confrères en ont été, en sont ou en seront là. Après ça, quand tu as été juge, rompant d'indignes liens, tu as eu une femme mariée pour maîtresse, beaucoup en sont là. Maintenant que tu montes encore en grade, tu te ranges tout à fait, et tu épouses une jeune orpheline, pupille d'un ministre, qu'est-ce qu'il y a là-dedans qui puisse choquer? Qui a le droit de dire quelque chose sur ta vie privée? Tu te tiens bien dans le monde; tu ne joues pas tros gros jeu à la bouillotte; tu te bornes à la valse et à la contredanse, sans te livrer aux danses de caractère. Si tu vas chez Musard, c'est en bourgeois. Tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, tu deviens l'organe de la morale publique, et tu cries comme un sourd après toutes sortes de vices et de scélératesses. Que diable peut-on vouloir de plus? Mais c'est-à-dire, mon cher, que tu es au contraire l'exemple des représentants de Thémis.

ÉPAMINONDAS, *se rengorgeant avec une orgueil-*

leuse modestie. — Allons, allons, l'exemple... non... c'est trop fort, mais je suis tout bonnement comme le commun des martyrs, et je n'ai rien à me reprocher.... aussi me trouverais-je parfaitement heureux sans la peur que j'ai de cette satanée Eulalie...

SIMONNEAU. — C'est un mauvais moment à passer, voilà tout.

ÉPAMINONDAS. — C'est vrai, mais je vais toujours donner des ordres. (*Il sonne, entre un domestique.*) Pierre, je n'y suis absolument pour personne, vous entendez, absolument pour personne, excepté pour une dame âgée qui doit venir à midi. (*Le domestique sort.*)

SIMONNEAU. — Qu'est-ce que c'est que cette dame âgée ?

ÉPAMINONDAS. — Ah ! un ennui assommant ! une affaire d'adultère ; c'est la mère de l'accusée, le ministre me l'a recommandée, pour la forme seulement, me disant qu'il n'y tenait pas le moins du monde ; et comme je préside le tribunal où cela sera jugé, la mère vient sans doute pour m'intéresser à sa fille.

SIMONNEAU. — Et la fille jolie... heim ?

ÉPAMINONDAS. — On la dit charmante.

SIMONNEAU. — Ah ! scélérat ! scélératissime !

ÉPAMINONDAS. — Non... non... parole d'honneur, je ne l'ai jamais vue ; j'ai bien d'autres choses en tête, ma foi.

SIMONNEAU. — Ah çà ! voyons, entre nous, ça doit pourtant toujours te faire un singulier effet de juger

de ces choses-là... une cause d'adultère, par exemple.

ÉPAMINONDAS. — Pourquoi ?

SIMONNEAU. — Pourquoi ?

ÉPAMINONDAS. — Oui, pourquoi ça doit-il me faire de l'effet ?

SIMONNEAU. — Va demander cela à ce pauvre, à cet infortuné Grasset... Il te le dira peut-être.

ÉPAMINONDAS. — Allons, bon! te voilà comme ce vieux fou de M. de Blenac ! Que diable veux-tu que ça me fasse ? est-ce que je suis juge dans la vie privée ? est-ce que je suis homme du monde, quand je suis juge ? Tu ne veux pas comprendre qu'il y a deux hommes en moi, comme dans tous les fonctionnaires, mon cher : l'un commence à quatre heures du soir jusqu'à dix heures du matin, et l'autre depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir : la conduite de l'un n'a aucun rapport avec la conduite de l'autre.

SIMONNEAU. — Je sais cela de reste... mais, franchement, ça ne te fait rien de juger certaines causes ?

ÉPAMINONDAS. — Rien.

SIMONNEAU. — C'est drôle.

ÉPAMINONDAS. — Allons ! ! c'est drôle ! voilà maintenant que tu dis comme disait cette bête de Fanny.

SIMONNEAU. — Merci... ça n'empêche pas que, malgré tout, en y réfléchissant bien, ça me semble toujours très-bouffon ;... mais tu m'as dit que tu avais à travailler, je te laisse.

ÉPAMINONDAS. — C'est vrai, je lambine, et j'ai énormément à faire : j'ai à relire le dossier de cette

cause d'adultère, je n'ai pas eu le temps d'y mettre seulement le nez tant mon mariage et madame Grasset m'ont continuellement occupé..... Bath! après tout, comme tu dis, je n'ai rien à craindre d'Eulalie.

SIMONNEAU. — Encore une fois, il n'y a pas la plus petite crainte à avoir; au plus des criailleries, et voilà tout. Allons, à tantôt, après ton audience, magistrat!

ÉPAMINONDAS. — N'y manque pas, je veux te tenir au courant de tout.

SIMONNEAU. — Allons, courage! (*Il sort.*)



SCÈNE II.

ÉPAMINONDAS *seul; il se met devant une table.* — Ce diable de Simonneau m'a tout à fait rassuré; après tout, il a raison. Qu'est-ce qu'Eulalie peut faire? les liaisons ne sont pas éternelles, autant vaudrait se marier tout de suite, et puis... si elle a sa tête, j'ai la mienne; moi je n'en ai pas l'air, mais je vais mon petit bonhomme de chemin... et pas si bêtement... à trente-six ans conseiller. Aussi je n'irai, pardieu! pas sacrifier une position faite, assurée et considérable, aux cinquante ans passés de madame Grasset... Mais voyons ce dossier. (*Il parcourt une liasse de papiers.*) Voyons le nom de l'accusée... madame Angélique Germeuil... Tiens, Germeuil!... c'est, comme dit Frédérick dans l'*Au-*

berge des Adrets : « C'est excellent, Germeuil ! » Angélique... j'aime assez ce nom-là... Angélique! Angélique... Oui, mais il faut être diantrement jolie pour le porter, comme tous les noms simples du reste. Mais le mari... qu'est-ce qu'il est? c'est-à-dire quel est son état, car ce qu'il est... hé! hé! hé! ça se devine. Voyons! Monsieur Dieudonné Bonneval, rentier... Je n'aime pas cet état négatif, rentier, rentier tout court, ça ne rend pas, ni pour l'attaque ni pour la défense. Mais l'accusé, le don Juan, le séducteur, voyons : Ernest de Surville. Ah! parfait, Ernest de Surville! Vrai nom d'opéra-comique; je parie qu'avec cela il est au moins capitaine de hussards. Non, rentier aussi... Ah! ça se passe entre rentiers, à ce qu'il paraît... Ah! rentiers! (*Réfléchissant.*) Voilà une belle profession, rentier!! si demain j'héritais d'un oncle d'Amérique, comme on dit, d'une bonne cinquantaine de mille livres de rente, ou seulement de vingt-cinq... je sais bien quelqu'un qui ne lirait plus de dossiers! Bath! après ça, ma position est bonne, et si mon mariage s'arrange bien... je n'ai pas beaucoup à me plaindre... Voyons que je calcule un peu. (*Il pose des chiffres sur une feuille de papier.*) 12,000 francs de ma place, une rente de 4,000 francs sur le grand livre que donne le ministre, et une pension de 2,400 francs pour la toilette de sa pupille. (*Additionnant.*) 12 et 4 font 16 et 2 font 18, ci... 18,400 francs, sans compter les espérances ni mes économies; mais mes économies passeront pour la cor-

beille et pour l'ameublement, reste donc 18,400 francs net par an ; on ne peut certainement pas mener grand train avec ça, mais enfin on peut très-bien vivre... Après tout, entre moi et ma conscience, je ne puis pas nier que ce soit à cette pauvre Eulalie que je doive une bonne partie de tout cela ; si je ne l'avais pas connue, j'aurais été juge moins vite, je n'aurais pas connu le ministre : aussi elle peut véritablement me traiter d'ingrat ; soit, qu'elle me traite d'ingrat... mais, d'un autre côté, je ne puis pas non plus perdre une aussi favorable chance pour les beaux yeux de madame Grasset, qui commencent à être diablement ornés de la patte d'oie ; et puis, pendant cinq ans, je lui ai été très-fidèle, à part çà et là quelques petites obscurités. Mais, à son âge, de quoi se plaindrait-elle? Ne demeurera-t-elle pas d'ailleurs, si elle le veut, mon amie, mon excellente amie? et si elle m'aime véritablement pour moi, ne doit-elle pas se sacrifier? Car, après tout, c'est comme cela qu'il faut aimer les gens, non pour soi-même, mais pour eux ; et puis enfin le meilleur, après tout, c'est qu'elle ne peut pas absolument me nuire ; aussi tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Allons ! je suis vraiment un gaillard né coiffé, comme on dit ; mais, à propos de gens coiffés, voyons donc cet excellent monsieur... monsieur... (*Il se remet à lire le dossier du procès.*) Ah ! monsieur Dieudonné Bonneval contre la dame Angélique Germeuil, femme Bonneval, son épouse, et M. Ernest de Surville ; c'est le séducteur. (*Il con-*

tinue de lire le dossier en chantonnant entre ses dents.) Tra la, la, la!... Ce diable de Cotillon que j'ai entendu hier chez les Saint-Germain ne me sort pas de la tête... Tra la, la, la! Mais voyons, voyons, soyons donc homme!... oublions cet air, et mettons-nous à cette cause. Il paraît que le mari est un drôle de corps, une espèce de maniaque... mais je ne vois pas de preuves de flagrant délit. Ah! si, si, des lettres, parbleu! ah! j'adore les lettres. (*Prenant un paquet de petits papiers.*) Voilà, sur ma parole, une délicieuse et bien mignonne petite écriture de femme... voyons... Et le séducteur. Oh! oh! cela devient microscopique... et le style. (*Feuilletant.*) Celles-ci sont du commencement de la liaison. *Madame, madame.* Ah! cela s'amende... il n'y a plus madame, il y a seulement *vous*... Bien, bien, nous voici à l'*Angélique* tout court, ça marche, ça marche... Ah! voici *mon Angélique.* (*Feuilletant toujours.*) Ah! nous voici à l'*ange, mon doux ange*... mais sans tutoiement... Voyons plus loin, non, non, pas davantage; c'est singulier, il paraît qu'entre rentiers on ne se tutoie pas du tout. (*A ce moment entre le domestique.*)

SCÈNE III.

ÉPAMINONDAS, PIERRE.

PIERRE. — Monsieur, cette dame âgée...

ÉPAMINONDAS, *sans lever la tête.* — Faites entrer. (*Le domestique sort.*)

ÉPAMINONDAS. — Ah! quel ennui! encore des supplications, des pleurs!... Voyons le nom. (*Il lit le dossier.*) C'est à madame Germeuil, mère de l'accusée, madame Bonneval, que je vais avoir affaire.

ÉPAMINONDAS, *apercevant madame Grasset, fait un bond sur son fauteuil.* — Diable! je n'y suis pas! je n'y suis pas!

MADAME GRASSET, *entrant.* — Je conçois que vous ne m'attendiez pas, monsieur. (*Le domestique sort.*)

ÉPAMINONDAS, *à part.* — Et moi qui suis assez bête pour dire à cet imbécile de Pierre une femme âgée! sans penser qu'elle aussi est âgée et qu'il ne la connaît pas! (*Haut.*) Madame! ah! madame! quelle horrible imprudence!

MADAME GRASSET, *avec amertume.* — En vérité, monsieur, vous croyez...

ÉPAMINONDAS. — Eulalie! je vous en conjure, ne restez pas ici un moment de plus; j'attends à cette heure une personne...

MADAME GRASSET, *éclatant.* — Une rivale! j'en étais sûre!

ÉPAMINONDAS. — Je vous jure, Eulalie, que c'est une personne que le ministre m'a recommandée.

MADAME GRASSET. — Vous mentez! c'est une rivale. Ainsi, voilà le motif qui vous a fait m'écrire cette lettre, cette affreuse lettre!

ÉPAMINONDAS. — Je vous jure que ce n'est pas une rivale, Eulalie. Je vous en supplie encore une fois, songez donc que j'attends quelqu'un.

MADAME GRASSET, *s'asseyant.* — Et moi, c'est justement pour cela que je reste.

ÉPAMINONDAS. — Mais vous vous perdez ; cette personne que le ministre m'a recommandée peut vous connaître... et mon caractère... et ma position...

MADAME GRASSET. — Ah! c'est maintenant que vous y songez... cela fait pitié... Encore une fois je reste. D'ailleurs, j'ai aussi à vous parler du ministre.

ÉPAMINONDAS, *stupéfait.* — Que voulez-vous dire?

MADAME GRASSET. — Je sais tout.

ÉPAMINONDAS. — Quoi?... que savez-vous?

MADAME GRASSET. — Je sais tout, vous dis-je; mais ce mariage ne se fera pas. Ah! vous croyez, monsieur, vous servir des gens pour parvenir, et les sacrifier après, avec la plus noire ingratitude. Non, non; j'ai une tête, Dieu merci, et ce mariage ne se fera pas; et c'est moi qui vous le dis, entendez-vous? il ne se fera pas.

ÉPAMINONDAS, *avec impatience.* — Madame...

MADAME GRASSET. — Oh! ces airs-là ne m'effraient

pas, moi! D'abord je reste ici; je veux voir cette femme, car c'est une rivale, j'en suis sûre.

ÉPAMINONDAS. — Je vous jure...

MADAME GRASSET. — Alors pourquoi la recevez-vous ici?

ÉPAMINONDAS. — Parce qu'on répare mon salon; vous pouvez vous en assurer, c'est la seule raison.

MADAME GRASSET, *montrant un des cabinets de l'alcôve.* — Eh bien! je vais me cacher dans un de ces cabinets-là, et je verrai bien si vous mentez.

ÉPAMINONDAS. — Mais songez donc que mon domestique vous a vue entrer; quand il introduira cette autre personne, ne vous voyant plus ici, que pensera-t-il?

MADAME GRASSET. — Envoyez votre domestique en commission; et vous ouvrirez vous-même à cette belle solliciteuse.

ÉPAMINONDAS. — Mais je vous répète que cette belle solliciteuse est une femme âgée, qui vient m'intéresser à sa fille.

MADAME GRASSET. — Alors je la verrai, car je vous répète que je reste, je ne sors pas d'ici... J'ai d'ailleurs à vous parler; je sais que vous ferez tout au monde pour m'éviter désormais : aussi, puisque j'ai risqué une imprudente démarche, j'en veux au moins recueillir le fruit, et vous dire tout ce que votre infâme conduite mérite...

ÉPAMINONDAS. — Madame!... Eulalie! je vous en supplie...

MADAME GRASSET. — Cela ne sert de rien; je vous

ai dit que je resterais, et je resterai : vous me connaissez ?... Allez donc renvoyer votre domestique.

ÉPAMINONDAS, *furieux*. — Il faut bien faire ce que vous voulez ! (*Il sort et revient aussitôt.*)

MADAME GRASSET. — Voilà donc, monsieur, votre gratitude pour les services que je vous ai rendus !

ÉPAMINONDAS. — Madame...

MADAME GRASSET. — Osez dire que ce n'est pas à moi que vous devez votre position ?

ÉPAMINONDAS. — Un bienfait reproché...

MADAME GRASSET. — Oui, je vous le reproche, et j'en ai le droit ; car vous vous conduisez envers moi comme le plus odieux des ingrats, vous rompez avec une brutalité qui n'a pas de nom, vous... (*On entend sonner.*)

ÉPAMINONDAS. — Je vous l'ai dit, c'est cette personne... Pour Dieu ! cachez-vous là, et ne remuez pas.

MADAME GRASSET. — Prenez-y garde, on ne me trompe pas impunément ! (*Elle entre dans le cabinet.*)

ÉPAMINONDAS. — Au diable les sollicitations et les solliciteuses ! je suis d'une humeur !... (*Il va ouvrir.*)



SCÈNE IV.

Madame Germeuil a cinquante ans, est vêtue de noir ; elle porte ses cheveux gris bouclés. Figure noble, douce et triste.

ÉPAMINONDAS, *avec une expression d'humeur mal contenue.* — Veuillez vous asseoir, madame.

MADAME GERMEUIL, *tremblante et les larmes aux yeux.* — C'est à M. de Clerville que j'ai l'honneur de parler ?

ÉPAMINONDAS, *brusquement.* — Oui, madame.

MADAME GERMEUIL, *très-émue.* — Monsieur, voici une lettre de M. le ministre de la justice.

ÉPAMINONDAS *salue et lit.* — (*A part.*) C'est cela même, le bas de la signature recourbé en crochet, ce qui signifie : ne pas avoir égard à la recommandation ; j'en étais sûr. Allons, débarrassons-nous-en le plus tôt possible. Quel ennui !... Et Eulalie encore qui est là ! (*Haut et d'un air glacial après avoir lu.*) Madame, je serai toujours heureux de pouvoir avoir égard à la recommandation de M. le ministre, autant du moins que cela sera compatible avec mes devoirs et avec l'impartialité qui doit caractériser mon ministère...

MADAME GERMEUIL. — Ah ! monsieur ! c'est seulement justice que je demande pour ma fille ! justice, monsieur, hélas ! et rien de plus.

ÉPAMINONDAS. — Et c'est aussi la justice, la stricte et sévère justice qui décidera, madame, du sort de madame votre fille ; mais, je vous l'avoue, je viens de parcourir de nouveau et fort attentivement le dossier de l'affaire Bonneval ; la culpabilité me paraît grande, flagrante même ; les lettres prouvent l'intimité la plus criminelle, l'oubli le plus complet des devoirs les plus saints et les plus sacrés.

MADAME GERMEUIL. — Ah! monsieur, ne pensez pas cela... ces lettres, je vous le jure, sont la seule faute de ma pauvre enfant ! et encore, monsieur, si vous saviez tout ! combien elle vous paraîtrait peut-être excusable !... (*timidement.*) mais je crains d'être indiscrète.

ÉPAMINONDAS, *d'un air sec.* — Madame, je me dois à moi-même d'éclairer autant que possible ma conviction ; je vous écoute. (*A part.*) Allons, m'en voilà pour une bonne heure à entendre pleurnicher. (*Il regarde avec inquiétude la porte du cabinet où est cachée madame Grasset.*)

MADAME GERMEUIL, *essuyant ses larmes, et d'une voix émue.* — Vous saurez, monsieur, que ma fille s'est mariée, il y a environ cinq ans, à M. de Bonneval, mon mari vivant encore... Que Dieu lui pardonne ! mais ce fut lui qui contraignit ma fille à ce mariage, qui fut absolument un mariage de convenance ; la pauvre enfant fit dans toute l'étendue du mot un grand et douloureux sacrifice à d'impérieuses exigences de famille. M. de Bonneval avait plus du double de l'âge de ma fille, monsieur ; ses habitudes,

ses goûts n'étaient pas les mêmes ; mais elle se résigna, et, renonçant à des espérances bien chères à son cœur et autrefois formées, elle obéit à son père. Au bout de six mois de mariage, M. de Bonneval déclara à sa femme qu'il désirait qu'elle habitât la campagne l'hiver et l'été ; ma fille y consentit, et nous allâmes nous établir à dix lieues de Paris, dans une terre que je possède. M. de Bonneval, qui avait toujours conservé un pied-à-terre à Paris, s'y rendit d'abord une fois ou deux par semaine, puis ses absences devinrent de plus en plus fréquentes ; il ne parut plus guère à notre terre qu'une fois par quinzaine, puis une fois tous les mois ; enfin, monsieur, il resta souvent deux ou trois mois sans quitter Paris et sans venir nous voir...

ÉPAMINONDAS. — Peut-être ses affaires exigeaient-elles de lui ce sacrifice, madame ?

MADAME GERMEUIL. — Ses affaires ? non, monsieur, il n'en avait pas ; sa fortune et celle de ma fille lui permettaient de vivre dans la position la plus indépendante ; mais, hélas ! ce qui le retenait, monsieur, c'était une honteuse et criminelle liaison. Oui, monsieur, telle est la cause qui l'éloignait ainsi d'une femme jeune, belle et vertueuse.

ÉPAMINONDAS. — Ceci, madame, est-il bien avéré au procès ?

MADAME GERMEUIL. — Monsieur, il est des secrets de famille si flétrissants, qu'on répugne à les mettre au grand jour ; pourtant, si, ne reculant devant aucun scandale, M. de Bonneval poussait les choses à

l'extrémité, comme à tout je préfère la justification de mon enfant, ces preuves, si infâmes qu'elles soient, seraient fournies, car alors je n'hésiterais plus... Enfin, monsieur, nous vécûmes ainsi dans l'abandon le plus complet. Ma fille ne se plaignait pas, mais elle souffrait cruellement; le chagrin la minait sourdement, sa santé s'altérait. Trois ans se passèrent ainsi. Près de ma terre se trouvait une maison de campagne autrefois habitée par M. de Surville, un de nos plus anciens amis; des projets d'union entre son fils et ma fille avaient été presque arrêtés, lorsque d'impérieuses circonstances forcèrent mon mari à les rompre, ainsi que je vous l'ai dit, monsieur, et à supplier sa fille de s'unir à M. de Bonneval. M. Ernest de Surville partit désespéré pour un long voyage; son père mourut, et après trois ans d'absence il revint en France. Des intérêts de fortune l'appelèrent dans notre voisinage... Il vint nous voir... Hélas! monsieur! je le sens, je commis là peut-être une grande faute... J'aurais dû le supplier, comme je le fis plus tard, de cesser ses visites; mais que voulez-vous, monsieur? J'étais et je suis encore si confiante dans la solidité des principes de ma fille, nous étions si seules, si isolées... Et puis, M. de Surville était presque un parent pour nous, ayant été pour ainsi dire élevé avec ma fille...

ÉPAMINONDAS, *durement*. — Vous fûtes sans doute bien coupable, madame; ne deviez-vous pas prévoir combien la jeunesse est faible? ne deviez-vous pas craindre que ces feux mal éteints ne se rallumas-

sent un jour en une flamme criminelle et adultère?

MADAME GERMEUIL, *avec dignité.* — Non, monsieur, je ne pouvais croire cela... je ne pouvais soupçonner ma fille capable d'oublier ses devoirs, et elle ne les a pas oubliés non plus.

ÉPAMINONDAS, *avec impatience.* — Mais, madame, les lettres qui sont au dossier du procès prouvent le contraire.

MADAME GERMEUIL. — Ah! lisez-les, monsieur; ce sont elles que l'on produit pour accuser ma fille!... et ce sont elles que j'invoque, moi! pour la défendre. Sans doute elles expriment l'affection la plus tendre, mais aussi la plus pure et la plus chaste...

ÉPAMINONDAS. — Madame, ces lettres fussent-elles ainsi que vous le dites, ce premier pas mène toujours à un complet abandon des devoirs, et d'ailleurs n'en est pas moins condamnable et patent... car la justice, madame, admet comme preuve formelle une pareille correspondance.

MADAME GERMEUIL. — Mais cela est impossible, monsieur! je m'adresse à la sincérité de votre cœur, à l'élévation de votre âme, à votre esprit sérieux et éclairé, à tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans le caractère dont vous êtes revêtu; je vous en conjure! relisez attentivement ces lettres, monsieur... Leur expression est telle qu'on ne s'y peut tromper! Ah! quand il s'agit de l'honneur d'une femme et de celui de sa famille, monsieur, on doit peser bien mûrement non-seulement le sens rigoureux de chaque mot, mais l'ensemble, mais l'esprit

général d'une pareille correspondance ; et je défie, monsieur, l'esprit le plus prévenu de trouver une ligne qui prouve chez ma fille l'oubli de ses devoirs... C'est un échange tristement affectueux de nobles sentiments... c'est l'impression d'un regret poignant de voir le bonheur que ces deux enfants avaient rêvé à jamais évanoui... Ce sont de bien douloureuses confidences, monsieur... mais, encore une fois... rien de criminel ne s'y révèle !... Ah ! croyez-en le cœur d'une mère, monsieur ! si mon enfant était coupable, je pleurerais avec elle, je la consolerais... (*avec une haute dignité*), mais je ne m'abaisserais pas à venir mentir et supplier...

ÉPAMINONDAS, *sèchement.* — Je sais l'étendue de mes devoirs, madame, et je n'y ai jamais failli... Je vous le répète, c'est avec la plus scrupuleuse attention que j'ai lu ces lettres, et, lors même qu'elles peindraient seulement les sentiments que vous dites, on doit toujours craindre que la chasteté calculée de l'expression ne cache un sens criminel... Cela est une triste vérité, madame, mais les liens sacrés de la morale se relâchent chaque jour. La corruption étend partout ses honteux réseaux, et la société, alarmée dans ses intérêts les plus sacrés et les plus religieux, demande hautement le châtiment des audacieux qui la bravent.

MADAME GERMEUIL. — Mais... mon Dieu ! monsieur, ma fille n'est pas coupable... je vous dis qu'elle n'est pas coupable... Relisez ces lettres... par pitié... relisez-les... et vous verrez...

ÉPAMINONDAS, *se levant avec impatience.* — Le tribunal décidera, madame ; mais la sévérité de mon caractère m'oblige à vous dire qu'un crime aussi dangereux que l'adultère demeure malheureusement trop souvent impuni. Paré de toutes les séductions, de tous les prestiges du vice, il attaque la société dans ses racines les plus profondes, la sape sourdement ; et souvent de moins grands coupables sont punis plus sévèrement.... (*S'animant*). Car enfin, madame, l'ouvrier poussé par la faim qui vole... l'homme égaré par la haine qui attente à la vie de son semblable sont de grands criminels, d'épouvantables criminels, sans doute ; mais au moins la passion ou une effroyable nécessité les pousse souvent à ces crimes horribles ! Mais dans l'adultère ! madame, dans l'adultère, juste ciel ! on ne trouve pas même cette effrayante excuse !... Qui peut, qui ose penser à justifier ce honteux et froid calcul qui, pour satisfaire une passion indigne, presque toujours née dans le luxe et l'oisiveté, foule aux pieds les liens les plus sacrés ?

MADAME GERMEUIL. — Mais, mon Dieu, ma fille n'est pas coupable, monsieur ; toute sa faute, si c'en est une, a été d'écrire ces lettres, qui devraient l'absoudre, monsieur, puisqu'elles sont remplies de tristesse et de résignation. Sans doute elle avoue son amour.... sans doute elle parle de ses cruels chagrins... sans doute elle se plaint du sort qui la pouvait faire si heureuse et l'a faite si malheureuse.... mais aussi, monsieur, chaque page, chaque ligne

dit, prouve que ma fille n'a jamais méconnu ses devoirs.

ÉPAMINONDAS. — Madame, je vous le répète, souvent la prudence ordonne de ces feintes réserves.

MADAME GERMEUIL, *indignée.* — Ah! monsieur, qu'avez-vous dit ?..... Lorsque l'innocence est aussi évidente, pourquoi, mon Dieu ! vouloir présumer le crime ?...

ÉPAMINONDAS, *sévèrement.* — Madame, la justice doit soulever toutes les apparences, et jeter un coup d'œil impartial sur les faits évidents qu'elles peuvent dissimuler.

MADAME GERMEUIL. — Mais, monsieur, l'horrible abus que M. de Bonneval a fait de la sainteté du domicile est aussi un fait évident; venir pendant la nuit enlever ces lettres par la violence! La séduction qu'il a employée auprès d'un des gens de M. de Surville pour en obtenir la correspondance de ma pauvre fille, cela n'est-il pas aussi un fait évident ?... Cela ne prouve-t-il pas une intention calculée de rompre scandaleusement une union qui, dans un temps, parut indispensable à M. de Bonneval, et qui maintenant lui pèse et lui est odieuse ?

ÉPAMINONDAS. — Madame, M. de Bonneval est dans toute la plénitude de son droit. N'est-il pas attaqué dans son honneur, dans ce que l'homme a de plus sacré au monde ? Or, madame, la loi, qui permet à l'homme offensé de tuer le coupable d'adultère, admet toute preuve. Chaque expression tendre, bien que résignée, n'est-elle pas un horrible outrage

pour M. de Bonneval ? et en admettant même, madame, qu'il ait oublié ses devoirs, est-ce une raison pour que sa femme oublie les siens ? Ne doit-elle pas au contraire redoubler de dévouement pour le ramener près d'elle ?... Ces lettres, au lieu d'être écrites à un audacieux séducteur, n'auraient-elles pas dû être écrites à son mari ?... Eh ! madame, si elle y avait déployé la moitié de la tendresse et de l'affection qu'elle a déployée dans sa criminelle correspondance, j'en ai la conviction, M. de Bonneval, reconnaissant ses torts, serait revenu à elle... Mais au lieu de cela, que voit-il ?... l'éloignement, peut-être même de la haine cachée sous les semblants d'une résignation perfide... Alors, madame, fort de ses droits sacrés, irrité justement des coupables projets de celle dont la divinité et la loi lui ont garanti la fidélité à la face de la société, il la cite au tribunal de la justice, et la justice doit prêter son appui au mari outragé.

MADAME GERMEUIL, *avec une angoisse douloureuse.* — Ainsi, monsieur, mon enfant vous paraît coupable... ainsi, sur votre requête, elle sera traduite sur le banc de l'infamie... Oh ! monsieur, monsieur, pitié... pitié... ayez pitié d'une pauvre mère.... relisez ces lettres...

ÉPAMINONDAS, *avec impatience.* — Eh ! madame, croyez que j'éclairerai ma conviction par tous les moyens possibles... mais je suis désolé de vous dire que mes moments sont comptés... l'audience...

MADAME GERMEUIL, *se levant avec une expression*

de découragement profond. — Je le vois, monsieur... tout ceci a été vain... vous croyez mon enfant coupable... De ce moment, monsieur, toute nouvelle supplication serait indigne de ma fille et de moi. (*Avec dignité*). Je me retire, monsieur... et je n'espère plus que dans l'impartialité des juges.

Épaminondas la reconduit avec une froideur glaciale jusqu'à la porte de sa chambre et la salue profondément. Quand madame Germeuil a disparu, madame Grasset sort du cabinet; elle paraît très-émue et essuie ses larmes.



SCÈNE V.

MADAME GRASSET, ÉPAMINONDAS.

ÉPAMINONDAS, *rentrant, souriant.* — Eh bien ! vous le voyez, ma chère Eulalie, était-ce une rivale ? hein, méchante ?

MADAME GRASSET. — Ah ! vous êtes bien infâme !

ÉPAMINONDAS, *stupéfait.* — Que voulez-vous dire, madame ?

MADAME GRASSET. — Ce que je veux dire ! recevoir aussi sèchement, aussi brutalement cette malheureuse mère ! oser lui débiter impudemment vos lieux communs de morale; et cela sans rougir, sans remords ! quand vous avez là, dans votre chambre,

une femme qui, pour vous, a oublié tous ses devoirs ! Ah ! c'est à mourir de honte.

ÉPAMINONDAS, *gravement.* — Je ne vois pas, madame, en quoi j'ai dit à cette dame quelque chose dont j'aie à rougir.

MADAME GRASSET. — Comment ! cela n'est rien ? comment ! déclamer comme vous venez de le faire contre l'adultère, tandis que je suis là, tandis que... Allez ! allez ! tant d'audace et de fausseté me font frémir... Je vous haïssais : maintenant je vous méprise.

ÉPAMINONDAS, *avec un air grave et sérieux.* — Eh bien, madame ! puisqu'il faut vous l'avouer enfin, je n'ai rien dit à cette dame dont je ne sois, à cette heure, profondément convaincu, intimement convaincu, et je suis ravi que vous m'ayez entendu, car ce n'est pas sans intention que j'ai parlé si haut.

MADAME GRASSET, *stupéfaite.* — Vous osez me dire cela, à moi, et me regarder en face ?

ÉPAMINONDAS, *avec componction.* — Oui, madame, j'ose vous dire une triste vérité, car nous avons tous deux été coupables, bien coupables, madame ; un tel scandale ne pouvait pas durer. Il fallait un terme à cette liaison criminelle, et je n'avais pas assez d'indignation, pas assez de colère pour condamner ces liens réprouvés par la morale. Dans la position où je me trouvais, dans la vôtre, madame, il me fallait sans doute un grand courage pour flétrir moi-même mon indigne conduite. Ce courage, je l'ai eu, madame.

MADAME GRASSET. — Qu'entends-je !

ÉPAMINONDAS. — Oui, madame, apprenez enfin que depuis longtemps ce contraste entre ma vie privée et les principes de morale que j'étais continuellement obligé de soutenir me déchirait l'âme et me couvrait de confusion.

MADAME GRASSET. — Et c'est après cinq années que vous réfléchissez à cela, monsieur ! voilà qui comble la mesure ! Quelle fausseté ! quel odieux subterfuge !

ÉPAMINONDAS. — En un mot, madame, je suis décidément résolu à changer une vie jusqu'ici criminelle, et à chercher dans des liens consacrés par la religion, assurés par la loi, un bonheur pur de tout scandale.

MADAME GRASSET, *avec une rage froide.* — Continuez, monsieur, continuez ; votre grand modèle, Tartufe ne dirait pas mieux.

ÉPAMINONDAS, *s'apprêtant à sortir.*—Croyez aussi, madame, que je n'oublierai de ma vie les services que vous m'avez rendus. Ma reconnaissance se plaît à avouer que c'est à votre tendre sollicitude que je dois un avancement au-dessus de mon faible mérite.

MADAME GRASSET, *avec impétuosité.* — Vous êtes un misérable ! Je vais de ce pas chez le ministre lui dire quel homme vous êtes, lui apprendre tant de noirceur et de fausseté. Ah ! monsieur de Clerville, monsieur de Clerville, je me vengerai, prenez-y garde ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ÉPAMINONDAS, *se frottant les mains.* — Ouf! m'en voilà débarrassé ; ce n'est pas sans peine. Quant au ministre, son intérêt me répond de lui. Il faut avouer que j'ai eu là un beau moment ; des remords! de la confusion! Ah! si ce scélérat de Simonneau m'avait entendu, il en aurait eu pour quinze jours à me gouailler ; mais l'important, c'est que je suis tout à fait débarrassé de madame Grasset : après une pareille scène, je ne la reverrai sans doute de ma vie ; et, quant à sa vengeance, elle ne m'inquiète guère. Après tout, cela m'a coûté ; mais elle s'y est mal prise, c'est sa faute! Si, au lieu de me faire une aussi ridicule sortie en confondant d'une manière si absurde l'homme et le juge, elle m'avait parlé convenablement du temps passé, j'aurais été embarrassé, parce que, après tout, je lui dois beaucoup... Mais, ma foi, s'entendre traiter d'infâme, quand on fait un devoir de ministère public, c'est par trop fort ; aussi je lui ai rendu la monnaie de sa pièce. Elle s'est adressée à l'organe de la justice, au lieu de s'adresser à son ancien amant ; eh bien! au lieu de l'amant, c'est l'organe de la justice qui lui a répondu. Mais voici l'heure de l'audience. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE MINISTRE, MADAME GRASSET.

Le cabinet du ministre.

MADAME GRASSET. — Eh bien! que dites-vous de cela?

LE MINISTRE. — Que diable voulez-vous que je dise? M. Épaminondas de Clerville a eu une femme mariée pour maîtresse. Eh bien! entre nous, ma chère tante, beaucoup de gens des mieux famés en sont, en ont été et en seront là; il n'y a pas là-dedans de quoi fouetter un chat...

MADAME GRASSET. — Ce que vous dites là est épouvantable... Comment osez-vous afficher de tels principes, soutenir une pareille conduite?

LE MINISTRE. — Parbleu, il est bien évident que je ne dis pas cela comme ministre de la justice, pas plus que Clerville n'a sa maîtresse comme juge; je vous dis cela comme homme privé, comme homme du monde; faites donc cette distinction-là une fois pour toutes. Parbleu, il est très-clair que, si je venais à la chambre étaler ces maximes-là, je serais singulièrement hué, et qu'on crierait d'autant plus fort après moi (*souriant*) que les crieurs seraient géné-

ralement plus ou moins maris trompés ou amants heureux. Mais, voyons, entre nous, entre vieux amis, avouons... à la honte du monde si vous le voulez, mais avouons toujours, que ni moi ni personne ne trouvera jamais épouvantable, odieux, criminel, qu'à trente ans on ait une maîtresse; c'est tout au plus immoral.

MADAME GRASSET. — Ah!

LE MINISTRE. — Mais, encore une fois, regardez autour de vous. Parmi les plus hauts et les mieux comptés, qui n'a pas une liaison de la sorte? Les uns y voient une espèce de mariage *in partibus*, les autres un plaisir d'un moment, d'autres un moyen de parvenir, que sais-je, enfin? Mais que diable, ma chère tante, il ne faut pas rêver l'âge d'or non plus; le monde est le monde, il faut le prendre comme il est; et, entre nous, vouloir, à cause de cette liaison dont vous accusez Clerville, empêcher son avancement et son mariage avec Félicité, ma pupille, c'est une folie; car enfin, en admettant même les antécédents que vous lui reprochez comme aussi condamnables que vous le dites, eh bien! maintenant, il s'amende, il se range, il rompt des liaisons criminelles : rien n'est plus moral.

MADAME GRASSET, *irritée*. — Voilà que vous raisonnez aussi sordidement que lui!

LE MINISTRE, *souriant*. — Comment savez-vous donc cela?

MADAME GRASSET, *rougissant*. — La personne dont je vous ai parlé, et qu'il sacrifie indignement, m'a

rapporté sa conversation ; et, je vous le dis, raisonner ainsi, c'est raisonner en tartufe. Alors pourquoi les a-t-il noués, ces liens criminels?

LE MINISTRE. — Ah çà! chère tante, il faut décidément que la pauvre délaissée vous tienne bien au cœur, car vous m'avez toujours jusqu'ici singulièrement recommandé Clerville ; vous étiez son amie la plus dévouée ; c'est grâce à vos obsessions que je l'ai nommé juge il y a cinq ans ; et parce que je lui veux donner ma pupille en mariage, et lui faire, à ce propos, un pont d'or pour lui ouvrir un avenir inspiré, vous vous déclarez tout à coup contre lui... Ah! ma tante! ma tante! si je connaissais moins votre excessive moralité, à vous qui parlez si sévèrement de la moralité des autres, (*souriant*) je penserais des choses, ah! mais, des choses!...

MADAME GRASSET, *avec indignation.* — Fi! l'horreur! qu'osez-vous dire là? je ne suis en cela que l'écho d'une pauvre et intéressante victime, sacrifiée par votre monstre de protégé. Mais, croyez-moi, si vous tenez à vos projets sur lui, on criera, on clabaudera contre votre choix, car c'est d'abord une injustice criante, et puis votre créature est d'une immoralité flagrante.

LE MINISTRE, *souriant.* — Je vous vois d'ici faisant insérer un article fulminant dans *le Corsaire* ou *le Charivari.*

MADAME GRASSET. — Vous osez rire de cela... Vous voilà bien!

LE MINISTRE. — Et pourquoi diable voulez-vous que

je pleure ? Je vous connais, je me connais, je connais Clerville, je connais, en un mot, assez les hommes ; et, au résumé, tout cela me semble fort plaisant, parce que je vois le vrai de chaque chose, et que je sais ce qui nous fait agir, vous, Clerville et moi.

MADAME GRASSET, *avec dépit.* — Vraiment... vous savez tout cela ?

LE MINISTRE. — Parfaitement. Tenez, si j'ai un avantage, c'est de ne pas voir ma position de bas en haut, mais de haut en bas ; c'est un jeu du hasard, un quine à la loterie des voix de la chambre, qui d'un pauvre et obscur avocat que j'étais, m'a fait ministre. Je n'en suis pas plus fier pour cela, et je n'en ferai pas moins bien mes affaires et celles des miens... au contraire.

MADAME GRASSET. — Vous en faites là une belle ! donner votre pupille à un homme taré !

LE MINISTRE. — Soit, il a été d'une immoralité flagrante si vous voulez ; mais, encore une fois, puisqu'il se range à cette heure, irai-je donc fermer le port au naufragé ?

MADAME GRASSET, *avec impatience.* — Il ne s'agit pas de port ni de naufragé : il s'agit d'un homme à qui vous voulez faire épouser votre fille naturelle, et vous sacrifiez tout à cela. Voilà qui est clair, je suppose.

LE MINISTRE. — Très-clair, ma chère tante, clair comme l'évidence. Mais, puisque nous en venons aux clartés, écoutez-moi : je ne suis plus au maillot ; je sais le monde et je devine fort bien votre revirement subit

contre Clerville. (*Madame Grasset rougit*). Cette cause est sans doute des plus flatteuses pour ce monstre de Clerville, et fort excusable chez vous ; mais, croyez-moi, que tout cela se passe entre nous et n'en sorte pas ; car, voyez-vous, ma tante, comme disait le grand homme : « Lavons notre linge sale en famille, » et, croyez-moi, dans les affaires publiques on en salit diablement, et les lessives sont fréquentes ; or vos instances pour m'amener à changer de détermination seront vaines ; vos récriminations, si elles étaient connues, vous couvriraient de ridicule sans desservir pour cela Clerville. Ainsi donc, croyez un ami ; prenez bien les choses ; acceptez ce à quoi vous ne pouvez rien changer ; en un mot, ma volonté absolue est que Clerville épouse ma pupille et soit conseiller ; et ces deux choses seront d'autant plus selon ma volonté que voici le contrat, l'ordonnance, et que je n'attends plus que Clerville pour signer.

MADAME GRASSET. — C'est une horreur, une infamie !

UN HUISSIER. — M. de Clerville demande s'il peut être introduit auprès de M. le ministre.

LE MINISTRE. — Tout à l'heure. (*L'huissier sort.*)

MADAME GRASSET, *se levant.* — Mon neveu, vous êtes un ingrat ; vous allez vous perdre. Je ne vous reverrai de ma vie !

LE MINISTRE, *d'un air affectueux.* — Cependant, à bientôt, ma chère tante : je compte sur vous pour servir de mère à Félicité.

Madame Grasset sort.

SCÈNE VIII.

LE MINISTRE, ÉPAMINONDAS.

LE MINISTRE, *sonnant.* — En vérité, ma tante Aurore est folle. (*A l'huissier.*) Faites entrer M. de Clerville. (*L'huissier sort.*) Enfin, voilà toujours, grâce à cette place, ma diablesse de Félicité casée; maintenant je m'en lave les mains; que l'épouseur s'arrange de cet opiniâtre et indécrottable petit caractère-là. Je lui souhaite bien du plaisir... (*Épaminondas entre. Le ministre, allant à lui, le prend par la main, et lui dit à l'oreille en l'emmenant vers la table où est le contrat et l'ordonnance.*) Allons donc, monsieur le conseiller.

ÉPAMINONDAS, *faisant un signe de respectueux étonnement.* — Ah! monsieur le ministre, mon bienfaiteur! comment jamais reconnaître...

LE MINISTRE, *avec un épanchement rempli de dignité et de bonté paternelle.* — En rendant heureuse l'intéressante orpheline dont je vous confie le sort, mon ami, en vous vouant au bonheur de ma Félicité. Hélas! c'est une pauvre fleur, une timide enfant qui vous attend pour sourire à la vie et éprouver l'émotion des plus tendres sentiments... Ah! mon ami... je vous confie mon trésor le plus précieux (*embras-*

sant Épaminondas avec effusion), parce que je sais combien vous en êtes digne.

ÉPAMINONDAS. — Ah! monsieur, elle sera sacrée pour moi.

LE MINISTRE. — A demain donc l'ordonnance et dans un mois le contrat; vous avez ma parole comme j'ai la vôtre.



SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

L'église Saint-Germain-des-Prés. — Un autel. — Le ministre et madame Grasset servent de père et de mère à Félicité. — M. et madame de Clerville accompagnent Épaminondas en pleurant de joie. — Le curé bénit et unit les fiancés. — Bruit religieux et mélancolique de l'orgue. — L'encens brûle, sa fumée odorante s'irise au reflet des vitraux. — Silence profond et tendre recueillement. — Tous les yeux sont humides de larmes, excepté ceux de Simonneau, témoin d'Épaminondas, qui fait des mines grotesques à mademoiselle Fanny Leloup, qui rit de tout son cœur dans un coin de l'église, en faisant des réflexions ironiques sur la taille et la toilette de la mariée. — On se rend pour le banquet à l'hôtel du ministère.



LE CHOEUR.

O justice! ô justice sainte et sacrée! magnifique reflet de la divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? Quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter?

Quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : — Écoutez-moi, ceci est la vérité?

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée! les hommes austères, majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal, doivent être sages parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés; ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère religieux et pur de leurs fonctions redoutables; et de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes.

En pourrait-il donc être autrement? Si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables ne les dominait pas de toutes les fortes et courageuses vertus d'une vie exemplaire, les innocents ne lui diraient-ils pas : — « De quel droit nous absous-tu ? » — et les coupables ; « — De quel droit nous condamnes-tu? — Si tu as commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute? — Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne! lorsque tu t'écries : — Honte et châtiment au prévaricateur, alors que toi-même tu es prévaricateur! — Honte et châtiment à l'adultère, alors que toi-même tu es adultère! — Honte et châtiment aux passions mauvaises, alors que toi-même tu es sous le joug des passions mauvaises! — Allons, allons, notre complice, quitte ton trône magistral, et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie parmi nous autres criminels! »

Mais il n'en est pas ainsi, ô justice sainte et sacrée! Ceux-là qui, de leur voix solennelle et retentissante comme les foudres du dernier jugement, proclament tes arrêts inexorables, ceux-là, tristes, austères et pensifs, imposent le respect et l'admiration aux autres hommes! C'est que ceux-là, tes élus, ô justice! tes élus parmi les plus purs, ont dès leur jeunesse longuement éprouvé s'ils étaient dignes d'aspirer à cette mission souveraine! C'est que ceux-là, dans leur âge mûr, ont exercé leur formidable sacerdoce avec une éclatante et sereine vertu! C'est que ceux-là, dans leur vieillesse enfin, encore épurés par cette longue vie de résignation et de sacrifices, ont atteint le dernier terme de sagesse auquel l'homme puisse arriver, après avoir triomphé des plus rudes épreuves.

Aussi te glorifie-t-on magnifiquement dans le vénérable et splendide caractère de ceux-là, qui sont adorés et bénis de tous comme tes plus divins organes, ô justice! ô justice sainte et sacrée!

FIN DU JUGE.

LE LÉGISLATEUR.

ACTE PREMIER.

LE CHOEUR.

Législateur... titre souverain et majestueux! Est-il un plus magnifique sacerdoce, une plus divine mission : *Aux hommes donner des lois.*

Imposer des lois à tout un grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu.

Donner des *lois!*... pouvoir écrire son mot, sa pensée dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes et sages méditations des élus, et qui sont religieusement écoutés par une nation tout entière.

Faire enfin la loi! la loi! devant laquelle le roi même se découvre et s'incline; car il est le premier de ses sujets.

Mais aussi qu'ils sont sages, austères et éclairés, ceux qui ont à remplir ces puissantes fonctions! Quel foyer de lumières chacun fait rayonner autour de soi, et quelle splendeur en rejaillit sur le pays!

Oh ! c'est que chaque législateur a compris que sa mission était si vaste que, pour la dignement remplir, il fallait pouvoir faire planer sa pensée des plus hautes théories gouvernementales aux individualités et aux connaissances les plus diverses.

Et ils ont encore compris que, pour être à la hauteur de leur mission impériale, il fallait avoir longuement médité l'histoire des gouvernements de tous les peuples, les causes de leur ruine ou de leurs prospérités, puisque le législateur doit décider des formes et de la marche du gouvernement des peuples.

Et ils ont encore compris qu'il fallait avoir profondément observé l'humanité, ses penchants, ses vertus et ses vices, puisque, par la loi qu'il fait, le législateur dirige, réforme et améliore la condition des sociétés.

Et ils ont encore compris qu'ils ne devaient demeurer étrangers à aucun savoir; que leur pouvoir décidant universellement de toutes les questions possibles, leurs connaissances devaient être aussi universelles; et ils ont enfin compris qu'ils devaient avoir étudié depuis la guerre jusqu'à l'industrie, depuis les belles-lettres jusqu'aux sciences exactes..... puisque l'action du législateur s'exerce sur tout, depuis la guerre jusqu'à l'industrie, depuis les belles-lettres jusqu'aux sciences exactes.

Sans cela, s'ils étaient uniquement voués à une connaissance spéciale, s'y montrassent-ils supérieurs, quelle lumière, quelle conviction pourraient-ils ap-

porter dans l'examen de tant de questions qui leur seraient étrangères, et qu'ils devraient pourtant résoudre! Quelle autorité, quel poids aurait alors leur voix dans ces augustes débats qui fixent l'attention de l'Europe?... Leur adhésion ou leur refus serait donc dicté par l'ignorance, la faiblesse, ou une lâche complaisance?

Mais, non! non! leur savoir, leur intelligence est immense comme leur pouvoir. Avant de les choisir pour représentants, leurs concitoyens ne leur ont-ils pas demandé un compte sévère de toutes les bienfaisantes et sages institutions dont ils se proposaient de doter le pays, et des moyens que chacun possédait pour arriver à ces fins magnifiques?

Sans doute, les preuves de supériorité intellectuelle qu'on exige des élus sont bien grandes; sans doute, peu d'hommes peuvent les réunir... Assez riche pour garder une indépendance honorable et payer l'éducation la plus ample et la plus complète, il faut encore s'être voué depuis sa jeunesse à des études sans nombre, à des travaux immenses, universels, afin d'être digne de se présenter au suffrage de ses concitoyens réunis.

Ce n'est pas tout : il faut que la vie privée la plus pure, la plus austère, la plus respectée, vienne donner une autorité majestueuse à l'imposante voix du législateur...

En pourrait-il être autrement? Celui qui fait la loi, la peut-il violer? Ceux qui, par l'organe de cette loi, disent aux autres hommes : « Vous serez régis

selon notre volonté ; nous vous ordonnons cela, nous vous défendons ceci ; » ceux-là ne doivent-ils pas être prêts à toute heure, par la vie la plus magnifiquement exemplaire, à justifier de la haute confiance qu'on leur a témoignée ?

Est-il enfin pour eux des actions privées ? Non. Les moindres détails de leur vie doivent resplendir aux yeux de tous. La plus inexorable sévérité doit leur demander compte de tous leurs actes et n'admettre aucune faiblesse, aucune erreur, aucune faute...

La mission est haute et superbe et volontaire ; ils la briguent ardemment, qu'ils en soient dignes ! Élevés au-dessus des hommes par leurs puissantes fonctions, qu'ils les dominent également par une intelligence et une vertu surhumaines.

Législateur !... titre souverain et majestueux ! Est-il un plus magnifique sacerdoce ! une plus divine mission : *Aux hommes donner des lois !*

Imposer des lois à tout un grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu !

Pouvoir écrire son mot, sa pensée dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus, et sont religieusement écoutés par la nation tout entière !

Faire enfin la loi ! la loi ! devant laquelle le roi même se découvre et s'incline ; car il est le premier de ses sujets !

LA COMÉDIE.

Les Candidats.

PERSONNAGES.

Le marquis DE BEAUMÉNIL, pair de France.
M. JÉROME DUBREUIL, riche propriétaire.
M. GODARD, avocat.
M. FRÉDÉRIC MELVAL, publiciste.
M. JABULOT, épicier.
M. CHRISTOPHE DUMONT.
M. FRIQUET, journaliste.
Deux habitués de café.
Madame DUBREUIL.
Madame GODARD.
Madame JABULOT.
Madame MELVAL.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ESTHER DUBREUIL, LE MARQUIS ALFRED DE BEAUMÉNIL.

La scène se passe à l'hôtel de M. Jérôme Dubreuil, dans un parloir d'une rare élégance. Une glace dépolie placée au-dessus de la cheminée laisse voir une serre-chaude pleine de fleurs. Tout, dans cette pièce, remplie de tableaux, de vases de porcelaine de Saxe et du Japon, garnis de plantes rares, révèle un goût exquis. — Madame Dubreuil a vingt-cinq ans; elle est blonde, un peu pâle, d'une déli-

cieuse figure ; ses grands yeux bleus sont voilés par de longues paupières ; le timbre de sa voix est doux et frais ; son pied aussi charmant que sa main ; elle est coiffée en cheveux et vêtue d'une robe de taffetas vert émeraude, garnie de volants de dentelle noire et de nœuds d'un rose vif. — Le marquis Alfred de Beauménil, pair de France, a trente ans ; il est fort distingué, fort agréable, et sa toilette du matin d'une extrême et élégante simplicité. — Il est quatre heures de l'après-dîner. — Madame Dubreuil est assise sur une chaise longue de bois doré. — M. de Beauménil debout accoudé sur la cheminée.

MADAME ESTHER DUBREUIL. — Maintenant, Alfred... quand vous verrai-je ?

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL. — Malheureusement pour moi, pas demain soir, car j'ai une foule de visites en retard, et puis il y a petit bal au château, et il faut absolument que j'y paraisse un moment.

MADAME DUBREUIL, *soupirant.* — Ainsi donc, à bientôt..... Encore une soirée passée comme tant d'autres... loin de vous !

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL. — Esther, je vous en supplie, ne vous attristez pas ainsi... Vous savez si je ne souffre pas au moins autant que vous de ce que mes relations, de ce que les exigences de ma position, m'obligent à voir un monde que, par un caprice inexplicable de votre mari, vous n'embellissez pas.

MADAME DUBREUIL, *lui tendant la main.* — Pardon, mon ami ; c'est un enfantillage, je l'avoue, mais je suis désespérée de ne pouvoir vous rencontrer chaque soir dans les salons où vous brillez de tant d'avantages. Oh ! si vous saviez combien une femme est heureuse et fière de jouir des succès de celui qu'elle

aime, de le voir recherché, compté... de voir enfin le monde pour ainsi dire approuver le choix qu'elle a fait, en entourant de prévenances celui dont le nom la trouble et la ravit!

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL. — Vous êtes injuste, Esther, car chaque jour, en me voyant à vos pieds, n'assistez-vous pas à mon plus beau triomphe? Votre amour, enfin, n'est-il pas mon plus éclatant succès? celui dont je suis le plus orgueilleux, le plus jaloux?

MADAME DUBREUIL. — Oh! je sais bien que les plus tendres flatteries ne vous manqueront pas pour donner le change à mes chagrins; mais mon cœur jouit seul, et en silence, du triomphe que vous dites, et la vanité de mon amour est insatiable: aussi, ne pouvant vous rencontrer dans le monde, vous ne sauriez croire avec quelle émotion j'attends le jour où vous devez parler à la Chambre des pairs. D'abord ce sont des inquiétudes... des craintes sans fin; puis bientôt je deviens d'une fatuité radieuse, en songeant à votre supériorité, à l'autorité que donnent à vos paroles la noblesse et l'indépendance de votre caractère; et malgré cela, ou plutôt à cause même de votre supériorité si reconnue, mes doutes, mes terreurs renaissent... Car je songe à une triste vérité que vous m'avez cent fois répétée... c'est que *la majorité de l'esprit n'est pas du tout la majorité des assemblées*. Enfin, quand le jour vient, quand j'assiste à une séance pendant laquelle vous devez parler, quand j'entends les accents de votre voix.... bien que mon voile soit baissé, je tremble toujours

qu'on ne lise sur mes traits les mille impressions qui m'agitent. Et puis, si vous saviez aussi combien je hais ceux qui vous répondent, ceux qui osent se révolter contre le charme de vos paroles, contre la généreuse puissance de vos convictions! Car, en vérité, je ne comprends jamais comment tout le monde n'est pas de votre parti.

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL. — Bonne et tendre Esther, combien votre cœur vous exagère ce que vous appelez ma supériorité, qui n'est autre que mon désir de vous plaire. Hélas! Esther, cela est triste, ou plutôt très-glorieux à avouer, mais, quand vous n'êtes pas là, je n'ai aucun plaisir, aucun intérêt à faire triompher l'opinion que je défends! En un mot, savez-vous? ma conviction, c'est votre présence; mon parti, ce sont vos beaux grands yeux. Enfin, dans l'impression que je cause, dans les opinions que j'ébranle, je ne vois, je vous jure, qu'un moyen de vous plaire, de mettre à vos genoux mon triomphe; et, puisque de nos jours il n'y a plus de tournois où l'on puisse combattre avec la lance et l'épée pour une femme adorée qui vous regarde, il faut bien prendre la lice telle que le *progrès,* comme ils disent, nous l'a faite, et au lieu d'imiter mes aïeux (pardon de cette expression toute gothique), au lieu d'envoyer à *la dame de mes pensées* quelque vaillant champion couvert de fer, mettre son gantelet à ses pieds... je ne puis, hélas! que vous faire hommage de quelques votes, remportés contre le bavardage d'un hargneux avocat... ou d'un rhéteur pédant.

MADAME DUBREUIL. — Ne dites pas cela.... je vous en supplie, Alfred... ne dites pas cela... c'est là tout mon chagrin. Vous le savez, rien ne me fait plus de mal que de vous voir un pareil dédain des choses les plus sérieuses. Comment voulez-vous que je croie à la vérité de toutes vos délicieuses tendresses, lorsque je vous entends défendre, avec une éloquence en apparence si convaincue, des opinions qui vous sont pourtant, dites-vous, si indifférentes?

LE MARQUIS. — Ainsi, Esther, vous croyez qu'on peut feindre en amour, parce qu'on feint en politique?

MADAME DUBREUIL. — Sans doute, et cela m'afflige.

LE MARQUIS. — Combien vous vous trompez!..... Qu'est-ce qu'un triomphe politique, dont la vérité n'est jamais prouvée, même à celui qui le remporte? Tenez, Esther, vous allez vous moquer de moi; mais il n'y a que deux choses au monde qui donnent un bonheur complet, parce qu'elles sont d'une vérité absolue et irrécusable.

MADAME DUBREUIL. — Et quelles sont donc ces véritables vérités?

LE MARQUIS. — La solution d'un problème mathématique, et la solution, le dénouement d'un bien plus charmant problème..... l'amour d'une femme!

MADAME DUBREUIL. — Vous êtes fou.... Alfred.... Je vous en supplie, ne plaisantez pas ainsi. Si vous saviez combien nous souffrons de voir celui que nous aimons faire le mensonge le plus insignifiant, tant notre pauvre cœur tremble toujours d'être abusé!

LE MARQUIS. — Pouvez-vous craindre cela de moi, Esther ! Cette indifférence même de toutes choses ne vous répond-elle pas de mon adoration? car enfin, plus on s'élève... plus on dédaigne... Et c'est votre faute après tout... ne me rendez pas si orgueilleusement heureux, et je ne serai pas si méprisant pour tout ce qui n'est pas vous... ou mon bonheur.

MADAME DUBREUIL. — Ah ! que vous savez bien vous faire croire !... ou si vous trompez, l'erreur est si charmante que je n'ai pas la force de m'en défendre. Mais, non, je vous aime trop pour que vous me trompiez... Et pourtant je voudrais être toujours près de vous, tant je redoute l'absence ; je vous le répète, c'est mon chagrin de chaque jour de ne pouvoir vous suivre des yeux dans ce monde où vous allez et qui m'est interdit... Ah ! Alfred, si j'ai jamais regretté de porter le nom vulgaire que je porte, c'est aujourd'hui...

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL. Que fait cela?... Les plus belles fleurs ne portent-elles pas aussi quelquefois des noms vulgaires? Leur parfum en est-il moins doux? leur éclat moins brillant?

MADAME DUBREUIL. — Mais au moins ces noms ne les privent pas de la douce influence des rayons du soleil, leur vie et leur amour ; ces noms ne les condamnent pas à végéter tristement dans l'ombre. (*Elle soupire.*)

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL. — Que faire? votre mari est d'une aigreur si intraitable contre ce qu'il

appelle la cour, qu'il a toujours repoussé la moindre ouverture à ce sujet, et qu'il vous condamne à vivre loin de toute société ; enfin, à part vos jours de Bouffons et d'Opéra, vous menez ici l'existence d'une recluse?... Sans l'opiniâtreté de votre mari, je vous l'ai dit cent fois, ma mère se serait fait un plaisir de vous présenter au château, partout où vous désirez aller ; car, sans parler de toute votre distinction native, l'immense fortune de votre mari, son influence de grand propriétaire, peuvent égaler de nos jours les plus hautes positions sociales et donner accès partout ; mais, encore une fois, il s'opiniâtre à ne voir personne : que faire?

MADAME DUBREUIL. — Vous avez raison... cela est vrai, mais, hélas! bien triste, mon Dieu! Vous savez si c'est par vanité puérile que je désire aller dans ce monde, il me semblerait une solitude affreuse si vous n'y étiez pas ; mais, je vous l'avoue, Alfred, mille pensées douloureuses m'obsèdent dès que vous n'êtes pas là... et puis, s'il faut vous l'avouer... enfin... eh bien, oui... une jalousie ardente, concentrée, me consume ; je ne puis croire que toutes les femmes ne vous admirent pas comme je vous admire..... Je les hais.... je les envie..... Oh! je leur envie surtout le bonheur qu'elles ont de vous voir, d'entendre votre voix, d'écouter enfin vos galanteries, vos paroles les plus indifférentes... Ah! Alfred... Alfred... je suis bien malheureuse!

LE MARQUIS, *tendrement.* — Esther, je vous en conjure, ne soyez pas ainsi ; voulez-vous que je re-

nonce à ces relations que vous m'enviez, comme si elles ne m'éloignaient pas de vous?

MADAME DUBREUIL. — Pouvez-vous penser cela? est-ce ainsi que je vous aime, Alfred? Votre position, la tranquillité de votre mère, tout cela ne m'est-il pas mille fois trop précieux, trop cher, pour le sacrifier à mes chagrins égoïstes, à mes idées puériles? car enfin, je vous vois presque chaque jour... Comment, en vérité, oser me plaindre?

LE MARQUIS. — Mon Dieu! je conçois si bien vos craintes, vos doutes! ne les partagerais-je pas moi-même, si je vous voyais quitter la solitude où vous vivez, pour un monde où je ne pourrais vous suivre? (*Il rêve un instant.*) Mais vous m'y faites songer... et... que nous avons été fous! Le moyen de forcer, pour ainsi dire, votre mari d'aller partout où vous désirez d'aller est trouvé. C'est parfait! obligé de la sorte à faire chaque année un long séjour à Paris, nous n'aurons plus à craindre ce dont il vous menace, la vie de province pendant neuf ou dix mois de l'année... C'est parfait! c'est parfait!

MADAME DUBREUIL. — Comment?..... que dites-vous?...

LE MARQUIS. — Parfait... parfait... tout s'y réunit, convenances, facilités. Car ce qui le rend si ombrageux, croyez-moi, c'est son dépit de n'avoir pas à Paris, malgré sa fortune, une position sociale déterminée, qui le classe et le mette à la hauteur d'un certain monde; et mon moyen la lui assure d'emblée, cette position.

MADAME DUBREUIL. — Mais encore?

LE MARQUIS. — Eh, mon Dieu! il faut qu'il soit député.

MADAME BUBREUIL. — Lui!... mon mari!... député!... Vous n'y songez pas; lui... lui député?

LE MARQUIS. — Sans doute; alors plus d'obstacles, car sa vanité est satisfaite. Ce qu'il voulait, c'était un titre qui le fît compter dans le monde; ayant ce titre, il ne refusera plus de vous y conduire... Oh! Esther, Esther! quelle heureuse pensée!... et qu'on médise à cette heure du gouvernement représentatif! Voyez un peu s'il ne représente pas à merveille tous les intérêts!

MADAME DUBREUIL. — Je n'en reviens pas, mon mari député... mais vous êtes fou, Alfred!

LE MARQUIS. — Comment!

MADAME DUBREUIL. — Enfin, cela est pénible à dire, mais vous savez combien son éducation a été négligée; son père était loin de l'aimer, et c'est presque malgré lui qu'il lui a laissé son immense fortune, à laquelle, hélas! mon père a voulu joindre les grands biens qui me venaient de ma mère... Vous savez son refrain continuel: « Je n'entends rien à la politique, moi... je suis du parti de ma fortune... » Vous savez enfin qu'il ignore même les lois qui nous gouvernent; cent fois j'ai rougi devant vous de cette ignorance, à laquelle vous ne pouviez croire.

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL. — Tout cela ne fait pas qu'il ne soit aussi capable d'être député que tant d'autres... incapables. Il est vrai que pour être

maître d'école de village on doit justifier de quelques connaissances, mais pour être législateur, pour être un des quatre cent cinquante souverains de la France, fi donc! il n'est pas même question de savoir lire ou écrire; ce qu'il faut avant tout pour être élu, c'est une influence qui vous donne des voix; or la fortune de votre mari lui donnera certainement cette influence-là?

MADAME DUBREUIL. — Mais acceptera-t-il? se résoudra-t-il à ces démarches?

LE MARQUIS. — Je n'en doute pas... il faut seulement l'y amener adroitement.

MADAME DUBREUIL. — C'est très-difficile; ses idées d'indépendance exagérée, son éloignement du monde, l'empêcheront de tenter aucune démarche.

LE MARQUIS. — Ne pensez pas cela; je vous le répète, je crois fermement que cette indépendance farouche ne demande qu'à être un peu violentée. On ne médit généralement si haut que des choses qu'on désire fort. Et puis, malgré sa richesse; je le crois fort intéressé, n'est-ce pas?

MADAME DUBREUIL. — Quelque pénibles que soient ces aveux (*rougissant*), et bien qu'il ne me soit plus maintenant permis de l'accuser... il tient à l'argent beaucoup plus qu'il ne devrait. Je voulais établir une école et une sorte d'hôpital pour mes pauvres, à notre terre de la Morlière, dans un bâtiment absolument inutile; eh bien! M. Dubreuil m'a toujours opposé les refus les plus opiniâtres, et il ne s'agissait pourtant que d'une somme annuelle

de 8 à 10,000 francs ; jugez du peu que cela était pour notre fortune... Je fais des aumônes sans doute, mais le résultat n'est pas le même, et pour moi c'est un regret de tous les instants. (*Tristement.*) Car, je vous l'avoue, mon ami, il me semble que, si je pouvais faire du bien, beaucoup de bien, mes remords seraient moins amers.

LE MARQUIS. — Esther, ne vous attristez pas ainsi. N'est-ce pas moi seul qui dois me reprocher ces torts ? ne dois-je pas au moins en prendre la moitié ? Mais courage ; grâce à mon projet, vous pourrez imposer à votre mari vos vues charitables, comme une des conséquences impérieuses de sa nouvelle position de député...

MADAME DUBREUIL. — Mais, encore une fois, quelle chance pourrait-il avoir d'être élu ? Aucune.

LE MARQUIS. — Au contraire, d'immenses..... Je vous le répète, votre fortune est énorme, et le gouvernement tâche toujours de se rallier les grands propriétaires, parce qu'eux plus que personne ont intérêt à maintenir l'ordre matériel ; aussi, si votre mari veut s'y prêter, je crois pouvoir vous répondre du succès. Alors, voyez-vous, Esther, toutes ces bienfaisances que rêve votre excellent et noble cœur sont réalisées, le même monde nous réunit, vous n'êtes plus triste ; et moi aussi, je suis heureux, oh ! bien heureux ; car, croyez-vous que je ne souffre pas cruellement de votre absence ? Si vous saviez combien il est doux en entrant dans un salon d'avoir

la joie d'y trouver... ou même le chagrin de ne pas y trouver celle qu'on aime ! Sans cela, qu'est-ce que le monde, dès qu'il n'offre ni but ni intérêt?

SCÈNE II.

On entend ouvrir bruyamment une porte qui précède le parloir, ce dernier n'étant fermé que par des portières. Entre M. Jérôme Dubreuil : il est de taille moyenne, fort carré, fort ventru, fort replet ; il a trente-cinq ans, est coloré de visage, les cheveux bruns et crépus ; le cou lui manque absolument. Il est vêtu avec un luxe de mauvais goût, et porte des gilets resplendissants de broderies de toutes sortes ; il parle très-haut. Somme toute, son extérieur, son accent, ses façons, sont des plus vulgaires.

LES MÊMES, M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL, *entrant son chapeau sur la tête sans saluer sa femme.*—Bonjour, Beauménil. Ah! tenez, je suis furieux... furieux... un vrai lion dévorant.

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL.—Eh ! mon Dieu, contre qui donc ?

M. DUBREUIL. — Contre qui?... contre le gouvernement, contre le ministère... contre tout le monde.

MADAME DUBREUIL, *se levant, au marquis.* — Pardon si je vous laisse, monsieur, mais il faut que je réponde à une lettre.

M. DUBREUIL. — Eh bien ! c'est ça, va-t'en, j'aime autant ça ; je ne suis pas du tout en train d'être gentil à cette heure.

SCÈNE III.

LE MARQUIS DE BEAUMÉNIL, M. DUBREUIL.

LE MARQUIS. — Comment, dans cette furie générale... personne n'est excepté, pas même notre chambre?

M. DUBREUIL. — Ah bien! c'est ça qui serait du joli! pas du tout... puisque vous êtes les *pairs* aux autres... Oh!... *les pairs aux autres!* Mais c'est qu'il y est, le coquin de calembour! il y est... Comprenez-vous..., hein! fameux celui-là : les *pairs* de de France et les *pères; p, a, i, r, s*, pairs de France, tandis que pères, comme qui dirait père de famille, Père éternel, *p, e, r, r, e,* deux *r* avec un *e*.

LE MARQUIS. — C'est charmant; M. de Bièvre vous eût envié celui-là. Mais la cause de cette fureur?

M. DUBREUIL. — Qui ça, M. de Bièvre?... est-ce que je le connais? est-il aussi fort qu'Odry pour les calembours?

LE MARQUIS. — M. de Bièvre, fils de Maréchal, chirurgien de Louis XIV... était fort renommé pour ses jeux d'esprit. Mais la cause de votre colère?

M. DUBREUIL, *l'interrompant.* — Du Louis XIV de la place des Victoires?

LE MARQUIS. — De lui-même... Mais cette colère?

M. DUBREUIL. — Vous voyez qu'on est un peu ferré sur son histoire de France ! hein ? Mais, puisque vous voulez savoir pourquoi je suis en colère, c'est tout bêtement à cause de six chevaux de ferme que je viens encore d'avoir estropiés dans un maudit chemin, à ce que m'écrit mon régisseur... un chemin vicinal qui conduit de la grande route à mon château de la Morlière, dans le département du Nord ; neuf lieues de traverse épouvantables, des fondrières affreuses qui gênent horriblement l'exploitation de mes bois, qui, sans cela, me rapporteraient prodigieusement ; mais il n'y a pas de débouchés ; il faut que je fasse mettre jusqu'à dix chevaux sur une voiture pour l'arracher des ornières : aussi il n'y a pas d'année que je n'aie quelques chevaux sur paille... Je vous demande un peu à quoi servent les chambres, le gouvernement, si on laisse les chemins vicinaux dans cet état-là... Que diable... moi, je paye assez d'impôts au gouvernement pour qu'il entretienne les routes, c'est son métier... qu'il le fasse... Je ne me gêne pas pour le dire... je n'ai besoin de personne, et par conséquent je ne crains personne, moi !

LE MARQUIS. — Prenez garde !... Vous êtes d'une hardiesse, d'une indépendance si téméraire ! !

M. DUBREUIL. — Je m'en moque pas mal, je paye assez d'impôts pour pouvoir parler... Parbleu, si je voulais, je serais quitte de ce chemin pour une centaine de mille francs, et j'ai assez de fortune pour me moquer de cent mille francs ; mais je ne veux

pas... je veux me plaindre... et dire son fait au gouvernement.

LE MARQUIS. — Le malheur est que le gouvernement ne vous entende pas.

M. DUBREUIL. — Ça, c'est vrai... mais c'est égal, je crie comme un sourd, je le dis à tout le monde : et il faudra bien, à la fin, que ça arrive à ses oreilles.

LE MARQUIS. — Mais pourquoi n'avez-vous pas vu le ministre de l'intérieur ? Pourquoi quelques députés de votre département n'appuient-ils pas votre demande, qui, après tout, intéresse autant les habitants que vous-même ?

M. DUBREUIL. — Je me moque pas mal des ministres et du monde, moi ; je ne fais de visite à personne ; je n'ai besoin de personne. Quant à notre député, comme il a une dent contre moi, il a tout fait au contraire pour nuire à ma demande ; et puis, comme il n'y a que moi de grand propriétaire à la Morlière, vu que je possède tout le territoire de ma commune à peu de chose près, ça est bien égal aux paysans que les chemins soient affreux, ils n'ont ni bois ni terre à exploiter ; et, comme je fais valoir moi-même, tout me retombe sur le dos, et c'est ça qui me paraît surtout une infamie : aussi je le dis tout haut.

LE MARQUIS. — Mais j'y pense... vous voulez dire son fait au gouvernement, n'est-ce pas ?

M. DUBREUIL. — Certes, et je n'irai pas prendre des mitaines pour cela, je vous en réponds.

LE MARQUIS. — Eh bien ! si vous le voulez, vous

pouvez d'abord dire son fait au gouvernement, d'une manière retentissante, foudroyante, et mieux que cela, doubler une partie de votre fortune.

M. DUBREUIL. — Eh! comment diable cela.

LE MARQUIS. — En devenant député.

M. DUBREUIL. — Moi, député!

LE MARQUIS. — Oui.

M. DUBREUIL. — Député... moi!

LE MARQUIS. — Sans doute.

M. DUBREUIL. — Député! et pourquoi diable voulez-vous que je sois député?

LE MARQUIS. — Je vous le répète, pour adresser au gouvernement les reproches que vous avez à lui faire et obtenir peut-être des avantages qui doubleront votre fortune. Voilà deux raisons assez majeures, ce me semble?

M. DUBREUIL. — Député! moi député!... Ah! ça, vous êtes fou, Beauménil!

LE MARQUIS. — Pas du tout; vous avez d'immenses propriétés, votre fortune vous donne une très-grande clientèle... la chambre est dissoute... vous avez au contraire une très-belle chance.

M. DUBREUIL, *réfléchissant.* — Député!... député!... mais c'est qu'en vérité je n'avais jamais songé à cela... Député... ma parole d'honneur la plus sacrée, quand ce ne serait que par curiosité, si je n'aurais pas envie d'essayer. Mais c'est que c'est très-drôle, il n'y a que ce diable de Beauménil pour avoir des idées pareilles... Moi, député, ah! mo Dieu, mon Dieu, moi, député! quelle farce! *(D'un*

air très-sérieux.) Dites donc, Beauménil, quelle drôle de chose que notre existence!... ce que c'est que de nous, pourtant? Je vous demande un peu qui est-ce qui aurait dit, il y a un quart d'heure, que j'aurais jamais pensé à être député? (*Avec un accent philosophique.*) Ah! on a bien raison de dire : *la vie est un voyage!*

LE MARQUIS. — Votre réflexion est très-juste et ne manque pas de profondeur. Ainsi, vous adoptez cette idée?

M. BREUIL. — Mais, d'abord, comment cela se fait-il?

LE MARQUIS. — Comment?

M. DUBREUIL. — Oui, enfin... par quels moyens est-on député? Comment ça peut-il s'arranger?

LE MARQUIS. — Mais c'est fort simple : la Chambre des députés étant dissoute, les colléges électoraux assemblés, vous vous présentez comme candidat représentant telle ou telle opinion.

M. DUBREUIL. — Ah bien! en voilà une bonne!... est-ce que j'ai des opinions politiques, moi? mais j'ai toujours eu horreur des opinions politiques! Ma politique, c'est de garder ma fortune et de la régir; de mener bonne vie et de me moquer du reste; voilà ma politique, à moi (*avec un fredonnement*), lon, la, la, la, voilà ma politique!

LE MARQUIS. — Eh bien! nous sommes très-près de nous entendre. Votre politique est de garder votre fortune, n'est-ce pas, et de l'augmenter même si vous le pouvez?

M. DUBREUIL. — Vous me devinez ;... voilà ma politique !

LE MARQUIS. — Vous avez déjà vu les tentatives du parti républicain ; eh bien, s'il avait le dessus, vous auriez évidemment tout à craindre... de la loi agraire, par exemple.

M. DUBREUIL. — Vous dites?...

LE MARQUIS. — Du partage des propriétés, si vous le préférez.

M. DUBREUIL.—Mais je ne le préfère pas du tout... Ces enragés-là !... ce serait une horreur !... le partage des propriétés !... ah, bien oui !...

LE MARQUIS. — Je conçois que rien n'est plus terrible ; aussi en devenant député, vous pouvez non-seulement vous opposer à ce partage, mais peut-être même augmenter de beaucoup votre fortune, au lieu de craindre de la voir attaquée.

M. DUBREUIL. — Et comment cela ?

LE MARQUIS. — Je vous le répète, en devenant député.

M. DUBREUIL. — Voilà qui va de plus fort en plus fort, c'est comme chez Nicolet, dit le proverbe... Expliquez-moi donc cela...

LE MARQUIS. — Le parti républicain menaçant les propriétaires, le gouvernement, défenseur naturel de l'ordre matériel établi, peut seul s'opposer à ses envahissements ; or, pour que le gouvernement soit fort, il lui faut l'appui des grands propiétaires. Ici comme dans vos terres, vous disposez d'une immense clientèle, eh bien ! assurez-vous les voix de

cette clientèle, empêchez-la de nommer ainsi un membre de l'extrême gauche, et vous rendrez déjà un très-grand service au gouvernement et à vous-même, en ruinant d'ailleurs une candidature qui aurait pu être hostile à vos intérêts et à ceux du pays. Comprenez-vous ?

M. DUBREUIL. — Non, mais c'est égal... Maintenant parlez-moi un peu du moyen d'augmenter ma fortune, c'est surtout ça qui me paraît louche.

LE MARQUIS. — Écoutez-moi. Il est question d'un chemin de fer qui doit traverser le département du Nord, n'est-ce pas ? Il y a deux plans pour ce chemin : un des tracés passerait par les plateaux, l'autre par les vallées, et vos propriétés avoisinent, je crois, les vallées.

M. DUBREUIL. — Parbleu ! elles sont en pleines vallées... absolument en pleines vallées.

LE MARQUIS. — Eh bien !... une fois député, vous acquerrez de l'influence, vous pourrez faire donner la préférence au tracé des vallées, et par ce moyen vos propriétés doubleront, tripleront ainsi de valeur. Est-ce clair ?

M. DUBREUIL. — Comme vous y allez... un chemin de fer ? Peste ! je crois bien, un chemin de fer. Vous n'y allez pas par quatre chemins, vous. Oh !!... pas *par quatre chemins* à propos des chemins de fer ! je ne l'ai pas cherché celui-là ; et de deux avec : *les pères aux autres*... Ah çà, qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui ?

LE MARQUIS. — Il y a des jours comme cela.

M. DUBREUIL. — N'est-ce pas ? Mais assez d'esprit pour le quart d'heure. Ah çà ! pour en revenir à nos moutons, savez-vous qu'avec un chemin de fer qui les traverserait, mes revenus de la Morlière seraient plus que doublés ; car ce qui manque à cette terre, qui me rapporte pourtant 80,000 francs de rente en sacs, ce sont les débouchés, les communications ; puisque, comme je vous le disais, il n'y a pas d'année que je n'aie huit ou dix chevaux sur la paille à cause des chemins de traverse.

LE MARQUIS. — Vous le voyez maintenant, ces avantages ne valent-ils pas la peine de vous laisser élire ?

M. DUBREUIL. — Mais c'est que plus j'y songe, plus ça me frappe, ça m'étourdit ; je crois rêver. Mais cette influence, comment l'aurai-je ? Et d'abord pour cette élection, comment ferai-je ?

LE MARQUIS. — L'important est que vous vous décidiez à vous proposer comme candidat ; alors je vous enverrai un certain M. Friquet, très-dégourdi, très-alerte, très-adroit, fort lancé dans le journalisme, et qui, pour conduire à bien une élection ministérielle, n'a pas son pareil ; confiez-vous à lui les yeux fermés ; maintenant voyez, décidez-vous ; un mot de votre part, et M. Friquet deviendra votre âme damnée, et je vous réponds du succès.

M. DUBREUIL. — Mais cette influence pour arriver au chemin de fer ?

LE MARQUIS. — Une fois député, vous verrez vos confrères, vous irez aux réunions où ils se trouvent,

aux ministères, au château, dans le monde enfin; peu à peu vous vous ferez connaître, vos relations s'étendront. Votre nouvelle position vous met au niveau de tout et de tous, vous avez une très-belle fortune, eh bien! vous ouvrez votre salon aux réunions politiques, ces réunions prennent nécessairement votre nom; dès lors votre influence et celle de vos amis devenant considérables, vous n'avez plus qu'à demander pour obtenir.

M. DUBREUIL. — Tenez... entre nous, mon cher ami, mon bon ami, je suis comme un homme à qui une tuile énorme vient de tomber sur la tête; je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois cela... Je vais réfléchir.

LE MARQUIS. — Adieu; écrivez-moi aussitôt que vous serez décidé. (*Il sort.*)



SCÈNE IV.

M. DUBREUIL, *seul.*

Ce diable de Beauménil peut se vanter de me laisser dans une fameuse perplexité! le fait est que je n'avais jamais songé à cela! député!... D'abord, c'est très-beau : sans avoir d'ambition, on n'est pas fâché d'avoir, par exemple, le droit d'aller à la cour. Autant ce m'aurait été insupportable d'y aller sans droit et en le quémandant, autant quand c'est un droit,

c'est agréable ; et puis, pouvoir parler aux ministres, c'est fort agréable aussi, mais c'est surtout le chemin de fer qui me donne dans l'œil... C'est qu'il est, parbleu, très-clair que ma terre de la Morlière doublera son revenu, et gagner 60 ou 80,000 francs de rente d'un coup de filet... peste ! c'est à considérer. Seulement ce que je ne comprends pas trop bien, c'est mon influence future... Mais au fait, quel intérêt Beauménil aurait-il à me dire cela, si ce n'était pas vrai?... et puis, quand même je n'aurais que la gloriole d'être député, c'est déjà fort gentil... Et dire que je n'avais jamais réfléchi à cela? Si, pourtant, si..., malgré ma grande fortune, je sentais bien qu'il me manquait quelque chose... Mais, qu'est-ce qui m'aurait dit, il y a un quart d'heure, que je penserais à être député?... Moi, député!... En vérité, Beauménil me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même... Et le sage a bien raison de dire : « Connais-toi toi-même. » Moi, député!... Mon Dieu! quelle drôle de chose! *(Il sort.)*



LE CHOEUR.

Législateur, titre souverain et majestueux ! Est-il un plus magnifique sacerdoce, une plus divine mission : Aux hommes donner des lois !

Imposer des lois à tout un grand peuple ! non par

la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu!

Pouvoir écrire son mot, sa pensée, dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus et qui sont religieusement obéis par la nation tout entière.

Faire enfin la loi! la loi! devant laquelle le roi même se découvre et s'incline; car il est le premier de ses sujets!

ACTE II.

LA COMÉDIE.

Les Candidats.

La scène se passe chez M. Godard.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GODARD, *candidat radical, avocat;* MADAME GODARD, *avocate radicale.*

M. GODARD, *lisant un journal.* — Comment!... mon confrère Raynal se retire, et propose à sa place

aux électeurs Jérôme Dubreuil, comme candidat ministériel! Qu'est-ce que c'est que Jérôme Dubreuil? En vérité, ça sort de dessous terre. C'est sans doute quelque millionnaire ou quelque gros fabricant; car je n'ai pas vu ce nom-là sur le rôle des avocats. Diable! un millionnaire! c'est une dangereuse concurrence, car mon élection était presque assurée contre Raynal, avocat comme moi; je ne redoutais guère le candidat légitimiste, M. Tristan de Saint-Maur, ni cet original de M. Frédéric Melval, l'auteur de nombreux ouvrages moraux et politiques, que personne n'a lus, bien entendu, et qui, sans désigner le parti auquel il appartient, avertit tout bonnement les électeurs *qu'il est à nommer*... C'est charmant! ma parole d'honneur! Ce monsieur annonce tout bonnement qu'il est à nommer! Aussi je ne puis que rire de ses prétentions; mais il n'en est pas de même de celles de ce Dubreuil, s'il est millionnaire... Mais, bah! après tout, qu'est-ce qui sait que M. Dubreuil existe! au lieu que le nom de Godard est connu, très-connu, et cet imbécile troupeau d'électeurs doit être bien plus flatté de se voir représenté par un avocat renommé que par un millionnaire ou un carliste comme ce M. de Saint-Maur. D'ailleurs, le règne des millionnaires et des Vendéens est passé; c'est au tour des avocats d'être millionnaires, s'ils le peuvent, ou au moins ministres, et ça se peut, puisque ça se voit. Le courant des opinions démocratiques est évident, il y a de la chance. (*Avec emphase.*) On a beau vouloir arrêter

la démocratie par des digues, elle les renversera par son impulsion populaire. Le vent souffle de ce côté-là (*il se calme*) ; et, en me lançant en plein dans le parti radical, bien qu'il n'ait pas la majorité aujourd'hui, j'agis comme ces gens d'instinct qui savent acheter à temps des marchandises sans beaucoup de valeur quand ils les achètent, mais qui doivent un jour en acquérir beaucoup. Somme toute, je ne crois pas faire, comme on dit, une mauvaise affaire, en me jetant à corps perdu dans la plus violente opposition.



SCÈNE II.

Madame Godard, trente ans, femme virile et forte.

MADAME GODARD, *d'une voix aigre et avec pétulance.* — Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, Godard ? Tu lambines, tu paresses, au lieu d'être déjà sorti pour chauffer nos électeurs... Ah ! si le ciel m'avait faite homme, je ne sais pas où je serais arrivée à l'heure qu'il est ! Je voudrais être au moins ministre, ou président d'une république ! Si seulement les droits de la femme libre étaient proclamés !... Mais non ; il faut se résigner à vivre comme une esclave ! Ah çà ! finiras-tu ! Habille-toi donc, Godard ! allons donc, dépêche-toi donc ! Ah ! quelle patience... Il faut l'avouer, tu es un véritable sang de navet, comme on dit.

M. GODARD. — Calme-toi, calme-toi donc ; car toi, tu es toujours emportée comme une soupe au lait... je ne perdais pas mon temps ; je réfléchissais en lisant ce journal, où je viens de voir le nom du nouveau candidat ministériel... Raynal se retire ; c'est un M. Jérôme Dubreuil qu'il présente à sa place, et je ne sais pas du tout ce que ce peut être que ce M. Dubreuil.

MADAME GODARD. — M. Jérôme Dubreuil ! mais c'est l'hôtel qui fait le coin de la place !

M. GODARD. — Comment !

MADAME GODARD. — Oui, c'est le propriétaire du bel hôtel de là-bas.

M. GODARD. — Tu le connais ?

MADAME GODARD. — C'est-à-dire que je suis passée cent fois devant son hôtel ; c'est une horreur !

M. GODARD. — Son hôtel ?

MADAME GODARD. — C'est une horreur de magnificence, au contraire, à ce qu'on en voit, du moins, par les fenêtres de la rue : des rideaux de damas, des grands pots de porcelaine, des dorures, un luxe honteux, affreux, enfin ! tandis que des personnes comme nous sont logées à un troisième. Et sa femme donc, toujours à se dorloter en voiture ; pas du tout jolie d'ailleurs, toute pâle, toute maigre ; on la renverserait en soufflant dessus ! Je le déteste, ce petit monstre-là... Et c'est là le candidat ministériel !... Ah bien ! c'est du joli ! Vois-tu, Godard, tu ne mérites pas de t'appeler Godard si j'ai le crève-cœur de voir ce Dubreuil député à ta place ! Oh ! si j'étais

homme! si j'étais homme! comme je vous empêcherais ce gros imbécile de Dubreuil d'être nommé! Et sa femme, donc! Cette petite mijaurée, c'est à la souffleter, en pensant qu'elle ne peut pas se contenter d'être femme d'un millionnaire, sans vouloir être la femme d'un député... l'intrigante!... Tiens, vois-tu, Godard, c'est révoltant... Encore une fois, tu ne seras qu'une poule mouillée si ces gens-là sont députés!

M. GODARD. — Cela t'est bien facile à dire, à toi; tu crois qu'il n'y a qu'à vouloir.

MADAME GODARD. — Oui... oui... oui... cent fois oui... ce qu'on veut on le peut. Comment, ça ne te fait pas bouillir le sang dans les veines, de voir un homme comme ce Dubreuil avoir un hôtel, des domestiques, des voitures, et par là-dessus peut-être venir souffler la députation?

M. GODARD. — Tu m'impatientes à la fin; est-ce que si tout cela ne me choquait pas aussi, j'aurais abandonné ma clientèle pour être député? est-ce que je n'aimerais pas autant qu'un autre à avoir une bonne voiture, un bon hôtel, et tout ce qui s'ensuit? est-ce que quand je vois Bertuchon (de l'Ouest) ministre, ça ne m'indigne pas? Bertuchon (de l'Ouest), avec qui j'ai dîné mille fois à vingt-deux sous, pendant que nous faisions notre droit... Bertuchon (de l'Ouest), avec qui j'ai partagé une petite chambre de la rue du faubourg Saint-Jacques!

MADAME GODARD. — Eh bien! au moins Bertuchon

(de l'Ouest) a eu le bon sens d'arriver, de se caser, et maintenant il se moque de toi.

M. GODARD. — Il se moque de toi!... il se moque de moi!... Eh bien! moi, je me moquerai de lui à mon tour, si, une fois député, mon parti l'emporte sur le sien et le renverse. Parbleu, je suis tout aussi ambitieux qu'un autre ; mais j'ai la sagesse de n'en rien laisser paraître et d'attendre. A quoi bon se presser, puisque je me suis dévoué au triomphe d'une cause qui n'est qu'en germe, et que la force irrésistible des choses doit développer peu à peu? En agissant ainsi, j'ai l'air de me conduire avec le plus beau désintéressement du monde, puisqu'à cette heure mon parti ne dispose d'aucune place ni faveur; et puis, en un mot, je ne puis pas faire autrement; je me trouve trop avancé, trop compromis dans ma cause pour reculer. Ah! si c'était à recommencer!... et encore, je ne sais pas... j'aurais peut-être le présent, tandis que l'avenir nous appartient.

MADAME GODARD. — L'avenir... l'avenir... c'est joliment creux, l'avenir! mais enfin, il faut bien s'en arranger, puisqu'on ne peut pas faire autrement, car le présent n'est pas grand' chose. As-tu assez plaidé, assez défendu de patriotes, et tout cela, comme on dit, pour le roi de Prusse. Pas un délit de presse, pas une émeute, pas une échauffourée, qu'on ne vienne à toi. Tu plaides, tu plaides... tu gagnes leurs causes ou tu les perds, qu'importe! ça ne te regarde pas, vu que ce n'est pas toi qui juges, n'est-ce pas?... mais enfin, au bout de tout cela, pour

tout salaire, on te donne du Cicéron par le visage, voilà tout; et c'est de la monnaie de singe comme on dit.

M. GODARD. — Que faire, encore une fois? Je te le répète, je suis trop compromis pour changer : le parti est pauvre; il ne peut pas payer en numéraire, mais il paye en réputation, il vous prône dans ses journaux; et puisqu'on ne peut pas avoir autre chose... il faut bien s'arranger de cela.

MADAME GODARD. — Oui, mais tout cela ne t'avance guère; car, après tout, ce n'est pas les dix ou douze mille francs que tu gagnes bon an, mal an, dans ta clientèle, qui peuvent nous mener loin. Puis, une fois député, la chambre va te faire perdre un temps! un temps!...

M. GODARD. — Alors, sois donc conséquente; tu m'as relancé jour et nuit, tu n'as pas eu de cesse que tu ne m'aies décidé; et puis maintenant te voilà à le regretter. Parbleu, il est bien sûr que si je n'avais pas l'espoir de voir un jour mon parti à la tête des affaires, et d'obtenir alors quelque bonne place inamovible, je ne me serais pas fourré là-dedans; car je ne m'exagère rien en beau; je sais bien que c'est un quine à la loterie. Nous pouvons avoir le dessus, comme aussi nous pouvons avoir le dessous.

MADAME GODARD. — Mais quand je pense que ces Dubreuil peuvent pourtant venir renverser tout cela, je les abhorre, je les déteste; et cette pécore de madame Dubreuil avec son petit air insolent!

M. GODARD. — Ah çà! voyons, il s'agit maintenant

de redoubler d'efforts ; car, avec l'influence que leur donne la fortune, ces gens-là vont terriblement nous donner du fil à retordre.

MADAME GODARD. — Compte sur moi, Godard, je vais aller voir les femmes des électeurs les plus influents, et entre autres madame Jabulot, la femme de l'épicier. Si ça ne fait pas pitié !... la femme d'un avocat obligé d'aller solliciter la femme d'un épicier !... Enfin notre tour viendra, patience ; mais il n'y a pas à hésiter, car ce lourdaud de Jabulot dispose au moins d'une trentaine de voix. J'avais déjà inventé mille histoires contre Raynal, il va falloir recommencer sur de nouveaux frais à propos des Dubreuil ; mais c'est égal : Dieu merci, le courage et l'imagination ne manqueront pas. Cette petite madame Dubreuil, voyez-vous ça ! Ah ! je vais joliment l'arranger, et son imbécile de mari aussi.

M. GODARD. — Moi, de mon côté, je vais voir Dumont, le notaire ; il a aussi quelques voix à lui et j'y compte, il m'a donné sa parole à la dernière séance de notre loge de francs-maçons... Ah ! quel tracas ! quel tracas !

MADAME GODARD. — Ah bien ! si tu te décourages déjà, si tu crois que ce sont les électeurs qui vont venir te chercher, tu es encore bon là, par exemple.

M. GODARD. — Parbleu, je le sais bien, qu'ils ne me viendront pas chercher ; ils font déjà assez les renchéris, et ce n'est qu'en allant soi-même se proposer, les harceler, qu'on peut espérer d'être choisi.

(*Ils sortent.*)



LE CHOEUR.

Législateur, titre souverain et majestueux! Est-il un plus magnifique sacerdoce, une plus divine mission : aux hommes donner la loi?

Imposer des lois à tout un grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu!

Pouvoir écrire son mot, sa pensée, dans un de ces commandements qui résument les hautes méditations des élus, et qui sont religieusement obéis par la nation tout entière!

Faire enfin la loi! la loi devant laquelle le roi lui-même se découvre et s'incline, car il est le premier de ses sujets.

ACTE III.



LA COMÉDIE.

Les Candidats.

La scène représente un cabinet d'étude très-simple : une bibliothèque en remplit la plus grande partie. — Frédéric Melval est assis devant une table chargée de livres et de papiers. Il a trente ans : l'expression de sa figure est à la fois douce et noble. Quelques rides précoces sillonnent son front, déjà pâli par l'étude et la méditation.



SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC.—Plus le jour des élections approche... plus je tremble... Ma conscience pourtant me rassure ; depuis quinze ans, je n'ai qu'un but : la noble ambition d'être librement choisi par mes concitoyens pour représenter mon pays et concourir à lui donner des lois. Noble tâche, aussi grande qu'elle peut être féconde... De bonne heure j'ai compris toute l'importance, toute l'autorité de ce sacerdoce... pensant

que je pourrais être appelé un jour à l'exercer; et pourtant c'est avec effroi, c'est avec une insurmontable défiance, que je pense à me proposer aux élections. Me proposer! m'offrir! mendier des suffrages, aller quêter des voix! le pourrai-je jamais? et pourtant, il le faut, il le faut. (*Silence.*) Et je pensais cependant que ces ouvrages dans lesquels j'avais si mûrement développé mes théories et mes principes... que ces travaux, fruits des veilles de ma jeunesse, me recommanderaient suffisamment d'eux-mêmes, et m'éviteraient cette démarche, à la fois si orgueilleuse et si humble : aller dire aux hommes assemblés : — Moi seul je suis digne de votre choix... — et pourtant j'avais rêvé cela, je m'étais dit : Grâce à ces œuvres qui prouvent sinon du génie, du moins de la bonne foi et des sentiments généreux, grâce à ces études profondes qui montrent que je ne suis étranger à aucune des sciences et des vues du publiciste, à aucune connaissance humaine; grâce enfin à ma vie simple, honorable et ouverte à tous, peut-être mes concitoyens diront-ils d'eux-mêmes : *Choisissons-le*... Mais non, c'est un rêve, un rêve... et pourtant quelle belle couronne que celle qu'on viendrait ainsi vous offrir! quel dévouement sans bornes une telle marque de confiance n'imposerait-elle pas! tandis qu'il faut mendier, ruser, feindre, pour s'arracher les électeurs. Aussi n'a-t-on pas quelquefois le droit de se croire quitte envers eux lorsqu'on a si péniblement, quelquefois si bassement acheté leur vote? Est-ce plutôt comme représentant

d'un parti que vous êtes choisi....? Mais vous ne vous appartenez plus... vous êtes inféodé à ce parti... bon ou mauvais, il vous faut défendre ses principes, adopter ses erreurs. Est-ce comme candidat du pouvoir? Mais cet appui, lors même que l'esprit et la direction de ce pouvoir seraient selon vos convictions, cet appui ne semble-t-il pas vous flétrir d'avance? ne fait-il pas supposer que votre adhésion à ses principes, au lieu d'être consciencieuse, n'est que l'expression de votre gratitude, de votre vénalité peut-être? Pourtant il faut opter, dit-on : représenter le gouvernement ou exclusivement un parti, c'est-à-dire toujours une opinion nécessairement plus ou moins fausse ou dangereuse, parce que toute conviction, quelque noble et généreuse qu'elle soit d'abord, dès qu'elle arrive à l'état de parti, se dénature et devient une exagération funeste. Et pourtant il faut choisir ou renoncer à l'espoir de toute ma vie, ou accomplir la dernière volonté de mon père, qui, fidèle jusqu'à l'échafaud à la plus haute indépendance... m'a légué son exemple. (*Il demeure accablé dans ses réflexions.*)

SCÈNE II.

Eugenie Melval, femme de Frederic ; figure gracieuse et naïve ; vêtue avec une élégante simplicité. — Elle entre doucement, et, s'approchant de son mari sans être entendue, elle arrive derrière son fauteuil et lui met les deux mains sur les yeux. Frédéric tressaille, se retourne, prend les mains d'Eugenie et les baise avec tendresse.

FRÉDÉRIC. — Bonjour, Eugénie... Quelle douce surprise !

EUGÉNIE. — Et à quoi pensiez-vous ainsi, monsieur... si absorbé que vous ne m'avez pas seulement entendue ?

FRÉDÉRIC. — A cette élection... toujours... Mais au moins me pardonnes-tu cette fâcheuse et maussade rivale ?

EUGÉNIE. — Non ; car elle ne vous rend pas heureux.

FRÉDÉRIC. — C'est vrai.... mais que faire, Eugénie ?... ne pas accomplir le dernier vœu de mon père ! Renoncer peut-être au prix de tant de travaux qui m'ont, hélas ! ravi si souvent aux doux loisirs de ta tendresse... Pauvre enfant !... (*Il est resté assis, Eugénie est debout près de lui ; il l'entoure de ses bras et la regarde avec tendresse.*) Eugénie !.... Eugénie !.... Avec quelle résignation adorable n'as-tu pas partagé mes longues veillées d'étude ! Quelle part n'as-tu pas prise à mes espérances, à mes craintes !... Quand je pense que c'est toujours en vain que je t'engageais

à aller dans le monde avec tes sœurs, pour y chercher les distractions de ton âge... Mais, non, là, toujours là, près de moi; tâchant par ta présence de me rendre douces et fleuries les heures arides du travail... venant rafraîchir ma pensée par tes caresses, ou par le son de ta voix. (*Avec émotion.*) Oh ! laisse-moi, laisse-moi te remercier à genoux de tant d'ineffables bontés!

EUGÉNIE, *retournant la tête pour cacher une larme.* — Frédéric... mon bon Frédéric... ne me remercie pas ainsi... qu'ai-je donc fait de si extraordinaire ? N'étais-je pas fière.... heureuse de ces travaux ?.... Mais, mon Dieu ! ma conduite était toute simple....

FRÉDÉRIC. — Toute simple !.... toute simple !.... Oui, pour ton âme noble et pure, pour ton cœur bon et dévoué : mais parce qu'il est facile à Dieu de nous combler de ses magnificences, faut-il moins l'adorer ?... Oh ! merci ! merci ! encore de m'avoir encouragé, soutenu... aidé dans ces travaux... qui peut-être ne seront pas vains.

EUGÉNIE. — Aidé... je nie cela, par exemple... Je veux te laisser toute ta gloire... pour avoir le bonheur de te la faire oublier un jour par ma tendresse.

FRÉDÉRIC, *souriant.* — Comment, tu ne m'as pas aidé quelquefois !... Ne me servais-tu pas de secrétaire ? ton esprit, si droit et si sûr, ne me guidait-il pas souvent dans le dédale des faits ? (*Lui prenant les mains avec amour.*) Car, dis-moi, par quel miracle du cœur l'amour a-t-il pu assimiler à ce point ta pensée à la mienne ? car enfin tu partages mes

goûts et mes travaux les plus arides. Que si j'étudie, tu études ; que si je me passionne, tu te passionnes comme moi, plus que moi peut-être, pour le fait, pour l'homme, pour l'époque de l'histoire qui m'intéresse. Oh ! dis-moi le secret de cette réflexion adorable d'une âme dans une autre âme ?...

EUGÉNIE. — Rien de plus simple, mon Frédéric ; c'est le secret de la réflexion d'une image dans un miroir. Pauvre miroir, qui n'est rien sans l'image qu'il reproduit !

FRÉDÉRIC *l'embrasse tendrement.* — Noble cœur ! femme aimée !... Et que de fois encore, cet hiver, le soir, après une laborieuse journée d'étude, lorsque ma pensée, épuisée par de longs travaux, devenait fébrile ou languissante, je ressentais un bien-être enchanteur en écoutant l'harmonie de ta voix. Avec quelle ivresse, sortant des profondeurs de la méditation, je me sentais, pour ainsi dire, transporté dans une sphère idéale par la divine harmonie de tes chants !

EUGÉNIE. — Oui, sans doute, mais pourtant ce sont là nos vilains jours ;... car l'étude semble te fatiguer davantage à Paris qu'à la campagne !... Tandis que mes beaux jours à moi, je les attends au printemps, lorsqu'il nous ramène dans notre petite maison de Grangeneuve, au milieu de nos bois. Oh ! c'est là qu'alors je règne en despote ! Combien ne m'as-tu pas sacrifié d'heures d'étude ! Comme je brouillais tous tes livres, tous tes papiers, pour t'emmener faire nos longues promenades !... Et tu parles

de sacrifices... Frédéric ! mon Dieu, moi, je ne t'ai jamais sacrifié que quelques heures, plus heureusement passées près de toi que dans le monde... tandis que souvent, toi, ne me sacrifiais-tu pas des heures de renommée, de gloire, d'avenir !

FRÉDÉRIC, *avec un soupir.* — Ah ! la gloire ! l'avenir !

EUGÉNIE. — Oui, sans doute... la gloire... l'avenir... si tu ne te décourages pas, si tu poursuis ta route jusqu'à ton but avec opiniâtreté... Enfin le moment est venu... tâche au moins, mon ami, de retirer le fruit de tant de travaux. Qui plus que toi peut mériter d'être élu ? Ton savoir est immense, tes travaux t'ont placé parmi les plus hautes et les plus nobles intelligences de notre siècle ; notre fortune est médiocre, mais enfin nous faisons le peu de bien que nous pouvons ; tu n'appartiens à aucun parti, tu n'as que les plus généreux antécédents... que les plus nobles convictions : que peux-tu donc craindre ?

FRÉDÉRIC. — Que sais-je ? je crains cela même... je crains ma défiance... Je ne saurai, je n'oserai peut-être jamais faire valoir le peu que je vaux.

EUGÉNIE. — Avec la dignité de ton caractère, je conçois ces répugnances... et pourtant... cela est indispensable... dit-on.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* — Monsieur Friquet demande s'il peut parler à monsieur.

FRÉDÉRIC. — Sans doute. (*Le domestique sort*).

EUGÉNIE. — Je te laisse... je n'aime pas cet homme.

FRÉDÉRIC. — Pourquoi ? c'est un ami d'enfance, de

collége, et qui m'est dévoué autant qu'il peut l'être.

EUGÉNIE. — Soit, mais il est si remuant, si intrigant, si éloigné par esprit et par nature de ce qui est simple, noble et grand... qu'il me déplaît.

FRÉDÉRIC. — Sois plus indulgente envers lui ; ce n'est pas sans doute un esprit très-éminent, mais il est, pour moi, si serviable, si prévenant ! et puis c'est enfin mon guide électoral !... Seulement nous ne pourrons, je crois, jamais nous entendre sur ce qu'il appelle *les démarches nécessaires.* Après tout, avec toute sa légèreté, toute son intrigue, il a quelques bons instincts ; et je suis quelquefois, je l'avoue, flatté d'inspirer une sorte d'intérêt à un homme aussi indifférent que lui pour tout et pour tous.

EUGÉNIE. — Je l'entends, je te laisse. (*Elle sort.*)

FRÉDÉRIC, *la regardant s'en aller.* — Noble cœur, bonne et tendre créature !... et l'on songe à d'autres intérêts !

SCÈNE III.

FRIQUET, FRÉDÉRIC.

FRIQUET. — Bonjour, futur ministre, bonjour.

FRÉDÉRIC. — Ah ! mon Dieu, quelle ambition soudaine m'est venue... dans ton esprit ?

FRIQUET. — Ah ! si j'avais ton esprit, tes antécédents, ta position !... je le serais bientôt, moi, ministre ! mais, hélas ! je crains bien, mon pauvre Fré-

déric, que tu ne saches pas employer à ta fortune politique tant de rares avantages, et que tu ne succombes faute de vouloir ou d'oser les mettre en œuvre. Tiens, il y a le refrain d'une chanson stupide qui renferme pourtant une grande vérité... (*Il chante.*)

Ce n'est pas tout, mon cher, d'être bel homme,
Il faut encore savoir s'en servir.

FRÉDÉRIC. — Toujours fou.

FRIQUET. — Moins que toi, qui veux perdre obstinément ta cause.

FRÉDÉRIC. — Non, mais sans croire ma cause perdue, quelquefois, je l'avoue, je doute de son succès...

FRIQUET. — Eh bien ! c'est justement pour cela que je viens te demander encore si tu consens, oui ou non, à suivre mes avis ? Le moment des élections approche ; crois-moi, ces démarches, que tu dédaignes, que tu repousses, sont indispensables ; sans elles tu ne réussiras pas...

FRÉDÉRIC. — Je ne pourrai jamais me résoudre à ces intrigues, je te l'ai dit.

FRIQUET, *très-sérieux.* — Écoute-moi, Frédéric : nous avons été au collége ensemble, nous sommes amis d'enfance ; quoique bien insouciant, bien léger, la grandeur de ton caractère m'a frappé ; j'admire ton talent, je t'aime, j'éprouve enfin pour toi un sentiment que je n'ai jamais ressenti pour personne ; pauvre, sans génie, mais non pas sans esprit et sans activité, je suis lancé très-avant dans le journalisme et dans le manége électoral ; mon influence, obscure

peut-être, n'est pas sans action. Je connais les électeurs puissants de ton arrondissement; eh bien, si tu me secondes, je saurai te les ménager, te les assurer, j'en réponds... aussi écoute mes avis, crois-moi.... D'ailleurs insisterais-je autant si je n'étais certain du succès?.... ne suis-je pas venu de moi-même mettre toute mon industrie, toute mon activité à tes ordres, pour te faire arriver à ton but?

FRÉDÉRIC, *lui serrant la main.* — Ce pauvre Friquet! c'est vrai, et, bien que je ne puisse accepter tes services, je t'aurai toujours une véritable reconnaissance de me les avoir offerts.

FRIQUET. — Entre nous, ne me sois pas non plus trop reconnaissant : en te servant je me sers; je n'ai jamais douté qu'avec du métier, de l'audace, ou plutôt une noble conscience de ta valeur, les brillantes facultés que tu possèdes ne fissent de toi un homme d'État bientôt hors de ligne; alors je me serais livré à ta fortune et ma position était assurée. Mais, entre nous, si tu persistes à n'oser rien tenter, à attendre qu'on vienne à toi, avec tout ton mérite, tous les avantages qui défraieraient la fortune politique de vingt autres... tu resteras là et tu verras des gens stupides, tarés ou médiocres, t'enlever ce que tu mérites.

FRÉDÉRIC. — Cela peut être vrai, alors ma conviction d'avoir mieux mérité de mon pays me consolera; mais j'ai meilleur espoir dans l'instinct supérieur des masses.

FRIQUET. — Tu te trompes, tu te trompes! si les

masses étaient abandonnées à elles-mêmes, peut-être écouteraient-elles cet instinct ; mais on les capte, on les séduit, on les flatte ; ce que tu ne veux pas te résoudre à faire, d'autres le feront, et, je te le répète, tu seras méconnu ?

FRÉDÉRIC. — Je serai donc méconnu.

FRIQUET. — Chacun son goût ; c'est le tien, soit, mais non le mien ; ta fortune est médiocre, mais au moins tu peux vivre, ne rien faire, tu as le loisir de passer ta vie à demeurer méconnu ; tu peux braver élections et électeurs du fond de ta charmante retraite de Grangeneuve, que tu partages avec une femme adorable ; moi, je n'ai rien, ni fortune médiocre, ni femme adorable, ni charmante retraite ; je vis de ma plume et de mon industrie politique ; avant tout il me faut du mouvement, de l'intrigue, de l'agitation ; je te l'ai dit, tout mon espoir est de servir assez à la fortune d'un homme d'État naissant, mais destiné par sa capacité à devenir indispensable au pays, de le servir assez, dis-je, pour devenir le lierre de ce chêne gouvernemental ; voilà de la poésie... j'espère ! Maintenant, oui ou non, veux-tu être mon chêne ? veux-tu que je sois ton lierre ? veux-tu grandir, grandir, grandir ! en me laissant seulement te cultiver comme je l'entends ? Sois l'arbre puissant et vigoureux, moi, je me contenterai de l'humble rôle du jardinier... Encore de la poésie !

FRÉDÉRIC. — Non, encore une fois, non, mon cher Friquet, un tel manége ne me saurait convenir ; je t'ai dit mes intentions, je te les répète. Par l'exemple

de ma vie et de mes longs travaux, toujours dirigés vers le noble but que je poursuis depuis quinze ans, je crois pouvoir être utile à mon pays et mériter le choix des électeurs ; mais autant je serais fier d'obtenir ce choix par la seule influence de mon mérite, autant j'aurais honte de le mendier. La seule démarche que je me propose de faire est donc celle-ci : je ferai insérer ces mots dans les journaux de toute opinion : *M. Frédéric Melval, auteur des ouvrages de morale et de politique qui ont paru sous ce nom, se propose au choix des électeurs du *** arrondissement.* Dans mes ouvrages on trouvera la preuve de ma capacité et l'expression de mes vues politiques ; dans ma vie entière, dans ma réputation d'honnête homme, les garanties de ma moralité. Qu'on lise mes livres, qu'on interroge donc mon existence privée, je ne redoute pas un tel examen, je le désire.

FRIQUET. — Mais tu es fou... archi-fou... tu n'auras pas une seule voix. Avec ton mérite, ton rare et incontestable mérite, ta probité, ta conscience, tu te couvriras de ridicule...

FRÉDÉRIC. — Je crois que tu te trompes. Il y a dans tous les esprits, crois-moi, un sens droit qui, tôt ou tard, les ramène aux idées justes ; l'intrigue électorale règne depuis trop longtemps pour que le jour de la justice et de l'indépendance ne soit pas enfin venu.

FRIQUET. — Tu t'abuses, te dis-je... tu t'abuses, et pour le plaisir de jouer à l'homme de Plutarque,

tu jetteras à tes pieds ton avenir, la plus belle position peut-être qu'un homme ait jamais rêvée... Frédéric... Frédéric... crois-moi, mieux que toi je sais ce que tu es, ce que tu vaux ; mieux que toi je sais l'imposante autorité que te donnerait dans les assemblées un des plus généreux caractères, une des plus grandes, une des plus magnifiques intelligences dont se soit jamais honoré un pays. Frédéric... il en est temps encore... ne sacrifie pas un tel avenir, songe que, faute d'une culture grossière et matérielle, les plus belles fleurs s'étiolent et meurent sans porter de fruits... Ne ris pas de ma seconde comparaison horticole, je te parle sérieusement.

FRÉDÉRIC. — Mon pauvre ami, ton amitié t'abuse sur ma valeur; mais, fût-elle ainsi que tu la rêves, jamais, pour arriver à un avenir, quelque glorieux qu'il fût, je ne me résignerais à une lâche condescendance. Que des hommes inconnus ou indignes des nobles fonctions que j'ambitionne se fassent prôner dans les carrefours, aillent mendier des suffrages, étaler de menteuses professions de foi, ils le peuvent, ils le doivent; mais, encore une fois, mon passé répondra de l'avenir... j'attendrai...

FRIQUET. — Mais au moins mets une cocarde, rallie-toi à un parti, sois radical, ministériel ou légitimiste ; cela du moins pourra t'assurer quelques voix.

FRÉDÉRIC. — Tu sais mes idées : je pense que, s'il est dans chaque parti de nobles croyances, des vues généreuses, utiles, chaque parti, par cela même

qu'il est un parti, est nécessairement sujet à de funestes exagérations. Je répudie donc tout système arrêté d'avance, parce que le secret de l'avenir n'appartient qu'à Dieu, et que l'avenir peut et doit modifier ou changer dans sa marche toutes les convictions. L'humanité avance incessamment, tandis que les partis restent stationnaires ou rétrogradent, parce qu'ils représentent des intérêts personnels et non pas des idées générales. En un mot, je ne veux m'enrôler sous aucun drapeau; ce que je me propose, c'est de rester libre, de servir le pays dans toute occurrence... C'est donc aux gens sages, indépendants, éclairés, de me choisir si je leur parais digne de leurs suffrages.

FRIQUET. — C'est-à-dire que c'est fou, positivement fou, outrageusement fou... Ainsi tu ne veux pas décidément que je voie pour toi les électeurs? c'est ton dernier mot?

FRÉDÉRIC. — C'est mon dernier mot.

FRIQUET. — Bien vrai... bien ton dernier mot?

FRÉDÉRIC. — Tu sais que je n'en ai jamais eu qu'un.

FRIQUET. — Tu as raison, eh bien! tu peux considérer ta cause comme absolument perdue; c'est moi qui te le prédis...

FRÉDÉRIC. — Je ne le pense pas... mais, si cela est, je saurai me résigner.

FRIQUET. — Puisque rien au monde ne peut ébranler ton opiniâtreté, puisque tu refuses mes services, franchise pour franchise : je t'ai dit les nécessités de

ma position... j'espère alors que tu ne trouveras pas mauvais que j'offre mon appui et mes conseils à un de tes rivaux en candidature.

FRÉDÉRIC. — Tu sens bien qu'en refusant tes services, je ne puis trouver mauvais que d'autres les acceptent ; mais, dis-moi, quel est ce compétiteur ? Puis-je le connaître ?

FRIQUET. — Te souviens-tu d'avoir fait ta quatrième sous cet excellent M. Guillaume avec un cancre, un âne, un stupide, une buse, un lourdaud, un double crétin qui avait nom Jérôme Dubreuil ?

FRÉDÉRIC. — Mais sans doute, son père était fournisseur ; il lui a laissé d'immenses propriétés dans notre département ; la délicieuse vallée des Vignes, où est située ma maisonnette de Grangeneuve, est riveraine de ses bois. Mais quel rapport M. Dubreuil peut-il avoir avec cette élection ?

FRIQUET. — Mais un rapport tout naturel. Il se propose comme candidat du ministère.

FRÉDÉRIC. — Dubreuil !

FRIQUET. — Lui-même.

FRÉDÉRIC. — Dubreuil ! Dubreuil !

FRIQUET. — Oui, oui, cent fois oui.

FRÉDÉRIC. — Mais c'est impossible ! il était d'une stupidité révoltante, d'une ignorance amère, et il n'a jamais rien fait pour en sortir... Dans son département, et nous sommes voisins, te dis-je, il n'est bruit que de sa sottise, de son avarice ; et, malgré son luxe, il est d'une telle dureté pour ses fermiers, que sans sa femme, aussi bonne que com-

patissante, cet homme serait détesté dans le pays.

FRIQUET. — Eh bien! c'est à Paris, dans ton arrondissement, qu'il se propose; je te le dis franchement, puisque tu refuses mes services, c'est à son élection que je vais travailler.

FRÉDÉRIC. — Allonc donc! tu ne parles pas sérieusement.

FRIQUET, *lui donnant une lettre.* — Lis cette lettre.

FRÉDÉRIC, *lisant.* — Une lettre du marquis de Beauménil. Est-ce le pair le France, qu'on dit fort spirituel, mais aussi sceptique en politique qu'en amour?

FRIQUET. — Justement; mais il s'est converti à l'amour du moins, et cette conversion est due, dit-on, à madame Dubreuil. Aussi le marquis m'a-t-il écrit, ainsi que tu vas le voir, au sujet de l'élection de Dubreuil.

FRÉDÉRIC. — Mais quel rapport encore peut avoir l'amour de M. de Beauménil pour madame Dubreuil avec l'élection de son mari?

FRIQUET. — Je te dirai cela quand je le saurai; mais lis toujours.

FRÉDÉRIC *lit.* — « Mon cher monsieur Friquet, je » sais toute votre activité, toute votre influence en » fait de décisions électorales. Un de mes meilleurs » amis, M. Dubreuil, se propose comme candidat » du gouvernement; c'est un homme de principes » sages et conservateurs, un des plus grands pro- » priétaires de France, et disposant d'une nombreuse » clientèle : je le recommande à vos soins : je vous

» aurai donc une obligation toute particulière si vous » réussissez à assurer son élection, et dans ce cas, » ma reconnaissance vous serait éternellement ac- » quise. » (*A Friquet.*) Et tu ne rougis pas de t'intéresser à un pareil homme?

FRIQUET. — Que veux-tu? c'est ta faute, tu m'y forces; mais, une fois à l'œuvre, nous colorerons à ravir l'élection de M. Dubreuil.

FRÉDÉRIC. — Mais quel avantage peux-tu trouver à la favoriser? Que t'en adviendra-t-il s'il est nommé député, avec tes rêves de t'attacher à la fortune d'un homme politique éminent?

FRIQUET. — Il m'en adviendra beaucoup de choses : d'abord, comme il est riche, je lui fais acheter un journal politique que je dirigerai ; ce journal sera destiné à donner à Dubreuil une certaine influence relative, non par ce qu'il y écrira, le pauvre homme, mais par ce que les autres y écriront. Ce n'est pas tout : comme il est riche, je lui fais fonder une réunion politique; il donne de nombreux et excellents dîners aux députés de son parti. Il a un journal à sa dévotion, et, quoiqu'il soit bête comme un canard (non pas le journal, mais Dubreuil), sa position se colore, se dessine; on parle bientôt de la *réunion Dubreuil*... Mon influence s'accroît à l'aide du journal que je dirige, et pour moi c'est déjà un grand pas de fait.

FRÉDÉRIC, *souriant.* — J'admire tes ressources... ton génie! Vraiment, je ne pourrais t'offrir de tels avantages ; aussi je rends doublement grâce à mon

opiniâtreté, qui te fait trouver un tel Eldorado politique.

FRIQUET. — Et crois-tu, malgré cela, que toute ma vie je ne me rappellerai pas l'avénir que tu manques et que je manque par contre-coup, grâce à ton entêtement?... Je te parais roué, cynique, je le suis peut-être; mais au fond, crois-tu que je ne sente pas combien ma position serait différente si j'avais marché sous ton patronage, si j'avais pu te décider à prendre le rang qui t'est dû? Crois-tu que je ne sache pas que ta noble influence eût réagi sur mon existence tout entière peut-être? Voué avec toi à la généreuse mission que tu te serais imposée, j'aurais retrempé mes principes à cette source pure et généreuse: ma ligne eût été tout autre. En employant les ressources, les ruses, si tu veux, de mon esprit, pour assurer ton élection, je n'aurais pas à rougir de ma conduite; car la fin justifie les moyens, comme on dit. Si, à l'aide de menées souterraines, déloyales, qu'importe! j'étais arrivé à te placer à la tête des affaires du pays, toi, si habile, si intègre, qui aurait osé se plaindre? Et d'ailleurs, était-ce toi qui aurais à rougir de ces manéges? Non, c'est moi, moi seul, et encore le bien que j'aurais fait m'aurait absous...

FRÉDÉRIC. — Mon pauvre ami... qu'il y a de bons instincts dans ton cœur!

FRIQUET. — Oui, sans doute, il y en a de bons. Crois-tu, par exemple, que je ne sache pas non plus qu'en travaillant à faire réussir cet imbécile de

Dubreuil, je me plonge dans une plate et misérable intrigue, sans portée, sans grandeur, et que je n'agis si misérablement que pour tirer pied ou aile de cette élection? Mais que devenir dans ce monde de fer? Tu ne comprends pas cela, tu ne sais pas cela, toi, homme heureux, qui sais te faire heureux dans ta solitude, toi qui n'as pas à te coudoyer dans cette terrible foule où l'on se heurte et où l'on s'étouffe pour arriver seulement à ne pas mourir de faim. Là, vois-tu, personne ne vous tend la main, au contraire... Et pourtant il faut se caser... il faut vivre... (*Silence.*) Oh! cette vie est souvent pénible, va... (*Silence.*) Aussi, Frédéric, au nom d'une ancienne amitié qui m'honore, qui est ma seule bonne qualité, ne refuse pas, écoute mes conseils; mets-toi au-dessus d'une susceptibilité puérile, exagérée; songe à ton père, songe au pays que tu prives ainsi de l'exemple, de l'appui de ton caractère, de tes vues, de ton savoir; et le tout pour laisser arriver à ta place, qui? un Dubreuil!...

FRÉDÉRIC. — Cela est vrai... Un tel choix serait une honte pour le pays.

FRIQUET. — Eh bien! il en est encore temps.

FRÉDÉRIC, *après un silence.* — Non, non, les hommes assez aveugles, assez malheureux, pour me préférer Dubreuil, ne mériteraient que de la pitié; je gémirais sur leur sort et je retournerais dans ma solitude avec ma femme; au moins, j'aurais obéi aux vues de mon père, j'aurais offert à mon pays mon intelligence et ma vie; il aura tout

refusé, et ma conscience ne me reprochera rien.

FRIQUET. — Ainsi, plus d'espoir?...

FRÉDÉRIC. — Non.

FRIQUET. — Adieu donc, mon noble, mon digne Frédéric! Adieu et merci d'avoir éveillé en moi de bonnes pensées qui peut-être un jour porteront leurs fruits... Mais, dis-moi... tu me pardonnes, tu ne m'en veux pas de prêter mon appui à Dubreuil, n'est-ce-pas?

FRÉDÉRIC, *lui serrant les mains.* — Peux-tu le penser?... mais écoute-moi. Je suis trop pauvre pour te pouvoir dire : Tiens, voici de l'or... abandonne cette vie, ces misérables intrigues; travaille, élève, agrandis ton esprit; il est vif, ardent; donne-lui une direction salutaire, et quand un jour tu auras atteint un noble terme en t'assurant une existence honorable, tu t'acquitteras envers moi. Mais, hélas! mon pauvre ami, ma fortune est plus que médiocre, et je ne puis que t'offrir de partager notre solitude de Grangeneuve, si tu veux du calme pour te préparer à une vie plus digne de toi. Viens, viens, tu verras comme nous y serons heureux; et rien ne dispose mieux l'âme aux nobles résolutions que l'aspect d'un bonheur pur et serein.

FRIQUET. — Vivre à Grangeneuve... moi... (*hésitant*) non, non, impossible, il me faut Paris, sa politique ardente, sa vie étourdissante, agitée, brûlée; c'est là mon élément; il me faut y vivre et y mourir. Adieu donc. (*Il serre avec tendresse les mains de Frédéric.*)

FRÉDÉRIC, *tristement.* — Adieu donc... encore adieu... (*Friquet sort.*)

LE CHOEUR.

Législateur ! titre souverain et majestueux ! est-il un plus magnifique sacerdoce, une plus divine mission : aux hommes donner des lois ?

Imposer des lois à tout un grand peuple ! non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu ! Pouvoir écrire son mot, sa pensée, dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus et qui sont religieusement obéis par la nation tout entière.

Faire enfin la loi ! la loi devant laquelle le roi même se découvre et s'incline, car il est le premier de ses sujets.

ACTE IV.

LE CHOEUR.

Si le sacerdoce du législateur est saint, magnifique et révéré, peut-il être plus saint, plus magnifique et plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui choisissent le législateur? de ceux qui, le sacrant d'un vote absolu, lui mettent librement au front une des trois couronnes de l'État?

N'est-ce pas une formidable puissance? N'est-ce pas une responsabilité terrible que celle-là?

Mais si cette puissance est formidable, cette responsabilité terrible, par combien de longues et anxieuses méditations, par combien d'études, de travaux, de doutes accablants ceux qui l'exercent achètent-ils, hélas! ce droit souverain? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions! Avec quelle sévérité ils interrogent religieusement leur conscience, seul et inflexible juge de la sagesse ou de l'intégrité de leur choix.

UNE VOIX. — Droit d'élection! droit souverain! Siéger à ce tribunal populaire devant lequel vien-

nent humblement comparaître l'élite de l'intelligence, du savoir et de la probité du pays !

Dire irrévocablement à celui-ci : Va, je te choisis ! monte à cette tribune sacrée, où s'agitent les destinées de la France... Va... je le veux, car je te juge digne de défendre nos plus précieux intérêts ; d'avance enfin je reconnais la sagesse des lois que tu nous auras données.

Je te choisis !... parce que dès longtemps j'étudiai attentivement ta vie... et que toujours je l'ai trouvée belle et pure...

Je te choisis !... parce qu'après avoir soigneusement pesé ta valeur morale et celle de tes rivaux, je t'ai trouvé mieux instruit que les plus instruits ; parce que je sais que, grâce à ton savoir sans bornes, à ta vaste intelligence, à ta haute raison, fruits de l'expérience et des travaux d'une jeunesse laborieuse, tu pourras résoudre avec autant de sagesse que d'impartialité les questions sans nombre qui te seront soumises.

Étranger moi-même aux stériles et fatales dissensions des partis, je te choisis enfin parce que tu n'appartiendras jamais à d'autre parti qu'à celui du pays, et que ton âme austère et forte saura toujours résister au despotisme des grands comme à celui de la populace.

Mais après comme avant l'élection de mon choix, que de craintes, que d'hésitations, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

Si j'avais envoyé à la face du pays un législateur

indigne ! S'il allait faillir honteusement à une des exigences impérieuses du sacerdoce auquel je l'ai voué ! Hélas ! hélas ! cette pensée m'obsède et m'épouvante.

UNE AUTRE VOIX. — Les conséquences du pouvoir dont je suis revêtu accablent souvent mon esprit par leur grandeur incommensurable. Sans doute ceux qui briguent mon choix ont tous des droits basés sur la vie la plus irréprochable, sur l'intelligence la plus splendidement cultivée ! Mais choisir parmi tant de savoir et tant de vertu ! quelle tâche à la fois délicate et imposante ! deviner à l'écorce l'excellence des fruits ! préjuger par une élection irrévocable du bien que pourra faire au pays tel de ces hommes éminents plutôt que tel autre !

Aussi, en songeant, hélas ! à l'instabilité des choses sociales et au principe dominant de chaque intelligence, je tâche de pénétrer si le génie de celui que je veux choisir doit atteindre son suprême développement dans le calme fécond d'une paix profonde, ou s'il doit au contraire mûrir au feu des orages civils, ainsi que ces plantes valeureuses qui cherchent un sol fertilisé par la cendre des volcans.

Car avant de fixer mon choix à l'aide d'inductions tirées de la science du passé et de longues méditations sur le présent, j'ai encore tâché de soulever le voile de l'avenir, afin de deviner si la paix ou la guerre étaient réservées à mon pays, et de préférer alors celui-ci à celui-là. Mais, hélas ! mes efforts ont été vains. Un nuage épais et sombre s'étend autour

de moi ; est-il gros de tempêtes ? ou, se dissipant à l'influence vivifiante du soleil, doit-il dévoiler un horizon pur et serein ? Quel sera l'avenir enfin ? Je ne sais, je ne sais ; aussi, avant comme après l'élection de mon choix, que d'hésitations, que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

UNE AUTRE VOIX. — Le juge condamne ou absout au nom de la justice, le prêtre condamne ou absout au nom de la divinité ; mais le pardon qu'ils accordent, mais la peine qu'ils infligent, sont basés sur des réalités apparentes. Sans doute l'esprit de l'homme, alors même qu'il se fait ou se dit l'organe de la justice ou de la divinité, n'est pas infaillible ; sans doute il peut errer... Terrible et souvent irréparable malheur ! Mais cette erreur n'est funeste qu'à une seule victime, mais mon erreur, ô mon Dieu ! si je choisis avec passion ou aveuglement, peut atteindre mon pays tout entier ! le frapper dans son bonheur, dans sa gloire et dans sa liberté ! Qui me dira que sous tant de magnifiques dehors, dont l'éclat éblouissant a satisfait ou charmé ma conscience ; qui me dira que l'homme de mon élection ne cache pas une ambition effrénée ? Qui me dira qu'il n'emploiera pas à subjuguer, puis à dominer les assemblées, cette magie d'une parole entraînante, cette irrésistible autorité du savoir et de l'expérience qui ont rendu son nom si retentissant ? Qui me dira enfin qu'un jour il ne courbera pas le front de ses rivaux sous son impitoyable despotisme,

ou qu'il ne livrera pas mon pays à tous les sanglants désastres de l'anarchie ?

Quel sera l'avenir enfin ? Je ne sais ; je ne sais : aussi, avant comme après l'élection de mon choix, que d'hésitations, que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

LE CHOEUR. — Si le sacerdoce du législateur est saint, magnifique et révéré, peut-il être plus saint, plus magnifique et plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui choisissent le législateur ?

Que ne l'est la mission de ceux qui, le sacrant d'un vote absolu, lui mettent librement au front une des trois couronnes de l'État ?

N'est-ce pas une formidable puissance ? N'est-ce pas une responsabilité terrible que celle-là ?

Mais si cette puissance est formidable, si cette responsabilité est terrible, par combien de longues et anxieuses méditations, par combien d'études, de travaux, de doutes accablants, ceux qui l'exercent, achètent-ils, hélas ! ce droit souverain ? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions ! Avec quelle sévérité ils interrogent leur conscience, seul et inflexible juge de la sagesse ou de l'intégrité de leur choix !



LA COMÉDIE.

Les Électeurs.



SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe chez M. Jabulot, épicier.

M. JABULOT. — Eh bien! tu as beau dire et beau faire, vois-tu, Christophe, tu peux te vanter de fouler aux pieds, et sans rime ni raison, ton droit électoral, un des plus beaux droits que... enfin n'importe, un de tes plus beaux droits qui... enfin je m'entends...

CHRISTOPHE. — Moi, pas... mais c'est égal, je vais te répondre. C'est mon droit, n'est-ce pas, je peux donc en faire ce qu'il me plaît, je crois? Eh bien! si je veux l'employer ce droit, à rire, à faire des farces et des folies sans nombre, qu'est-ce qui peut m'en empêcher? Est-ce que je suis esclave? Est-ce que je ne suis pas Français? Est-ce que si, au lieu de nommer pour député M. Dubreuil, M. Tristan de Saint-Maur, M. Godard, ou ce farceur qui n'est d'aucun parti, je veux nommer le *Grand-Turc*, ou M. de *Malbrouk*, je ne suis pas libre [1]?

[1] On se rappelle qu'aux avant-dernières élections le nom du *dey*

tionale! assez pêcheur à la ligne pour donner dans de pareilles bêtises!

JABULOT, *haussant les épaules.* — Tu me fais pitié... car M. Friquet dédaignerait de te répondre; mais si tu voulais seulement lire les journaux, tu verrais ce que c'est que la politique...

CHRISTOPHE. — Des journaux! mais je m'en abreuve, je m'en noie..... de journaux : *le Vert-Vert, le Figaro, le Charivari, le Corsaire!* Tous les journaux farces enfin, et je sais que, si nous parvenons à faire élire le Grand-Turc, ils en diront de belles.

JABULOT. — Élire le Grand-Turc, s'il est possible d'avoir une pareille idée! C'est à te faire enfermer, ma parole d'honneur! Car c'est bête... mais bête à manger du foin. Est-ce que le Grand-Turc se présente comme candidat? est-ce qu'il y songe seulement? Mais quand même il se présenterait (et tu me fais supposer là des choses bien peu probables, ma parole d'honneur), mais quand bien même il se présenterait, politique à part, quand ce ne serait qu'à cause de la religion et de la morale, ce serait une infamie... je ne crains pas de le dire, une infamie de lui donner ta voix!

CHRISTOPHE. — Ah! bon, si tu tournes en marguillier comme sous la Restauration, bien, bien. (*Il chante.*) *Adoremus!!!* Va, gros bedeau.

JABULOT. Je ne suis ni bedeau ni marguillier, je ne suis pas superstitieux, je hais les jésuites, et je ne rends le pain bénit qu'à mon tour; ainsi ce n'est pas le fanatisme qui m'égare. Mais quand je songe qu'en

Turquie, ces malheureux-là poussent, dit-on, le concubinage et l'obscénité jusqu'à avoir quelquefois des quatre-vingts ou cent dames qui... Ah! allons donc, allons donc! (*Avec indignation.*) Fi donc! Christophe... Si l'ombre du chevalier Bayard, le modèle des chevaliers français, t'entendait, j'en rougirais pour toi.

CHRISTOPHE. — Le chevalier Bayard était un gaillard à la guerre, je me plais à le reconnaître, mais voilà tout... Quant à l'amour, il me fait l'effet d'un fameux jobard...

JABULOT. — Bien, bien, ne ménage rien, pas même le respect de Bayard pour les dames.

CHRISTOPHE. — Il ne s'agit pas de Bayard, mais de notre Turc qui sera nommé. J'ai déjà mis de mon côté le gros Bonnard et ses deux cousins, sans compter les trois frères Corbins, qui me répondent, eux, d'une demi-douzaine de voix pour notre amour de Grand-Turc. Nous devons avoir ce soir une réunion préparatoire au *Veau qui tette;* tous enfants de la folie... Et parbleu! si notre candidat n'a pas la majorité, ça ne sera pas notre faute.

JABULOT. — Tiens, Christophe, tu me fais pitié; je retourne à la boutique. Puisque M. Friquet n'est pas là, je vais envoyer mon épouse, elle te parlera raison et tu l'écouteras peut-être; car, moi, je désespère de te persuader. (*Il sort.*)

CHRISTOPHE, *le poursuivant de la voix.* — Mais j'exècre la raison... moi... je suis un fils de la folie.

SCÈNE II.

Les mêmes, MADAME JABULOT.

MADAME JABULOT, *entrant.* — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, Christophe? Jabulot est furieux.

CHRISTOPHE. — Il y a, petite mérote de sœur, qu'il est à faire le sérieux avec ses élections qui seraient assommantes, ma parole d'honneur, si on ne tâchait de les égayer un peu.

MADAME JABULOT. —Ah! ne m'en parle pas! Depuis qu'il s'agit d'élections, Jabulot est inabordable; toute la nuit il est à me répéter qu'il fait le gouvernement! Il ne fait pas autre chose...

CHRISTOPHE. — Alors dis-lui de voter pour notre Grand-Turc; ça te portera bonheur.

MADAME JABULOT. — Le Grand-Turc? Ah bien! par exemple.... du tout, du tout.... J'entends bien qu'il vote pour M. Dubreuil, une de nos meilleures pratiques, une grande maison. Le maître d'hôtel est encore venu me faire, ce matin, une commande de plus de 4,000 francs. Écoute donc, c'est à considérer.

CHRISTOPHE. — Comment! tu te laisses séduire par le vil intérêt? Oh! es-tu servile, es-tu servile!...

MADAME JABULOT. — Ce n'est pas le vil intérêt, c'est bon jeu bon argent; on perd bien assez de temps à ces bêtises d'élections; ça vous dérange assez du

commerce pour qu'on n'aille pas encore, par-dessus le marché, sacrifier ses meilleures pratiques. Et d'ailleurs, je vous demande un peu, le sacrifier à qui encore? à un M. Godard, un républicain qui ne se fournit pas seulement chez nous, et qui ferait peut-être couper la tête à Jabulot? A M. Tristan de Saint-Maur, un *carlisme* qui nous ramènerait les jésuites? ou bien à ce monsieur Melval, qui n'est d'aucun parti?... Non, non, M. Dubreuil est ce qu'il nous faut, c'est notre homme, c'est riche à milliards, c'est commun, c'est bourgeois, ce n'est pas un aigle, mais ça veut le repos et la consommation. Ah! il fallait entendre M. Friquet... un journaliste, comme il vantait!... C'est presque lui qui a décidé Jabulot; aussi nous nous en tenons à M. Dubreuil, notre plus grosse pratique du quartier.

CHRISTOPHE. — Êtes-vous intéressés!... Dieu de Dieu, êtes-vous intéressés! C'est moi qui ne le suis pas en nommant le Grand-Turc! Hein? qu'est-ce qui peut m'en revenir, je te demande un peu? à moins qu'il ne me nomme mamamouchi... Ah! mon Dieu! quelle farce, quelle excellente bonne farce!

UN GARÇON ÉPICIER. — Madame, il y a là une dame qui vous demande.

CHRISTOPHE. — Je te laisse, je vais voir le gros Bonnard, pour convenir de notre dîner au *Veau qui tette*. (*Il sort et salue madame Godard qui entre.*)

SCÈNE III.

MADAME GODARD. — Bonjour, madame ; enchantée de vous voir. Ah ! comme votre petit dernier a l'air de jouir d'une bonne santé ! c'est un amour, c'est tout le portrait de M. Jabulot.

MADAME JABULOT. — Vous êtes bien bonne, madame.

MADAME GODARD. — A propos, Godard m'a bien recommandé de vous dire, madame, que, si jamais M. Jabulot avait besoin de changer son tour de garde ou d'une exemption de service, mon mari, comme lieutenant de sa compagnie, ferait tout son possible pour lui être agréable.

MADAME JABULOT. — Je vous remercie bien, madame, mais M. Jabulot fait toujours exactement son service.

MADAME GODARD. — A qui le dites-vous, madame ? mon mari répétait encore avant-hier au colonel de la légion : Quel superbe grenadier que M. Jabulot ! il a l'air d'un grognard ; et avec ça, c'est l'exemple de son peloton.

MADAME JABULOT, *flattée.* — Il est vrai que Jabulot ressort assez bien sous ses buffleteries, et qu'il est très-doux de caractère.

MADAME GODARD. — Je vous le répète, c'est à la fois un grognard et un agneau, madame ; aussi mon

mari me disait l'autre jour : Quel dommage que le gouvernement soit en si mauvaise voie! avec des soutiens comme la garde nationale et les élections, et surtout avec des gardes nationaux et des électeurs aussi patriotes que M. Jabulot, où ne serait-il pas allé? Mais non, le gouvernement aime mieux se laisser avilir par l'étranger, ruiner le commerce, écraser le peuple; mais ça ne peut pas durer.

MADAME JABULOT. — Quant à nous, nous ne nous plaignons pas, madame, notre commerce va très-bien, et, Dieu merci, il n'y a plus d'émeute.

MADAME GODARD. — Oui, mais, voyez-vous, c'est un calme perfide... c'est toujours comme ça avant la tempête.

MADAME JABULOT. — La tempête!

MADAME GODARD. — Oui, ma chère madame Jabulot, la tempête! croyez-moi, un affreux ouragan menace la société... On ne sait pas ce que tout ceci deviendra... Mais heureusement que ça finira, pour sûr, par le gouvernement de Godard, et ainsi, comme dit le proverbe, nous retomberons toujours sur nos jambes.

MADAME JABULOT. — Mais qu'est-ce que c'est donc que le gouvernement de M. Godard, madame?

MADAME GODARD. — Le gouvernement de Godard, ou plutôt du parti de Godard, car il n'est pas assez despote pour être gouvernement à lui tout seul; le gouvernement du parti de Godard est un amour de gouvernement : plus de pauvres, plus de misère; tout le monde heureux, ma chère madame Jabulot,

tout le monde heureux : des asiles charmants et très-commodes pour les vieillards et les infortunés, où ils trouveront même jusqu'aux petites douceurs de la vie !

MADAME JABULOT. — Ah ! mon Dieu ! mais ce sera donc comme un miracle ?

MADAME GODARD. — Du tout, c'est très-simple ; vous allez comprendre cela tout de suite. Vous m'avouerez qu'un monstre d'homme comme M. Dubreuil, par exemple, qui a, dit-on, le front de s'opposer à Godard, vous m'avouerez qu'un monstre d'homme pareil, ni sa petite mijaurée de femme, n'ont pas besoin de cinq à six cent mille francs de rente pour vivre ; eh bien, qu'est-ce qu'on fait ? On lui en laissera cinquante mille, je suppose, et même moins, ce qui est encore fort joli, et on partagera tout bonnement le reste aux pauvres mères de famille, aux pauvres vieillards, aux pauvres infirmes, etc. Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que ça ; tout le monde est content, heureux ; chacun prend son café au lait le matin, ce qui fait singulièrement aller la consommation d'épiceries, et la France reprend son rang. Voilà, j'espère, ma chère madame Jabulot, la crème d'un gouvernement ; aussi j'ai répondu à Godard de la voix de M. Jabulot... C'est donc chose convenue, n'est-ce pas, madame ?

MADAME JABULOT. — Madame...

MADAME GODARD. — Vous consentez... je le savais bien, et il n'y a rien de tel que les honnêtes gens pour s'entendre... Ah ! que j'étais bien sûre que ce

n'était pas à un M. Dubreuil que M. Jabulot aurait donné sa voix.

MADAME JABULOT. — Pourtant, madame...

MADAME GODARD. — Il n'y a que des gens de rien, de mauvais citoyens, des serviles, des esclaves, qui fassent des choses pareilles.

MADAME JABULOT, *piquée*. — Je ne me crois pas plus esclave qu'une autre, madame, et pourtant j'ai engagé mon mari, qui pense comme moi, à donner sa voix à M. Dubreuil.

MADAME GODARD. — Mais c'est qu'elle plaisante à ravir, cette chère madame Jabulot!

MADAME JABULOT. — Je ne plaisante pas du tout, madame.

MADAME GODARD. — Ah! par exemple! je connais trop vos sentiments, votre délicatesse, pour croire cela, madame; je vous demande un peu qu'est-ce qu'on dirait? Que c'est parce que M. Dubreuil se fournit chez vous que votre mari lui donne sa voix... Ce serait joli! Du tout, du tout, vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous connais trop, ma chère madame Jabulot, pour ne pas compter sur la voix de votre mari en faveur de Godard et de son gouvernement.

MADAME JABULOT. — Je vous répète, madame, que je parle très-sérieusement, et ce n'est certainement pas parce que M. Dubreuil est une de nos pratiques, notre meilleure pratique, que nous irons lui préférer M. Godard; au contraire...

MADAME GODARD. — Au contraire? Eh bien! l'aveu est naïf, au moins.

MADAME JABULOT. — Chacun est libre de nommer qui bon lui semble.

MADAME GODARD. — Oh! sans doute, les millionnaires d'abord.

MADAME JABULOT. — Quand ça se trouve, ça n'est pas à dédaigner; au moins ça fait aller le commerce.

MADAME GODARD. — Et ça parle bien! et c'est surtout bien flatteur pour l'amour-propre de se voir représenté par de pareilles brutes, et par le fils d'un chaudronnier encore!

MADAME JABULOT. — Nous autres épiciers, nous ne pouvons pas nous plaindre de cela.

MADAME GODARD. — Oh! c'est un beau choix, bien digne de vous, en effet!

MADAME JABULOT. — Chacun son goût.

MADAME GODARD. — Il y a des goûts bien singuliers et bien ridicules toujours.

MADAME JABULOT. — Oh! si mon mari avait nommé M. Godard!

MADAME GODARD. — Il aurait au moins fait preuve de bon sens, et encore, madame, il y a certaines gens et certaines opinions qu'il est plus flatteur d'avoir contre soi que pour soi. Adieu, madame.

MADAME JABULOT. — Adieu, madame, votre servante. (*Sort madame Godard.*) (*Seule.*) Voyez-vous la péronnelle, avec son M. Godard qui veut prendre dans la poche des autres pour donner aux infirmes;

allez donc lui préférer une pratique comme M. Dubreuil !

SCÈNE IV.

JABULOT, *entrant.* — Au diable les élections !

MADAME JABULOT. — Allons ! qu'est-ce que tu as maintenant à crier comme cela ?

JABULOT. — J'ai, j'ai, que le diable m'emporte si je sais qui nommer à cette heure...

MADAME JABULOT. — Comment !... hier encore tu voulais voter pour M. Dubreuil ; ce petit M. Friquet, qui est si amusant, si drôle, t'avait prouvé clair comme le jour que tu ne pouvais mieux faire... Enfin ne te rappelles-tu pas que tu disais : Où diable ce garcon-là va-t-il chercher tout ce qu'il dit ?

JABULOT. — Sans doute, M. Friquet m'avait convaincu. Je savais bien d'ailleurs que M. Dubreuil était un homme raisonnable, ami de l'ordre et du gouvernement, qui, étant très-riche, a l'intérêt à ce qu'on soit tranquille, qu'on ne fasse pas d'émeute, et que le commerce marche ; et puis c'est un bourgeois comme nous, c'est tranquille, ce n'est pas comme cet enragé de M. Godard qui ne rêve que la guillotine, ou à ce sournois de M. Melval, qui certainement pense à lui seul pire que tous les autres ensemble, puisqu'il ne veut pas dire ce qu'il pense. Tout ça c'est vrai, et ça me paraissait si vrai, que je l'ai dit à tous mes amis du café Saint-Martin, qui

l'ont dit à leurs amis, de façon que j'ai bien une cinquantaine de voix assurées pour M. Dubreuil.

MADAME JABULOT. — Eh bien!... quelle mouche te pique à cette heure? Pourquoi ne t'en tiens-tu pas là, à ta première idée?

JABULOT. — Parce que... parce que... parce que depuis j'ai réfléchi.

MADAME JABULOT, *effrayée.* — Tu as réfléchi! toi! monsieur Jabulot? Ah! mon Dieu! mon Dieu! tu as réfléchi! mais tu avais donc quelque chose? est-ce que tu te sens indisposé? veux-tu de l'eau de mélisse sur un morceau de sucre?

JABULOT. — Mais non, mais non, cette réflexion-là m'est venue toute seule... Enfin j'ai réfléchi que M. Dubreuil m'a fait faire ce matin même une commande de 4,000 francs.

MADAME JABULOT. — Eh bien! raison de plus.

JABULOT. — Raison de moins; maintenant si je vote pour lui j'aurai l'air de vendre mon vote, de céder à sa richesse, et je n'entends pas ça! si je votais seul, à la bonne heure; mais je te dis qu'ils sont là une cinquantaine d'électeurs du café Saint-Martin qui devaient voter comme moi avant la commande, et maintenant j'aurais l'air de les faire voter pour mon intérêt, et c'est mal.

MADAME JABULOT. — Ah çà! voyons, es-tu fou? Peux-tu empêcher M. Dubreuil de t'acheter tes marchandises parce qu'il veut être député? N'es-tu pas épicier avant d'être électeur?

JABULOT. — Sans doute, mais on croira que c'est pour ça que j'ai voté pour lui.

MADAME JABULOT. — Mais tu sais bien, toi, que tu étais décidé à voter pour lui avant sa commande, tu es du parti du gouvernement; qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce que tu votes pour le député du gouvernement?

JABULOT. — Oui, mais même avant sa commande il se fournissait chez nous.

MADAME JABULOT. — Eh bien! alors?

JABULOT. — Alors... alors... c'est ce qui m'embarrasse. (*Avec colère.*) Mais aussi faut-il qu'il y ait des gens assez enragés pour vouloir être députés... je vous demande un peu à quoi ça leur sert? Ah! je voudrais maintenant voir cette commande au diable et les élections aussi. A quoi est-ce bon, à vous tourmenter, à vous déranger, à vous faire faire plus de mauvais sang en une heure qu'on n'en ferait dans toute sa vie!

MADAME JABULOT. — Alors vote pour M. Godard...

JABULOT. — Du tout, je le déteste... il fait l'important, et puis il est républicain, et je tiens à ma tête...

MADAME JABULOT. — Alors vote pour ce M. Frédéric Melval, un auteur qui n'est d'aucun parti... Ça ne te compromettra pas.

JABULOT, *joignant les mains avec effroi.* — Donner ma voix à quelqu'un qui n'est d'aucun parti! mais j'aimerais mieux voter pour un Robespierre! un Marat! un tigre déchaîné!

MADAME JABULOT. — Pourtant, M. Friquet disait que ce M. Melval était un bien honnête homme.

JABULOT. — Mais tu ne comprends donc pas qu'il disait cela avec une sanglante ironie ; sans cela, pourquoi ne m'aurait-il pas engagé à voter pour lui, et m'aurait-il tant pressé pour M. Dubreuil? Un honnête homme! j'aime beaucoup ça... un homme est toujours d'un parti quelconque! Ma femme, je n'ai pas vu la terreur de 93, et je ne suis pas arrivé à mon âge sans savoir ça! un homme qui n'est d'aucun parti... Mais tu ne réfléchis donc pas que c'est comme qui dirait un homme qui n'est d'aucune religion, un athée, un vrai monstre!... Tiens, rien que d'y penser, ça me donne la chair de poule... Voter pour ce M. Melval, ah bien! oui... si je ne vote pas pour M. Dubreuil, j'aimerais mieux, à tout prendre, voter comme je votais avant la révolution de juillet, pour M. de Saint-Maur ; c'est la crème des honnêtes gens ; à part qu'on dit qu'il veut la dîme, les droits féodaux et Henri V ; mais au moins, c'est un homme très-dévot ; et, entre nous, sans une fausse honte et les bêtises de ton frère Christophe, je serais encore marguillier comme sous la Restauration.

MADAME JABULOT. — Oui, je te conseille de t'en flatter! c'était encore du joli!... tu dépensais tout ton temps et tout ton argent à la sacristie... comme tu le dépenses maintenant au corps-de-garde ; tu te ruinais en cierges, comme maintenant en bonnets à poils et en pompons ; avec tout ça dans le quartier on t'appelait cagot... bigot... jésuite... Aussi, moi,

je ne veux pas que tu votes pour M. de Saint-Maur et tous ses jésuites...

JABULOT. — Tiens, te voilà comme ton frère, juste comme ton frère!

MADAME JABULOT. — C'est possible, mais moi je te dis que, si tu ne votes pas pour M. Dubreuil, tu dois voter pour ce M. Melval. M. Friquet disait qu'il avait une petite femme charmante, et que leur ménage faisait plaisir à voir.

JABULOT, *avec dignité.* — Je serais sous la hache du bourreau, ma femme, qu'on ne me ferait jamais donner ma voix à quelqu'un qui a l'audace d'avouer qu'il n'est d'aucun parti! Ainsi ne me parlez plus de ce forcené-là... madame Jabulot, ne m'en parlez plus.

MADAME JABULOT, *impatientée.* — Tiens, tu me fais rire, avec ton air bouffi. Eh! nomme qui tu voudras, après tout; fais-toi moquer de toi; sacrifie tes intérêts à je ne sais quelle bête de scrupule, libre à toi...

JABULOT. — Sans doute, libre à moi! et jamais on ne me fera voter pour quelqu'un qui n'est d'aucun parti... et puis, d'ailleurs, j'aime beaucoup ce M. Melval, qui fait le fier, le milord! Ne faut-il pas qu'on aille le trouver, qu'on soit son serviteur de tout mon cœur? est-il donc plus gros seigneur que les autres candidats? Pas seulement une visite, une carte, une démarche auprès des électeurs! M. Friquet dit à ça qu'on peut lire ses livres et voir sa vie privée; mais il est encore bon là avec ses livres et sa

vie privée, M. Melval! je me moque pas mal de ses livres, moi! est-ce que j'ai le temps de lire ses livres, moi? est-ce que j'ai le temps d'aller me *mitiger* dans sa vie privée? Comment! ça veut être député et ça ne sait pas seulement la manière de s'y prendre! ça ne sait pas seulement l'a, b, c du métier. Est-ce que ce n'est pas au candidat à venir prier les électeurs de vouloir bien le choisir?... Ah! c'est ce farceur de Moutonnet, l'huissier-priseur, qu'il fallait entendre! comme il vous l'a arrangé, ce M. Melval! hier soir tout le café Saint-Martin en riait, mais en riait à s'en tenir les côtés!

MADAME JABULOT. — Puisque tu ne veux pas le nommer, que faire?

JABULOT. — Je te répète que, si je ne vote pas pour M. Dubreuil, je revoterai pour M. de Saint-Maur... Et pourtant, c'est dommage, car M. de Saint-Maur, tout brave homme qu'il est, c'est un noble; tandis que M. Dubreuil me va, c'est un bon bourgeois comme nous; il est dans mes idées, et, comme me disait M. Friquet: « Je suis sûr que vous et M. Dubreuil vous vous entendriez très-bien; vous êtes faits pour vous comprendre. » Tu te souviens, n'est-ce pas? Je ne lui ai pas fait dire; aussi c'est ce qui me désole... c'est ce qui me donne tant de regrets! Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel embarras!... maudite commande! comment faire?

MADAME JABULOT. — Écoute, Jabulot... tu hésites, n'est-ce pas?

JABULOT. — Franchement, si je n'hésitais pas, je serais déjà décidé.

MADAME JABULOT. — Eh bien! dans ce cas-là, il faut s'en rapporter au hasard ; parce que le hasard, c'est toujours la volonté du bon Dieu, n'est-ce pas?

JABULOT. — Ça, c'est très-vrai.

MADAME JABULOT. — Eh bien! tire à la courte paille ; comme ça ce sera le hasard qui aura décidé entre M. Dubreuil et M. de Saint-Maur, et tu n'y seras pour rien ; qu'en dis-tu?

JABULOT. — Tiens, tiens, tiens, tu as raison, ma foi ; j'aurai, comme ça, ma conscience en repos ; car, après tout, c'est l'essentiel.

MADAME JABULOT, *prenant des allumettes*. — (*A part.*) Et moi je réponds du hasard. (*Haut.*) Choisis..., la grande allumette ce sera M. Dubreuil.

JABULOT, *tirant*. — A la grâce de Dieu!...

MADAME JABULOT, *cassant l'autre allumette*. — C'est la grande... tu le vois bien; c'est le sort qui le veut...

JABULOT. — A la bonne heure, je nommerai M. Dubreuil; au moins, comme ça, je n'ai rien à me reprocher, j'aurai agi en conscience.

SCÈNE V.

Un café.

PREMIER HABITUÉ, *tenant* le Moniteur *et s'adressant à un autre habitué.* — Tiens... les élections sont finies dans le *** arrondissement... C'est M. Jérôme Dubreuil qui est élu.

DEUXIÈME HABITUÉ. — Qu'est-ce que c'est que ça, Jérôme Dubreuil !

PREMIER HABITUÉ. — Ni vu, ni connu.

DEUXIÈME HABITUÉ. — Et qui étaient les autres candidats ?

PREMIER HABITUÉ. — M. Godard, avocat, républicain ; M. de Saint-Maur, carliste... Tiens, il y avait un quatrième candidat !

DEUXIÈME HABITUÉ. — Un quatrième candidat ! mais c'est impossible, il n'y en a jamais que trois, puisqu'il n'y a que trois partis : républicain, gouvernement, et carliste.

PREMIER HABITUÉ. — Sans doute... mais ça n'empêche pas qu'il y avait un quatrième candidat.

DEUXIÈME HABITUÉ. — Mais de quel parti ?

PREMIER HABITUÉ. — De son parti à lui tout seul ; et ce monsieur s'appelle Frédéric Melval.

DEUXIÈME HABITUÉ. — Allons donc, c'est impossible ; il faut bien être d'un parti ou d'un autre.

PREMIER HABITUÉ. — Lisez plutôt vous-même...

DEUXIÈME HABITUÉ. — Non, lisez vous-même ; je vous écoute.

PREMIER HABITUÉ, *lisant.* — « Les opérations définitives du collége électoral du *** arrondissement ont eu lieu hier. Les candidats étaient : M. Dubreuil, candidat constitutionnel ; M. Godard, candidat radical, et M. Tristan de Saint-Maur, candidat légitimiste. Par une singularité qui ne s'est jamais présentée jusqu'ici, il y avait un quatrième candidat, M. Frédéric Melval. Ce dernier n'ayant fait aucune profession de foi ni désigné l'opinion qu'il désirait représenter, on ne cite sa candidature, qui n'a d'ailleurs été appuyée par personne, que pour mémoire. M. Melval est auteur de plusieurs ouvrages politiques, statistiques, littéraires et philosophiques, qui sont, dit-on, plutôt les rêves d'un homme de bien que des théories applicables au gouvernement de la société. » (*Haussant les épaules.*) C'est cela, un songe-creux, un rêvasseur d'utopies.

DEUXIÈME HABITUÉ, *souriant de pitié.* — Quelque chose comme un poëte. L'imbécile ! Lisez toujours.

PREMIER HABITUÉ, *lisant.* — « ... Applicables au gouvernement de la société. Il faut malheureusement signaler à l'indignation publique une bouffonnerie bien condamnable dont cette élection a été le sujet. Tous les esprits sérieux et sincèrement attachés aux libertés publiques gémiront profondément sans doute de voir ainsi fouler aux pieds un des plus beaux droits que notre glorieuse révolution nous ait légués. Un assez grand nombre de citoyens, égarés

par cet esprit de scepticisme et de moquerie qui ne respecte rien, ont inscrit sur leur bulletin les noms de M. de Marlborough, d'autres celui du Grand-Turc... »

DEUXIÈME HABITUÉ, *riant.* — Ah! ah! ah! ah! les satanés farceurs!

PREMIER HABITUÉ. — Vous riez de cela, vous?

DEUXIÈME HABITUÉ. — Parbleu! je crois bien, c'est fait pour ça!

PREMIER HABITUÉ. — Moi, je trouve cette plaisanterie stupide. *(Il continue :)* « D'autres celui du Grand-Turc! Pourra-t-on jamais croire enfin que, grâce à ce dédain de nos institutions les plus précieuses, M. Marlborough et le Grand-Turc aient été ballottés! Tel a été le premier résultat de ce déplorable scrutin : Électeurs, 300.

» Le Grand-Turc, 99 voix.

» M. de Marlborough, 89 voix.

» M. Dubreuil, 68 voix.

» M. Godard, 59 voix.

» M. Tristan de Saint-Maur, 45 voix.

» M. Melval, 0.

» Au second tour de scrutin, les voix du Grand-Turc s'étant reportées sur M. de Marlborough, M. de Marlborough a été proclamé député du *** arrondissement. »

DEUXIÈME HABITUÉ, *riant.* — Ah! ah! ah! il n'y a que le Français pour inventer des farces pareilles : aussi a-t-on raison de dire que nous sommes le peu-

ple le plus spirituel de l'univers. Mais vous disiez que c'était M. Dubreuil qui était député.

PREMIER HABITUÉ. — Attendez donc enfin : « Heureusement un vice de forme ayant fait annuler l'élection, on fut obligé de procéder à un nouveau scrutin, et sans doute les fauteurs de cette parodie dérisoire d'un des actes les plus graves du gouvernement représentatif, rougissant de leur coupable légèreté en entendant les cris d'indignation qu'elle avait soulevés dans le collége, plus sages au second scrutin, s'abstinrent de ces déplorables plaisanteries, et, reportant sur le candidat constitutionnel les voix perdues sur le Grand-Turc et sur M. de Marlborough, assurèrent l'élection de M. Dubreuil, qui a été proclamé député à une immense majorité. »

DEUXIÈME HABITUÉ. — Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! quelle bonne farce ! ça a dû joliment faire rire les électeurs.

PREMIER HABITUÉ. — Ça n'empêche pas que ceux qui ont voté d'abord pour M. de Marlborough ou pour le Grand-Turc crieraient comme des orfraies si demain on voulait porter la moindre atteinte à ce qu'ils appellent leur droit électoral. Tenez... savez-vous une chose ? ces folies-là, ça fait regretter l'Empereur, tout despote qu'il était, ou plutôt parce qu'il était despote... Ah ! les Français... les Français !...

DEUXIÈME HABITUÉ. — Bah ! bah ! il faut bien rire

un peu aux élections comme ailleurs, et plus qu'ailleurs !

Premier habitué hausse les épaules et sort.



LE CHOEUR.

Si le sacerdoce du législateur est saint, magnifique et révéré, peut-il être plus saint, plus magnifique et plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui choisissent le législateur ? de ceux qui, le sacrant d'un vote absolu, lui mettent librement au front une des trois couronnes de l'État ?

N'est-ce pas une formidable puissance? N'est-ce pas une responsabilité terrible que celle-là ?

Mais si cette puissance est formidable, si cette responsabilité est terrible, par combien de longues et anxieuses méditations, par combien d'études, de travaux, de doutes accablants ceux qui l'exercent achètent-ils, hélas! ce droit souverain? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions! Avec quelle sévérité ils interrogent religieusement leur conscience, seul et inflexible juge de la sagesse ou de l'intégrité de leur choix !

UNE VOIX. — Droit d'élection! droit souverain ! Siéger à ce tribunal populaire devant lequel vient humblement comparaître l'élite de l'intelligence, du savoir et de la probité du pays !

Dire irrévocablement à celui-ci : — Va, je te choisis! monte à cette tribune sacrée, où s'agitent les destinées de la France... Va... je le veux, car je te juge digne de défendre nos plus précieux intérêts; d'avance enfin je reconnais la sagesse des lois que tu nous auras données.

Je te choisis!... parce que dès longtemps j'étudiai attentivement ta vie... et que toujours je l'ai trouvée belle et pure...

Je te choisis!... parce qu'après avoir soigneusement pesé ta valeur morale et celle de tes rivaux, je t'ai trouvé plus pur que les plus purs, mieux instruit que les plus instruits; parce que je sais que, grâce à ton savoir sans bornes, à ta vaste intelligence, à ta haute raison, fruits de l'expérience et des travaux d'une jeunesse laborieuse, tu pourras résoudre avec autant de sagesse que d'impartialité les questions sans nombre qui te seront soumises.

Étranger moi-même aux stériles et fatales dissensions des partis, je te choisis enfin parce que tu n'appartiendras jamais à d'autre parti qu'à celui du pays, et que ton âme austère et forte saura toujours résister au despotisme des grands comme à celui de la populace.

Mais après comme avant l'élection de mon choix, que de craintes, que d'hésitations, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs!

Si j'avais envoyé à la face du pays un législateur indigne! s'il allait faillir honteusement à une des exigences impérieuses du sacerdoce auquel je l'ai

voué ! Hélas ! hélas ! cette pensée m'épouvante !

UNE AUTRE VOIX. — Les conséquences du pouvoir dont je suis revêtu accablent souvent mon esprit par leur grandeur incommensurable. Sans doute ceux qui briguent mon choix ont tous des droits basés sur la vie la plus irréprochable, sur l'intelligence la plus splendidement cultivée ! Mais choisir parmi tant de savoir et tant de vertu ! Quelle tâche à la fois délicate et imposante ! deviner à l'écorce l'excellence des fruits ! préjuger par une élection irrévocable du bien que pourra faire au pays tel de ces hommes éminents plutôt que tel autre !

Aussi, en songeant, hélas ! à l'instabilité des choses sociales et au principe dominant de chaque intelligence, je tâche de pénétrer si le génie de celui que je veux choisir doit atteindre son suprême développement dans le calme fécond d'une paix profonde, ou s'il doit au contraire mûrir au feu des orages civils, ainsi que ces plantes valeureuses qui cherchent un sol fertilisé par la cendre des volcans.

Car avant de fixer mon choix, à l'aide d'inductions tirées de la science du passé et de longues méditations sur le présent, j'ai encore tâché de soulever le voile de l'avenir, afin de deviner si la paix ou la guerre étaient réservées à mon pays, et de préférer alors celui-ci à celui-là. Mais, hélas ! mes efforts ont été vains. Un nuage épais et sombre s'étend autour de moi ; est-il gros de tempêtes ? ou bien, se dissipant à l'influence vivifiante du soleil, doit-il dévoiler un horizon pur et serein ? Quel sera l'avenir, enfin ?

Je ne sais, je ne sais! aussi, avant comme après l'élection de mon choix, que d'hésitations, que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs!

UNE AUTRE VOIX. — Le juge condamne ou absout au nom de la justice, le prêtre condamne ou absout au nom de la divinité; mais le pardon qu'ils accordent, mais la peine qu'ils infligent sont basés sur des réalités apparentes. Sans doute l'esprit de l'homme, alors même qu'il se fait ou se dit l'organe de la justice ou de la divinité, n'est pas infaillible; sans doute il peut errer... Terrible et souvent irréparable malheur! mais cette erreur n'est funeste qu'à une seule victime, mais mon erreur, ô mon Dieu! si je choisis avec passion ou avec aveuglement, peut atteindre mon pays tout entier! peut le frapper dans son bonheur, dans sa gloire et dans sa liberté! Qui me dira que sous tant de magnifiques dehors, dont l'éclat a satisfait ou charmé ma conscience, qui me dira que l'homme de mon élection ne cache pas une ambition effrénée? Qui me dira qu'il n'emploiera pas à subjuguer, puis à dominer les assemblées, cette magie d'une parole entraînante, cette irrésistible autorité du savoir et de l'expérience qui ont rendu son nom si puissant? Qui me dira enfin qu'un jour il ne courbera pas le front de ses rivaux sous son impitoyable despotisme, ou qu'il ne livrera pas mon pays à tous les sanglants désastres de l'anarchie?

Quel sera l'avenir, enfin? Je ne sais, je ne sais! aussi, avant comme après l'élection de mon choix,

que d'hésitations, que de craintes, que de doutes, que d'anxiétés, que de terreurs !

LE CHOEUR. — Si le sacerdoce du législateur est saint, magnifique et révéré, peut-il être plus saint, plus magnifique et plus révéré que ne l'est la mission de ceux qui, le sacrant d'un vote absolu, lui mettent librement au front une des trois couronnes de l'État.

N'est-ce pas une formidable puissance? n'est-ce pas une responsabilité terrible que celle-là?

Mais si cette puissance est formidable, si cette responsabilité est terrible, par combien de longues et anxieuses méditations, par combien d'études, de travaux, de doutes accablants ceux qui l'exercent achètent-ils, hélas! ce droit souverain? Avec quel recueillement ils se préparent à la majesté de leurs fonctions! Avec quelle sévérité ils interrogent leur conscience, seul et inflexible juge de la sagesse ou de l'intégrité de leur choix!

ACTE V.



LA COMÉDIE.

Le Député.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe dans le département de........, à Grangeneuve, petit village aux confins duquel est bâtie la maison de campagne de Frédéric Melval. Six mois se sont passés depuis l'élection de Dubreuil. La maison de Frédéric est très-petite, mais tous les détails en sont soignés avec amour ; on voit que cette retraite lui est chère. Le jardin est très-borné ; devant la maison, un massif de chênes séculaires borde une belle pelouse. Au fond du jardin, cachée par une haie de lilas et d'aubépine en fleurs, s'élève une modeste chapelle, où reposent le père et la mère de Frédéric. Il est huit heures du matin, le ciel est pur, l'air calme, le soleil resplendit par un beau jour de printemps. Eugénie, vêtue d'une robe blanche et d'un grand chapeau de paille, s'occupe de diriger les branches de quelques rosiers qui tapissent un des côtés de la maison. De ce côté, une porte entr'ouverte laisse apercevoir la bibliothèque de Frédéric.

EUGÉNIE, *secouant des branches.* — Quelle belle rosée de mai! combien ces chers rosiers vont s'en pénétrer et s'en réjouir!... (*Dirigeant une branche*

dans le treillage.) Maudite branche rebelle!... ne vois-tu donc pas que je veux te placer ainsi, afin que tes fleurs encadrent mieux la porte de la bibliothèque de mon Frédéric?... Il faut tout te dire, en vérité! (*Fixant la branche.*) Ah! maintenant, c'est à merveille, et dans quinze jours Frédéric ne pourra pas lever les yeux de dessus ses livres sans voir une belle touffe de roses, de jasmin ou de chèvrefeuille, qui, agitée par la brise, aura l'air de venir lui dire gaiement bonjour. Mais aussi que de soins nous avons donnés à nos fleurs depuis six ans! que de craintes des grands hivers et des printemps pluvieux!... Enfin il faut être juste, elles commencent à nous dédommager de tant de peines... ce n'est pourtant rien encore : c'est dans quatre ou cinq ans qu'il faudra voir tout cela... A cette époque je veux que notre petite maison ne soit qu'un bouquet.

FRÉDÉRIC, *sortant vivement de la bibliothèque, et prenant gaiement les mains d'Eugénie.* — J'en étais sûr! j'entendais depuis un quart d'heure certain léger frôlement dans les branches qui m'annonçait la présence de quelque oiseau turbulent, ou la tienne, impitoyable tyran de ces pauvres rosiers... (*Il l'embrasse.*) Voyez un peu! n'ont-ils pas l'entêtement de se vouloir toujours tourner du côté d'où leur vient la lumière et le soleil, tandis que mon petit despote aux mains blanches voudrait, lui, absolument les forcer à regarder dans mon antre obscur, et à sentir l'odeur de mes vieux livres...

EUGÉNIE. — Plaisantez à votre aise, monsieur:

mais au moins venez ici voir ce coup d'œil enchanteur, et avouez à mes pieds que cette maisonnette n'est plus reconnaissable, depuis qu'elle est ainsi treillagée de fleurs. Eh! qui a eu cette idée, dites? n'est-ce pas moi?

FRÉDÉRIC, *tendrement.* — Oh! oui, toi! toi! c'est toujours toi, dès qu'il s'agit de plaire au cœur, à l'esprit ou aux yeux; et jamais ton goût ne t'a mieux inspirée, jamais soins délicats et élégants n'ont été mieux employés qu'à embellir cette modeste demeure. Ne nous rappelons-nous pas toujours avec une ivresse croissante qu'ici se sont passés les premiers mois de notre amour? que ces fleurs enfin, comme les plus doux moments de notre vie... datent de cet heureux temps-là, aussi? ne trouves-tu pas charmant de pouvoir, un jour, compter l'âge de nos rosiers par les années de notre bonheur?

EUGÉNIE. — Oh! oui, mon Frédéric, car je ne me lasse jamais de compter avidement les jours, les heures de félicité que le ciel m'a déjà donnés; vrai, je comprends maintenant le bonheur des avares qui sont toujours à calculer leur trésor. (*Avec expansion.*) Oh!..... c'est que je suis si heureuse! si heureuse!

FRÉDÉRIC. — N'est-ce pas? Tu me rends si heureux! tu m'aimes tant! tu es pour moi d'une bonté, d'une tendresse si adorable, que la conscience de donner un pareil bonheur doit être bien ineffable!

EUGÉNIE. — Ineffable comme ton amour... Mais toi! es-tu bien véritablement heureux... dis?...

FRÉDÉRIC. — Si heureux, que je tremble que cela ne puisse pas durer ; cette seule crainte puérile est mon unique chagrin.

EUGÉNIE. — Et cette vilaine élection, cette illusion si cruellement détruite?

FRÉDÉRIC. — Je n'en souffre plus maintenant... Mais tu le sais, tu as dû le sentir aux puissantes consolations que tu as été obligée de me donner, ah! les premiers moments m'en ont été pénibles... bien pénibles! car je t'ai dit ma faiblesse et mon orgueil. Malgré moi, jusqu'au dernier instant, j'ai eu de l'espoir ; je ne sais quelle voix mystérieuse me disait : « Espère ; une noble couronne t'attend! enfin, est venue l'heure de la probité, du savoir, des vues généreuses et de leur triomphe sur l'intrigue, l'ignorance ou l'ambition... » Mais, hélas! je le sens maintenant (*souriant*), cette voix mystérieuse et surtout trompeuse... c'était celle de ma vanité, la seule qui ait appuyé mon élection.

EUGÉNIE, *avec exaltation.* — Ne plaisantez pas ainsi, Frédéric... je vous en prie! cette voix disait juste... car c'était la voix de votre conscience ; qui donc n'eût pas espéré à votre place? Allez donc prévoir qu'une assemblée en délire, après avoir promené sa majorité du Grand-Turc à M. de Marlborough, finira par en affubler un M. Dubreuil, comme d'un masque ridicule! rigoureuse conclusion d'ailleurs de tant de lâches bouffonneries!... Allez donc croire qu'après avoir passé quinze années dans des travaux sans nombre, qu'après avoir mené la vie la

plus noble, la plus pure, on vous frappera d'ostracisme, parce que vous aurez assez compté sur la solidité de vos vues pour répudier tout esprit de parti. (*Avec exaltation.*) Mais c'est à ne pas y croire... c'est à se demander si l'on veille ou si l'on rêve !

FRÉDÉRIC, *souriant.*—Mais en vérité, je t'admire... quelle éloquence, quel feu, quelle indignation !

EUGÉNIE. — C'est qu'aussi, en songeant à tout ce qu'il y a eu d'odieux et de ridicule dans cette élection, qui a frappé si douloureusement toutes tes justes espérances, il m'est impossible d'en parler de sang-froid... maintenant du moins ; car, tant que je te voyais souffrir de cette cruelle déception, je n'avais pas le loisir de m'indigner ; mais, à cette heure, c'est différent !...

FRÉDÉRIC. — A cette heure tu feras comme moi, tu ne t'indigneras pas, tu éprouveras de la pitié, de l'intérêt même pour ces pauvres gens dont l'aveuglement s'est révélé d'une façon si malheureuse.

EUGÉNIE. — Tu as raison ; à quoi bon d'ailleurs perdre sa pensée sur de pareils sujets. Regarde, nous voilà presque à parler comme des journaux, nous qui avons pris le courageux, ou plutôt le très-excellent parti de n'en lire aucun depuis six mois.

FRÉDÉRIC. — C'est qu'en vérité, à quoi bon les lire? n'est-il pas mieux de vivre ainsi dans la profonde ignorance de toutes les stériles discussions qui agitent les partis ? à quoi bon être instruit de leurs misères? pour en avoir honte ou pitié. N'ai-je pas un plus doux emploi de mes instants ; ta tendresse,

l'étude, nos promenades, nos bois, le soin de notre patrimoine, les visites de quelques amis : cette vie n'est-elle pas mille fois préférable aux orages de la vie politique? Et d'ailleurs l'aurais-je jamais recherchée, cette existence si ardemment agitée, sans l'impérieuse exigence d'un devoir, d'un souvenir sacré? Enfin, si le sort m'a été contraire, j'ai du moins vaillamment tenté de remplir le dernier vœu de mon père.

EUGÉNIE. — A ce propos, mon ami, j'oubliais de te dire que le mur de la chapelle aura besoin de quelques réparations, tant il est envahi par les plantes pariétaires... bien que j'aime comme toi cette parure mélancolique des vieux monuments, il sera nécessaire de la sacrifier un peu.

FRÉDÉRIC. — S'il le faut, je m'y résignerai ; mais j'avoue ma faiblesse, ce sera avec peine, car ma mère avait elle-même semé ces plantes entre les intervalles des pierres, afin de cacher l'aridité de ce mur, où est adossé le tombeau de mon père... qu'hélas! elle partage aujourd'hui... Aussi combien cette chapelle est sacrée pour moi! Pendant trente ans, chaque jour n'a-t-elle pas été longuement visitée par ma mère, et les heures de méditation qu'elle y passait ne furent-elles pas pour elle sa seule distraction aux soins de ma jeunesse? je dirais presque sa seule joie! tant son espérance de revoir un jour mon père donnait de sérénité confiante à sa tristesse!

EUGÉNIE. — Et moi, quand je réfléchis à tout ce que tu m'as dit de ta mère, je ne puis cesser d'ad-

mirer la puissante énergie dont elle devait être douée. Sais-tu qu'il fallait être bien courageuse pour oser, à vingt ans, le lendemain de l'épouvantable massacre des Girondins, aller dire aux bourreaux de ton père : « Vous lui avez ôté la vie, c'était le droit de la force ; mais son âme appartient à Dieu, sa mémoire à son fils, ses restes à sa veuve, et sa veuve vient réclamer ces tristes restes ! »

FRÉDÉRIC. — Oh ! oui, elle fut bien intrépide... pauvre mère ! Elle, pourtant, toujours si maladive, si frêle ! je me souviens qu'elle me disait : « Mon enfant, lorsque mon mari fut décrété d'accusation, je te nourrissais... Eh bien ! depuis ce moment jusqu'au jour où les restes de ton père reposèrent ici, et que mes soins ne te furent pas indispensables, au lieu de me laisser écraser par d'aussi terribles malheurs, sentant combien j'étais nécessaire à ton père pendant ses derniers jours, et à toi pendant les premiers mois de ton existence, je m'imposai, pour ainsi dire, malgré ma faiblesse habituelle, une telle exaltation de forces, que *je pus heureusement suffire à tout,* » ajoutait-elle avec une naïveté sublime.

EUGÉNIE, *essuyant ses larmes.* — Angélique créature ! *suffire à tout!* Mots sublimes, en effet, quand on songe qu'il s'agissait de suffire aux plus épouvantables douleurs, à la condamnation, à la mort d'un époux, au déchirant devoir d'accompagner ses restes, et, parmi tant d'angoisses, de conserver la vie de son enfant.

FRÉDÉRIC. — Mais tu penses bien que cette énergie fébrile n'était que factice ; aussi ma mère fut bientôt atteinte d'une longue et cruelle maladie, réaction inévitable de si violents chagrins, dont elle faillit mourir... Mais, ainsi qu'elle me disait encore : « Pauvre enfant ! je n'avais pas le temps de mourir ! que serais-tu devenu ? »

EUGÉNIE. — Bonne et adorable nature !... O Frédéric ! un de mes plus cruels regrets, c'est de n'avoir pas connu ta mère, de n'avoir pu glorieusement réjouir son cœur maternel en lui disant tout mon amour pour toi, de n'avoir pu enfin la rassurer sur l'avenir de ton bonheur, dont peut-être elle a été bien inquiète...

FRÉDÉRIC. — Moi aussi j'ai souvent bien regretté de ne lui voir pas emporter avec elle cette douce garantie... Ce qui me console, du moins, c'est de savoir qu'elle et mon père sont là, près de nous ; car il y a je ne sais quoi de grand, de doux et de triste à la fois dans cette pensée, qu'on vit peut-être sous la protection invisible de ceux qui nous ont été si chers.

EUGÉNIE. — Cela est si vrai, que jamais je ne suis plus tendrement et plus religieusement émue que lorsque je vais passer une heure à méditer sous les beaux arbres de notre chapelle vénérée. Il n'y a dans cette impression rien de douloureux ; c'est au contraire un recueillement bienfaisant qui exalte, qui dilate l'âme, qui la fait planer dans les régions les plus pures... Les larmes viennent aux yeux, mais

elles sont douces, elles coulent sans amertume... Tiens... comme celles-ci, mon Frédéric... (*Elle lui prend les mains qu'elle porte à ses yeux.*)

FRÉDÉRIC, *tendrement.* — Eugénie, Eugénie... ces pleurs ?

EUGÉNIE. — Pardon, mon ami, mon Frédéric, pardon de ces larmes ; je devrais penser que cette tristesse dont je ne vois, moi, pour ainsi dire, que la fleur mélancolique, a d'amères et profondes racines dans ton cœur... à toi qui l'as connue, cette mère si admirable, toi le fils de cet homme courageux et loyal si lâchement sacrifié !

FRÉDÉRIC. — Non, je te le jure, Eugénie, mes chagrins ont aussi dépouillé tout ce qu'ils avaient d'amertume ; mon cœur renferme un culte si pur et si sacré pour ceux que nous regrettons tous deux, que c'est presque avec bonheur que ma pensée recherche avidement leur souvenir ; merci, au contraire, à toi, de ce moment d'attendrissement, de cet épanchement si salutaire au cœur... aussi merci à ces pauvres plantes pariétaires qui nous ont valu ce moment de douce et profonde émotion ! et pourtant il faut les sacrifier, dis-tu ?

EUGÉNIE. — Hélas ! oui... et puisqu'il faut nous y résoudre... j'avais bien un autre projet, beaucoup plus vaste.

FRÉDÉRIC. — Voyons... voyons... D'abord j'approuve tout d'avance.

EUGÉNIE. — Eh bien ! cette prairie qui se trouve de l'autre côté de la chapelle est, je crois, à vendre ;

si nous pouvions l'acquérir, notre pieux monument se trouverait alors isolé de ce côté, au lieu de n'être séparé, comme il l'est maintenant, de ces prés que par une étroite vallée. Qu'en penses-tu ?

FRÉDÉRIC. — Je pense que tu as parfaitement raison ; nous planterons là de ces beaux peupliers d'Italie que ma mère aimait tant.

EUGÉNIE. — Et aussi beaucoup d'hortensias et de pervenches, les fleurs de prédilection de ton père, m'as-tu dit.

FRÉDÉRIC. — Puisque nous parlons de plantations et de fleurs, il faut que je te fasse un aveu.

EUGÉNIE. — Un aveu !

FRÉDÉRIC. — Oh! mais un aveu terrible!

EUGÉNIE. — Et pourquoi terrible?

FRÉDÉRIC. — Parce que j'ai peur d'être grondé.

EUGÉNIE. — Grondé... par moi?

FRÉDÉRIC. Oui, tu vas me traiter de fou, de prodigue, de dissipateur; mais je n'ai pu résister à ce désir parce qu'il était le tien.

EUGÉNIE. — Le mien ?

FRÉDÉRIC. — Le tien... Te souviens-tu d'avoir dit, il y a deux mois, en regardant les fenêtres de notre salon : Mon Dieu! qu'une serre-chaude placée en dehors de ces fenêtres serait délicieuse ici!... L'hiver, avoir ainsi un petit jardin tout brillant de fleurs sous la neige et la glace serait mon bonheur... Eh bien...

EUGÉNIE. — Eh bien ?

FRÉDÉRIC. — Eh bien! la serre est faite, il ne s'agit

plus que de la mettre en place, et j'attends de Hollande une collection de plantes exotiques ; mais belle, belle à te rendre folle...

EUGÉNIE, *l'embrassant.* — Et tu t'attendais à être grondé ?... mais c'est-à-dire que tu veux, comme tu le dis, me rendre folle, folle de bonheur !... car, je le vois, nous passerons l'hiver à Grangeneuve ? Tu réaliseras mon roman, mon rêve d'or, n'est-ce pas, dis ?... Oh ! quel bonheur ! Je pense déjà à nos douces causeries, à nos longues soirées d'hiver ; nous aurons nos travaux, nos dessins, la musique... et puis, tu ne sais pas, oh ! quelle bonne idée, je mettrai ma harpe et mon piano dans cette délicieuse serre, un bon grand fauteuil pour toi ; et pendant que vous serez là bien étendu à votre aise, mon beau sultan, puisque vous aimez ma voix, dites-vous ; eh bien, ce sera au milieu de ces fleurs, de ce charmant feuillage, de cette atmosphère embaumée, que je chanterai vos adorations : Mozart, Rossini, Bellini ! tandis qu'au dehors siffleront la bise et la neige. Que dis-tu de ce projet ?

UN DOMESTIQUE. — Monsieur, il y a là un homme, avec des pieux et des chaînettes, qui demande à parler à monsieur.

FRÉDÉRIC. — Que veut-il ?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur, je ne sais pas.

FRÉDÉRIC, *regardant Eugénie avec amour.* — Quel ennui !

EUGÉNIE. — Mon ami, je vous laisse. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

DURESNEL, FRÉDÉRIC.

DURESNEL. — C'est à M. de Melval que j'ai l'honneur de parler ?

FRÉDÉRIC. — Oui, monsieur.

DURESNEL. — Propriétaire à Grangeneuve ?

FRÉDÉRIC. — Oui, monsieur.

DURESNEL. — Parbleu ! monsieur, vous devez me voir avec bien du plaisir ; car je ne viens pas seulement pour vous proposer, mais vous forcer de faire une excellentissime affaire ; en un mot, vous donner l'occasion d'empocher quelques douzaines de billets de mille francs... Et, du temps qui court, savez-vous qu'ils ne sont pas faciles à attraper au vol les billets de mille francs ?

FRÉDÉRIC, *très-sèchement.* — Monsieur, je ne vous comprends pas.

DURESNEL. — C'est pourtant bien clair. (*Désignant le jardin et la maison du bout de sa canne.*) Tout ça vaut peut-être une vingtaine de mille francs, n'est-ce pas ? Eh bien ! je vous en donnerai, moi, cinquante ou soixante mille livres. Voilà des affaires, de fameuses affaires, des affaires comme on n'en fait guère !

FRÉDÉRIC. — Ma maison n'est pas à vendre, monsieur.

DURESNEL. — Alors, elle sera donc à prendre ?

FRÉDÉRIC. — Monsieur, vous vous oubliez !

DURESNEL. — Mais, monsieur, permettez-moi de vous dire que je ne comprends pas à mon tour l'ignorance où vous affectez d'être au sujet du chemin de fer de ce département. Ce n'est pas d'hier que le tracé en a été fait, votre propriété se trouve traversée en totalité, et des estimations ont dû être faites.

FRÉDÉRIC. — Vous êtes mal instruit, monsieur ! Le tracé du chemin de fer de ce département passe par les plateaux ; ainsi cette entreprise n'a aucun rapport avec votre demande d'acheter ma maison qui, je vous le répète, n'est pas à vendre.

DURESNEL. — Allons, allons, monsieur, je vois que vous plaisantez, et vous avez raison ; l'affaire que vous allez conclure est parbleu assez belle pour vous mettre en gaieté.

FRÉDÉRIC. — Monsieur, la patience a des bornes, le savez-vous ?

DURESNEL. — Ma foi, monsieur, vous me l'apprenez depuis un quart d'heure ; après tout, votre serviteur de tout mon cœur ; mais je n'y tiens plus. Comment, monsieur, vous feignez d'ignorer que, bien que le premier tracé du chemin de fer par les plateaux ait été adopté par le gouvernement il y a six mois, et qu'il ait d'abord paru réunir les suffrages de la majorité, la Chambre, dans sa séance

du 6 de ce mois, a pourtant définitivement préféré et adopté le tracé des vallées?... Ah çà! mais, monsieur, si votre ignorance est réelle, ce que je ne puis croire, alors vous ne lisez donc pas les journaux!

FRÉDÉRIC, *accablé d'étonnement.* — Le tracé par les vallées serait adopté!... mais cela est impossible!

DURESNEL. — Très-possible, monsieur, et à une grande majorité encore, laquelle majorité est composée en partie des membres de la réunion Dubreuil...

FRÉDÉRIC, *le regardant stupéfait.* — Dubreuil... la réunion Dubreuil?

DURESNEL. — Eh! sans doute.

FRÉDÉRIC. — Serait-ce donc vrai?... (*Silence.*) Pardon, monsieur, mais depuis six mois, en effet, je n'ai lu aucun journal; j'ignorais donc absolument ce changement.

DURESNEL. — Ah! si vous n'avez pas lu de journaux, alors je comprends parfaitement votre ignorance, et je vous fais mille excuses de vous avoir soupçonné de me vouloir plaisanter. Je puis tout vous raconter; j'étais à la séance comme un des principaux intéressés... La commission chargée de l'examen du tracé des vallées était donc composée presque en totalité de membres de la réunion Dubreuil.

FRÉDÉRIC. — Encore ce nom... Mais quelle est donc cette réunion, monsieur?

DURESNEL. — Eh! mais, une réunion politique

très-influente qui se rassemble à Paris, chez un de nos voisins du département, un député dix fois millionnaire.

FRÉDÉRIC.—M. Dubreuil, une grande influence!..., mais c'est impossible... Mais est-ce bien M. Jérôme Dubreuil? Ne confondez-vous pas?

DURESNEL. — Peste!... monsieur, les Dubreuil à millions sont trop rares pour qu'il y ait erreur; c'est bien M. Jérôme Dubreuil, M. Dubreuil le député, qui a donné son nom à une réunion politique; M. Dubreuil, enfin, le propriétaire du journal le *Phare constitutionnel,* qui a tant d'influence! Oh! c'est un homme habile, dit-on.

FRÉDÉRIC. — Dubreuil! Dubreuil!...

DURESNEL. — Mais, pour revenir au tracé, la majorité de la commission chargée de l'examen du chemin par les plateaux était composée, ainsi que je vous l'ai dit, des membres de la réunion Dubreuil; or, la commission a tellement changé et remanié le cahier des charges, que la première compagnie a refusé d'entreprendre le chemin; alors, la compagnie des vallées, qui avait perdu tout espoir depuis six mois, se voyant appuyée par la réunion Dubreuil, est revenue sur l'eau, ses plans ont été de nouveau discutés; et enfin, la Chambre a voté, dans sa séance du 6, le chemin de fer du département par les vallées. Ceux qui connaissent le dessous des cartes disent que M. Dubreuil, possédant d'immenses propriétés dans les vallées, et le chemin les traversant en presque totalité, a usé de son influence

sur la réunion qui se rassemble chez lui pour obtenir cet avantage qui va lui faire gagner de nouveaux millions. Voilà, monsieur, l'histoire du chemin de fer par les vallées.

Frédéric reste anéanti.

DURESNEL, *répétant.* — Voilà, monsieur, l'histoire du chemin de fer par les vallées.

FRÉDÉRIC, *à part avec douleur.* — Mon père ! ! ma mère ! ! quitter cette pauvre maison ! !

DURESNEL. — Du reste, monsieur, tout le monde y gagne, et, dans la proportion de votre fortune, vous y gagnerez autant que M. Dubreuil ; (*prenant un plan dans son carton*) car, d'après nos plans, il ne vous reste pas dix toises de terrain, votre jardin se trouvant heureusement traversé en longueur par le chemin, monsieur... absolument en longueur... Il faut avouer qu'il y a des gens bien heureux !

FRÉDÉRIC. — Oh ! mes rêves d'avenir... mes projets... Eugénie ! Ah ! pauvre malheureuse femme !...

DURESNEL, *montrant toujours son plan.* — Voyez, monsieur... tous les bâtiments y passent, y compris même ce petit bout de fabrique à clocheton qui est là-bas derrière les arbres (*il montre la chapelle du bout de sa canne*), et qui a l'air de tout ce qu'on veut.

FRÉDÉRIC, *avec emportement.* — Taisez-vous, monsieur, taisez-vous ; c'est le tombeau de mon père et de ma mère. (*Avec amertume.*) Et cela vous me le payerez aussi, n'est-ce pas, monsieur ! vous me le payerez à prix d'or ! vous en ferez l'estimation,

comme vous dites ! Et dans votre tarif, combien les cendres des morts se payent-elles ?

DURESNEL. — Monsieur... si j'avais su, monsieur... croyez bien... le véritable deuil est dans le cœur... le...

FRÉDÉRIC. — Assez, monsieur ! Et quand faudra-t-il abandonner cette maison?

DURESNEL. — Monsieur, notre compagnie a tellement hâte de faire jouir le pays des immenses bienfaits que ce nouvel et miraculeux moyen de transport doit...

FRÉDÉRIC. — Je vous demande à quelle époque, monsieur, je devrai abandonner cette maison à l'expropriation qui m'en chasse ?

DURESNEL. — Oh ! monsieur, à votre aise ; rien ne presse, dans un mois au plus tard.

FRÉDÉRIC. — Il suffit, monsieur...

DURESNEL. — Croyez bien, monsieur, que l'intérêt général...

FRÉDÉRIC, *le reconduisant.* — Il suffit, monsieur... (*Duresnel sort.*)

FRÉDÉRIC. — Oh! cela est affreux !... affreux !... quitter ces lieux où repose mon père, où j'ai fermé les yeux de ma mère, où je suis né, où se sont si doucement écoulées les premières années de mon bonheur... ces lieux enfin qui datent et résument les moments les plus heureux et les plus solennels de ma vie... (*Silence.*)... Et moi aussi, pourtant, j'ai élevé ma voix contre le despotisme inique des anciens temps ! contre le despotisme qui pouvait et

osait tout ; mais le despotisme d'un seul aurait-il osé me déposséder ainsi ? Non, non, jamais le despotisme d'un seul n'a été si odieux, si implacable, si féroce, que ce despotisme imposé par l'intérêt de tous ! Attachez-vous donc au sol maintenant par les liens de la propriété, de la famille, pour les voir ainsi briser ! Ayez donc la noble et sainte ambition de laisser à votre enfant la maison qui fut votre berceau ! Faites-lui donc ainsi un pieux devoir de la sage conservation de ses biens, afin qu'à son tour il la lègue à son fils ! Pensez donc à l'avenir, enfin, pour que la première entreprise folle et prématurée vienne ruiner d'un souffle tant de laborieuses et chères espérances... (*Silence.*) Mais, hélas ! les regrets m'égarent... sans doute, l'intérêt du petit nombre doit être sacrifié à celui de tous ; moi-même j'ai proclamé cette vérité... je la dois donc subir... Mais, hélas ! ma pauvre maison de Grangeneuve, où je croyais à jamais oublier les mauvaises passions des hommes, leur brutal égoïsme et leur coupable injustice... il faut donc la quitter ! Pourquoi ? parce que j'ai voulu rester inflexible dans mes convictions ? Pendant quinze années, soutenu par l'espoir de représenter mon pays et de lui être utile, j'ai usé ma vie, mon intelligence dans l'étude ; et j'ai vu mon pays me préférer un homme indigne ! et à cette heure, cet homme est influent ! Déjà cet homme, pour asservir son insatiable avarice, me chasse de cette retraite où je comptais vivre et mourir... et pourtant, si j'avais été moins absolu dans mes prin-

cipes, moi aussi, à cette heure, je serais influent. Hélas! serait-il donc vrai que de même que, sans alliage, l'or le plus pur ne peut être mis en œuvre; ainsi, les plus généreuses théories sont impraticables... sans l'intrigue! Mon Dieu! faites au moins que la cruelle injustice des hommes ne me rende pas injuste envers eux, faites au moins que de si douloureux ressentiments ne ternissent jamais la pureté de mes convictions!!! (*Il sort.*)



SCÈNE III.

La scène se passe dans une maison de campagne appartenant à M. Dubreuil. Il a donné un déjeuner de garçons à ses amis et à quelques membres de la réunion Dubreuil, pour célébrer l'adoption du chemin de fer par les vallées. Les convives sont au dessert, la gaieté à son comble, les têtes fort montées.

FRIQUET. — Messieurs, je vous propose un toast que vous accueillerez, j'en suis sûr, avec enthousiasme. (*Il se lève, son verre à la main.*) Au jeune député qui, en concentrant dans ses salons le foyer des saines doctrines politiques, a rendu de si grands services à la patrie; en un mot, à Jérôme Dubreuil!

TOUS, *se levant.* — Bravo! bravo! bravo! à Jérôme Dubreuil!

DUBREUIL, *ému.* — Ah! messieurs... messieurs!... messieurs!... en vérité!... Ah! messieurs... vous êtes trop bons... Ah! messieurs.

FRIQUET, *bas à son voisin.* — Concevez-vous qu'avec une pareille éloquence ce Cicéron-là n'ose jamais parler à la tribune?

LE VOISIN, *bas.* — Il est impossible d'être plus stupide; mais, 1° ses dîners sont parfaits, 2° ils sont fréquents, 3° les fauteuils de son salon sont excellents, tous à la Voltaire. Quelle bonne idée! Il n'y a pas à Paris une maison pareille.

FRIQUET, *bas.* — Elle est de moi, l'idée, et elle a fait le succès de ses réunions, dites réunions Dubreuil. Nulle part, dans aucun club, dans aucun salon, on ne se trouvait assis comme chez lui; c'était d'un moelleux, d'un confortable introuvable; joignez à cela un buffet perpétuel, et vous concevez qu'on a mieux aimé se réunir chez Dubreuil que partout ailleurs: de façon que ce niais-là a maintenant une importance, car enfin on sait son nom. Du reste, en votant son chemin de fer par les vallées, on l'a grassement récompensé de son confort et de son hospitalité.

UN CONVIVE. — A la santé du nouveau Lycurgue!

UN AUTRE. — Au défenseur constant de nos libertés pendant la session!

DUBREUIL. — Ah! messieurs, messieurs! dame, qu'est-ce que vous voulez que je dise? Ma parole d'honneur, je ne sais que vous dire; vous le voyez bien.

UN AUTRE. — Au collége électoral du *** arrondissement, qui, en nommant notre ami politique, a

si dignement rempli sa mission et a bien mérité du pays.

DUBREUIL. — Ah! messieurs... ah bien! par exemple... ça c'est trop fort! Non, pour ce qui est de ça, c'est trop fort!

UN AUTRE. — Je bois aussi à ce collége, car il a compris que dans une chambre représentative toutes les intelligences devaient être représentées.

DUBREUIL, *avec modestie.* — Ah! mes amis... mes chers amis!

UN AUTRE. — Au fondateur éclairé du journal le *Phare constitutionnel*, véritable organe des bons principes politiques et littéraires, impitoyable ennemi des coteries, chaud protecteur des talents.

DUBREUIL. — Quant à ce qui est de ça, messieurs, le journal a dit mes opinions; car ça a toujours été mes opinions... qu'il faut du talent dans la littérature comme dans les autres choses, car il faut de toute façon qu'on ait du talent en général ou en particulier.

FRIQUET. — Bravo! Mirabeau!

UN AUTRE. — A celui qui, dans son journal, s'est montré l'un des plus généreux défenseurs des noirs, le plus ardent détracteur de l'esclavage.

DUBREUIL, *avec dignité.* — Pour ce qui est de ça, messieurs, j'ai lu Robinson... et à mon tour, je bois à ce modèle de nos colons, et je bois aussi à la santé de son nègre... au fidèle Vendredi! le modèle des bons nègres. Puissent tous nos domestiques lui ressembler, et qu'il n'y ait plus d'esclavage!

TOUS. — Bravo ! bravo ! la cause des noirs est gagnée, il a lu Robinson!

FRIQUET. — Les nègres vont devenir blancs, il a lu Robinson !

UN AUTRE. — Je bois au député national qui s'est toujours montré si jaloux de l'indépendance et de la dignité de la France !

DUBREUIL, *héroïquement et déjà un peu animé par de fréquents toasts.* — Quant à ce qui est de ça, oui... tout pour la France ; car moi aussi je dirais aux Cosaques avec le grand Lafayette, s'ils voulaient encore envahir notre belle patrie : « La garde meurt et ne se rend pas ! »

FRIQUET. — Bravo ! Léonidas !

DUBREUIL, *exalté.* — Ou avec le grand Foix : « Rendez-moi ma patrie, ou laissez-moi mourir ! »

TOUS, *avec trépignement.* — Bravo ! bravo !

UN AUTRE. — Au député bienfaisant qui a concouru à doter son pays et surtout son département d'un chemin de fer !

DUBREUIL, *ivre.* — Quant à ce qui est de ça, messieurs, mes amis, mes bons amis, mes chers collègues, vous m'avez joliment aidé... et comme le chemin de fer traverse ma terre de La Morlière, ma pudeur, ma modestie me défend d'en dire davantage, à cause des chevaux de charrette que j'y perdais tous les hivers.

TOUS, *très-animés par les toasts.* — Vive le véritable Lycurgue ! le véritable Numa ! l'incomparable Moïse !

DUBREUIL, *de plus en plus animé.* — Je bois aux chemins de fer par les vallées! à bas les plateaux! (*Il jette par terre et brise un plateau chargé de cristaux, placé près de lui.*)

FRIQUET. — Bravo! c'est un calembour en action... c'est de plus fort en plus fort!

DUBREIL, *tout à fait ivre.* — Ah! je crois bien que je suis fort et trapu! Vous allez voir quelque chose d'encore plus fort!

Il veut prendre Friquet par le milieu du corps pour lutter avec lui. Friquet se dégage, Dubreuil le poursuit en poussant des cris affreux; enfin, l'amphitryon devient si turbulent, que ses hôtes sont obligés de l'enfermer dans une pièce éclairée par un œil-de-bœuf qui donne sur la salle à manger; mais bientôt le carreau se brise, et malgré un fait analogue célèbre dans les faits de l'intimité de la vie représentative, il est fort délicat de raconter dans quelle posture peu parlementaire Dubreuil apparait à l'embrasure sphérique de l'œil-de-bœuf, au milieu des cris, des rires, des bravos et des huées des convives.

FRIQUET, *à son voisin au sujet de la position de Dubreuil.* — Avouez que, pour un législateur, voici une drôle de manière de comprendre la représentation nationale...

LE CHOEUR.

Législateur... titre souverain et majestueux ! Est-il un plus magnifique sacerdoce, une plus divine mission : *Aux hommes donner des lois !*

Imposer des lois à tout un grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu.

Donner des *lois !*.... pouvoir écrire son mot, sa pensée dans un de ces commandements sacrés qui résument les hautes et sages méditations des élus, et qui sont religieusement écoutés par une nation tout entière.

Faire enfin la loi ! la loi ! devant laquelle le roi même se découvre et s'incline ; car il est le premier de ses sujets.

Mais aussi qu'ils sont sages, austères et éclairés, ceux qui ont à remplir ces puissantes fonctions ! Quel foyer de lumières chacun fait rayonner autour de soi, et quelle splendeur en rejaillit sur le pays !

Oh ! c'est que chaque législateur a compris que sa mission était si vaste, que, pour la dignement remplir,

il fallait pouvoir faire planer sa pensée des plus hautes théories gouvernementales aux individualités et aux connaissances les plus diverses.

Et ils ont encore compris que, pour être à la hauteur de leur mission impériale, il fallait avoir longuement médité l'histoire des gouvernements de tous les peuples, les causes de leur ruine ou de leurs prospérités, puisque le législateur doit décider des formes et de la marche du gouvernement des peuples.

Et ils ont encore compris qu'il fallait avoir profondément observé l'humanité, ses penchants, ses vertus et ses vices, puisque, par la loi qu'il fait, le législateur dirige, réforme et améliore la condition des sociétés.

Et ils ont encore compris qu'ils ne devaient demeurer étrangers à aucun savoir; que, leur pouvoir décidant universellement de toutes les questions possibles, leurs connaissances devaient être aussi universelles; et ils ont enfin compris qu'ils devaient avoir étudié depuis la guerre jusqu'à l'industrie, depuis les belles-lettres jusqu'aux sciences exactes.

Sans cela, s'ils étaient uniquement voués à une connaissance spéciale, s'y montrassent-ils supérieurs, quelle lumière, quelle conviction pourraient-ils ap-

porter dans l'examen de tant de questions qui leur seraient étrangères, et qu'ils devraient pourtant résoudre ? Quelle autorité, quel poids aurait alors leur voix dans les augustes débats qui fixent l'attention de l'Europe ?... Leur adhésion ou leur refus serait donc dicté par l'ignorance, la faiblesse ou une lâche complaisance ?

Mais, non ! non ! leur savoir, leur intelligence est immense comme leur pouvoir. Avant de les choisir pour représentants, leurs concitoyens ne leur ont-ils pas demandé un compte sévère de toutes les bienfaisantes et sages institutions dont ils se proposaient de doter le pays, et des moyens que chacun possédait pour arriver à ces fins magnifiques ?

Sans doute, les preuves de supériorité intellectuelle qu'on exige des élus sont bien grandes ; sans doute peu d'hommes peuvent les réunir. Assez riche pour garder une indépendance honorable et payer l'éducation la plus ample et la plus complète, il faut encore s'être voué depuis sa jeunesse à des études sans nombre, à des travaux immenses, universels, afin d'être digne de se présenter au suffrage de ses concitoyens réunis.

Ce n'est pas tout : il faut que la vie privée la plus pure, la plus austère, la plus respectée, vienne donner une autorité majestueuse à l'imposante voix du législateur...

En pourrait-il être autrement ? Celui qui fait la loi, la peut-il violer ? Ceux qui, par l'organe de cette loi, disent aux autres hommes : « Vous serez régis selon notre volonté, nous vous ordonnons cela, nous vous défendons ceci ; » ceux-là ne doivent-ils pas être prêts à toute heure, par la vie la plus magnifiquement exemplaire, à justifier de la haute confiance qu'on leur a témoignée ?

Est-il enfin pour eux des actions privées ? Non. Les moindres détails de leur vie doivent resplendir aux yeux de tous. La plus inexorable sévérité doit leur demander compte de tous leurs actes et n'admettre aucune faiblesse, aucune erreur, aucune faute...

La mission est haute et superbe et volontaire ; ils la briguent ardemment, qu'ils en soient dignes ! Élevés au-dessus des hommes par leurs puissantes fonctions, qu'ils les dominent également par une intelligence et par une vertu surhumaines.

Législateur !... titre souverain et majestueux ! Est-il un plus magnifique sacerdoce ! une plus divine mission : *Aux hommes donner des lois !*

Imposer des lois à tout un grand peuple, non par la force, mais par la seule autorité de l'intelligence, du savoir et de la vertu !

Pouvoir écrire son mot, sa pensée dans un de ces

commandements sacrés qui résument les hautes méditations des élus, et sont religieusement écoutés par la nation tout entière !

Faire enfin la loi ! la loi ! devant laquelle le roi même se découvre et s'incline ; car il est le premier de ses sujets !

FIN DU LÉGISLATEUR ET DES COMÉDIES SOCIALES.

SCÈNES DIALOGUÉES

M. CRINET.

PERSONNAGES.

M. CRINET, négociant.
Madame MALVINA CRINET.
RÉGULUS.
JACQUES LOPIN, ouvrier.
SUZON.

Le lecteur est prié d'évoquer la figure et le jeu de *M. Lepeintre jeune* dans *Crinet*, et *Arnal* dans *Régulus*.

SCÈNE PREMIÈRE.

28 JUILLET 1830.

On entend gronder le canon. La scène représente la grande cour d'un magasin.

UNE FOULE D'OUVRIERS. — M. CRINET, *monté sur une caisse.*

CRINET, *s'adressant aux ouvriers.* — Mes amis, le tocsin de la gloire a sonné, et de ce moment.....

vous n'êtes plus des ouvriers... vous êtes Français !... Ainsi plus de distinctions entre nous; non, plus de ces aristocratiques distinctions de maîtres à ouvriers. Non, mes amis, non, mes concitoyens, à dater d'aujourd'hui nous sommes égaux, puisqu'à dater d'aujourd'hui je ne vous payerai plus vos journées. Car je suis moi-même trop bon Français pour vous donner de l'ouvrage quand les jésuites, par la voix des ordonnances, veulent vous ôter, vous ravir votre pain; maintenant, mes concitoyens, unissons tous nos efforts contre les vils satellites du pouvoir... mais, avant tout, convenons bien de ce que nous voulons obtenir...

LES OUVRIERS. — Oui.... oui, puisque les maîtres nous refusent de l'ouvrage, il faut que le gouvernement nous donne de l'ouvrage... A bas la calotte.

CRINET. — Je me joins à vous du plus profond de mon cœur quant à la calotte, mes concitoyens. Mais il vous faut plus que de l'ouvrage, oui, mieux que de l'ouvrage ; on donne de l'ouvrage à de vils mercenaires, à des manœuvres, et non pas à des hommes libres.... Ce qu'il nous faut.... à tous ! ce sont des droits politiques.

JACQUES LOPIN, *ouvrier*. — Ça donne-t-il du pain?

CRINET. — Si ça donne du pain ! ça donne plus que du pain, Français ! ça donne toutes les aisances de la vie... puisque dès qu'on a les droits politiques, on fait la loi soi-même. Alors faisant la loi soi-même, on se fait une loi qui vous donne des douceurs infinies à vous-même..... Voilà ce que c'est que les

droits politiques, qui sont l'apanage de tous les hommes civilisés par la liberté, comme nous devrions l'être, si les ultramontains ne nous asservissaient pas comme les derniers des derniers !

LES OUVRIERS. — Alors, si ça nous donne du pain, nos droits politiques ou la mort !....

CRINET. — Ce n'est pas tout, mes concitoyens !... Ne souffrons pas que les vils satellites du pouvoir enchaînent notre liberté sous le prétexte de la force armée... Montrons que nous sommes de vrais Français ; montrons-nous les dignes fils de la colonne ; demandons le rétablissement des officiers de la garde nationale, et surtout souvenons-nous du *Constitutionnel* et du grand Napoléon !

LES OUVRIERS. — Oui... oui... la garde nationale ou la mort ! Vive l'Empereur ! à bas les jésuites ! vive la Charte !

CRINET. — Je dis comme vous, à bas les jésuites, car c'est le cri de la nature... Mais ce n'est pas tout, à bas les courtisans, les hommes de la camarilla qui ont condamné les sergents de La Rochelle ! Jugeons-nous nous-mêmes, et demandons le jury en matière politique ou la mort !

LES OUVRIERS. — Oui... oui...

CRINET. — Ne souffrons pas non plus que les ennemis des lumières viennent étouffer... la civilisation dans le bonnet de la Liberté, qui veut celle de la presse, et qu'on ne vienne pas vous empêcher de chanter la Colonne et les vieux grognards... qu'on

vilipende dans l'honneur national de la France en méprisant la Charte et le grand Napoléon.

JACQUES LOPIN. — Mais qu'est-ce que ça nous fait, à nous autres ouvriers, les droits politiques...

CRINET. — Qu'est-ce que ça vous fait? Comment ce que ça vous fait? Mais tu n'es donc pas Français alors? tu n'es donc pas bonapartiste?

LOPIN, *indigné.* — Moi, pas bonapartiste! au contraire, bonapartiste à mort... Le petit caporal, Dieu de Dieu; moi, pas bonapartiste! Vive l'Empereur!

CRINET. — Tu aimes donc les calotins? les jésuites? qui veulent avilir la Colonne en y mettant le Saint-Sacrement tout en haut!

LOPIN, *furieux.* — Oh! les scélérats... les gueusards... Mais je les haïs, les calotins. Je voudrais pouvoir les manger tout vivants, quoi!

CRINET. — Eh bien, alors... tu vois donc bien que tu veux les droits politiques! C'est ça qu'on appelle vouloir ses droits politiques!

LES OUVRIERS. — Oui, oui, les droits politiques ou la mort!

LOPIN, *convaincu.* — Ah! c'est différent. (*Criant plus fort que les autres.*) Nos droits politiques ou la mort!

TOUS. — Oui, oui.

CRINET. — C'est bien, mes amis; maintenant marchons à l'ennemi... et passez devant...

TOUS. — Oui, oui, vive l'Empereur! vive la Liberté! à bas la calotte, vive la Charte! (*Ils sortent en tumulte.*)

CRINET *ferme sa porte, se met derrière et regarde par un guichet, en disant :* — Les voilà lancés, ils vont aller tout seuls, et si nous avons le dessus, je serai officier de la garde nationale, et peut-être fournisseur de... Ah çà, de qui?... Ma foi, de l'autre...

SCÈNE II.

DÉCEMBRE 1830.

Un salon.

CRINET, *en garde national, outrageusement frisé et infectant l'eau de lavande.* — Ah! mon Dieu, mon Dieu! huit heures, et la remise qui n'arrive pas... et madame Crinet qui n'est pas prête... Comme si on ne pouvait pas toujours être prête quand il s'agit d'aller à la cour! A la cour; je vais à la cour... nous allons à la cour. Ah! c'est là un gouvernement ami du peuple et bien digne d'une grande nation comme la France! Et puis, comme les Binard vont enrager! Tiens... des petites gens en boutique, des détaillants... Il manquerait plus que ça; ça voudrait aussi aller à la cour... comme nous autres qui faisons en gros. Oui... c'est pour eux que nous aurions fait les glorieuses... Le *plus souvent!* Pas de ça! Il faut maintenant que chacun garde son rang, puisque nous avons le nôtre... Ah! mon Dieu! j'ai peine à

le croire... à la cour... je vais à la cour. Ah! certes je ne regrette pas de n'avoir eu que deux voix pour être caporal, moi qui comptais sur l'épaulette; je compte pour rien non plus les pertes que j'ai supportées dans les trois jours, pour la cause de la liberté... tout ça m'est bien payé aujourd'hui, je vais à la cour... Enfin je vais à la cour, comme un grand seigneur d'autrefois allait à la cour!!! Et *cette* remise qui n'arrive pas... (*Regardant à sa montre.*) Sept heures trois quarts, nous arriverons trop tard, ça sera fini. J'ai tout de même eu une bonne idée de faire habiller Suzon en homme... ça fera bon effet derrière la voiture, nous qui n'avons pas de domestique mâle... (*Appelant.*) Suzon, Suzon...

Entre SUZON, *énorme fille picarde et charnue, vêtue d'un pantalon de M. Crinet, indécemment collant.*

SUZON — Donnez-moi donc le temps de m'habiller aussi...

CRINET. — Voyons... voyons, mets donc ta redingote, Suzon, ou on va te reconnaître, et surtout boutonne-toi bien... Ah, ça! tu n'auras pas peur derrière *la* remise.

SUZON. — Dame... monsieur, je ne sais pas, moi : j'y suis jamais montée, pas plus que vous dedans.

CRINET. — C'est bon, c'est bon, et enfonce bien ton chapeau sur tes yeux...

SUZON. — C'est tout de même une fameuse farce, allez... Ah! voilà madame Crinet.

Entre MADAME CRINET. — *Vingt-cinq ans. — Assez jolie. — Brune. — Grasse. — Robe jonquille. — Bolivard vert à plumes rouges. — Ceinture bleue. — Écharpe orange.*

CRINET, *ébloui.* — Ah! saperlotte... madame Crinet, tu es joliment bien mise; tu as l'air d'une actrice!

MADAME CRINET. — Tu trouves, monsieur Crinet; eh bien, tout ça c'est du goût de M. Régulus... (*Elle soupire.*)

CRINET. — Ah! ah! Régulus... voilà un original, avec son poignard et sa pipe faite avec un os de mort.

MADAME CRINET, *soupirant encore.* — C'est un être qui me fait l'effet de devoir finir par un fameux suicide... c'est délirant.

CRINET. — Bien obligé... Pauvre garçon, comme tu y vas... Heureusement qu'il n'en a pas l'air.... et c'est un gaillard gros et gras, qui fait ses quatre repas, comme on dit, et n'a pas envie de mourir.

SUZON. — Monsieur Crinet, voilà le fiacre.

CRINET. — Est-elle bête, cette Suzon... le fiacre; *la* remise, imbécile : elle me coûte bien mes quinze francs... Mais voyons, boutonne-toi donc, Suzon..... donne-moi mon bonnet à poil... Ah! mon Dieu!

MADAME CRINET. — Qu'as-tu donc, monsieur Crinet?

CRINET. — Ah! mon Dieu.... mon Dieu.... à la cour, est-ce qu'on met son bonnet à poil sur sa tête ou sous son bras?

MADAME CRINET. — Pour ça, je n'en sais rien...

CRINET. — C'est effrayant, madame Crinet... c'est effrayant, car si le roi me parle... de quoi aurai-je l'air?

SUZON. Ah! quelle farce.... le roi qui parlerait à M. Crinet.

CRINET. — Mais est-elle bête, cette Suzon... veux-tu te taire... Allons, tout bien considéré, ma foi, je tiendrai mon bonnet sous mon bras : ce sera plus poli. Voyons, éclaire-nous, Suzon... Prends ton cachemire Ternaux, madame Crinet, et prends garde sur le carré du troisième... (*Ils sortent.*)



SCÈNE III.

Le même salon.

Entrent CRINET *et sa femme revenant de la cour.*

CRINET. — C'est une horreur... et cette imbécile de Suzon qui se laisse reconnaître pour une femme.

MADAME CRINET. — Il fallait la voir se débattre au

milieu de tous ces domestiques qui sont d'une insolence...

SUZON. — Tiens... est-ce que c'est ma faute à moi si vos habits sont trop étroits... si...

CRINET, *furieux*. — Taisez-vous, grosse bête..... et allez-vous-en... (*Sort Suzon.*) Je les entends encore..... avec leurs quolibets quand nous sommes montés en voiture... Ah! c'est une belle chose que la cour, le roi n'a pas seulement eu plus l'air de me connaître... que s'il ne m'avait jamais vu... moi qui n'ai pourtant pas manqué une parade ou une revue, et qui ai trinqué avec lui au procès des ministres... C'est ragoûtant.

MADAME CRINET. — Sans compter que ça devient très-mêlé... j'y ai vu les Binard...

CRINET. — Et quelle dépense! quinze francs de remise, cent trente francs pour ta toilette; cette bête de Suzon qui s'est fait déchirer ma redingote par derrière... C'est ruineux. Ah! si on m'y reprend... à ta bête de cour.

MADAME CRINET. — Ma bête de cour... ma bête de cour... c'est bien plutôt la tienne...

MONSIEUR CRINET. — La mienne... C'est ta coquetterie qui m'y a fait aller.

MADAME CRINET. — Ma coquetterie... il y avait de quoi... et avec qui donc que j'aurais fait de la coquetterie... un tas d'insolents... Il y en avait surtout un petit gros, tout brodé..... qui a dit en te voyant danser et en ricanant... tiens, tiens... *pigeon* vole...

M. CRINET. — Comment ça, pigeon vole?

MADAME CRINET. — Certainement M. Pigeon, la garde nationale. C'est un emblème...

M. CRINET. — C'est une horreur; on nous a fait venir là comme des baladins pour s'amuser de nous... c'est épouvantable... Ah! c'était bien la peine d'aller faire battre mes ouvriers pour ça, et de supporter les pertes que la révolution m'a fait éprouver.

MADAME CRINET. — Tu n'es jamais content aussi... n'es-tu pas garde national... toi qui as tant crié contre M. de Villèle parce qu'il t'avait supprimé?

CRINET. — Ça c'est vrai, je suis garde national et juré dans les affaires politiques, c'est toujours très-flatteur; et après tout je méprise la cour, moi... Je suis plus que la cour... puisque c'est moi qui paye la cour... Que diable, j'ai mes droits politiques, moi... et avec ça on se moque de tout.

MADAME CRINET, *à part.* — Ou plutôt on se moque de vous (*Haut.*) Allons, viens te coucher, monsieur Crinet. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

1833.

M. CRINET, *décachetant et lisant plusieurs lettres.* — Allons... bien... cité au conseil de discipline pour le 15; c'est fort régalant... Ils me reprochent d'avoir manqué ma faction; parbleu, sans doute que je l'ai manquée; j'avais un marché à signer, est-ce

que je pouvais sacrifier mes intérêts... à une bête de faction! Mon Dieu, mon Dieu... quelle bêtise que la garde nationale; c'est bien la peine de payer des soldats pour être encore enrégimenté, tourmenté, emprisonné; mais c'est un impôt odieux... ça vous prend votre argent, votre temps : enfin!... Il faut bien supporter ce qu'on ne peut empêcher... Ah! qu'est-ce que c'est que ça? quel vilain papier. (*Il décachète une autre lettre.*) Ah! miséricorde! une tête de mort avec deux poignards en croix... et tout cela écrit à l'encre rouge... (*Il lit :*) « *Liberté, égalité ou la mort! Tu es juré dans l'affaire politique appelée le* 30 *de ce mois aux assises, tremble! car si tu oses condamner un patriote... tes jours sont comptés.* » (*Avec effroi.*) Et pour signature une guillotine!!! Mais c'est abominable; ces scélérats-là sont capables de le faire comme ils le disent... Payez donc une magistrature... pour avoir encore à vous mêler de leurs diables de procès politiques... Est-ce qu'ils ne peuvent pas les juger eux-mêmes leurs procès politiques... Qu'est-ce que ça me fait, à moi... la politique? la politique... c'est mes affaires... c'est ma maison... Mais enfin, c'est une infamie, cela; on n'a pas un instant à soi : c'est la garde, c'est la revue, c'est la parade, c'est le jury, et qu'est-ce que ça rapporte, je vous le demande, si ce n'est des désagréments, des horreurs?... Et puis au moins on paye un officier, on paye un magistrat... tandis que nous... il faut, au contraire, que nous payions... Pour faire ce métier-là, c'est à n'y plus tenir, c'est horrible,

ça ne peut pas durer; où marchons-nous! En vérité nous sommes sur la route d'un abîme... allons... encore une lettre... Ah! c'est de mon ami Leclerc, qui m'a fait obtenir la fourniture de la maison du prince. *(Il lit:)* « *Vous êtes juré dans une affaire qui concerne les républicains; j'espère bien, mon cher ami, que vous n'hésiterez pas à condamner ces ennemis de l'ordre public, et que vous comprendrez les devoirs que vous imposent* LES BONTÉS DU GOUVERNEMENT... » J'aime beaucoup ça, comme si je ne les avais pas payées, ces bontés-là... Enfin, continuons. *(Il relit:)* « *Bontés qui vous seront retirées si vous ne remplissiez pas votre devoir de bon Français en condamnant les anarchistes et en faisant un noble usage du plus précieux de vos droits politiques que vous avez conquis en juillet... en l'immortel juillet. Tout à vous, etc.* » (CRINET, *froissant la lettre avec colère.)* Mes droits politiques... mes droits politiques... quelle bêtise! C'est encore du fameux... ça sert à grand'chose... Voilà où ça me mène... égorgé par les républicains si je les condamne, ruiné par le gouvernement si je les absous... Car, encore une fois, ce que cet imbécile de Leclerc appelle des bontés m'a bien coûté trente mille francs de pot de vin que j'ai donnés pour avoir cette fourniture; mais je vous demande un peu ce que cela signifie... Sous quel régime vivons-nous?... dans quel temps sommes-nous? C'est une tyrannie qui n'a pas de nom... ce n'est pas pire chez les Turcs... c'est vrai, ça; j'aimerais mieux être Algérien, ma parole d'honneur!

Entre MADAME CRINET, *toute souriante, apportant le sabre et la giberne de son mari.*

MADAME CRINET. — Eh bien, eh bien, à quoi t'amuses-tu là, monsieur Crinet? Est-ce que tu ne te souviens pas que c'est ton jour de garde? et ta barbe qui n'est pas seulement faite... Tiens, voilà déjà tes *buffleteries.*

CRINET, *stupéfait.* — Mon jour de garde, mon jour de garde! Mais je l'ai montée il y a douze jours... ma garde.

MADAME CRINET, *avec ingénuité.* — Dame... je ne sais pas... moi; tout ce que je sais, c'est que voilà un billet... qu'on m'a apporté hier...

CRINET *lit et le foule aux pieds avec fureur.* — Monter la garde aujourd'hui... quand j'ai trois marchés à passer... risquer de perdre peut-être dix mille francs, si je les manque... Non, non, je n'irai pas. On prendra ma tête si l'on veut, mais je ne monterai pas la garde aujourd'hui. Voilà ma tête... qu'on la prenne...

MADAME CRINET, *à part.* — Il n'ira pas... Et Régulus qui doit venir. (*Haut.*) Mais, mon Dieu, monsieur Crinet, tu sais bien qu'on ne te prendra pas ta tête... Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de ta tête. Ainsi ne fais pas le crâne comme ça... puisque tu finiras toujours par y aller; voyons, mon cœur... sois bien gentil... sois bon citoyen...

CRINET. — Mais c'est une injustice atroce, un guet-apens, un assassinat, et je suis encore cité au conseil

de discipline... pour le 15; c'est une abomination, ça n'a pas de nom... Ma parole d'honneur, j'émigrerai à Alger, si le gouvernement continue... Voilà ce qu'il y gagnera.

MADAME CRINET. — Ne dis donc pas de bêtises... si tu manques encore cette garde-là... tu aggraveras ta position, puisque tu es déjà cité au conseil de discipline. Allons, allons, mon bon Crinet, sois gentil; fais-toi aimer de tes chefs, car si tu manques ta garde encore aujourd'hui... on te punira très-sévèrement. Tu auras peut-être huit jours de prison... vois à quoi ça te mènera... huit jours sans voir ta Malvina.

CRINET, *avec un profond soupir.* — C'est vrai, c'est malheureusement trop vrai... Ah! si la révolution était à refaire... suffit, suffit... Au moins avant les glorieuses... on pouvait compter sur son temps, on n'était pas vilipendé par un conseil de discipline. On n'était pas menacé d'être guillotiné, ruiné... traqué, emprisonné! Ah!... si c'était à refaire... *(Il sort.)*

MADAME CRINET, *seule.* — Est-il adroit, ce M. Régulus; c'est à son ami le sergent-major à qui mon mari doit ça... Il est si bien, M. Régulus... Il a les cheveux tout droits, et il porte un poignard empoisonné... Ah! c'est un être qui me fera, j'espère, passer de bien atroces et bien cruels moments. Quel être délicieux! il ne parle que de mort, de poison, d'assassinat; ce qu'il regrette, c'est de n'être ni poitrinaire ni bâtard... Mais on ne peut pas tout avoir non plus... et puis il m'appelle sa lumière, son

rayon... Tandis que lui s'appelle toujours démon, satan ou damné... comme c'est délicat... sans compter qu'il grince des dents comme le tigre du Jardin-des-Plantes... Ah! cet être-là peut se vanter de m'avoir joliment fascinée, par exemple! Tiens, voilà son ombre fatale, sa nuit d'orage, comme il appelle ce pauvre M. Crinet.

Entre CRINET, *en costume complet de chasseur de la garde nationale.*

CRINET. — Quelle corvée! moi qui croyais rester tranquille aujourd'hui, à *vaquer* à mes affaires..... Adieu, bobonne, adieu, ma femme, je reviendrai dîner, envoie-moi tantôt mon garik par Suzon.

MADAME CRINET. — Oui, mon cœur. Comptez-y bien. (*A part.*) Plus souvent... monsieur Régulus a bien promis d'empêcher qu'on ne lui donne une permission. (*Sort Crinet.*)

Madame Crinet s'assied sur un canapé ; elle est toute rêveuse. Au bout d'un quart d'heure entre Régulus ; il est gros et court, les cheveux d'un blond ardent, les joues grasses et d'un rouge cramoisi. Régulus tâche de donner l'air le plus satanique possible à sa bonne grosse figure, dont l'expression jubilante fait son désespoir.

RÉGULUS, *du même ton dont il dirait comment vous portez-vous!* — Encore un jour qui nous rapproche de la tombe, Malvina? encore un pas vers le cercueil, où les vers rongeront nos cadavres!

MADAME CRINET, *tressaillant.* — Ah! c'est vous, monsieur Régulus... déjà?

RÉGULUS, *commençant à grincer des dents.* — Enfer ! Déjà..... déjà..... c'est atroce, quand j'ai la nuit dans l'âme, quand je broye dents sur dents, comme un damné d'enfer... Malédiction.

MADAME CRINET. — Calmez-vous, monsieur Régulus, c'est que vous avez manqué de rencontrer mon mari sur le carré.

RÉGULUS, *écumant.* — Votre mari ! votre mari ! ne me parlez pas de cet être venimeux et malfaisant qui empoisonne mon bonheur... de ce colimaçon qui souille ma fleur ! de cet objet vaseux qui trouble la source de mon eau limpide... Ne m'en parlez pas, entendez-vous, ou je me brise le crâne à vos pieds... Voyez-vous, faible femme ! ou je me déchire la mamelle gauche à grands coups d'ongles... pour vous montrer que j'ai un cœur fort qui bat dans ma poitrine d'homme... Car j'ai, voyez-vous... de terribles et sanglantes fantaisies à la vue de votre insolent époux, qui me crache son bonheur à la face, voyez-vous !

MADAME CRINET. — Mon Dieu, que vous êtes violent. Ah ! Régulus, Régulus !... vous êtes un Vésuve ! !

RÉGULUS, *passant subitement du désespoir au sourire, s'écrie avec un charme indéfinissable et mélancolique.* — Oh ! dis, Malvina... je voudrais m'étendre à tes pieds... est-ce qu'il n'y a pas une peau de tigre ici, ça serait commode pour m'étendre...

MALVINA. — Hélas ! il n'y a que le karik vert de M. Crinet...

RÉGULUS, *avec un rire de démon.* — Donnez, donnez le karik... faible femme, ce sera un outrage de plus pour celui qui jette du plomb fondu sur mes nerfs, voyez-vous... (*Il s'étend avec frénésie sur le karik et s'y roule avec de sourds rugissements.*) Oh ! malédiction, malédiction, c'est la robe du centaure que ce karik damné.

MALVINA. — Calmez-vous, monsieur Régulus.

RÉGULUS, *étendu sur le karik vert aux pieds de Malvina.* — Oui, je me calme, car voilà que tes paroles de miel descendent en rosée sur mon âme desséchée par le vent du malheur, voilà que tu me consoles, que tu humectes mes plaies du baume de ta tendresse... oh ! toi... ma lumière.

MADAME CRINET, *attendrie.* — Sa lumière !

RÉGULUS. — Ma boussole !

MADAME CRINET. — Sa boussole !

RÉGULUS. — Mon étoile des Mages.

MADAME CRINET. — Son étoile des Mages !

RÉGULUS. — Mon rayon d'or, ma clarté tremblante..... mon bruit insaisissable que l'aurore éveille.....

MADAME CRINET. — Ah ! c'en est trop... son rayon d'or... sa clarté tremblante, son bruit insaisissable...

RÉGULUS. — Oh ! toi... ma pluie d'été sur la mousse !..... mon rossignol qui chante sous la feuille... Oh ! toi, je t'aime, et dire je t'aime, vois-tu, ange de lumière, c'est dire je grince des

dents, je rugis comme un tigre, je gratte la terre avec mes ongles pour y cacher mon bonheur, comme la hyène sa proie sanglante ! Malédiction ! ! !

MADAME CRINET. — Régulus ! Ah ! Régulus ! quel mal vous me faites !

RÉGULUS, *se relevant crispé.* — Du mal... du mal... c'est le feu où je m'agite... du mal c'est l'eau où je nage... voyez-vous... Le mal c'est mon élément, c'est ma substance, le mal ! Voulez-vous que je m'en fasse du mal ! Voulez-vous que je m'écrase la tête contre ce mur, hein ! mon adorée ?

MADAME CRINET. — Quel amour !

RÉGULUS, *se hérissant.* — Voulez-vous que je me crève les yeux avec un canif ! hein ! mon adorée ?

MADAME CRINET. — Régulus ! mon Régulus !

RÉGULUS, *corrosivement.* — Malédiction ! Tu as dit mon Régulus ! mon Régulus ! ton Régulus !... ne le répète pas... vois-tu... ne le répète pas... non... malédiction... damnation... enfer. Car c'est trop de bonheur, c'est trop de bleu du ciel, pour le nuage roux-foncé qui sert de linceul blanc à mes pensées noires ! damnation !

MADAME CRINET, *emportée par la situation.* — Si, si, tu es mon Régulus, tant pis.

RÉGULUS... *presque en épilepsie.* — Oh ! mais, tais-toi, faible femme ! Tais-toi, entends-tu, car le bonheur tue, vois-tu, il broie l'âme, comme la meule le grain, damnation ! Le bonheur, vois-tu, c'est la mort ! Et la mort, c'est le bonheur ! (*Avec une ravissante expression de mélancolie douce.*)

Ah ! tu ne sais pas, dis... dis mon seul amour ! Je voudrais me faire guillotiner à tes yeux et te faire de mon sang un manteau rouge à toi, ange blanc de l'éther bleu ! !

MADAME CRINET, *avec le dernier cri de la pudeur.* — C'en est trop... je t'aime, Régulus !

RÉGULUS, *hydrophobe.* — Ne dis pas cela... ou je mords !

MADAME CRINET, *ne se connaissant plus.* — Si, je t'aime... si, je t'aime, épouvantable scélérat.

RÉGULUS, *éclatant comme cinquante-sept damnés.* — Tu me comprends donc enfin ; oui, je suis un scélérat... oui, un monstre... oui, un satan... oui, un démon... Oui, je trouve une joie satanique à jeter l'orage et la tempête dans la vie calme et paisible de cet honnête chasseur de la garde nationale, qui, à l'heure qu'il est, monte peut-être tranquillement sa garde à la Caisse Hypothécaire... sans penser que sa femme est en proie à mon infernale séduction... damnation ! et que je me roule sur son karik vert, malédiction !

MADAME CRINET. — Régulus, ayez pitié de moi !

RÉGULUS, *avec un rire moitié chacal et moitié hyène.* — Ah !... ah !... ah !... pitié... est-ce que j'ai pitié de moi-même, enfer ! Tu seras à moi, malédiction !

MADAME CRINET. — Régulus !

RÉGULUS, *en épilepsie.* — J'ai du vitriol dans le sang, du feu dans la tête et de la poudre à canon dans le cœur *(il rugit)*, hoon... hoon...

MADAME CRINET. — Régulus... Oh ! tu me rappelles les lions de M. Martin... j'ai peur.

RÉGULUS, *en catalepsie.* — Je suis maudit ! ! !

MADAME CRINET. — Miséricorde !... monsieur Régulus !...

. . . .

La toile se baisse. — On laisse le champ libre à l'imagination du lecteur pendant l'entr'acte.



SCÈNE V.

Il fait nuit. — La salle à manger de M. Crinet.

RÉGULUS, *frappant à une porte fermée.* — Malvina... Malvina!... eh bien! non... je concentrerai mon amour au fond de moi-même comme le volcan sa lave... Oh! dis... confie ta blonde vertu à ma brune passion... (*Il frappe encore.*) Malvina... Malvina... elle ne répond pas... je l'aurai effarouchée... c'est sûr... Damnation... Malvina, si tu ne réponds pas, je me brise le crâne sur le pavé... Malédiction... ou bien j'arrache mes yeux de leurs orbites saignants, et je les jette contre ta porte... Malvina, réponds, ou je me jette par la fenêtre... tiens, j'ouvre la fenêtre... (*Il ouvre la fenêtre avec bruit.*) Entends-tu comme j'ouvre la fenêtre... (*Regardant.*) Holà ! quatre étages... quelle bêtise... Oh!... une idée... il faudra bien qu'elle sorte...

(*S'approchant de la porte et d'une voix entrecoupée.*) Malvina, mon instinct psycologique, aidé de ma puissante intention, me le révèle, c'est ma mort que tu veux... oui, tu veux venir fouler dédaigneusement ma tombe avec ton fatal et fantastique époux... vêtu peut-être de ce karik vert sur lequel je me suis tortillé à tes pieds, comme le serpent écaillé d'azur s'enroule sur un tapis champêtre de mousse verdoyante... Oh! femme!... femme!... tu veux au milieu d'un galop étourdissant, ravissant, palpitant, enivrant, étincelant, bondissant, délirant, échevelé, tournoyant, quand deux bras forts d'homme étreindront ta taille lascive de femme, tu veux, n'est-ce pas, venir ricaner affreusement ces mots : « Il s'est tué pour moi... et je danse... » Oui, tu veux dire dans ta folle, insouciante et joyeuse fantaisie de jeune femme rose et blanche... « Je danse!!! » Et pendant ce temps-là des vers d'un blanc roux pâturent les lambeaux putrifiés et rougeâtres de son cadavre d'une couleur violacée et sanguinolente, comme le matin du jour des funérailles du monde, n'est-ce pas!... Eh bien! sois contente, ricane, galope, ris et ris encore... tu vas l'avoir, ma mort, entends-tu... si, quand j'aurai compté trois... tu n'es pas là, ici, près de moi, rampante, courbée à mes pieds comme l'esclave orientale au teint cuivré... aux bracelets d'or... aux dents d'ivoire... à la chevelure d'ébène et aux lèvres de corail... alors... alors... je retourne au néant dont je suis venu... entends-tu... Malvina?... car, vois-tu, faible femme, c'est la mort d'un homme...

d'un noble jeune homme, au cœur fort parmi les jeunes hommes, que tu veux... Fais bien attention, je prends mon élan... écoute-moi bien prendre mon élan... une fois... (*Silence.*) Deux fois... (*Silence.*) Trois fois... c'est l'enfer, c'est la damnation éternelle, des grincements de dents à épouvanter les damnés... des blasphèmes, des rugissements pour l'éternité!!! (*Silence.*) Tu me verras dans tes rêves, Malvina, je serai ton cauchemar! adieu... Vlan... je suis dans l'espace! (*Il traverse la salle en courant, et se cache derrière un rideau.*)

VOIX DE MALVINA. — Je vous vois bien, à travers la serrure, monsieur Régulus, là... derrière le rideau... Avez-vous peu de cœur, allez... poltron que vous êtes... de dire de ces choses-là et de ne pas les faire!...

RÉGULUS. — Elle m'a vu... (*Il se lève et s'approche de la porte d'un air solennel.*) Malvina... je voulais éprouver ton amour... mais il est plus faible que le souffle expirant de la brise du soir, et je serais bien bête de vous sacrifier ma vie... Allez... je vous dédaigne.

VOIX DE MALVINA. — C'est ça, monsieur Régulus; ouvrez l'armoire à gauche du poêle, vous trouverez le rat de cave pour descendre... Bonne nuit, monsieur Régulus... (*Elle rit.*)

RÉGULUS. — Elle a ri... tu as ri... mais j'y pense! cave... ah!... cave... Quelle idée... ah! tu crois et tu veux me torturer l'âme... Arrière, faible femme...

à moi une orgie furibonde, et vive, et folle, et joyeuse... et terrible, et fantastique, et foudroyante, et étourdissante... Une orgie à manger les verres et les bouteilles quand je les aurai vidées... une orgie à incendier le quartier, Paris, la France et peut-être l'Europe! Ah! ah! ah! ah! tu crois mon cœur d'homme assez faible pour se laisser abattre par un caprice ondoyant de femme indécise... Tu vas voir... (*Régulus ouvre l'armoire de la salle à manger et en tire des bouteilles et des verres.*) A moi le festin, à moi les coupes... couronnez-moi de fleurs... justement voilà une couronne de fleurs pour la saint Crinet de l'année passée; des immortelles! Vive-dieu, mort-dieu, sacrebleu, pâques-dieu! (*Il décroche une vieille couronne pendue au mur et se l'enfonce sur la tête.*) A moi le vin de Bordeaux... à moi l'eau-de-vie... à moi le rhum. (*Il boit.*) Ah! ah! les femmes... Qu'est-ce que les femmes auprès du vin, hein?... Folie, pitié que la femme. Je vais devenir un sac à vin, un ivrogne, un épicurien dans le genre du caveau... Arrière les femmes! j'aime mieux mon verre... Vive-dieu, mort-dieu, paques-dieu, tonnerre et sang!

VOIX DE MALVINA. — Mais vous allez vous mettre dans des états affreux; monsieur Régulus, c'est indélicat!

RÉGULUS, *à moitié ivre et frappant sur la table.* — Tra, la, la, la... je bois le vin de M. Crinet, l'eau-de-vie de Crinet... tra, la, la... tonnerre, arrière, vive l'orgie... Tra, la, vive-dieu, mort-dieu! Fem-

me... femme... je te défie... vive l'orgie! (*Il casse son verre et les bouteilles.*)

VOIX DE MALVINA. — Mais taisez-vous donc, monsieur Régulus, quel train vous faites... Et Suzon qui n'est pas là... Mon Dieu! que faire? Je vais d'abord m'enfermer... Tant pis, je passerai la nuit sur une chaise.

RÉGULUS, *ivre.* — La mort... la fin de tout... étant le néant... Il se peut... car... tout est dans la... Ah! ça, j'ai fameusement envie de dormir... diable de vin. (*Il se lève en chancelant, et entre dans la chambre à coucher des époux Crinet; il se jette tout habillé sur le lit desdits Crinet.*)



SCÈNE VI.

La salle à manger.

Il est minuit. — Entre CRINET *en uniforme avec un rat-de-cave. A la vue des bouteilles et des verres il est stupéfait.*

CRINET. — Ah! saperlotte, qu'est-ce que je vois là... trois bouteilles vides... des verres cassés... C'est ça, quand les chats sont sortis les rats dansent... Est-ce que mon épouse, par hasard, aurait bu... Ah! par exemple... voyons donc... (*Il entre à petit bruit, et reste pétrifié à la vue de Régulus*

couronné de fleurs, qui dort sur le lit conjugal. Crinet allume une bougie et cache sa tête dans ses mains en soupirant d'un ton plaintif.) Oh! madame Crinet... *(Il prend la bougie et l'approche de la figure de Régulus en s'écriant :)* C'est Régulus... ce scélérat de Régulus. *(Il laisse tomber la bougie qui met le feu aux favoris de Régulus, qui s'éveille flamboyant.)*

RÉGULUS. — Malédiction... suis-je donc déjà en enfer?

CRINET. — Tu mériterais d'y aller, misérable!... Qu'est-ce que tu fais ici... dans mon lit?... De quel droit envahis-tu aussi indécemment mon domicile?

RÉGULUS. — Et toi, de quel droit viens-tu m'incendier quand je suis là tranquillement à dormir?

CRINET. — Ah! tu appelles ça tranquillement dormir quand tu viens déshonorer un homme qui monte honnêtement sa garde et fait loyalement ses patrouilles?

RÉGULUS. — Je ne te connais pas, et je tiens à ne pas te connaître; voilà mon nom. *(Il se recouche.)*

CRINET. — Mais ce malheureux-là a bu; est-ce qu'ils auraient bu tous les deux, ma femme?

RÉGULUS. — Laissez-moi dormir.

CRINET, *le prenant au collet.* — Ça ne se passera pas ainsi, non, non, entends-tu... *(Il crie.)* A la garde, à la garde, au voleur!

Entrent les voisins. — On saisit Régulus, qu'on jette à la porte après la justification et la réhabilitation de madame Crinet.

SCÈNE VII.

Les juges d'un conseil de discipline et le capitaine-rapporteur. — En face d'eux Crinet.

LE PRÉSIDENT. — Accusé Crinet, pourquoi, étant de garde le jeudi 20 février, avez-vous déserté votre poste pendant la nuit?

CRINET *embarrassé et balbutiant.* — Monsieur le président... j'entre chez moi... et je vois des verres qui...

LE PRÉSIDENT. — Mais pourquoi rentriez-vous chez vous puisque vous étiez de garde?

CRINET. — Je vais vous dire, monsieur le président, je vois en entrant des bouteilles, et...

LE PRÉSIDENT.—Accusé, ne sortez pas de la question. Vous avouez avoir quitté votre poste, sans permission, pendant la nuit du 20 février.

CRINET. — Oui, monsieur le président; mais en entrant je vois un drôle qui...

LE RAPPORTEUR, *interrompant Crinet.*—Messieurs, le nommé Crinet ne comparaît pas devant vous pour la première fois; c'est un de ces hommes opiniâtres qui se font un cruel plaisir de voir leurs concitoyens supporter le faix du service, pendant qu'eux... (*Il hésite.*) pendant qu'eux...

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE. — Oh, oh, pendant qu'eux...

LE RAPPORTEUR. — Faites sortir les interrupteurs. (*Il continue.*) Pendant qu'eux se promènent les bras croisés à ne rien faire. Il faut pourtant, messieurs, que les sicaires du désordre trouvent un frein à leurs saturnales, et que les bons citoyens se rallient contre les principes subversifs d'un ordre de choses que la France a choisi de tout son cœur, et qu'elle soutiendra de toutes ses forces. En conséquence, nous requérons qu'il plaise au conseil de condamner le nommé Jean Crinet à huit jours de prison pour cause de récidive.

LE PRÉSIDENT. — Crinet, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

CRINET *furieux.*, — J'ai à dire que c'est une horreur... je suis meilleur citoyen que vous tous... j'ai fait les trois jours... j'aime l'Empereur... Il y avait un homme dans mon lit... et on veut que je monte là tranquillement ma garde... je suis Français... et Lafayette m'a appelé son camarade ; ainsi un homme que Lafayette a appelé son camarade ne doit pas être condamné quand il aime la Charte ; non messieurs, et je terminerai par ce mot cher à tous les bons patriotes : *Vive la Charte !* et je me fie d'ailleurs à l'impartialité de mes concitoyens.

Le conseil se retire, puis il rentre ; et le rapporteur lit l'arrêt suivant.

LE RAPPORTEUR. — Ouï la défense et l'accusation, le 1er conseil de discipline dans sa séance du . . . . . a condamné le sieur Crinet à huit jours d'emprisonnement.

CRINET. — C'est une horreur... j'en rappelle, il y y avait un homme chez moi... c'est une infamie.

Des gardes municipaux font sortir Crinet de l'audience.



SCÈNE VIII.

Un salon.

CRINET. — Allons... allons... je crois qu'ils m'oublient, voilà quinze jours que cet imbécile de conseil m'a condamné à huit jours de prison, et je n'en entends plus parler... c'est pas l'embarras, j'ai fait dire que j'étais malade, et c'était adroit. Justement les assises où j'étais juré pour ce procès politique ont eu lieu pendant ce temps-là, et comme ça je n'ai condamné ni les uns ni les autres, de façon que je garderai ma fourniture et que je ne serai pas exposé aux poignards empoisonnés des républicains, car il paraît maintenant qu'ils sont empoisonnés. (*Entre Suzon.*)

SUZON. — Monsieur, voilà une lettre.

CRINET. — Voyons. (*Il lit.*) « Puisque par votre impardonnable négligence vous avez favorisé l'acquittement des anarchistes en ne votant pas contre eux, puisque votre voix les eût fait condamner, je suis obligé de vous apprendre qu'à dater de ce jour la fourniture de la maison du prince vous est retirée... Je vous avais pourtant prévenu, mais votre caractère

opiniâtre a prévalu sur les sages conseils d'un homme qui se disait votre ami et qui n'est plus que votre serviteur. » Signé, LECLERC.

C'est parfait... c'est au mieux, c'est trente mille francs jetés à l'eau... C'est un bénéfice de dix mille francs par an d'annulé, c'est agréable, et ça parce que je n'ai pas voulu me livrer au couteau des assassins, à cause de leur imbécile de procès... mais à quoi sert une révolution alors, puisqu'on y perd plus qu'on y gagne... c'est une révolution de coupe-gorge alors... Pour qu'une révolution soit bonne, il faut qu'on y gagne... A ce compte-là, les glorieuses sont un guet-apens, une infamie... Et moi qui les ai faites, les glorieuses... c'est une horreur.

JACQUES LOPIN. — Pardon, excuse, monsieur Crinet... si...

CRINET. — Allons... qu'est-ce encore, que veux-tu, toi?...

LOPIN. — Monsieur Crinet, notre bon maître à tous, vos ouvriers vous chérissent d'une manière flatteuse... mais, comme dit le Lyonnais, mourir en travaillant ou vivre en combattant.

CRINET. — Eh bien... après?... qu'est-ce que ça prouve, pourquoi n'es-tu pas à ton métier... à travailler, paresseux... fainéant?...

LOPIN.—Pardon, excuse, monsieur Crinet, mais, comme dit le Lyonnais, vivre en travaillant ou mourir en combattant... en combattant... et voilà.

CRINET. — Est-il bête celui-là... qu'est-ce qui te

parle de vivre et de combattre, va-t'en travailler, imbécile.

LOPIN. — Monsieur Crinet, les autres m'ont dit de vous dire que nous ne voulions plus travailler, à moins que vous nous donniez dix sous de plus par jour.

CRINET. — En voilà bien d'une autre? mais ces gueux-là sont fous.

LOPIN. — Nous pas des gueux... nous Français, citoyens, patriotes... nous savons nos droits... vivre en travaillant...

CRINET, *l'interrompant.* — Vos droits... vos droits... Qu'est-ce que ça veut dire vos droits? bêtes que vous êtes?

LOPIN. — Nous pas fous... nous travailleurs et vous oisifs... et les oisifs doivent payer les travailleurs, c'est politique.

CRINET. — Politique... politique... est-ce que des ouvriers doivent savoir ce que c'est que la politique?

LOPIN. — Ah! pour ça, monsieur Crinet, pendant les glorieuses, vous nous avez dit que les ouvriers devaient avoir des droits politiques... et que même c'étaient eux qui feraient la chose de la loi, et que pour lors, comme c'étaient eux qui faisaient la loi, ils la faisaient eux-mêmes, et pour se donner les douceurs de la vie... et c'est... pour la chose de vous obéir que vos ouvriers vous font la loi à vous-même, et veulent dix sous de plus ou sinon rien du tout, pas

de travail... et comme dit le Lyonnais, vivre en travaillant ou mourir en combattant... en combattant...

CRINET. — Ah, c'est comme ça... misérables? eh bien je vais aller chercher le commissaire, et puisque c'est une coalition, nous allons voir...

LOPIN. — Oui, monsieur Crinet... voyez voir, voyez voir... tous les hommes sont égaux... les oisifs et les travailleurs... Vous oisifs donner dix sous... nous travailleurs prendre les dix sous, et comme dit l'autre, vivre en travaillant ou mourir en combattant : vive l'Empereur...

CRINET. — Ah! je vais t'en donner du vive l'Empereur... Suzon, mon chapeau et ma canne, et vous en allez voir de belles... Il ne me manquait plus que ça, plus de fourniture, et augmenter les journées de mes ouvriers... c'est à n'y pas tenir! (*Il va pour sortir, entre Suzon égarée.*)

SUZON. — Ah! mon Dieu, les gendarmes, les gendarmes...

CRINET. — Ah, ah, messieurs les scélérats, nous allons voir... voilà les gendarmes, voilà les soutiens de l'ordre public; nous allons voir... Allons, Lopin, soyez raisonnable, et j'oublie tout... voyons... j'ai pitié de toi, et je ne te fais pas empoigner comme je le devrais.

LOPIN. — Rien du tout, comme dit le Lyonnais, vivre en travaillant ou mourir en combattant. Vous

oisifs, donner dix sous; nous, travailleurs, prendre les dix sous.

CRINET. — Eh bien! misérable, tant pis pour toi. (*Entrent les gendarmes.*)

CRINET, *au brigadier.*—Caporal, voilà un homme que vous allez arrêter; il est chef d'une coalition d'ouvriers. (*Avec suffisance.*) Je suis Crinet, négociant.

LE CAPORAL. — Pardon alors, mon bourgeois... mais c'est pas lui, c'est vous que j'arrête, puisque vous êtes M. Crinet.

CRINET. — Comment ça, moi... je suis Crinet, vous dis-je... Jean Crinet, négociant.

LE CAPORAL, *montrant un papier* : — C'est bien ça, mon bourgeois... Jean Crinet, bourgeois, huit jours de prison... condamné par la discipline... c'est pas long et on a des égards... du feu et de la chandelle, et on fait venir du dehors pour manger.

CRINET. — Comment, on pense encore à ça; et moi qui me croyais oublié...

LE CAPORAL. — Jamais... oublié... mon bourgeois, jamais.

LOPIN. — Monsieur Crinet, vos ouvriers...

CRINET. — Va-t'en... misérable,.. je te chasse,.. sors d'ici.

LOPIN *sort en disant :* — Mourir en combattant, ou vivre en travaillant.

CRINET, *avec une rage concentrée :* — Et voilà ce

que j'y gagne à cette belle révolution ; je perds une fourniture, je suis condamné à la prison ; mes ouvriers se coalisent... Faites donc des glorieuses. (*Au caporal avec dignité.*) Vous me permettrez, caporal, de faire mes adieux à ma famille, et de faire un paquet.

LE CAPORAL. — Oui, bourgeois.

CRINET. — Suzon, où est mon épouse?

SUZON, *sanglotant.* — Hi, hi, hi.

CRINET, *affectant le calme.* — Je vous reverrai, Suzon... je vous reverrai... Dieu ne m'abandonnera pas... Où est mon épouse?...

SUZON, *pleurant.* — Hi, hi, hi.

CRINET. — Ah çà, je te dis de ne pas te désespérer. (*Avec une amère ironie.*) Car je ne crois pas que ce soit ma tête qu'on veuille... pourtant on y va d'un train. Mais, encore une fois, où est mon épouse, Suzon?

SUZON. — Madame est au bain.

CRINET. — Mon épouse est au bain... pendant qu'on me traîne au cachot, qu'on me charge de fers! (*D'un air imposant.*) Où sont vos chaînes, caporal?

LE CAPORAL. — Oh, il n'y a pas de chaînes, mon bourgeois ; un fiacre...

CRINET. — Allons, je supporterai les tortures jusqu'au bout. Suzon, tu diras à mon épouse de m'envoyer du linge, des gilets de flanelle, des bonnets de coton, des serre-têtes, des couvertures, deux oreillers et un édredon ; du café au lait le matin ; à déjeuner à dix heures, à dîner à cinq, et un con-

sommé le soir. Adieu, Suzon, et dis à Malvina que je n'ai qu'un regret, celui de ne l'avoir pas embrassée avant de...

L'émotion le suffoque ; il cache sa tête dans ses mains. — Suzon se jette à ses pieds, inonde ses mains de larmes. Le caporal est attendri, les gendarmes sont attendris.

M. CRINET, *surmonte l'émotion et dit avec un calme sublime :* — Caporal... marchons...

Au moment où ils vont sortir, entre madame Crinet éplorée ; elle se jette dans les bras de son mari, et s'évanouit ; celui-ci s'échappe pour résister à cette scène attendrissante. — Suzon soutient sa maîtresse.

Apparait Régulus à la porte ; il jette un regard satanique et un éclat de rire méphistophélique sur les deux femmes.

FIN DE M. CRINET.

UN JEU DE GRANDE DAME.

JANVIER 1643.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Une vaste chambre à coucher d'ancien château. Devant la cheminée, dans un large et haut fauteuil est assis le père Royer ; il sommeille. Madeleine entre et le chapelain s'éveille).

LE PÈRE ROYER. — Je ne me trompe pas, c'est toi, ma vieille Madeleine?

MADELEINE. — Oui, monsieur le chapelain ; depuis dix ans que j'ai quitté l'hôtel de Paris pour venir ici au fond de l'Auvergne, vous m'avez reconnue encore.

LE PÈRE ROYER. — Et avec grand plaisir ; car tout le monde au souper m'a paru bien préoccupé, et tu pourras peut-être me dire pourquoi, au milieu de l'hiver, on m'a fait quitter tout à coup Paris, l'hôtel, ma petite chambre et mes études.

MADELEINE. — Mais je n'en sais rien, et j'ai été tout étonnée de vous voir arriver ; vous devez être harassé d'une pareille course à travers nos montagnes?

LE PÈRE ROYER. — Malgré la curiosité avec laquelle j'espérais une explication, je n'ai pas été fâché qu'on se retirât de bonne heure : et tu vois qu'en at-

tendant la visite de ma chambrière, j'avais cédé au sommeil ; cependant, cette grande chambre où la lumière de mon flambeau se perd, et qu'éclairent irrégulièrement les reflets de mon feu, me fait un singulier effet. Dis-moi donc aussi pourquoi tout ce bruit au château ?

MADELEINE. — Mais au contraire ; tout est tranquille aujourd'hui de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

LE PÈRE ROYER. — Écoute ce tumulte, ces voix, cette musique.

MADELEINE. — Oh ! on voit bien que vous n'êtes pas fait à la campagne, à notre vent dans nos cheminées, à nos grandes chambres, à nos longs corridors. Les premières années, quand le temps était mauvais comme aujourd'hui, je croyais toujours qu'il allait arriver quelque malheur. (*Elle dispose le lit du chapelaiu tout en parlant.*)

LE PÈRE ROYER. — Je commençe à concevoir la peur et les superstitions des campagnes.

MADELEINE. — Puis, vous vous doutez peut-être qu'il doit arriver quelque chose ?

LE PÈRE ROYER. — En aucune manière ; que veux-tu dire ?

MADELEINE. — Rien ; mais on a remarqué que M. le comte de Cavaros et madame la comtesse ont des airs de mystère ; le comte s'est enfermé plusieurs fois avec un jeune seigneur qui est ici depuis quelque temps ; il y a trois jours, il est arrivé deux amis du jeune seigneur et personne ne les connaît.

Notre jeune demoiselle, mademoiselle Hélène, paraît aussi toute occupée, toute singulière.

LE PÈRE ROYER. — Tu me parles de tout le monde, et tu ne me dis rien du secrétaire du comte, du jeune Godefroy.

MADELEINE. — M. Godefroy ? je ne le connais pas.

LE PÈRE ROYER. — Un jeune homme grand, blond, d'une figure charmante, fraîche et enjouée, qui est parti de Paris, il y a un an, avec toute sa famille.

MADELEINE. — Je me rappelle maintenant avoir entendu parler de lui, mais il n'est jamais venu ici.

LE PÈRE ROYER. — Jamais venu ici ?... et il ne m'a pas écrit ! et dans le peu de lettres que j'ai reçues du château, pas un mot de lui... voilà une étrange disparition... Écoute donc, Madeleine, est-ce que tu n'as pas entendu comme le bruit d'une cloche ?

MADELEINE. — J'ai l'oreille un peu dure, à la vérité, mais il n'y a pas d'autre cloche qu'on puisse sonner maintenant que celle de la grille d'entrée, et par un temps pareil je plaindrais celui qui serait dans la campagne ; c'est encore le concert de votre cheminée qui vous a fait croire cela.

LE PÈRE ROYER. — C'est singulier... est-ce que tu t'en vas ?

MADELEINE. — Oui, monsieur le chapelain, madame la comtesse m'a recommandé de ne pas causer, de vous laisser libre de bonne heure ; mais demain au matin je viendrai vous voir.

LE PÈRE ROYER. — Adieu, ma bonne vieille con-

LA COMTESSE. — Mais, chapelain, de quel monde venez-vous donc, et quels sont les insolents ?...

LE PÈRE ROYER. — Pardon, madame, personne ne m'a dit... Je n'ai parlé avec personne... (*Il s'arrête pour écouter.*)

LA COMTESSE. — Pourquoi vous interrompez-vous ainsi ?

LE PÈRE ROYER. — Pour la seconde fois j'ai cru entendre le bruit étouffé d'une cloche. Celle de la grille doit être couverte de neige... S'il y avait un voyageur, un malheureux...

LA COMTESSE. — Ce n'est guère probable ; en tout cas quelqu'un du château ouvrirait. Mais, je vous le demande encore, qui a pu vous faire croire que Godefroy ?...

LE PÈRE ROYER. — Mon Dieu ! je suis sans doute le seul coupable de cette erreur : tout le monde savait que ce jeune homme si bon, si naïf, aimait à l'adoration mademoiselle Hélène.

LA COMTESSE. — Personne de nous ne l'ignorait. Après ?

LE PÈRE ROYER. — J'avais entendu bien des fois M. le comte faire l'éloge de son esprit, de son cœur ; enfin, s'il faut vous l'avouer, j'avais cru remarquer de la part de mademoiselle Hélène une préférence qui me paraissait méritée.

LA COMTESSE. — Comment ! vous avez été dupe de cette comédie ?

LE PÈRE ROYER. — Une comédie ! madame la comtesse, une comédie ! Je ne comprends pas ?....

LA COMTESSE. — Quoi! vous n'avez pas vu que nous nous moquions tous de cette extravagante passion, de ce dévoûment fanatique; que cette prétendue préférence n'était qu'un jeu convenu pour obtenir quelques nouveaux actes de cette amusante folie?

LE PÈRE ROYER. — Un jeu! mais lui, madame, il était plein de sincérité et de bonne foi.

LA COMTESSE. — C'était justement là ce qui rendait cette plaisanterie plus divertissante.

LE PÈRE ROYER. — Quoi! mademoiselle Hélène et vous, madame la comtesse, vous l'avez permis? Mademoiselle Hélène s'est servie de sa beauté, de ses grâces, pour nourrir les illusions d'un malheureux, pour lui donner le vertige en le faisant monter, et le précipiter ensuite en le traitant de fou! Oh! que n'ai-je compris! je l'aurais éclairé, le pauvre enfant! quand, dans sa joie, il venait m'ouvrir son cœur et me dire tout ce qu'il y avait de grand, de généreux dans sa passion. Cette passion, c'était le plus pur de sa vie. Oh! qu'est-il devenu, qu'est-il devenu?

LA COMTESSE. — Je ne sais vraiment; en province les convenances sont plus impérieuses, cela ne pouvait durer ici; il aurait peut-être fini par se croire des droits. A Poitiers, où nous avons séjourné quelque temps, M. le comte l'a congédié avec une bonne somme d'argent.

LE PÈRE ROYER. — Oh! mon pauvre ami! mon pauvre Godefroy! comme il a dû souffrir!

MADELEINE *entre.*

LA COMTESSE, *étonnée.* — Vous ici, Madeleine? Que voulez-vous?

MADELEINE. — Je vous demande pardon, madame la comtesse, mais M. le chapelain ne s'était pas trompé en croyant entendre sonner à la grille. On a sonné encore, j'y ai été, et j'ai ouvert à un jeune moine qui fait pitié tant il est maigre et pâle; le pauvre frère, ne voyant venir personne, s'était assis contre la grille, et certainement le froid en aurait tué en une heure de plus forts que lui.

LA COMTESSE. — Enfin, que voulez-vous, avec tout ce bavardage?

MADELEINE. — Il demande à passer la nuit près du feu de la cuisine; j'ai voulu d'abord, à cause des ordres que vous avez donnés, avoir la permission de madame la comtesse.

LA COMTESSE. — C'est bien, qu'il reste, et retirez-vous dans votre chambre; je suis étonnée qu'il y ait encore du monde debout à cette heure; j'avais fait dire que je ne le voulais pas.

MADELEINE. — Je vais rendre la réponse au jeune moine, et je remonte chez moi, madame la comtesse. (*Madeleine sort.*)

LA COMTESSE. — Vous voyez que j'ai écarté tous les gens de la maison. Dans quelques instants, un enfant du village que j'ai gardé chez moi viendra vous prendre et vous conduira à la sacristie de la chapelle, où vous trouverez tout ce qui vous sera

nécessaire. Le comte et moi, le chevalier de Querdec, notre gendre, et ses témoins, nous vous attendrons à l'autel. L'heure s'avance ; dans quelques minutes mon petit messager sera chez vous. A tout à l'heure, mon père. (*Revenant sur ses pas.*) Pas de bruit en traversant les couloirs du château, l'enfant aura une lanterne sourde pour vous guider. A tout à l'heure. (*La comtesse sort. Le père Royer se laisse tomber dans son fauteuil en murmurant*) : « Si jeune *et si* malheureux ! »

SCÈNE II.

Cuisine du château. Le jeune moine est assis sous le manteau de la haute cheminée ; il tient une lettre à la main.

LE MOINE. — Querdec ! quels tristes adieux vous m'avez laissés ! Quand vous me disiez : « J'aime ! » quand je vous disais : « J'ai aimé ! » nous parlions de la même femme ! et c'est en quittant cette cellule, où je vous cachais, où votre amitié a ralenti pour moi *le pas* de la mort, que vous me révélez ce nom. Oh ! mon Dieu ! l'amitié même a été empoisonnée pour moi. Et me voilà au milieu d'eux, épuisé, anéanti, quand il me faudrait tant de courage et de force ! (*Sa tête se renverse contre l'angle du chambranle. Madeleine entre.*)

MADELEINE, *à part en le regardant de loin.* —

Pauvre jeune homme ! il a l'air d'un mort comme cela. (*S'approchant.*) Cela va-t-il un peu mieux, mon frère ? J'étais bien sûre que madame la comtesse ne s'opposerait pas à votre demande de passer la nuit ici.

LE MOINE. — Je la remercie, et vous aussi, ma brave femme.

MADELEINE. — Mais aussi quelle idée de vous mettre en route par un pareil temps et à une telle heure ? Est-ce pour une affaire de votre couvent que vous faites un semblable voyage ?

LE MOINE. Non, c'est pour une affaire qui ne regarde que moi.

MADELEINE, *tout en faisant quelques apprêts pour le souper.* — Il faut que ce soit quelque chose de bien important.

LE MOINE. — Ne vous donnez pas tant de peine pour moi, ma digne femme ; je ne boirai qu'un verre d'eau.

MADELEINE. — Comment ! vous ne prendrez rien ? Oh ! si je vous sers ici, je vous en demande bien pardon ; mais c'est que tout le monde est couché.

LE MOINE. — Mais vous m'avez dit que vous veniez de voir la comtesse.

MADELEINE. — Oui, elle, c'est différent. Je craignais de ne pouvoir lui parler ; j'ai été avec bien de la précaution à son appartement, je n'y ai trouvé que mademoiselle Hélène.

LE MOINE, *d'une voix étouffée.* — Hélène !

MADELEINE. — Oui, la fille de la maison ; elle était

là, qui avait plutôt l'air de s'habiller que de se préparer à se coucher, et elle m'a dit que madame la comtesse était dans l'appartement du chapelain.

LE MOINE. — Vous avez un chapelain ici?

MADELEINE. — Non, c'est celui de l'hôtel de Paris que l'on a fait venir depuis quelques heures seulement.

LE MOINE. — Il y a une chapelle au château?

MADELEINE. — Oh! oui, elle est très-bien, avec de très-beaux ornements; s'il faisait jour vous la verriez, là, à l'aile gauche.

LE MOINE. — Vous avez du monde en ce moment?

MADELEINE. — Nous avons le chevalier de Querdec et deux seigneurs de ses amis. (*Le moine laisse tomber sa tête dans ses deux mains.*) Vous êtes bien fatigué! Au lieu de passer la nuit sur cette chaise, comme vous me l'avez demandé, pourquoi ne prenez-vous pas mon lit? Moi, je veillerai ici.

LE MOINE. — Ma chère dame, je suis plus habitué que vous à la fatigue; je resterai.

MADELEINE. — Allons, ce n'est pas raisonnable; du moins, voilà du bois. Je laisse la table servie dans un coin... Vous remettrez-vous en route demain?

LE MOINE. — Dieu le sait!

MADELEINE. — Tâchez de vous reposer, et prononcez le nom de la vieille Madeleine dans vos prières.

LE MOINE. — Les malades prient avec plus d'ardeur, et je prierai pour vous. (*Madeleine sort. Le moine reste quelque temps immobile et les mains jointes; puis il se lève, et, malgré la peine qu'il*

éprouve à marcher, il se promène en se soutenant aux meubles.) Je ne puis rester en repos... Mon Dieu, j'ai obéi à l'instinct qui m'a poussé ici... Ce jour est-il vraiment celui que vous avez remarqué?.... Suis-je venu pour un crime?... Quelle est cette lumière qui brille à travers les vitraux? C'est la direction de la chapelle! c'est aujourd'hui !... c'est aujourd'hui!.... (*Il tombe à genoux.*). Dieu puissant, ne m'abandonnez pas! Dieu juste, inspirez moi!



SCÈNE III.

Petite sacristie près de la chapelle du château. Le père Royer entre suivi d'un jeune enfant.

LE PÈRE ROYER. — Est-ce bien ici que l'on t'a dit de me mener?

L'ENFANT. — Oh! cette fois je ne me trompe pas. Voici les livres. Dans cette armoire sont les habillements.

LE PÈRE ROYER. — Mais qu'as-tu donc, mon petit? Tu es tout tremblant. A peine si tu peux parler.

L'ENFANT. — Je n'ai jamais été levé si tard.

LE PÈRE ROYER. — Tu es fatigué, pauvre enfant; tu as envie de dormir?

L'ENFANT. — Non, je crois plutôt que j'ai peur.

LE PÈRE ROYER. — Peur, et de quoi?

L'ENFANT. — Je ne savais pas encore comme il

fait noir, la nuit, dans un château, et j'ai toujours entendu dire que minuit est une mauvaise heure.

LE PÈRE ROYER. — Remets-toi, regarde autour de toi ; tu vois bien qu'il n'y a ici rien d'inconnu, rien de dangereux.

L'ENFANT. — Mais tout à l'heure, quand nous avons détourné là-bas, au bout, en passant devant les communs, est-ce que vous n'avez pas vu une grande figure qui nous regardait aller ?

LE PÈRE ROYER. — Je l'ai aperçue ; c'était sans doute quelqu'un de la maison.

L'ENFANT. — Je les connais tous ; et quand nous l'avons eu dépassé, il a quitté la muraille et nous a suivis de loin.

LE PÈRE ROYER. — Tu l'as vu nous suivre ?

L'ENFANT. — Non, je n'ai pas osé regarder ; mais j'ai entendu sa marche.

LE PÈRE ROYER. — C'était le bruit que nous faisions nous-mêmes.

L'ENFANT. — Oh ! non, car vous marchiez vite, moi, encore davantage ; et lui, c'étaient des grands pas lourds. (*Il pousse un cri.*) Ah ! le voilà ! le voilà ! (*L'enfant se réfugie avec terreur derrière le père Royer qui regarde entrer le jeune moine.*)

LE MOINE, *s'approchant.* — Mon père, pour la cérémonie que vous allez célébrer, vous avez besoin d'un aide plus entendu que cet enfant. (*Il sourit tristement à l'enfant et lui tend la main ; l'enfant cache sa tête dans la robe du chapelain.*) Vous avez besoin de quelqu'un ; me voici.

LE PÈRE ROYER. — Qui donc êtes-vous? sous ces traits flétris... ce front dégarni...

LE MOINE, *vivement.* — Je suis frère Eusèbe, mon père; mais hâtez-vous, on se dirige vers la chapelle; il ne faut pas les faire attendre, revêtez vos ornements, je vais préparer les vases et les livres.

Le père Royer se revêt de l'aube et passe l'étole; pendant ce temps le moine marque avec des signets dans le Missel les passages qui devront être dits par l'officiant.

LE PÈRE ROYER, *regardant un instant la page où il s'arrête.* — Savez-vous que c'est un mariage que nous allons célébrer?

LE MOINE. — Je le sais! voyez. (*Il lui montre les signets.*)

LE PÈRE ROYER. — Mais pourquoi mettez-vous un signet à cette page? (*Indiquant avec le doigt :* Prière pour un chrétien à l'agonie.)

LE MOINE. — Qui sait? c'est un passage qui doit toujours être marqué.

LE PÈRE ROYER. — Vous souffrez, mon fils; vous êtes mourant. Pourquoi ne pas me dire, God...

LE MOINE, *vivement.* — Tout est prêt, mon père, et moi aussi. (*A l'enfant.*) Reste ici, mon enfant, et n'aie plus peur; je n'ai jamais fait de mal à personne.



SCÈNE IV.

La chapelle du château. (Hélène et le chevalier de Querdec sont agenouillés sur deux siéges près des marches de l'autel. Le comte et la comtesse de Cavaros sont à gauche un peu en arrière de leur fille ; deux seigneurs qui servent de témoins sont à droite derrière le chevalier ; le moine est agenouillé sur la première marche. La chapelle n'est éclairée que par les cierges de l'autel et par deux autres cierges qui brûlent devant les futurs époux. Le père Royer officie et lit les formules de l'église. Il bénit l'anneau.)

LE COMTE, *bas à la comtesse.* — Quel est donc ce clerc qui assiste le père Royer?

LA COMTESSE. — Je l'ignore ; il ne devait y avoir près de lui qu'un enfant du village ; mais c'est sans nul doute un jeune frère dont il est sûr.

Moment de silence. Le père Royer bénit la pièce de monnaie.

LE COMTE, *bas à la comtesse.* — Est-ce faiblesse ou le drôle est-il gris? il ne peut se tenir sur les genoux. Voyez donc, il est obligé de temps en temps de s'appuyer sur ses mains.

Le père Royer interrompt la cérémonie religieuse pour donner aux époux les exhortations accoutumées ; à ce moment le jeune moine se lève, monte à l'autel, et se tournant vers les assistants, il dit d'une voix grave :

LE MOINE. — Ces derniers avis que le prêtre donne à la jeune fille, c'est moi qui vous les donnerai.

LE COMTE. — Qui êtes-vous donc?

LE MOINE. — Comte, un homme revêtu du carac-

tère qui donne le droit de parler de cette place.

LE PÈRE ROYER. — Mon frère, mon enfant, qu'allez-vous faire ?

LE MOINE. — Ce droit, mon père, je le paye de ma vie. (*Tumulte de voix qui crient : « Nous ne le souffrirons pas ! »*)

LE MOINE. — Écoutez ! car je suis Godefroy, Hélène ; chevalier de Querdec, je suis Eusèbe. (*Les femmes restent stupéfaites.*)

LE CHEVALIER DE QUERDEC. — Vous, mon sauveur, mon ami !

LE MOINE. — Écoutez, comte et comtesse de Cavaros, car vous avez joué avec l'âme d'un malheureux jusqu'à y faire naître des pensées de meurtre et de vengeance. (*Le comte et les témoins se pressent autour d'Hélène.*) Mais il s'est réfugié vers Dieu et Dieu l'a récompensé en lui envoyant la maladie qui ruine et qui consume. Voyez. (*Il rejette en arrière son capuce ; à la vue de ce visage décharné et d'où la vie se retire, Hélène cache sa tête dans ses mains ; le père Royer verse des larmes.*) Hélène, vous avez peur de votre ouvrage.

LE CHEVALIER DE QUERDEC. — Répondez, oh ! répondez, madame la comtesse, vous connaissez cet homme, il a vécu avec vous ; répondez, Hélène.

LE MOINE. — Le nom que dans nos longues confidences je n'avais pas prononcé, j'ai voulu vous l'apprendre moi-même en venant remplir un dernier devoir. Hélène, il fallait vous réconcilier avec vous-même ; voilà pourquoi je suis venu, voilà pourquoi

la fièvre m'a soutenu pendant ma longue marche, et a protégé ma dernière nuit contre le froid et la neige. (*Il s'arrête un instant, épuisé par l'effort qu'il a fait, et s'appuie du coude sur l'autel.*) Je ne suis venu, Hélène, que pour vous apporter de bonnes paroles... Pardon, la respiration me manque. (*Au père Royer.*) Mon père, dites les dernières prières que j'ai marquées... Hélène, vous ne saviez ce que vous faisiez en faisant tant de mal. (*Le père Royer lit d'une voix altérée les prières des agonisants.*) Dieu vous a pardonné, et il vous le témoigne en retirant de la terre la seule personne qui pût vous accuser, et en appelant à lui une âme de plus pour prier pour vous. Hélène, du haut de cet autel où je suis monté par vous et pour vous, je vous pardonne et je vous bénis.

Il se relève pour étendre ses mains sur Hélène, mais la force le trahit, il tombe le visage en avant, et, dans le silence de tous, on entend comme un coup de tonnerre, le bruit de son front qui se brise sur le marbre ; le corps roule jusqu'aux pieds d'Hélène, qui se jette dans les bras de sa mère : le père Royer cherche un reste de vie dans le cadavre du jeune moine.

LE CHEVALIER DE QUERDEC, *se plaçant devant Hélène.* — C'est vrai! tout cela est vrai! (*Silence... Se retournant vers ses témoins.*) Partons, messieurs!

FIN D'UN JEU DE GRANDE DAME.

CORNÉLIE DU HAUT-PONT.

1815.

SCÈNE PREMIÈRE.

Riche cabinet à Londres. Le marquis de R..., émigré français, est assis en face de la cheminée et lit le journal ; une porte au fond s'ouvre, et son fils Édouard s'avance doucement derrière lui.

LE MARQUIS DE R..., ÉDOUARD.

LE MARQUIS, *regardant dans la glace.* — Je te vois, Édouard.

ÉDOUARD, *s'avançant.* — Tu ne te mettras plus en face de la glace pour lire ton journal.

LE MARQUIS. — Pourquoi cela ?

ÉDOUARD. — Cette glace m'a trahi.

LE MARQUIS. — Que voulais-tu donc ?

ÉDOUARD. — Te surprendre en t'embrassant pour te dire bonjour.

LE MARQUIS. — Est-ce que je ne t'attendais pas ? Vois, neuf heures cinq minutes.

ÉDOUARD. — Ah ! je suis un peu en retard ce matin.

LE MARQUIS. — Assieds-toi ! Qu'as-tu fait hier soir ?

ÉDOUARD. — J'ai été chez lady Delwill.

LE MARQUIS. — C'était la première fois ?

ÉDOUARD. — Oui.

LE MARQUIS. — As-tu réussi?

ÉDOUARD. — Je ne sais; mais à la fin de la soirée j'ai été bien gai, bien fou.

LE MARQUIS. — C'est bon signe.

ÉDOUARD. — Après l'opéra plusieurs visites sont arrivées, et alors j'ai fait une sottise.

LE MARQUIS. — Toi, mon pauvre garçon!

ÉDOUARD. — Eh! mon Dieu, oui, moi! on a joué et j'ai joué.

LE MARQUIS. — Ah! j'en suis fâché.

ÉDOUARD. — J'ai perdu.

LE MARQUIS. — je suis fâché que tu aies joué, as-tu besoin d'argent?

ÉDOUARD. — Non; mais j'ai regret d'avoir fait une chose que tu désapprouves.

LE MARQUIS. — Tu as raison, le jeu... (*Un domestique entre.*) Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE. — On demande à parler à monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Vous savez bien que de neuf heures à dix je ne reçois personne. Qui est-ce?

LE DOMESTIQUE. — Une femme que je ne connais pas; elle est très-simplement vêtue et paraît très-émue.

LE MARQUIS. — Je regrette de faire attendre cette femme; mais dites-lui que cette heure, tous les jours, est consacrée à mon fils, présentez mes excuses. (*Le domestique sort. A Édouard.*) Qui te fait sourire, mauvais sujet?

ÉDOUARD. — Cette visite... elle intéresse Benoît... Je suis sûr que cette femme est jolie.

LE MARQUIS. — Eh bien! monsieur! vous raillez votre père?

ÉDOUARD. — C'est pour te faire oublier la gronderie que tu commençais.

LE MARQUIS. — Par saint Georges, c'est vrai; et vous êtes rentré tard?

ÉDOUARD. — Très-tard.

LE MARQUIS. — Deux heures?

ÉDOUARD. — Quatre heures.

LE MARQUIS. — Alors pourquoi t'es-tu levé si matin?

ÉDOUARD. — Fallait-il ajouter à ma faute de cette nuit le tort de te faire attendre ce matin mon bonjour?

LE MARQUIS. — Méchant enfant! tu me câlines comme une mère.

ÉDOUARD. — Est-ce que tu n'as pas été mon père et ma mère en même temps?

LE MARQUIS. — Oui, j'ai besoin de penser que ta mère est morte en te mettant au monde; que dès lors tu as été tout pour moi dans cet exil où m'ont retenu des divisions de famille, loin de la France qui a passé à travers cette liberté que j'avais rêvée, mais qu'ensanglantèrent bientôt de déplorables excès, et qui, depuis, guidée par un puissant génie, s'est enrichie d'une gloire dont je gémis de n'avoir pas pris ma part; j'ai besoin de me rappeler que je t'ai pleuré comme perdu quand tu fus enlevé par ces

comédiens ambulants qui t'avaient volé à ta nourrice ; j'ai besoin de tous mes souvenirs pour m'excuser de tant te gâter.

ÉDOUARD. — Est-ce que je suis bien mauvais ?

LE MARQUIS. — Oh ! non ; tu as du cœur et de l'âme, et tu aimes ton père.

ÉDOUARD. — Je te le prouve en te laissant recevoir ta visiteuse ; j'entre là, dans ton cabinet ; je vais repasser notre duo. Sais-tu ta partie de basse ?

LE MARQUIS. — Mais pas mal.

ÉDOUARD. — Je veux que ton ténor soit digne de toi. Adieu.

LE MARQUIS. — Adieu. (*Il sonne. A Benoît qui se présente.*) Faites entrer la personne qui attend.

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE R..., CORNÉLIE DU HAUT-PONT.

LE MARQUIS, *allant au-devant de Cornélie, qui se soutient à peine.* — Remettez-vous, madame, vous paraissez bien émue. (*Il lui indique le fauteuil qu'occupait Édouard.*) Asseyez-vous, je vous prie.

CORNÉLIE. — Je vous demande pardon, monsieur, de n'être pas plus maîtresse de moi.

LE MARQUIS. — Ne vous pressez pas, madame, ne vous tourmentez pas... (*Moment de silence.*)

CORNÉLIE. — Me voici mieux.

LE MARQUIS. — A qui ai-je l'honneur de parler?

CORNÉLIE. — Si votre domestique, tout préoccupé de mon trouble, n'avait oublié d'annoncer mon nom, vous sauriez déjà...

LE MARQUIS. — Quel est donc ce nom, madame?

CORNÉLIE. — Cornélie du Haut-Pont.

LE MARQUIS. — Ce nom me rappelle en effet un triste souvenir; c'est celui d'une femme condamnée en vingt ans de déportation pour rapt d'un enfant.

CORNÉLIE. — C'est un nom que vous avez souvent maudit.

LE MARQUIS. — Cet enfant enlevé, c'était le mien, mon fils.

CORNÉLIE. — Et cette femme, c'est moi.

LE MARQUIS, *avec un mouvement.* — Vous!

CORNÉLIE. — Ah! je l'avais bien pensé; vous ne voudrez pas m'écouter. (*Le marquis se remet.*) Oui, monsieur le marquis; moi, condamnée, ayant subi le supplice, mais non coupable.

LE MARQUIS, *se levant.* — Je ne voudrais pas avoir l'air de punir encore une faute déjà expiée; cependant je ne puis que m'étonner d'une visite... (*Cornélie cache ses larmes.*) Si c'est pour quelques secours, tout étrange que soit le choix que vous faites de moi... (*Il s'avance vers un secrétaire.*)

CORNÉLIE, *se rappelant.* — Monsieur, monsieur, je ne vous demande pas d'argent.

LE MARQUIS, *s'arrêtant.* — Que voulez-vous donc?

CORNÉLIE. — Qu'une demi-heure vous m'écoutiez sans haine, sans prévention.

LE MARQUIS. — Je ne sais ce que vous espérez de cet entretien; mais je n'ai jamais été dur envers personne; je vous écoute.

CORNÉLIE. — De toute la funeste affaire que je viens vous rappeler, tout ce que vous avez su c'est le crime dont je fus accusée, ma condamnation, mon départ pour Botany-Bay; j'ai donc bien des révélations à vous faire, bien des causes à vous expliquer.

LE MARQUIS. — Je vous ai promis de vous écouter.

CORNÉLIE. — Lorsqu'il y a vingt-deux ans, vaincu dans vos efforts pour une sage liberté, effrayé par les premiers orages de la révolution française, et surtout par le rôle violent que déjà avait choisi votre frère Henri, vous quittiez avec votre jeune femme votre riche et beau domaine de R..., en Lorraine; quand, pour faire à votre pays de plus solennels adieux, vous vîntes tous deux, la nuit, avant de passer la frontière, prier dans la chapelle souterraine de notre belle abbaye de Remiremont, vous ignoriez que, parmi les jeunes pensionnaires qui priaient pour leurs compatriotes prêts à s'exiler, il y en avait une qui se présenterait un jour devant vous?...

LE MARQUIS. — Vous êtes de ma province, de Remiremont?

CORNÉLIE. — Moi, je vous connaissais comme le petit connaît toujours le grand; je pleurais de voir pleurer madame la marquise; et en jetant un dernier regard vers l'autel, elle me vit et me tendit la main.

LE MARQUIS. — Henriette a touché votre main ?

CORNÉLIE. — Vous le dirais-je si j'étais coupable?

LE MARQUIS. — Continuez, je vous prie.

CORNÉLIE. — Un an après je quittai le couvent pour me marier à un de mes cousins, avocat à Nancy ; mais les malheurs que vous aviez fuis nous atteignirent : mon père fut condamné et exécuté, nos biens confisqués ; obligé de fuir, mon mari m'emmena à Paris. Tous ses efforts pour relever notre petite fortune furent inutiles. S'il a succombé aux tentations de la pauvreté, soyez indulgent, monsieur ; c'est un si pesant fardeau que la misère ! et il faut l'avoir porté, et longtemps, et sans espoir, pour savoir ce qu'il renferme d'envieuses indignations et de mauvaises pensées. Ce fut dans un de ces jours de détresse qu'il rencontra M. Henri, votre frère ; il lui raconta nos malheurs et reçut quelques secours, puis il le revit dans de longues conférences, et là le crime qui m'a perdue fut résolu...

LE MARQUIS. — Madame, vous outragez la mémoire de mon frère.

CORNÉLIE. — Tenez, voyez ces papiers : ils sont bien vieux, bien fatigués ; mais ils sont mon trésor, car ils feront croire à ce que je dis, moi, malheureuse revenue de Botany-Bay... Oh ! prenez-les, parcourez-les, pendant que je vous parle ; nous en aurons plus de confiance, moi à vous parler, vous à m'entendre... Quand il eut été convenu qu'on ferait disparaître le seul héritier des biens de madame la

marquise de R..., quand M. Henri put penser que votre double désespoir d'une femme et d'un enfant perdus vous jetterait dans quelques-unes de ces périlleuses aventures que tentaient alors les Français émigrés, et qu'ainsi lui serait livrée sa fortune qu'il faisait garder sous le séquestre, notre départ fut décidé. (*Montrant au marquis une des lettres qu'il tient dans ses mains.*) Celle-ci, monsieur, lisez celle-ci, et vous verrez si j'étais étrangère à tous ces sinistres projets.

LE MARQUIS, *lisant les lignes qu'elle lui indique du doigt.* — Oui, vous ne saviez rien encore.

CORNÉLIE. — Dans ce pays nos ressources furent bientôt épuisées; sans doute les promesses faites étaient ajournées jusqu'à l'accomplissement du crime. (*Le marquis la regarde avec étonnement.*) Oh! j'ai dit crime, car c'est un crime d'ôter un enfant à sa famille. Par excès de misère, peut-être aussi pour mieux exécuter son projet, mon mari s'attacha comme régisseur à une troupe de comédiens de province. Dans nos misérables courses, exposée à toutes les privations, entourée de gens qui ne pouvaient même comprendre mes plaintes, car moi, je ne parlais pas anglais, je devins mère; et, contre le caractère aigri, tourmenté de mon mari, j'eus un consolateur pendant quelques jours.

LE MARQUIS, *avec intérêt.* — Vous avez perdu votre enfant.

CORNÉLIE. — C'est ici, monsieur, que j'implore toute votre attention.

LE MARQUIS. — Vous le voyez, ma pauvre dame, je vous écoute, car vous avez beaucoup souffert.

CORNÉLIE. — Un jour, mon mari était encore plus sombre qu'à l'ordinaire; malgré la crainte qu'il m'inspirait, je fus forcée de lui dire que je n'avais que des haillons sans chaleur pour couvrir mon fils (c'était un fils, monsieur), et que la saison était bien rigoureuse. « Il est temps que tout cela finisse, — me répondit-il d'un air farouche, — et cela va finir, et bientôt. — C'est donc un bonheur qui nous arrive? — me hasardai-je à lui demander. Il répondit encore : — Oui, un bonheur! » Puis, pendant une heure, plus une parole ne fut échangée entre nous. De temps en temps, pour distraire l'enfant, je le faisais sauter dans mes bras, et je chantais à voix basse; mon mari se promenait à grands pas dans la chambre, et souvent s'arrêtait devant la croisée pour regarder l'heure au cadran d'une tour voisine. Au bout d'une heure : « Vous paraissez bien inquiet, — lui dis-je; — vous attendez quelqu'un? — Oui, j'attends, et on ne vient pas. Cependant de l'heure qui va s'écouler dépend notre sort. Tout en parlant, il marchait toujours. — Pourquoi vous le cacher? — reprit-il un instant après; — il est quatre heures, à cinq je partirai pour la France. — Seul? — Pas avec vous du moins. — Et moi? — Vous resterez et ne manquerez de rien. (Malgré moi, j'avais peur.) Ce que je vais vous dire, vous le sauriez bientôt; j'aime donc autant vous l'apprendre. Dans une heure je pars et j'enlève le fils du marquis de R...,

que je vais conduire à son oncle, M. Henri. C'est cet enfant que j'attends, qu'une femme sûre doit m'apporter ici. A une demi-lieue de la ville, une chaise de poste est prête pour nous, mais ne nous attendra que jusqu'à cinq heures et demie. Passé cette heure, tout est perdu. » J'étais restée muette, les yeux attachés sur lui, et ne perdant aucun de ses mouvements.

Enfin j'osai dire : « Mais c'est une action horrible ! » Il s'arrêta, les bras croisés devant moi, et me cria : « Avez-vous faim et votre fils a-t-il froid ? » Le silence recommença. L'horloge de la tour sonna quatre heures et demie ; nos regards que nous avions portés tous deux instinctivement sur le cadran se rencontrèrent. « Marche, marche, aiguille maudite, — dit-il à l'horloge, — ta rapidité ne m'enlèvera *rien*. A cinq heures je partirai toujours avec un enfant. » Je le regardais épouvantée : « Oh ! vous me comprenez bien, — ajouta-t-il ; — quand M. de R... élèverait notre fils... Ne me répondez rien ! je ne veux rien entendre ! » Je n'avais rien répondu qu'un : *Ah !* mon Dieu ! et tout en continuant à ne pas le perdre de vue, sans presque faire un mouvement, je donnai le sein à mon fils pour qu'il me tînt de plus près. Le cadran marquait cinq heures moins un quart, et tous mes membres tremblaient. Si j'ai été coupable, monsieur, ce fut alors ; car je priai pour que l'enfant que je ne connaissais pas fût livré à la place du mien... Il écouta en serrant les dents si quelqu'un montait l'escalier, et moi j'écoutais plus

que lui. Il n'y avait plus que cinq minutes à compter, je ne voulus pas, je n'osai pas attendre une lutte, et, à un instant où en se promenant toujours il s'éloignait de moi, je me levai et j'entrai dans une seconde chambre. La porte était refermée, mon fils posé à terre, et j'amassais déjà les meubles devant la porte avant qu'il se fût aperçu de mon mouvement. Je l'entendis bondir vers la porte, l'ébranler, et d'une voix étouffée il criait : « Cornélie! Cornélie! malheureuse! » J'entassai encore plus de meubles; il essaya des clefs dans la serrure. J'avais tout mis devant la porte; je relevai mon fils, et en le pressant contre moi à avoir peur de l'étouffer, j'allai m'accroupir dans le coin le plus éloigné de la chambre. Tout à coup il s'arrêta, et je l'entendis courir à la porte extérieure. L'horloge sonna; tout était devenu et resta silencieux pendant quatre heures entières. *Oh! jamais je n'ai eu si froid!* J'attendis en prêtant l'oreille. Enfin, rassurée, je travaille à m'ouvrir un passage, soulevant à grand'peine maintenant les objets dont je n'avais pas senti le poids. J'entrai dans la chambre : personne! Je remerciai Dieu. Mais mon enfant était transi; moi j'avais faim, et il n'y avait là ni pain, ni bois, ni argent. Vous n'avez peut-être jamais compris, monsieur le marquis, qu'on pût se résoudre à mendier; je m'y résignai cependant sans peine, tant la honte me paraissait plus légère que le malheur dont j'avais été menacée. A travers l'escalier tortueux, dans une profonde obscurité, d'une main tenant la pauvre créature toute froide,

de l'autre m'appuyant à tâtons contre le mur, je descendis à pas lents et mal assurés ; j'arrivai à la rue, et j'y fis quelques pas, bien décidée à tendre la main au premier passant. Mais tout à coup des hommes en embuscade se jetèrent sur moi, m'arrachèrent mon enfant, et malgré mes cris m'entraînèrent après eux.. A la foule que ma résistance attirait, ces hommes disaient quelques mots anglais, et la foule semblait alors me maudire : j'en ai vu qui me montraient le poing et plusieurs femmes voulurent se jeter sur moi : j'étais folle. C'est en prison, monsieur, qu'on me menait, et le lendemain un interprète vint m'annoncer que j'étais accusée de rapt sur le fils de M. le marquis de R... En vain je protestai de mon innocence ; ce que je pus dire pour me justifier ne servit qu'à faire voir que j'avais eu connaissance du complot. Mon mari était parti, emportant la proie qu'on lui avait enfin amenée : j'étais inconnue de tout le monde dans cette ville où nous n'étions que depuis deux jours : la nourrice de l'enfant enlevé, soit par une erreur involontaire, soit pour échapper à la responsabilité qui pesait sur elle, reconnut son enfant dans celui qu'on lui présenta ; et cet enfant, je vous le jure, c'était le mien, mon fils, que je n'avais pas quitté un instant... Oh !... vous ne m'écoutez plus !

LE MARQUIS. — Depuis quelques instants, madame, j'ai regret à l'intérêt que vous m'aviez inspiré ; je ne vous crois plus.

CORNÉLIE. — Mais lisez ces papiers, monsieur ; ils vous apprendront qu'avant la mort de votre frère

mon mari avait succombé, et que l'enfant enlevé n'avait pas survécu aux fatigues et aux privations du voyage.

LE MARQUIS. — Brisons là-dessus, madame; vous m'apportez en preuve la correspondance d'un homme que vous-même accusez d'un crime.

CORNÉLIE. — Mais vous connaissez l'écriture de votre frère?

LE MARQUIS. — Oseriez-vous m'affirmer qu'il n'y a pas eu là de faussaire... Je puis me laisser aller à un mouvement de pardon généreux, mais je ne consens pas à être la dupe d'une grossière intrigue.

CORNÉLIE. — Monsieur le marquis, vous pouvez m'accabler, mais prenez garde : vous m'avez dit que vous n'aviez été dur envers personne. Je suis une femme sans famille, sans appui; je suis étrangère dans ce pays où votre nom est en honneur; on dit que je suis flétrie, et vous supposez que seule, sans droit, sur une fable, j'oserais contre l'honorable marquis de R... invoquer la justice!

LE MARQUIS. — Invoquer la justice! oh! non, mais jeter le trouble dans le cœur d'un père et d'un fils dont on vous a redit la mutuelle affection, les effrayer par de prétendues preuves et faire acheter votre silence et votre départ.

CORNÉLIE. — Acheter! ah! tout n'est pas fini quand on a subi un arrêt même non mérité. Acheter! j'ai donc parlé d'argent? j'ai donc dit que je vous vendrais mon fils?

LE MARQUIS. — Madame, je ne crains rien de vous :

vous n'obtiendrez rien de moi ; ainsi nous n'avons plus rien à nous dire.

CORNÉLIE. — Vous voulez me renvoyer ! mais je ne partirai pas avec mépris.

LE MARQUIS. — Cette scène me fait mal, madame ; laissez-moi.

CORNÉLIE. — Oh ! assez de douleurs et de honte : je n'en veux plus ; ne me repoussez pas, je vous en supplie à genoux. (*Elle tombe à ses pieds.*)

LE MARQUIS, *reculant et rentrant dans son appartement.* — C'est donc à moi de vous céder la place.

Cornélie laisse tomber sa tête dans ses mains et sanglote, renversée sur un fauteuil ; enfin elle se relève pour se retirer, mais elle aperçoit un portrait d'Édouard enfant ; toute son attention s'y attache ; elle essuie ses yeux, doute, étudie et retourne la tête au bruit que fait Édouard en ouvrant la porte du cabinet où il était entré.



SCÈNE III.

CORNÉLIE, ÉDOUARD.

Édouard s'arrête, et sans le perdre des yeux elle étend le doigt vers le portrait et dit :

CORNÉLIE. — Vous ? (*Édouard fait un signe affirmatif.*) Pourquoi aujourd'hui si pâle ?

ÉDOUARD. — J'ai tout entendu.

CORNÉLIE. — Vous êtes...

ÉDOUARD. — Édouard de***.

CORNÉLIE. — Moi, je l'appelais Charles. (*Elle reste à la même place, sans oser approcher, et toute à sa contemplation.*)

ÉDOUARD. — Je suis venu, madame, parce qu'après ce que vous a dit M. de R..., moi aussi j'ai à vous parler. J'ai l'habitude de croire aux idées et aux sentiments de mon père bien plus qu'aux miens. Cependant j'admets qu'il se trompe cette fois, et que le titre que vous réclamez vous appartienne ; qu'espérez-vous? Puis-je vous aimer, vous que je n'ai jamais vue, dont le nom m'était inconnu, ou n'était venu à mon oreille qu'avec le souvenir d'un crime odieux? Je vous le demande, puis-je vous aimer?

CORNÉLIE. — Ah! grâce, monsieur Édouard, grâce! Ce que vous dites là est bien plus terrible que ce que disait M. le marquis. (*Elle retombe sur le fauteuil.*)

ÉDOUARD. — Je ne veux pas, madame, vous affliger inutilement ; mais, depuis que j'existe, M. R... a veillé sur ma vie, sur mon éducation, sur mon bonheur, et jamais affection ne fut plus intelligente et plus tendre.

CORNÉLIE, *en sanglotant.* — Je le remercie, je le remercie!

ÉDOUARD. — Ceux qui savent comme il a formé mon cœur vous diront que, si je parle, je ne pense ni à son rang, ni à sa fortune : je l'aime parce qu'il

est pour moi le plus éclairé, le plus affectueux des pères et des amis.

CORNÉLIE. — On m'avait dit là-bas qu'il était noble et bon.

ÉDOUARD. — Malgré votre pauvreté, malgré vos malheurs, le ciel m'en est témoin, si vous eussiez été pour moi bonne mère comme il a été bon père, le roi d'Angleterre serait venu me réclamer, je lui aurais dit : « Je reste où est mon cœur? »

CORNÉLIE. — Que cela me fait de bien de vous entendre parler ainsi!

ÉDOUARD. — Mais vous comprenez, madame, il n'y a jamais eu rien entre nous.

CORNÉLIE. — Si le premier sourire de mon fils n'a pas été pour moi, c'est que, pour avoir voulu le sauver, on m'a jetée dans un cachot; si je n'ai pas soutenu ses premiers pas, c'est qu'un vaisseau m'emportait pour un exil de vingt ans. Il y a une heure, M. le marquis me disait que j'avais beaucoup souffert; mais il ne sait rien de mes peines. Est-ce qu'il a pu entrevoir de la pensée mes jalousies, mes colères maternelles, quand sur ma paille je songeais que mon fils prenait un autre lait que le mien, qu'il recevait d'autres caresses; et mon désespoir quand, me cachant la tête sur mon grabat pour ne plus voir la réalité, je lui criais son nom pour qu'il me répondît, le mien pour qu'il pût l'apprendre? Et mon départ! cette terre où j'avais tant souffert, comme je l'ai regardée longtemps, comme j'ai cru tout perdu encore quand elle a disparu! Pensez, pauvre jeune

homme, à ceux avec qui j'étais mêlée. Eh bien! ces femmes perdues me repoussaient d'elles en m'appelant : « Voleuse d'enfant! »

ÉDOUARD. — Tous ces souvenirs vous font mal, madame.

CORNÉLIE. — J'arrivai à ce coin du monde qu'on a donné pour leur part au vice et au crime. On vous a dit, vous avez lu quelquefois la vie des déportés, leurs travaux, leurs misères ; j'ai tout supporté, tout souffert, et avec courage, avec fermeté ; car l'amour de mon enfant m'avait donné des qualités que Dieu m'avait refusées ou que le malheur avait flétries. Ils ont mis l'opprobre sur mon nom, disais-je ; par une pureté de cœur et d'âme qu'ici même on reconnaîtra, je laverai toutes mes taches, et quand je retrouverai mon fils je pourrai lui dire que j'étais honorée ici, vénérée, que la femme du gouverneur, une noble et pieuse dame, m'appelait son amie et me donnait la main. Je suis pauvre, disais-je encore ; mais vingt ans de travaux et d'économies, c'est un trésor : ce trésor sera pour lui. J'ai travaillé à la terre ; et quand, anéantie de fatigue, je dormais un instant, un ange venait de ses ailes rafraîchir mon corps épuisé ; je lui parlais, je vous disais : Orphelin, tu reverras ta mère ; et il me semblait que par un sourire vous me disiez : Je serai heureux de revoir ma mère.

ÉDOUARD. — Si vous êtes mon ennemie, madame, ne me faites pas pleurer avec vous.

CORNÉLIE. — Et quand le jour de la liberté vint, ils voulurent me retenir ; de riches propriétaires di-

saient : Restez, choisissez parmi nous un mari. La femme du gouverneur me reprochait de vouloir la laisser seule ; je leur montrais la mer en répondant : Mon fils ! mon fils !... Six mois ! il m'a fallu six mois pour venir ! Enfin, cette nuit au port, ce matin à la porte de cette maison.

ÉDOUARD. — Ah ! mon Dieu ! que de souffrances pour un seul cœur !

CORNÉLIE. — Ah ! n'accusez pas Dieu ; car tous ces maux, cette honte, ce supplice, depuis que je vous vois n'existent plus.

ÉDOUARD. — Prenez pitié de mon trouble.

CORNÉLIE. — N'accusez pas Dieu, Édouard, car il me paye richement si seulement vous me regardez.

ÉDOUARD. — Je vous regarde.

CORNÉLIE. — Que Dieu soit béni ! et donne-moi ta main.

ÉDOUARD. — La voilà.

Elle tombe à genoux et couvre sa main de baisers.

CORNÉLIE. — Mon fils ! mon fils !

Le marquis paraît à la porte de son appartement. Édouard l'aperçoit et court se jeter dans ses bras.

ÉDOUARD. — Ah ! mon père, cette femme est bien malheureuse.

SCÈNE IV.

Assises de..... Fin de la séance.

LE PRÉSIDENT. — Ouï les avocats dans leurs plaidoiries et les témoins dans leurs dépositions, la Cour reconnaît et déclare que le jeune homme connu sous le nom d'Édouard de R... est le fils légitime de Cornélie du Haut-Pont.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

COMÉDIES SOCIALES.

SCÈNES DIALOGUÉES.

FIN DE LA TABLE.

PLIK ET PLOK.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

PLIK ET PLOK

PAR

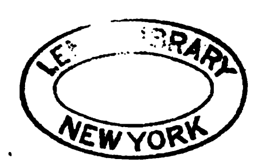
EUGÈNE SÜE.

PARIS

PAULIN, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1845


NEW YORK

PRÉFACE

15 janvier 1831.

A la faveur de la concentration profonde qui captive tous les intérêts dans un ordre d'idées hautes et graves, l'auteur de ces récits espère se glisser inaperçu parmi le monde littéraire. Puis, ayant pris date et place, comme tant d'honnêtes gens que l'on a trouvés, après nos longues tourmentes sociales, assis très-haut dans l'opinion d'un bon nombre, il aspire à pouvoir se carrer, comme eux, dans une décente réputation négative, due au silence de la critique et à l'opportunité des grands événements, si favorables aux petits esprits.

Or, la carrière des vétérans dont nous parlons a été pleine, entière, honorée, grâce à leur ancienneté, qui dans les lettres prouve le mérite, à peu près comme un chevron prouve la valeur.

L'avenir calme, la douce et paresseuse quiétude de ces gras chanoines de la littérature, ont tellement affriandé l'auteur de ce livre qu'il se hâte de s'inscrire comme *profès* dans leur ordre, estimant que

les mêmes circonstances amèneront sans doute un jour les mêmes résultats.

Un certificat de vie littéraire est donc toute l'ambition de l'auteur.

Cela dit, passons.

Avant Cooper, il y aurait peut-être eu de l'audace à tenter d'intéresser le public français à des habitudes, à des caractères qui n'éveillent en lui aucune sympathie. Inexpert des mœurs maritimes, il lui est vraiment impossible d'apprécier la vérité des tableaux qu'on déroulerait à ses yeux.

Par la topographie de leur pays, et grâce à leur politique, les Américains étaient appelés, mieux qu'aucun peuple du monde, à comprendre la haute portée du génie de Cooper. N'y a-t-il pas dans ses créations plus qu'une œuvre d'artiste ? N'existe-t-il pas une profonde pensée patriotique dans le genre qu'il a trouvé ? Ce genre est une expression des vœux, des besoins, de la puissance de sa nation ; c'est l'histoire des États-Unis dramatisée.

Aussi, voyez si de la Nouvelle-Orléans à Boston il est un cœur qui ne batte pas, un front qui ne se colore, quand on y lit ces belles pages où se peignent les luttes de cette sauvage et vigoureuse Amérique, dont la religion fut de rester libre et seule maîtresse sous son beau ciel, au milieu de ses riches forêts, sur son sol vierge, et de refouler dans son île brumeuse cette aristocratique Angleterre, chargée de taxes, accablée par ses vieux systèmes de colonisation.

Insouciants que nous sommes de la mer, nos

gloires navales sont presque ignorées à Paris. De son coup d'œil impérial, Bonaparte avait vu qu'il lui était impossible de lutter directement avec l'Angleterre. Il lui fallait réunir à chaque moment ses forces pour écraser de tout son poids ses ennemis sur le Continent. Si la marine eut une place secondaire dans ses combinaisons, c'est que deux fois ses amiraux lui perdirent les vaisseaux de la France, et que, pour nous servir d'une de ses expressions, une flotte ne s'improvise pas comme une armée. Aussi, malgré quelques admirables combats partiels soutenus par nos marins, la renommée n'a eu de voix que pour célébrer la gloire de nos armées de terre.

Et ceci fut une grave injustice comme art et comme politique.

Comme politique, parce que la plupart des hommes croient à ce qu'ils lisent; parce que les récits de nos victoires sur mer, colorés en littérature, poétisés, exagérés peut-être, eussent fini par nous donner à nous-mêmes une idée de notre importance en marine. Ce sentiment eût à la longue filtré parmi les masses en France, dans l'étranger; cette foi nationale eût produit de grands résultats, sans doute; car l'on se tromperait, je crois, en pensant que les histoires, les romans, les mémoires faits sur les conquêtes de Bonaparte n'ont pas augmenté nos forces morales au dedans, notre puissance au dehors.

Et puis, si vous saviez comme les mœurs maritimes sont neuves et piquantes! comme c'est chose singulière, curieuse et digne d'étude, que l'intérieur

d'un navire ! N'est-ce pas un résumé de toutes les connaissances, de tous les arts, de toutes les industries humaines ? N'est-ce pas une œuvre qui prouve à quelle hauteur peut s'élever notre intelligence.

Un champ digne d'étude surtout, ce sont et ces habitudes, ces affections, ces haines florissant sur de frêles planches ; et tous ces caractères âprement mis en relief par l'isolement, par la concentration ; et cette physionomie morale d'un peuple, accusée là plus vigoureusement que partout ailleurs, parce que, dans cette vie incessamment périlleuse, l'homme, moins usé par les coutumes d'une civilisation décrépite, reproduit plus vivement le type imprimé à chaque race par la nature.

Et les matelots !... Quelle nation pour celui qui comprend, qui sait creuser ces âmes profondes ! C'est un peuple puissant et faible : tantôt furieux comme un soldat par un jour de pillage, tantôt timide et naïf comme un enfant, quand sou navire est mollement bercé dans le calme ; en mer, complet et éprouvé, supportant les privations avec un dedain, avec une fermeté stoïques ; à terre, se plongeant dans tous les excès, s'adonnant à tous les plaisirs avec une ardeur qni ne peut se comparer qu'à la vigueur d'organisation déployée en de délirantes orgies ; à bord, couchant sur le pont, mangeant dans le fer ; à terre, poussant les recherches de l'ameublement et le luxe de la table à un degré inouï, dissipant en huit jours le fruit de deux ans d'épargnes involontaires.

Et au fait, le matelot, ce pauvre homme, ne doit-il pas oublier dans un joyeux festin, qui finit avec son or, et ses longs quarts de nuit pendant lesquels il frissonnait sous le givre ; et ces heures de tempête, quand, balancé sur une vergue, il voyait en souriant le gouffre qui menaçait de l'engloutir ; et ces jours nécessiteux où, prisonnier dans un faux-pont étroit et malsain, il a manqué d'air, d'eau, de pain, d'espoir et de lumière ?...

Pauvre homme, demain il n'aura plus d'or ! demain, plus de vin fumant et généreux, plus de lit moelleux, de bonne fille rieuse et folle ; demain, plus de gais spectacles qui épanouissaient sa franche et joviale figure, toujours bourgeonnée, empourprée, rayonnante !...

Plus de tout cela !

Demain, pauvre matelot, tu embrasseras ta vieille mère en lui remettant scrupuleusement une part sacrée dans tes épargnes ; car une belle marchande aux yeux brillants, aux cheveux noirs, aura beau te vanter encore la qualité supérieure de son grog, le parfum de son tabac et ses mets appétissants...

— « Que j'avale dix brasses de câble si je touche à cette somme, *c'est la part de la mère !...* » diras-tu en fermant vite ta longue bourse de cuir.

Maintenant tu vas t'embarquer de nouveau ! maintenant une vaillante frégate, une discipline sévère !... — Largue les voiles ! serre les voiles ! En haut, en bas ! Du biscuit dur, de l'eau corrompue, et des coups si tu bouges !... »

Eh bien! il regagne son bord en chantant, sans un regret, sans un soupir. Pendant les huit jours si brillamment colorés par des plaisirs sans nombre, il s'est fait des souvenirs pour les deux années qui vont s'écouler. Pendant de longues nuits sans sommeil, il se rappellera ses jouissances une à une; il s'isolera du présent en se plongeant dans ses pensées; il retrouvera au fond de son âme je ne sais quel parfum de vin, quels sourires de femme, quels vagues reflets du temps passé qui le dédommageront de ses affligeantes réalités.

Tel est ce peuple, essentiellement bon, mais joignant la fierté d'un Écossais à la naïve bonhomie d'un Breton; courbant patiemment le dos sous un coup de poing, mais poignardant pour un soufflet; — passant de l'extrême joie à l'extrême chagrin sans rien perdre de la vivacité de ces deux sentiments. A bord, d'une gaieté douce et mélancolique, d'une imagination ardente sans cesse entretenue par une vie sédentaire et par des récits dont la grossière poésie ne manque ni d'étrangeté ni de grandiose; être complexe, multiple enfin! vivant d'anomalies et d'oppositions; mais par-dessus tout, imprégnant sa vie entière d'une insouciante et railleuse intrépidité, qui lui reste toujours malgré tant de dangers courus, après tant d'années d'une existence qui n'est elle-même qu'un long péril.

Nous l'avons dit, Cooper, dans ses admirables romans, a peint cet homme d'une manière aussi large que pittoresque. Il a vivement excité la curiosité,

l'intérêt pour des mœurs dont les détails contrastent rudement avec ceux de notre vie citadine. Mais malheureusement l'énergie, la finesse de l'original, s'effacent presque toujours dans la traduction. En français, ce style est dépouillé de sa nerveuse concision. Nous admirons bien encore les grands traits qui distinguent ce talent vraiment neuf; mais les nuances, les couleurs locales, la précieuse naïveté des idiomes, échappent à ceux qui ne peuvent pas lire en anglais ces pages merveilleuses.

Cependant nous pensons que, si quelques-uns de nos talents du premier ordre, que si Victor Hugo, de Vigny, J. Janin, Mérimée, Nodier, Balzac, P.-L. Jacob, Delatouche, etc., etc., voulaient échanger une année de leur vie studieuse contre une année d'existence maritime, et tentaient alors d'appliquer leur puissance, leur richesse d'exécution à la peinture de la mer, nous aurions certes encore une gloire littéraire de plus. Et pourquoi Lamartine n'essaierait-il pas de mener sa muse là où lord Byron a jeté la sienne dans le deuxième chant de *Don Juan* et dans son *Corsaire?* La crainte de l'imitation ne serait pas rationnelle : Cooper a peint des Américains; vous pourriez décrire les mœurs des Français, d'autres sites, d'autres lieux, d'autrès costumes, d'autres combats...

Tout talent dont la base gît dans une observation exacte de la nature ne serait-il donc plus toujours *sui generis*, fils de lui-même, sans égal, influent?...

Ne dit-on pas Corneille et Shakspeare, Gœthe et Châteaubriand ?

Mais je me trompe. Nous avons déjà notre Cooper : un poète qui vous émeut et vous attache par la vérité de ses descriptions, par l'énergie de sa composition. En présence de ses œuvres, votre cœur se serre !... Voyez-vous ces lames énormes qui déferlent et se brisent sur ce navire démâté ?... ce ciel sombre et brumeux... ces figures de femmes éplorées, palpitantes, et qui contrastent d'une manière si sublime avec l'attitude calme, froide d'un marin commandant toujours à la tempête, même au moment où il périt.

Ailleurs, au contraire, votre âme se dilate et s'épanouit. Tenez :... l'atmosphère est pure ; pas un nuage pour voiler ce brûlant soleil qui disparaît à l'horizon au milieu d'une vapeur rougeâtre ! Et puis, quel calme ! quelle joie douce anime ces pêcheurs rentrant leurs filets et leurs barques sur cette plage étincelante aux derniers feux du soleil !

Entendez-vous les cris des enfants... le chant des matelots ? Voyez-vous la belle tête de l'aïeul, ce vieux marin qui se fait porter à la porte de sa chaumière pour jouir encore de l'imposant spectacle dont il est toujours ému, même après des années ?

Ce poète, vous le connaissez, j'en suis sûr. N'avez-vous pas admiré *le Kent, le Colombus, le Coucher du soleil sur le bord de la mer ?*... Ce poète donc, notre Cooper, n'est-ce pas Gudin ? Sur ses

toiles, n'est-ce pas le même coloris, la même naïveté, la même hauteur de conception que dans les pages du *Pilote,* du *Corsaire rouge?*

Ah! si quelqu'un des écrivains que nous avons nommés entendait notre impuissante voix, nous aurions une double gloire en ce genre : possédant déjà la poésie peinte, nous jouirions encore de quelques délicieuses poésies écrites.

Quant à l'auteur de ce livre, son rôle est à peu près celui d'un nain du moyen âge, dont je veux vous raconter l'histoire :

Un jour, quelques bandes de routiers et d'archers gallois avaient cerné l'abbaye de Saint-Cutberth, en Bretagne. Leur chef, Tortesmains, chevauchait insolemment en vue des remparts, hors pourtant de la portée des traits lancés par les hommes d'armes de l'abbé.

Ce que voyant les moines du haut des murailles, ils invoquaient piteusement l'intercession de saint Cutberth, lorsqu'ils aperçurent, non sans étonnement, le nain du prieur, qui portait, ou plutôt traînait après lui une arbalète prodigieusement lourde et massive.

« Dieu me baille merci! — cria le prieur, — le gars a osé porter la main sur l'arbalète inféodée à monseigneur saint Cutberth, dans la nef de notre église!... sur l'arbalète, grand Dieu! que ce grand saint fit tomber des mains d'un géant qui en usait

pour atteindre les marchands lombards et les pèlerins qui passaient sur les terres de l'abbaye.

— Mais, — dit le nain, — oubliez-vous, sire, que cette arme transperce le plus solide haubert de Grenade à mille pas de distance? »

Et ce disant, il avait appuyé entre les créneaux l'arc puissant qui avait armé le géant, mais le pauvre nain ne put seulement pas faire mouvoir le rude cranequin de l'arme...

Et le chef des routiers, le damné Tortesmains, injuriait toujours par ses gestes le prieur, l'abbaye et les moines.

Tandis que l'abbé gourmandait le nain de ce qu'il osait porter des mains débiles sur une arme si pesante... un chevalier, vassal du prieuré, d'un bras merveilleusement ferme, saisit l'arbalète que le nain avait disposée sur le créneau; la corde de fer se tendit, la flèche siffla, atteignit Tortesmains au défaut de son heaume.

Le soir, les archers gallois, effrayés de sa mort, avaient laissé libres toutes les issues de l'abbaye de Saint-Cutberth.

Et en voyant les dernières lances des routiers briller au soleil couchant, puis bientôt disparaître à l'horizon, le pauvre nain s'applaudit de sa folle et impuissante tentative, car un plus fort que lui avait vaillamment et heureusement réalisé son idée.

(Extrait de Deforge-le-Routier,
Hist. du temps de Louis XI).

PLIK ET PLOK.

EL GITANO.

Cara de angel y corason de demonio.
Figure d'ange et cœur de démon.

LOPEZ DE VEGA.

CHAPITRE PREMIER.

LE BARBIER DE SANTA-MARIA.

Un barbero di qualidad.

« Par l'œil de saint Proco, je vous jure, mon compère, que le Gitano va débarquer à Matagorda. Ma digne tante Isabella, en revenant de l'île de Léon, a vu tous les garde-côtes sur pied, et m'a dit qu'on avait posté deux vedettes dans le phare pour surveiller les évolutions du navire de ce damné, que l'on aperçoit au large.

— Par la châsse de saint Iago, compère, le pêcheur Pablo arrive de Conil, et il vient de me répéter encore que la tartane aux voiles rouges est mouillée

à une demi-portée de canon de la côte, et que tous les habits de cuir [1] sont en alerte...

— On a abusé de votre crédulité, seigneur don José.

— On s'est joué de vous, *monsieur du Rascir*, — répondit José en sortant d'un air narquois. »

Cette qualification de *monsieur du Rasoir* fit tressaillir violemment Florès; car, s'il *rajeunissait* le public, c'était pour ne pas démentir absolument la signification, hélas! trop positive, du plat d'étain luisant qui se balançait dans un coin obscur de la porte; mais aussi, au grand jour, apparaissait un immense tableau représentant une main armée d'une lancette, et ouvrant avec délicatesse les veines d'un bras colossal. Ainsi l'observateur comprenait facilement que le barbier mettait son amour-propre et sa gloire à exercer certaines pratiques chirurgicales, et que c'est presque malgré lui qu'il descendait jusqu'à l'ignoble rasoir, dont les profits paraissaient pourtant assez honnêtes.

Maître Florès jouissait d'ailleurs d'une considération méritée; sa boutique, comme le sont généralement en Espagne les boutiques de barbiers, était le rendez-vous de tous les nouvellistes, et particulièrement des marins retraités qui habitaient Santa-Maria; et si les notices que l'on puisait à cette source n'étaient pas revêtues d'un caractère bien authentique, on ne pouvait nier qu'elles ne fussent au moins

[1] Les douaniers.

fabriquées en conscience : détails, mots historiques, portraits, circonstances, rien n'y manquait. Dévot, d'un esprit souple et conciliant, le barbier exhalait la béatitude par tous les pores ; il était toujours soigneusement habillé de noir; ses cheveux gris et lisses s'arrondissaient derrière ses oreilles, et deux larges places rouges, remplaçant les sourcils, se dessinaient au-dessus de deux petits yeux fauves d'une mobilité extraordinaire : mais ce qui, surtout, méritait l'attention, c'était sa main, dont la teinte blanche et fraîche, les ongles roses eussent fait honneur à un chanoine de Tolède.

On l'a dit, Florès tressaillit violemment à l'impertinente apostrophe de José, et ce mouvement subit et colérique fit malheureusement dévier cette main toujours si ferme et si assurée : or l'acier entama légèrement le cou d'une de ses pratiques, qui se carrait avec complaisance dans le grand fauteuil de noyer noir et poli où venaient successivement s'asseoir tous les marins de l'île de Léon et de Santa-Maria.

« Que le diable vous berce, mon maître ! — dit le patient en bondissant sur son siége ; — la place de bourreau est vacante à Cordoue. Par le Christ ! vous pouvez l'obtenir, car vous avez d'excellentes dispositions pour ouvrir le gosier des chrétiens. »

Et il essuya avec le bout de son écharpe le sang qui coulait de sa blessure.

« Calmez-vous, — répondit Florès avec importance, consolé, ravi même de sa maladresse, par

l'idée seule qu'il pourrait mettre en pratique ses glorieuses connaissances chirurgicales ; — calmez-vous, mon cher fils, l'épiderme seul a été attaqué ; il n'y a eu que les vaisseaux capillaires de lésés, et un emplâtre de diachylum, ou d'onguent de la mer, ou de salsarina, remédiera à mon inadvertance ; et même, à bien dire, cette petite évacuation sanguine vous sera fort salutaire, car vous me paraissez un compère très-sujet à la pléthore : donc, mon fils, au lieu de blasphémer, vous devriez...

— Vous remercier, n'est-ce pas, mon maître? je m'en souviendrai, et au premier coup de couteau que j'aurai donné, je répondrai à l'alcade : Seigneur, mon ennemi est un compère sujet à la pléthore, et tout ceci n'est qu'une évacuation sanguine. Par le ciel! c'est pour son bien, monseigneur. »

Ici les nombreuses pratiques qui encombraient la boutique de Florès se prirent à rire si bruyamment, que le barbier en devint pourpre de colère. — Fils de Satan! — murmura-t-il en appliquant son bienfaisant dictame sur la blessure saignante.

— Vous me maudissez! mon père, — reprit le marin ; — faites, ne vous gênez pas ; je vous pardonne tout, même la saignée, grâce à la bonne nouvelle que vous venez de nous donner... Ah! la tartane du maudit est mouillée près de Conil! par le sein de ma mère, je donnerai bien les huit années de solde que Ferdinand me doit pour voir ce damné Bohémien les fers aux pieds et aux mains, agenouillé dans la chapelle ardente! Que de fois, en lui don-

nant la chasse sur le lougre garde-côte, j'ai renié mon patron pendant les bordées que nous faisait courir ce favori de l'enfer ; car c'est toujours par le plus mauvais temps qu'il prenait la mer ; et tandis que notre navire roulait couvert par la lame, le sien avait l'air de bondir et de glisser sur les vagues !... Santa Carmen ! je gagerais cette paire d'espardilles neuves que, si le Bohémien mettait son doigt dans un bénitier, l'eau sainte frémirait et bouillonnerait comme si l'on y avait plongé un fer rouge.

— Ça s'est vu, — dit Florès ; — mais ce qu'il y a de certain, c'est que ma nouvelle est positive.

— Que le ciel vous entende, — dit l'un, — et je promets à san Francisco de faire coucher mes domestiques sur la pierre, et de ne leur donner que des garbanços cuits à l'eau pendant neuf jours !

— Qu'on le saisisse, et je fais offrande à la Vierge d'une belle mantille et d'un anneau, — dit un autre.

— Moi, — reprit un troisième, — j'ai déjà fait vœu à Notre-Dame del Pilar d'aller d'ici à Xérès pieds nus avec un cierge de trois livres entre les dents, et les mains attachées derrière le dos, quand j'aurai vu ce renégat jeté dans un cachot en attendant son supplice.

— Et moi, — s'écria un marchand de bestiaux, — je consens à donner deux de mes meilleurs cabris aux saints pères de San-Juan, si on veut me promettre d'écarteler le mécréant, et de lui couler du plomb dans les yeux ; car, par san Pedro, je ne veux pas la mort du pécheur, mais il faut une jus-

tice. Si ce cousin de Satan se contentait de faire la contrebande, quoiqu'il soit damné, on pourrait encore acheter de ses marchandises en les faisant exorciser; mais le maudit pille les fermes qui sont sur la côte, enlève nos filles, et commet des profanations dans nos chapelles. Encore dernièrement on a trouvé la statue de saint Ildefonse avec une toque de matelot sur la tête et une longue pipe dans la bouche. Par les sept douleurs de Notre-Dame! de telles abominations annoncent quelque grand fléau!

— Et dire, — reprit le marin, — que monseigneur le gouverneur de Cadix ne peut pas disposer d'une bonne frégate pour mettre un terme à ces horreurs, et que nous n'avons pour nous défendre que quelques douaniers gardes-côtes qui fuient dès qu'ils aperçoivent le beaupré de la tartane maudite. Armons quelques felouques en commun, mes compères, et par saint Jacques! nous verrons bien si Satan le protége, et si le renégat est à l'abri du fer et du plomb.

— Une chose singulière, — reprit à voix basse le marchand de bestiaux, — c'est que Pédrillo, mon chevrier, m'a assuré avoir vu un canot du navire bohémien venir aborder le long des rochers où est bâti le couvent de San-Juan, et que...

— Et que...? — demanda-t-on tout d'une voix.

— Et que le damné lui-même était entré dans le saint lieu!

— Jésus! sainte Vierge! santa Carmen! quelle horreur! — dit la foule en se signant.

— Ce n'est rien encore : le damné s'est avisé de monter sur la tour de l'horloge, et mon chevrier l'a parfaitement vu fumant son cigare maudit ; et puis après... l'a entendu chanter un air maudit sur sa guitare maudite !!!

— Mais les dignes pères comment ont-ils souffert cette abomination ? — demanda Florès d'un air contrit.

— Ah ! voilà ! » — et l'interlocuteur ferma à demi les yeux en souriant malicieusement.

Malgré tout le danger qu'il y avait à s'entretenir des affaires du clergé, on allait peut-être discuter gravement sur ce sujet, lorsqu'une voix grêle et stridente dit d'un ton moqueur : — A moins que le damné Bohémien ne soit Satan lui-même.

Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers un coin obscur de la boutique du barbier ; car c'était là que se trouvait l'inconnu qui venait de prononcer ces singulières paroles. Quand il vit tous les regards de l'assemblée fixés sur lui, il se leva, laissa tomber son manteau brun, traversa lentement la longue salle de maître Florès, et fut gravement s'asseoir dans le grand fauteuil, qui alors attendait un patient.

Sa taille était bien prise, quoiqu'au-dessous de la moyenne, et son riche costume andalou en laissait voir toute l'élégance. Il défit le mouchoir rouge qui entourait sa tête, et il s'en échappa une forêt de cheveux qui voilèrent presque sa figure ; ses grands yeux noirs brillaient d'un doux éclat.

« Allons, mon maître, — dit-il à Florès; et il allongea l'index le long de son menton en imitant le mouvement du rasoir; — et pour mes péchés, — ajouta-t-il, — ne m'arrangez pas comme le camarade aux boutons à l'ancre. Surtout pas d'évacuation sanguine. »

Le camarade aux boutons à l'ancre allait répondre, lorsqu'une rumeur d'abord éloignée, mais bientôt plus rapprochée, l'en empêcha; on distinguait une voix d'homme timide et suppliante, et une voix de femme aigre et criarde.

« Insigne menteur, je vais te confondre! — dit-elle en entrant, la mante en désordre et traînant après elle un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

— Ma tante Isabella! — dit Florès le rasoir levé.

— Et le pêcheur Pablo! — s'écrièrent les assistants.

— Senora, — disait l'enfant, — je vous jure sur l'âme de mon père que j'ai vu, il y a deux heures, la tartane aux voiles rouges mouillée près de Conil. »

La senora Isabella fit un geste qui aurait eu toute sa signification et toute sa portée sans le marin qui s'interposa prudemment entre les deux champions.

« Encore ce Bohémien maudit! — repartit le jeune homme au costume andalou. — Mes maîtres, voici une belle occasion de prouver ce que j'avan-

çais tout à l'heure, savoir, que ce damné est Satan lui-même. — Et il se leva gravement sur son fauteuil.

— Allons, senora, je suis à même d'éclaircir la question, car j'ai vu le navire aux voiles rouges il n'y a pas deux heures.

— C'est comme moi, — répondirent en même temps Isabella et Pablo.

— Un moment, — dit l'inconnu, — jurez-vous par le saint nom de Dieu et par le martyr de la croix de dire la vérité ?

— Nous le jurons.

— Parlez donc, senora.

— Eh bien donc, aussi vrai que santa Isabella, ma patronne, a sa châsse à Cordoue (elle se signa), j'ai vu, il n'y a pas deux heures, le navire du Bohémien croiser à la hauteur de Matagorda, et que Dieu me retire de cette vie si je mens.

— Parle, toi, — dit-il au pêcheur.

— Que san Pablo me fasse périr à ma première pêche, moi et ma felouque, si je n'ai pas vu, il y a deux heures, la tartane du damné mouillée à une portée de carabine de Conil ; et c'est si vrai, mes seigneurs, que j'ai rencontré tout près de Vejer un détachement de douaniers qui se rendaient sur la côte en toute hâte, guidés par le fils de Barso, le petit Barsillo, qui les avait été prévenir ; je ne veux pas contredire la dame Isabella, mais que Dieu m'écrase si je ne dis pas vrai ! »

Il y avait dans deux versions si différentes[1] un tel accent de vérité et de conviction, que les spectateurs se regardaient avec étonnement. L'étranger lui-même souriait d'un air d'incrédulité. Quant à Florès, il ne s'apercevait pas que, depuis que sa nouvelle pratique s'était placée sur le grand fauteuil, il passait machinalement le dos de son rasoir sur le menton de ce Salomon improvisé.

« Holà, mon maître, — dit le jeune homme, — en continuant de cette manière, je n'aurai pas à craindre l'évacuation sanguine du camarade; et il faut que vous soyez furieusement préoccupé pour n'avoir pas vu au premier coup d'œil qu'au lieu de me raser il s'agissait de mettre mes cheveux en ordre.

— En effet, — dit le barbier confondu, — en effet, vous avez le menton aussi lisse qu'une figue de Barbarie : on dirait d'une femme.

— D'une femme! — répétèrent Pablo et la senora Isabella. »

Au même instant un tout petit enfant s'approcha de la porte, y avança sa jolie tête blonde, puis la retira, s'avança encore, comme s'il eût cherché quelqu'un, aperçut l'inconnu, et en deux bonds fut entre ses genoux.

A peine lui eut-il parlé à l'oreille, que celui-ci se leva brusquement, saisit son manteau, jeta une piastre à Florès en disant d'un air singulier : « Il faut bien,

[1] Il y a plus de vingt-cinq lieues de distance entre ces deux endroits.

mes maîtres, que ce Bohémien soit Satan lui-même, puisqu'il est dans trois endroits à la fois ; car je vous jure, moi, par le Christ! — dit-il en se signant, — qu'il louvoie depuis deux heures en vue de San-Lucar. »

Ces mots achevés, il sauta lestement sur son cheval, qui hennissait à la porte, prit l'enfant en croupe, et disparut bientôt dans un épais tourbillon de poussière que le galop de sa monture fit élever au milieu de la rue Majaderita-Angosta.

Les pratiques de Florès, qui s'étaient précipitées à la porte pour suivre des yeux ce personnage, firent, en rentrant dans la boutique du barbier, des conjectures fort bizarres sur la *triplicité* vraiment *phénoménale* du contrebandier bohémien, conjectures qu'on abandonna sans les avoir épuisées, pour s'entretenir de la course de taureaux qui devait avoir lieu le lendemain.

CHAPITRE II.

LA COURSE DE TAUREAUX.

Madrid, quand tes taureaux bondissent,
Bien des blanches mains applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeu.
. . . .

A. DE MUSSET.

Espagne! Espagne! que ton soleil se lève pur et brillant! Déjà Santa-Maria est baignée de flots de lumière; les mille fenêtres de ses maisons blanches scintillent et flamboient, et les orangers parfumés de l'Alameda semblent couverts de feuilles d'or. Au loin c'est Cadix enveloppé d'une vapeur chaude et rougeâtre, et là, sur le sable éblouissant de la plage, de grandes lames bleues et transparentes viennent dérouler comme un long feston de diamants leur écume étincelante des feux du soleil; et puis dans le port ce sont des myriades de felouques, de balancelles, dont les flammes se déploient, soulevées par une légère brise qui circule en sifflant dans les cordages. C'est la fraîche senteur des algues marines, le chant des matelots qui déploient les larges voiles grises, encore humides de la rosée de la nuit, le tintement des cloches de l'église, le hennissement des chevaux qui bondissent en s'élançant dans les

prairies verdoyantes qui s'étendent derrière la ville... Tout enfin est bruit, parfum et lumière.

Et l'empressement causé par l'annonce d'une course de taureaux qui devait avoir lieu le jour même à Santa-Maria augmentait encore ce tumulte. Presque toute la population des villes et des villages environnants encombre les chemins. Là des calèches rouges, couvertes de riches dorures, volent entraînées par un cheval rapide dont la tête est chargée de plumes bigarrées et de clochettes qui résonnent au loin ; ici le pavé tremble et gémit sous les pas de huit mulets dont les harnais resplendissent de chiffres et d'armoiries d'argent, et qui conduisent à grand'peine un coche lourd et massif entouré par la magnifique livrée d'un grand d'Espagne, et précédé par des coureurs couverts de moire et de tresses éclatantes.

Plus loin c'est l'allure preste et fringante du paysan andalou. De par tous les saints d'Aragon, qu'il est bien avec son amoureuse en croupe et son beau costume brun tout brodé de soie noire et doublé d'incarnat! Et ces milliers de petits boutons d'or taillés à jour qui serpentent le long de la cuisse et viennent s'arrêter au-dessus de ses guêtres de chamois! Comme son pied s'appuie ferme dans son large étrier mauresque? Mais on ne peut voir sa figure, car elle est presque voilée par la mantille de son Andalouse.

Par saint Jacques, le joli couple! comme elle l'étreint de ses deux bras, et que les manches vertes

de monillo se dessinent avec grâce sur la couleur sombre de la veste de son amant! Quel feu dans ces prunelles qui scintillent sous ces épais sourcils noirs! Vrai Dieu! quels regards! quelle taille souple! et que la Vierge bénisse cette complaisante basquine aux longues franges de satin, qui laisse voir une jambe fine et ronde et un pied d'enfant!... Trois fois bénie soit-elle, car on a vu un moment la jarretière bleue qui attache, et son bas de soie, et le petit poignard de Toscane qu'une véritable Andalouse ne quitte jamais!

En avant! leur bon cheval bai s'est élancé : sa crinière noire tressée de rubans incarnats flotte sur son cou nerveux, et l'écume blanchit déjà son mors et ses brillantes bossettes. En avant, jeune garçon! que ton éperon presse le flanc de ta monture, car ta brune aux longs sourcils, toute tremblante de ces bonds précipités, te serrera violemment contre son cœur, et tu en sentiras les battements; et ses cheveux caresseront ton front, et son souffle brûlera ta joue!

Par saint Jacques, en avant, jeune couple, et disparaissez aux yeux jaloux dans ce nuage de poussière dorée!...

Mais voilà la porte de Santa-Maria. Tout se presse et se heurte : ce sont des cris confus de douleur et de joie; hommes, femmes, vieillards, enfants, sont là immobiles attendant avec angoisse le moment de la course. Enfin les barrières s'ouvrent, le peuple se précipite, et en un instant les immenses galeries

qui entourent l'arène sont remplies de spectateurs haletants de désir et d'impatience.

— Place! place à l'Alcade, à la Junte et à monseigneur le gouverneur! Devant eux marchent les miliciens de la ville avec leurs longues carabines; puis les sergents, qui sonnent de leurs clairons, et portent des bannières jaunes et rouges où sont brodés les lions des Castilles et la couronne royale.

— Place, place à la Monja! car ceci est la première et la dernière fête à laquelle la pauvre jeune fille assistera. Aujourd'hui elle appartient au monde, demain elle appartiendra à Dieu : aussi, aujourd'hui elle est éblouissante de pierreries, sa robe est toute luisante de paillettes d'argent, et cinq rangs de perles entourent son cou d'albâtre; encore des perles et des diamants sur ses bras blancs et potelés, encore des perles et des fleurs dans ses beaux cheveux noirs qui ombragent son front pâle. — Voyez, qu'elle est touchante! comme elle regarde la supérieure du couvent Santa-Magdalena avec amour et respect! Il n'y a pas un coup d'œil pour ce spectacle bruyant et animé; pas un sourire pour ce murmure d'admiration qui la suit, pour les hommages empressés de la plus haute noblesse de Séville et de Cordoue. Rien ne la peut distraire de ses saintes pensées. Orpheline, riche, on la donne à Dieu et puis à la supérieure de Santa-Magdalena. Ce cœur pur et naïf craint le monde sans le connaître, car on a voulu lui faire gagner le ciel sans combattre. Demain, suivant l'usage, cette épaisse chevelure

tombera sous le ciseau ; demain la toile et la bure remplaceront ces éclatants tissus ; demain elle sera liée à jamais par un serment redoutable ; mais aujourd'hui l'usage veut qu'elle assiste aux vanités et aux joies trompeuses de ce monde qu'elle ignore, comme pour lui faire un éternel et dernier adieu.

— Place donc ! place à la Monja, qui entre dans sa loge toute pavoisée et toute tendue d'étoffe blanche semée de fleurs.

—Bravo ! les clairons sonnent, le signal est donné, les barrières s'ouvrent : un taureau s'élance et bondit dans l'arène ! C'est un brave taureau sauvage, né dans les forêts de San-Lucar ; il est fauve ; seulement une étroite ligne blanche serpente sur son dos. Ses cornes sont courtes, mais fortes et acérées, et il n'y a pas d'acier plus luisant et plus poli. Son cou musculeux supporte sans peine une tête énorme, et ses jambes sèches et nerveuses ne faiblissent pas sous le poids de son poitrail et de sa croupe, qui sont d'une largeur extraordinaire.

Quant à ses flancs, ils sont osseux, arrondis et retentissent sous les coups réitérés de sa longue queue, qui, en les battant, bruit comme un fouet.

Quand il entra, ce fut une explosion d'admiration à ébranler les montagnes de la Sierra, et les cris de *bravo, toro!* retentirent de toutes parts. — Lui, s'arrêta court, suspendit un moment les battements de sa queue, et regarda avec étonnement autour de lui... Puis il fit à pas lents le tour de l'enceinte qui séparait l'arène des spectateurs, y chercha une issue,

et, n'en trouvant pas, revint au milieu du cirque, et là commença d'aiguisier ses cornes, y fit tourbillonner le sable au-dessus de sa tête.

A ce moment un Chulillo se présenta.

« Que la Vierge te protége, mon fils! et fasse le ciel que ton bel habit de satin bleu brodé d'argent n'ait pas tout à l'heure une doublure rouge comme la banderole que tu fais voltiger devant les yeux de ce compère qui mugit et s'irrite !

— Bravo, Chulillo, ta patronne veille sur toi! car c'est à peine si tu as eu le temps de te jeter derrière l'enceinte pour échapper au taureau, dont les yeux commencent à briller comme des charbons ardents.

— Mais, patience, voici venir le Picador avec sa longue lance, et monté sur un vaillant cheval pie; son large chapeau gris est tout chargé de rubans, et il porte des espèces de bottes et de cuissards rembourrés pour se préserver des premières atteintes.

— Bravo, taureau! tu prends ton élan la tête baissée, tu te précipites sur le Picador.... Mais il t'arrête court en t'enfonçant sa bonne lance au-dessus de l'épaule gauche. Ton sang ruisselle, tu mugis, et ta fureur redoutable. Vrai Dieu! la course sera belle !

— Par saint Jacques! quel bond! quel mugissement! bravo, taureau! le Picador roule renversé; son vaillant cheval pie a le flanc entr'ouvert; ses entrailles sortent au milieu des flots de sang. Il fait quelques pas... tombe... et meurt... Bien, mon com-

père aux cornes aiguës, bien ! aussi tu entends résonner les trépignements et les cris d'une joie frénétique. Je le dis encore : vrai Dieu !... la course sera belle !

— Mais silence ! voici les Benderillas du Fuego. Oh !... oh !... tu t'accules le long de l'enceinte en foulant la terre et en poussant des hurlements horribles. Que sera-ce donc, mon fils, quand ce brave Chulillo, que Notre-Dame protége ! t'enfoncera dans le poitrail ces longues flèches garnies de fleurs et entourées de fusées et de pétards qui s'allument comme par enchantement ? — Tiens, ne disais-je pas vrai... Par l'âme de mon père, le Chulillo est éventré ! — Jésus ! le beau coup de corne ! — C'est sa faute, il ne s'est pas jeté de côté assez à temps. Bravo, taureau ! que tu es noble et fier, bondissant au milieu de ces flammes qui éclatent et se croisent ! Ton sang se mêle au feu ; ta peau frémit et craque sous les fusées qui serpentent, s'arrondissent en gerbes, et retombent en pluie d'or ; ta rage est à son comble, et les spectateurs ont fui de la première enceinte, craignant que tu ne la franchisses, et pourtant elle a six barres de haut !

— Enfer ! le Matador n'arrive pas ! voici pourtant le moment. En trouvera-t-il un plus désirable ? Jamais ; car jamais la furie de ce compère n'atteindra un plus haut degré, et je parierais ma bonne escopette contre un fusil anglais que le Matador y périra. — Sainte Vierge ! comme il tarde ! fais donc qu'il arrive bientôt.

— Mais c'est lui... le voici : c'est Pepé Ortis !

— Viva Pepé ! viva Pepé Ortis !

— Ah !... il salue monseigneur le gouverneur et et la Junte, et puis la Monja... Il a ôté son chapeau, et l'on voit pendre sa résille rouge. Bon ! il fait ployer sa large épée à deux tranchants... Jésus ! que d'or sur sa veste orange ! j'en suis ébloui ! De l'or partout !... de l'or jusque sur les coins de ses bas et sur les bouffettes de ses souliers de daim gris.

Enfin le voilà dans l'arène !...

— Tue le taureau pour moi, mon amour, lui crie une Andalouse au teint bruni et aux dents d'émail.

— Par le Christ, ne souris donc pas ainsi à ta maîtresse !... Fuis, José, fuis ! le taureau fond sur toi.

— Mais non, José l'attend de pied ferme, son épée entre les dents, saisit une de ses cornes, et saute légèrement par-dessus lui. — Bravo, mon digne Matador, bravo ! aussi ramasse la fleur d'amandier que ton amoureuse t'a jetée en battant des mains.

Mais voici que le taureau se retourne ! Santa Carmen ! mauvais signe ! Il s'arrête, ne mugit plus ; ses jambes sont tendues, ses yeux en feu, et sa queue roulée en anneaux. Recommande ton âme à Dieu, José, car la barrière est loin et le taureau est proche. En avant ! Demonio !... en avant ta bonne lame ! — Jésus ! il est trop tard ! l'épée se brise en éclats, et José, traversé par une corne du taureau, est cloué sur la balustrade ! Je le disais bien, vrai Dieu ! que la course serait belle !

Ce furent alors des hurlements de joie, et des cris

d'une admiration convulsive, des cris à éveiller des morts.

— Bravo, taureau ! bravo !... s'écrièrent toutes les voix de la foule. Toutes ?... non, une seule manqua, ce fut celle de la jeune fille à la fleur d'amandier.

Depuis longtemps pareille fête ne s'était vue : le taureau, encore excité par sa victoire, parcourait le cirque en faisant des bonds effroyables, se ruait sur les restes sanglants du Matador et du Chulillo, et des lambeaux de ces deux maladroits pleuvaient sur les spectateurs ! On était donc dans une cruelle incertitude sur l'issue de la course, car la fin de Pepé Ortis avait singulièrement refroidi le zèle de ses confrères, lorsqu'un incident bizarre, inouï, rendit la foule silencieuse et stupéfaite d'étonnement.

CHAPITRE III.

EL GITANO.

Que ses regards brûlants font frémir !... qu'il est beau !

DELPHINE GAY, *Madeleine*, ch. V.

Vous savez que le cirque de Santa-Maria est bâti sur le bord de la mer, et que deux portes seulement y donnent accès. Eh bien ! tout à coup la barrière

qui faisait face à la loge du gouverneur s'ouvrit avec force, et un cavalier se présenta.

Ce n'était point un Chulillo, car il n'agitait pas en l'air un léger voile de soie rouge, et sa main ne brandissait ni la longue lance du Picador, ni l'épée à deux tranchants du Matador; il n'avait non plus de chapeau chamarré de rubans, de résille, ni de veste brodée d'argent. Vêtu tout de noir, à la mode des Croates, il portait des bottines de daim qui retombaient en plis nombreux sur sa jambe, et une toque de matelot où flottait une plume blanche; puis il montait, avec une adresse et une élégance peu communes, un petit cheval noir harnaché à la mauresque, plein de vigueur et de feu; enfin de longs pistolets richement démasquinés pendaient aux arçons de sa selle, et lui ne portait qu'un de ces sabres courts et étroits qui sont d'usage dans la marine militaire.

A peine avait-il paru que le taureau s'était retiré à l'autre extrémité de l'arène pour se préparer à combattre ce nouvel adversaire. Aussi l'homme noir eut-il le temps de faire exécuter à sa monture quelques passes brillantes, et de venir se poster au pied de la loge de la Monja. Là, il se mit à regarder fixement cette fiancée du Seigneur ! ! !

La figure de la pauvre fille devint pourpre comme la fleur du grenadier, et elle cacha sa tête dans le sein de la supérieure, indignée de la témérité de cet inconnu.

— *Ave, Maria*... quelle hardiesse ! dirent les femmes.

— Par la Vierge ! d'où sort ce démon, se demandaient les hommes, stupéfaits d'une pareille audace.

Tout à coup un cri général retentit : car le taureau prenait son élan pour fondre sur le cavalier à la plume blanche, qui se retourna, salua la Monja, et lui dit en souriant : — Pour vous, senora, et en l'honneur de vos beaux yeux bleus comme l'azur du ciel.

A peine achevait-il ces mots que le taureau s'élança... Lui, avec une promptitude merveilleusement servie par la souplesse de son cheval, fit une pointe, et se trouva à dix pas de son ennemi, qui le poursuivit avec acharnement. Mais, grâce à sa vitesse, le petit cheval le dépassait presqu'en se jouant, et il prit sur lui assez d'avance pour que son maître pût s'arrêter un moment devant la loge de la Monja, en lui disant : — Encore pour vous, senora; mais cette fois en l'honneur de cette bouche vermeille, purpurine comme le corail du Pervan.

Le taureau arrivait avec furie : l'homme à la plume blanche l'attendit froidement, tira un pistolet de ses arçons, l'ajusta et l'abattit avec tant d'adresse qu'il vint tomber en mugissant aux pieds de son cheval. En voyant le danger imminent que courait cet homme singulier, la Monja avait jeté un cri perçant, et s'était précipitée sur la balustrade de sa loge, les deux mains en avant : il en saisit une, y imprima un brû-

lant baiser, et continua de jeter sur elle un regard fixe et arrêté.

Il y avait dans cette scène étrange tant de sujets d'étonnement pour les Espagnols qu'ils restaient comme pétrifiés. Ce costume bizarre, ce taureau tué, contre tous les usages, d'un coup de pistolet; cet homme qui baisait la main d'une demi-sainte, d'une fiancée du Christ, tout cela contrastait tellement avec les habitudes reçues que la Junte, l'Alcade et monseigneur le gouverneur restaient béants, tandis que celui qui excitait si vivement la curiosité attachait des yeux enflammés sur la Monja, tremblante et confuse, qui n'avait pas la force de sortir de sa loge. En vain la supérieure accablait l'homme noir des épithètes les plus accablantes, telles que : impie, damné, misérable renégat ! en vain elle lui criait, avec l'accent de la plus sainte indignation : — Redoutez la colère du ciel et des hommes, vous qui avez osé faire entendre des paroles mondaines à ces oreilles chastes ; vous qui n'avez pas tremblé en touchant la main d'une épouse de Dieu !

Le misérable regardait toujours la Monja en répétant avec admiration : « Qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! »

Enfin la voix glapissante de l'Alcade le tira de son extase, d'autant plus facilement que la Monja avait quitté sa loge, appuyée sur le bras de la supérieure, et que deux sergents vinrent saisir la bride de son cheval ; il s'y prêta de bonne grâce.

« Pour la cinquième fois, qui que vous soyez,

répondez, — disait l'Alcade. — De quel droit avez-vous tué d'un coup de pistolet un taureau destiné aux *plaisirs* du public? De quel droit avez-vous adressé la parole à une jeune fille qui doit demain prononcer des vœux saints et éternels? En un mot, qui êtes-vous? »

Et le municipal reprit sa place en s'essuyant le front, regarda le gouverneur d'un air satisfait, et dit aux deux sergents : « Tenez bien son cheval, messieurs.

— Qui je suis? » dit l'étrange cavalier en redressant fièrement sa tête, que jusque-là on n'avait pu bien distinguer.

Et l'on vit des traits d'une régularité parfaite; ses yeux étaient hardis et perçants, une moustache noire et luisante ombrageait ses lèvres vermeilles, et sa barbe touffue, qui se dessinait en deux arcs le le long de ses joues, venait s'arrêter sur un menton à fossette : seulement son teint était pâle et mat.

« Qui je suis? — répéta-t-il d'une voix pleine et sonore, — vous allez le savoir, digne Alcade.

Et il appuya vigoureusement ses éperons dans les flancs de son cheval en lui donnant une violente saccade. Alors l'animal se dressa si brusquement, et fit un bond si prodigieux que les deux sergents roulèrent dans le cirque, renversés d'un coup de poitrail.

« Qui je suis?... Je suis le Gitano, le Bohémien, le maudit, le damné; si vous aimez mieux, digne Alcade! »

Et en deux sauts il franchit l'enceinte et la barrière, gagna la grève qui était proche, et on put le voir se jeter à la nage avec son cheval...

Alors il se passa un événement assez bizarre. Le nom du Bohémien fit un effet tel que toute la population voulut sortir à la fois et se précipita vers les issues trop étroites pour donner passage à cette masse d'hommes qui se ruaient du même côté. Aussi, les poutres des galeries du cirque se fendirent et craquèrent, ne pouvant supporter une secousse aussi violente, et toute une partie de l'amphithéâtre s'abîma sous les pieds des spectateurs! Le tumulte et l'effroi furent bientôt à leur comble, une foule de personnes étaient entassées les unes sur les autres, et celles surtout qui supportaient ce poids énorme poussaient des cris lamentables en se recommandant à leurs patrons.

« C'est ce maudit, ce damné, —disait-on, — qui a attiré la colère du Ciel en osant profaner la fiancée du Christ! sa présence est un fléau... Anathème, anathème sur lui! » Et c'étaient des malédictions à faire frémir notre Saint-Père!

En vain l'Alcade et le Gouverneur, qui avaient échappé à ce désastre, faisaient leur possible pour rétablir l'ordre : ils ne pouvaient parvenir à faire entendre la voix de la raison à quelques milliers d'Espagnols froissés et écrasés qui hurlaient à la fois. Aussi les autorités en étaient à invoquer les derniers saints du calendrier lorsque cet immense amas d'hommes se dissipa comme par enchantement.

Chacun se trouva tout à coup sur pied, mais chez plusieurs les accents d'une véritable douleur avaient remplacé les cris de la crainte et du saisissement.

Voici :

Le malheureux Barbier Florès, placé au plus bas étage du cirque, se trouva au nombre de ceux qui supportaient tout le poids de la foule. Or, après avoir fait avec ses compagnons d'infortune d'incroyables efforts pour échapper à la pression, et voyant que de saines et bonnes raisons ne pouvaient rien sur l'indolence des compères des couches supérieures, qui en prenaient à leur aise pour se débarrasser, sans penser qu'ils pesaient indirectement de toute leur lourdeur sur les couches inférieures, le barbier Florès donc, harassé, écrasé, articula avec peine à quelques malheureux qui gémissaient comme lui :

« Mes compères, m'est avis qu'en jouant du couteau au-dessus de nous, à tort et à travers, nous éveillerions la sensibilité et la pitié de nos oppresseurs, grâce à quelques boutonnières que je me chargerai de fermer soit avec le diachylum, l'onguent de mer, ou la... »

Et il s'arrêta pour reprendre haleine, car son malheureux destin l'avait fait tomber immédiatement sous les corps de deux moines et d'un boucher.

« Ou la falsarina, — reprit-il en respirant à peine. — Ainsi donc, mes pères, absolvez-moi d'avance, car c'est pour le salut de tous, surtout de ceux qui sont en dessous ; et vous allez voir, mes révérends,

que la pointe d'un couteau persuade mieux que les plus belles paroles.

— *Ave, Maria,* que Dieu nous garde, — répondirent les deux moines qui pressaient le barbier de toute leur rotondité monacale , et qui sentirent à ses mouvements saccadés et empêchés qu'il cherchait son couteau. — Au nom du ciel ! ne faites pas une telle chose, mon fils : homicide point ne seras.

— Mais, mes pères, c'est vous qui êtes homicides, car vous m'ét..... vous m'étouffez.

— Par le Christ ! on nous étouffe nous-mêmes.

— C'est donc pour vous que je vais travailler. Tournez-vous de côté, mes pères, les blessures sont ainsi moins dangereuses , car on ne rencontre que les fausses côtes. Enfin, je le tiens, — dit-il en ouvrant difficilement son couteau.

— Y sommes-nous, mes compères ?

— Mais du tout, Jésus, nous n'y sommes pas.

— C'est égal, que Dieu nous aide ! »

Et il se mit à frapper à coups redoublés et comme il put au-dessus de sa tête. Ceux qui reçurent ce charitable avertissement ne trouvèrent rien de plus efficace pour le faire cesser que de l'imiter : et ce moyen incisif, se propageant avec rapidité de bas en haut, eut bientôt le résultat le plus satisfaisant, sauf les boutonnières que Florès se chargea de cicatriser et cicatrisa probablement avec son habileté accoutumée.

Quand on fut remis de cette violente émotion, le premier cri fut de demander où était le maudit, et

de courir au rivage. Une tartane aux voiles rouges, toute pavoisée comme en un jour de fête, se balançait au large..... C'était lui, on n'en pouvait douter. « Au port! au port! » cria-t-on, et on se précipita vers l'embarcadère pour voler à sa poursuite.

Mais là, grand Dieu, quel spectacle! Le peuple espagnol est tellement avide de courses de taureaux que pas un homme, pas une femme, pas un enfant, n'étaient restés dans la ville, tous étaient au cirque, les marins mêmes avaient abandonné leurs navires, et, quand ils arrivèrent à la jetée, ils trouvèrent toutes les amarres coupées, et virent au loin felouques et balancelles que la mer avait emportées en se retirant.

Alors ce fut une nouvelle rumeur de malédictions sur le Bohémien, et toute la population se jeta à genoux d'un mouvement spontané pour demander à Dieu de faire abîmer la tartane, qui semblait braver cette foule éplorée en étalant ses brillants pavois de mille couleurs.

Tout à coup le ciel sembla exaucer ces vœux, certainement bien justes, car deux voiles apparurent au loin : elles serraient le vent au plus près en courant à contre bord l'une de l'autre, de telle façon que le navire du Bohémien devait se trouver pris entre elles deux ou se jeter à la côte; et quelle ne fut pas la joie publique quand on eut reconnu les deux lougres douaniers qui hissèrent le pavillon espagnol en l'assurant d'un coup de canon!

Alors la tartane changea rapidement ses amures, vira de bord avec une prestesse qui tenait du pro-

dige, passa entre les deux lougres en leur lâchant sa volée, et laissa porter en plein sur la pointe de la Torre.

Quoique la manœuvre savante et prestigieuse de la tartane eût dérouté les plans de campagne et la tactique des spectateurs de Santa-Maria, ils comptaient toujours sur la vitesse et le nombre des attaquants pour voir leur ennemi pris et traîné à la remorque. Mais la tartane, ayant sur les deux lougres un avantage de marche positif, disparut bien avant eux derrière la pointe de la Torre, qui s'avançait de beaucoup dans la mer; et ce n'est qu'après un quart d'heure de navigation que les garde-côtes, qui voguaient dans les mêmes eaux, disparurent aussi aux yeux de la foule, cachés par le promontoire.

Et tout Santa-Maria frémissait d'impatience et de désir de connaître l'issue du combat qui allait se livrer derrière cette montagne.

CHAPITRE IV.

LES DEUX TARTANES.

Adieu la balancelle
Qui sur l'onde chancelle,
Et comme une étincelle
Luit sur l'azur des mers.
. . . .

VICTOR HUGO, *Navarin*.

— En avant, mon fidèle Iskar, vois, la mer est azurée, et la vague vient doucement caresser ton large poitrail, tout blanchi d'écume! En avant! tu plonges dans l'eau limpide tes naseaux qui s'ouvrent et frémissent! et ta longue crinière roule des perles brillantes comme des gouttes de rosée. En avant! déploie encore ces jarrets vigoureux qui fendent la lame en sifflant. Courage, mon fidèle Iskar, courage; car, hélas! les temps sont changés! — Que de fois, sous la fraîche verdure du Prado de Séville et de Cordoue, tu atteignis et dépassas les brillants *boggies* qui entraînaient de belles filles de Grenade brunes et rieuses, avec leur réseau de pourpre qui volait au vent, et leur riche *monillo* attaché par des agrafes chatoyantes! — Que de fois tu as bondi d'impatience auprès de l'étroite fenêtre fermée par un store soyeux, derrière lequel soupirait ma chère

Zetta! — Que de fois tu as henni pendant que nos lèvres se cherchaient et se pressaient brûlantes, quoique séparées par le tissu jaloux! — Mais alors j'étais riche; alors le pavillon de guerre aux larges bandes rouges et au lion royal se hissait au grand mât quand je montais à bord de ma vaillante frégate; alors l'inquisition n'avait pas mis ma tête à prix!... Alors on ne m'appelait pas le réprouvé! et plus d'une fois la femme d'un grand d'Espagne m'a souri tendrement quand, par un beau soir d'été j'accompagnais sur ma *guzla* sa voix pure et sonore! — Allons, courage, mon fidèle Iskar, car le passé est loin!! Mais tu m'as entendu, car tes oreilles se dressent et tes hennissements redoublent. Courage... voici ma tartane! la voici, mon amoureuse, qui se balance sur les flots ainsi qu'un alcyon se laisse bercer dans son nid par une lame transparente! Mais n'entends-tu pas comme moi des cris confus et éloignés, une rumeur affaiblie qui vient expirer à mes oreilles? Par le disque d'or du soleil! c'est cette ignoble foule de Santa-Maria que mon nom a terrifiée, et qui s'est abîmée sous les débris de l'arène! Au moins pour la seconde fois je l'ai vue cette nonne. — Qu'elle est belle! et demain ensevelie à jamais dans le couvent de Santa-Magdalena!... O crime! et je ne la ravirais pas à Dieu! »

Et son sourire avait quelque chose d'affreux.

A peine le Gitano achevait-il ces mots que de la tartane s'abattit sur l'eau une espèce de pont flottant et incliné, qui était amarré aux bordages du na-

vire par de longs bras de fer. Le cheval appuya fortement ses pieds de devant sur l'extrémité de ce plancher, et d'un élan vigoureux gagna le tillac, qui s'élevait fort peu au-dessus du niveau de la mer.

L'intérieur de ce bâtiment était tenu avec un soin et une propreté rares, et on ne voyait personne à bord, personne, qu'un gros moine rebondi, vêtu d'une robe bleue et ceint d'une corde ; mais le révérend paraissait être dans un état pénible d'inquiétude et d'angoisse : armé d'une énorme longue-vue, il la braquait incessamment sur l'espace qui sépare Santa-Maria de l'île de Léon, en poussant par intervalle des exclamations, des lamentations et des invocations à attendrir un Corrégidor.

Mais, quand il eut aperçu le Gitano, sa figure prit vraiment une expression à faire pitié ; son front bas et rasé était couronné d'une ligue circulaire de cheveux d'un blond pâle qui semblèrent se dresser de fureur. Il roulait des yeux hagards..., et un tremblement convulsif agitait ses lèvres et son triple menton. Enfin, ayant fait évidemment tous ses efforts pour articuler un mot, et ne pouvant y parvenir, il saisit le Gitano par le bras, et du bout de sa longue-vue, qui tremblait dans sa main d'une manière effroyable, il lui désigna un point blanc que l'on apercevait à l'entrée du golfe.

— Eh bien! qu'est-ce que cela? — demanda le réprouvé.

— C'est... c'est... le... le... garde-côte! bégaya le moine après une peine extrême. Et l'on entendait

ses dents s'entre-choquer. Et il le regardait, les bras croisés sur sa poitrine haletante.

Le Gitano haussa les épaules, fut s'asseoir sur un bastingage, et se tourna vers Santa-Maria en répétant : — Qu'elle était belle !

La longue-vue tomba des mains du moine ; il se frappa le front, eut l'air de se recueillir un moment, essuya son visage inondé de sueur, fit comme un violent effort sur lui-même pour prendre une résolution hardie ; et, s'adressant au commandant de la tartane, qui paraissait toujours absorbé dans son amoureuse rêverie :

— Réprouvé,... renégat ;... damné, apostat, excommunié,... fils de Satan,... bras droit de Belzébuth !...

— Eh bien! dit le Gitano que ce bouillant exorde avait tiré de ses réflexions.

— Eh bien! trois fois maudit! je te somme, au nom du supérieur du couvent de San-Francisco, mon maître et le tien...

— Le mien ! non, moine.

— Mon maître et le tien, de déployer tes voiles et de prendre le large. Ce garde-côte approche, et nous devrions être en vue de Tarifa, si l'enfer ne t'avait pas suggéré la folle pensée d'aller à cette course de taureaux, et de me laisser là tout seul, moi qui n'entends rien à vos manœuvres maudites. Et si l'on t'avait saisi, puisque ta tête est mise à prix !

— Je ne le craignais pas.

— Il ne s'agit pas de toi, par le Christ, mais

bien de moi. Si tu avais été arrêté à terre, comment aurais-je fait ici, moi?

— Que voulez-vous, les distractions sont rares dans notre état; l'idée de voir cette fête m'a souri, et mon bon ange m'a guidé, mon père!

— Ne m'appelle pas ton père, damné! Pour celui que tu nommes ton bon ange, par san Juan! il a le pied fourchu.

— Comme vous voudrez, je n'y tiens pas. Quand à votre sommation, j'en fais cas comme de cela... — Et il frappa de sa houssine ses bottes toutes trempées d'eau. — Sachez donc que j'attendrai non-seulement ce garde-côte, mais encore un autre qui doit arriver de l'est.

— Tu les attendras! sainte Vierge! tu les attendras! ô san Francisco, priez pour moi!

Et après un moment de silence, il s'écria de toutes ses forces : — En haut le monde! en haut, mes frères! Au nom du supérieur de San-Francisco, je vous ord...

— Finissons, moine! dit le damné; et il lui mit une main sur la bouche, et de l'autre serra si violemment le bras du tonsuré que le malheureux comprit toute la signification de ce geste, et se jeta sur le pont du navire avec l'expression de cette terreur muette qui nous accable quand nous avons la conviction intime de ne pouvoir échapper à un danger imminent.

Le Gitano sourit de pitié, puis il regarda fixement dans la direction de la baie de Cadix.

— Par les rochers de la Carniole ! tu tardais bien aussi, toi ! s'écria-t-il en voyant le second lougre poindre à l'horizon et s'avancer rapidement. — Vous arrivez là comme deux limiers qui traquent une biche dans un hallier ; mais les limiers sont lourds et pesants, tandis que la biche est légère et rusée. Par les yeux bleus de tantôt ! la chasse va déjà commencer, car voici les fanfares.

C'était un des lougres qui assurait son pavillon d'un coup de canon. A ce bruit inattendu, le malheureux moine fit un bond convulsif, souleva craintivement sa tête au-dessus du plat-bord, et, apercevant les deux gardes-côtes, la baissa vite et se précipita dans le faux-pont en faisant de nombreux signes de croix.

Le Gitano s'approcha silencieusement de la boussole, compara sa direction avec l'aire de vent, calcula les chances de brise, réfléchit un instant,.... puis prit un sifflet d'or suspendu à sa ceinture, en fit sortir trois sons aigus, et d'un bond fut sur le bastingage.

A ce signal, dix-huit nègres montèrent silencieusement sur le pont. Un second coup de sifflet avait à peine retenti que la tartane avait gréé et déployé son antenne, son beaupré et sa trinquette, bordé ses phoques, et que le damné tenait la barre du gouvernail. Les deux lougres s'approchaient de chaque côté, et n'étaient pas à une portée de canon de la tartane, lorsque celle-ci vira de bord, passa intrépidement au milieu de ses ennemis en leur envoyant sa volée, et laissa porter en plein sur la pointe de la

Torre, en piquant droit dans le vent. Cette incroyable manœuvre ne pouvait être tentée qu'avec un navire aussi fin voilier et d'une marche aussi supérieure; or, avant que les deux lougres eussent pris le vent, le Gitano louvoyait déjà sous le promontoire, qui le cachait aux yeux des Espagnols malhabiles qui avaient masqué, et étaient encore occupés à s'orienter. C'est à cet endroit que les habitants de Santa-Maria les perdirent de vue.

A une portée de fusil de la base de ce promontoire s'élevait une chaîne d'énormes blocs de granit qui formaient, en s'avançant dans la mer, les bords escarpés d'un étroit chenal qui serpentait entre eux et le pied de la montagne et n'avait d'issue qu'à travers les brisants les plus dangereux.

Le Gitano avait une telle habitude de ces écueils qu'il s'aventura sans crainte dans cette passe, et, après y avoir navigué avec une adresse merveilleuse, il fit carguer toutes les voiles et démâter en larguant les haubans qui n'étaient pas établis à poste fixe, mais sur des moufles; de sorte qu'au bout de quelques minutes la tartane, qui tirait peu d'eau, était rase comme un ponton et entièrement cachée par les rochers qui masquaient le canal du côté de la pleine mer.

Là, le sifflet du damné retentit de nouveau, mais à deux reprises différentes, avec des modulations singulières.

Aussitôt on entendit le bruit d'avirons qui battaient l'eau en mesure, et l'on vit sortir de derrière

un quartier de roche une tartane en tout semblable à celle du Gitano. A l'arrière était le jeune homme à la douce figure et au menton imberbe qui avait tant étonné le barbier Florès. Le damné lui fit un signe qu'il parut comprendre, car il hâla son navire le long des rochers tant qu'il fut souventé par la hauteur du cap ; puis, étant parvenu à l'autre extrémité du chenal, après avoir habilement évité une foule de récifs, il prit le vent, gonfla ses voiles, et débouqua de la passe à l'instant que les deux lougres espagnols doublaient enfin le promontoire. Quand ils aperçurent cette nouvelle tartane, ils firent force de voile, et laissèrent porter sur elle, croyant toujours poursuivre le Gitano.

« Vous êtes de braves chasseurs, — disait celui-ci, assis tranquillement sur sa poupe. — La biche vous a donné le change, vous êtes sur une fausse voie ; et, pendant que ce faon va croiser dans tous les sens pour vous fatiguer et vous entraîner à sa poursuite, la biche mettra bas les riches tissus de Venise, les aciers d'Angleterre et les cuivres d'Allemagne qu'elle tient renfermés dans ses flancs. Allons ! allons en chasse ; et, par cette étoile qui commence à briller, puisse la mienne être heureuse cette nuit, car le soleil baisse ! »

En effet, déjà le soleil touchait à son déclin, et la mer et le ciel, se confondant à l'horizon enflammé, ne formaient qu'un immense cercle de feu. Le sommet des flots scintillait éclairé par de longs reflets d'or qui venaient s'éteindre dans les ombres que

projetaient les grands rochers de la côte. Longtemps on vit la tartane manœuvrer avec une agilité surprenante pour échapper aux deux lougres. Tantôt elle carguait à demi ses voiles rouges et mettait en travers à la lame. La vague alors la couvrait d'une mousse blanche qui retombait en pluie brillante des nuances diaprées de l'arc-en-ciel, et semblait l'entourer d'une auréole de pourpre et d'azur; et là, elle attendait ses ennemis, la perfide, en se laissant aller aux ondulations de l'eau... Puis, quand ils approchaient, frémissante sous son gouvernail, elle venait au vent, étendait ses voiles comme de grandes ailes de pourpre, et laissait bien loin derrière elle ces bons bâtiments espagnols qui s'étaient follement flattés de la saisir.

Tantôt, virant de bord et se couvrant tout à coup de pavois et de pavillons de mille couleurs, elle courait elle-même sur les gardes-côtes. Eux se séparaient aussitôt pour la prendre entre deux feux, et se préparaient activement au combat. Mais elle, comme une coquette inconstante et capricieuse, revenait sur ses pas, serrait le vent au plus près, et allait se plonger dans les flots de lumière qui embrasaient l'atmosphère, désespérant ainsi ces honnêtes gardes-côtes, qui venaient encore de faire une tentative inutile. Enfin, elle usait de la supériorité de sa marche et de sa manœuvre pour réussir à fatiguer les deux lougres, et à les entraîner avant la nuit loin de l'endroit où le Gitano comptait opérer son débarquement.

Or, la maudite remplit si bien ses instructions que peu à peu les trois navires se voilèrent de vapeur, s'enfoncèrent dans la brume et disparurent tout à fait quand le soleil ne jeta plus qu'une lueur sombre et rougeâtre, et que les étoiles commencèrent à briller.

En ce moment, le Gitano, penché sur l'avant de sa tartane, écoutait d'une oreille attentive un bruit cadencé qui résonnait lourdement comme le pas de plusieurs chevaux.

« Enfin ce sont eux! — s'écria-t-il. »

CHAPITRE V.

LE BLASPHÈME.

> N'es-tu donc rien qu'un moins pleureur?
>
> J. Janin, *Confession*.

On ne pouvait descendre du sommet de la montagne de *la Torre* que par un étroit sentier taillé dans le roc, qui faisait une foule de détours. La pente du chemin était ainsi moins rapide, mais il fallait beaucoup de temps pour arriver jusque sur la grève.

A l'entrée de ce sentier parut un homme à cheval, que l'on distinguait difficilement à la pâle lueur du crépuscule; il s'arrêta court, sembla conférer un moment avec ses compagnons, sans doute cachés par

quelques aloès, puis jeta en l'air un cigarito allumé, qui décrivit un léger sillon de feu.

Quand le même signal fut parti de la tartane, cet homme continua sa marche, suivi d'une douzaine d'Espagnols aussi à cheval, qui s'avancèrent avec précaution au milieu des nombreuses rampes de cette route difficile. Les uns portaient un *sombrero*, les autres une résille ou un simple mouchoir de couleur tranchante dont les bouts flottaient sur leurs épaules; mais tous avaient ce teint hâlé, ces traits durement caractérisés, enfin l'aspect peu rassurant qui distinguent les contrebandiers de terre qui exploitent le littoral de l'Andalousie. Leurs chevaux étaient chargés de deux larges coffres recouverts de toile goudronnée d'une légèreté extraordinaire, mais tellement spacieux que le cavalier ne pouvait monter que sur la croupe, où il s'asseyait à peu près comme un timbalier derrière ses timbales. En outre, des peaux de mouton entouraient les sabots de leurs montures; de sorte qu'il était impossible de les entendre quand elles marchaient au pas.

Arrivé sur la grève, à deux portées de fusil de la tartane, le chef de cette petite troupe arrêta son cheval, et se retournant vers ses compagnons :

« Par la châsse de mon patron ! — il ôta son chapeau, — mes fils, à la clarté de la lune qui se lève, je ne vois sur le pont du navire que le maudit avec sa toque et sa plume blanche.

Une voix. — Où est donc le frère ?

Une autre. — Si le frère n'est pas présent, pas un

réal de ces marchandises n'entrera dans mes coffres. Dieu me sauve ! mais le supérieur du couvent de San-Juan a bien tort d'employer un pareil mécréant pour débarquer sa contrebande ; et, quoiqu'il y ait un moine pour la bénir et effacer les griffes de Satan, m'est avis que tôt ou tard nous serons punis de nos trafics avec un excommunié. — Amen !

LE CHEF. — Et crois-tu que je ne craigne pas comme toi la colère de la sainte Vierge en touchant des marchandises qui, par saint Jacques ! sentent plutôt le soufre que le buis béni?

UN PHILOSOPHE, *qui avait été cuisinier d'un cortès.* — Mais songez donc, compère, songez donc que dans tous les tiendas de la route on vous les échangera contre de bons quadruples, sans flairer si elles sentent le souffre ou le béni?

LE CHEF. — Tais-toi, impie !

LE PHILOSOPHE. — Et c'est vrai, après tout, ce ne sont pas les simagrées du révérend qui ôteront l'odeur, si odeur il y a ; qu'il me les donne endiablées, mais à meilleur marché, et moi, j'en fais mon affaire; car mon avis serait...

— *Ave, Maria purissima !* plaignez le blasphémateur, dirent les contrebandiers en se signant et en frémissant d'horreur. Plusieurs fervents catholiques cherchèrent même leurs couteaux.

Le Gitano, ne concevant rien à ce retard, réitéra le signal accoutumé, et l'on vit briller un nouveau sillon de feu.

— Que de temps perdu ! — dit le philosophe. Et

il s'avança dans l'eau jusqu'à portée de voix de la tartane : — Seigneur damné, seigneur maudit, s'écria-t-il d'un air bouffon, avez-vous donc oublié que ces saintes gens n'approcheront pas si le révérend, par sa présence, ne rassure les consciences timides de ces agneaux ? Et il rejoignit le gros de la troupe qui le maudissait.

Le Gitano se frappa le front et donna un léger coup de sifflet. — Le frère ! — dit-il à un nègre qui se montra à l'entrée du panneau. Le noir disparut, et revint seul un instant après en faisant un signe de tête négatif. — Eh bien, qu'on le hisse ! —Le nègre alors, avec une promptitude admirable, leva une antenne, y établit une poulie et une corde, descendit dans le faux-pont, et trois minutes après on vit le révérend s'élever majestueusement au milieu de l'ouverture qui conduisait à la cale, planer un instant au-dessus de la tartane et abaissant son vol audacieux, prendre terre à côté du damné, qui le débarrassa officieusement des sangles et des cordages dont on avait entouré ce nouvel Icare.

En voyant l'ascension du moine, les contrebandiers, qui attendaient sur la grève, avaient crié *gloria in excelsis,* et s'étaient agenouillés, croyant que c'était un miracle ; mais le philosophe rit beaucoup de leur simplicité.

Quand le nouvel Icare fut debout, il toisa le Gitano de l'air le plus digne et le plus méprisant qui lui fût possible, à peu près comme un martyr regarde son bourreau.

LE GITANO. — Excusez-moi, mon père, si je vous ai fait aider à monter; mais ces honnêtes contrebandiers attendent impatiemment que vous exerciez votre saint ministère.

Et il lui montra le groupe, qui observait attentivement ce qui se passait à bord.

LE MOINE. — De combien de charité chrétienne faut-il que je sois doué pour consentir à passer des jours entiers avec un apostat, un réprouvé de ton espèce, et tout cela pour épurer tout ce que ton hérétique et satanique contact a souillé ! afin que des chrétiens puissent se servir de ces marchandises sans redouter la colère du ciel !

LE GITANO. — Que voulez-vous, mon père ? votre supérieur me paye bien et m'emploie pour débarquer les objets de contrebande dont est gorgé son couvent; il m'emploie, parce qu'il sait que personne mieux que moi ne connaît les détours et les passages de cette côte, et que, si je suis pris, il ne sera compromis en rien, vu que la sentence de mort qui pèse sur moi.... Mais anathème, comme vous dites, anathème ! je suis maudit. On le sait; — et comme même les contrebandiers espagnols sont trop religieux pour acheter quelque chose qui ait été touché par un excommunié, on vous envoie afin de bénir ces riches étoffes, ces brillants aciers, de mettre la conscience des acheteurs en repos et de trouver un débouché aux ballots de votre digne supérieur. Enfin, en diminutif, nous sommes Dieu et le diable.

LE MOINE. — Misérable!... renégat!... mécréant!

LE GITANO. — En outre, vous faites un honnête commerce avec ces bonnes gens, car vous leur vendez un peu bien cher vos bénédictions et vos exorcismes, qui, entre nous, ne rendent ni la soie plus serrée, ni l'acier plus flexible.

LE MOINE. — Fils de Satan! infâme damné!

LE GITANO. — Mais comme votre gracieux souverain paralyse toutes les industries, et qu'il prohibe ce qu'il empêche de fabriquer, la contrebande devient indispensable; les moines l'exploitent avec Gilbraltar, et l'Espagnol paye double ce qu'il pourrait fabriquer chez lui. Je trouve cela, moi, du dernier bouffon.

LE MOINE. — Exécrable réprouvé! je...

LE GITANO. — Assez, moine, ces gens t'attendent; va faire ta besogne, car le temps se couvre et la nuit s'avance.

— Chien maudit! ma besogne!... ma besogne!... » murmurait le moine en gagnant le rivage au moyen d'un pont jeté de la tartane, et sur lequel le Gitano était aussi descendu, monté sur son petit cheval qu'on avait hissé de la cale de la même manière que le révérend, ce dont le moine maugréa d'autant.

Pendant que le Gitano s'occupait à faire débarquer les marchandises, le révérend s'était approché des contrebandiers. « La paix soit avec vous! mes frères, » leur dit-il.

En baisant le bas de sa robe ils répondirent. « Amen! »

LE MOINE. — Vous voyez, mes fils, combien votre salut m'est cher, et...

LE PHILOSOPHE. — C'est-à-dire : nous est cher... à nous. Mais fasse Dieu que ce capital, placé ici-bas en oremus, nous rapporte là-haut la vie éternelle!

— Silence! l'hérétique! — crièrent-ils.

Le moine fit un geste de mépris et continua : « Combien votre salut m'est cher!... car je m'expose à passer des jours entiers avec ce fils de Satan pour que Dieu ne s'irrite pas de vos relations avec lui.

— Et pour débiter votre pacotille, — repartit l'incorrigible philosophe.

— Aussi nous vous bénissons, mon père, — crièrent les autres contrebandiers à haute voix, afin d'étouffer cette impertinente interruption.

LE MOINE. — Jésus! mes fils, je gémis comme vous que cette tartane soit commandée par un renégat; mais ce renégat est le seul homme, c'est-à-dire le seul mécréant qui connaisse bien cette côte. Hélas! hélas! que ne se présente-t-il un chrétien?

— Écoutez, mon père, — dit le marin qui avait souffert de la distraction de Florès, — l'homme à l'évacuation sanguine enfin; — écoutez, mon père, est-ce une bonne action que de délivrer la terre d'un païen?

— On obtient le ciel, mon fils!

— Merci, mon père. » Et il s'éloigna.

En ce moment, le Bohémien était descendu de son cheval, et restait absorbé dans ses réflexions,

tandis que ses noirs finissaient le débarquement. Son fidèle Iskar se jouait sur la grève et baignait sa longue crinière, lorsque tout à coup il bondit et poussa un hennissement qui fit brusquement retourner son maître et le tira de sa rêverie.

A ce moment, le couteau du marin était levé sur la poitrine du Gitano : ce dernier saisit l'assassin à la gorge avec tant de promptitude et de force qu'il ne put jeter un cri. Le couteau lui tomba des mains ; ses yeux roulèrent dans leur orbite et ses doigts se roidirent ; puis peu à peu ils s'assouplirent, ses bras s'allongèrent le long de son corps, ses jambes s'affaiblirent, et il tomba étranglé. Ses compagnons crurent qu'on retournait un ballot.

« A genoux ! mes fils, » dit le moine aux contrebandiers. Ils s'agenouillèrent, moins le philosophe, qui regardait la lune en sifflant l'air de la *Tragala*.

Alors le moine, armé d'un goupillon, s'approcha des ballots et en fit le tour en disant : « Arrière, Satan, arrière ! et que ce signe de rédemption purge ces marchandises de la souillure que l'hérésie y a imprimée. Arrière, Satan, arrière !

Et il répandit des flots d'eau bénite sur les caisses.

— Il les mouille trop ; il va les avarier, — dit le philosophe.

— Silence, — cria-t-on tout d'une voix.

— Arrière, Satan, — dit encore le moine. — Maintenant, mes frères, vous pouvez toucher à ces objets. »

Les contrebandiers l'entourèrent avec empresse-

ment, et il tira un long papier de sa ceinture.

— Ces six ballots, mes fils, sont des soieries vénitiennes dont vous pouvez voir les échantillons à la lueur de ce fallot. Voyez quelles riches couleurs! comme ce tissu est serré et moelleux! Nous les mettrons à deux quadruples la barre, mes fils.

— Oh! mon père!

— Mais elle est sainte et bénie, mes fils!

— Par les cornes de Satan! l'estampille de la douane du ciel nous coûte plus cher que celle de Cadix, — s'écria le maudit philosophe.

— Tais-toi, misérable! — dit le moine.

— Mais, révérend, deux quadruples!...

— C'est donné, mon cher fils. Elle les coûte au supérieur.

Et la discussion allait s'entamer, si, du haut du sentier, un homme ne fût accouru dans la plus grande agitation : c'était le pêcheur Pablo.

« Par la Vierge, fuyez! — s'écria-t-il; — fuyez! les habits de cuir sont sur mes pas; nous sommes trahis par le marin Punto. Il a indiqué le lieu du débarquement à l'alcade Vejer; il a promis de tuer le Gitano; il a promis d'augmenter encore le désordre où vous jetterait sa mort, en larguant les amarres de la tartane pour donner le temps aux douaniers d'armer et de vous couper toute retraite.

— Mort! mort à Punto! — Et les couteaux luisaient.

— Ce n'est pas tout, — ajouta-t-il; — les crimes et les profanations du maudit retomberont sur vous,

et monseigneur l'évêque a ordonné de vous traquer et de vous tuer comme des loups de la Sierra, pour vous être joints à un excommunié.

— Le saint pasteur change ses brebis en loups? Quel miracle! — ajouta le philosophe.

— Ainsi, fuyez!... fuyez!... point de quartier pour vous.

— Mort à Punto le traître! mort! — Et tous les couteaux le cherchaient.

— C'est fait, — dit le Gitano en poussant du pied le cadavre. — Ainsi, chargez vos marchandises en toute hâte, car la mer monte, le ciel se couvre de nuages; et si une fois vons avez vu briller là-haut les carabınes des habits de cuir, ce sera à choisir entre le feu et l'eau, mes fils. »

Puis il donna un coup de sifflet prolongé, et tous les noirs, ayant regagné la tartane, retirèrent le pont et se hâlèrent au long des rochers qui formaient le bord opposé du chenal. Le damné resta sur la grève, monté sur son fidèle Iskar.

« Je le disais toujours au supérieur, criait le moine, prévenez monseigneur l'évêque que le damné est à votre solde, et les poursuites seront dirigées en conséquence. Point...... Il a voulu le lui cacher, et voici ce qui arrive.

Et s'adressant au Gitano avec inquiétude : — Mais pourquoi fais-tu éloigner ton navire, le regagnerons-nous donc à la nage?

— A quoi bon ce navire, maintenant, mon père?

Je ne puis sortir avec le flot au milieu de ces brisants.

— Mais au moins nous y serions en sûreté, dans le cas où les douaniers descendraient ce chemin pour nous surprendre ; et, par le Christ ! ils ne pourraient approcher de la tartane à travers ces vagues et ces roches. Fais donc mettre le pont à terre. »

Le Gitano fit en souriant un geste négatif qui terrifia le moine.

Les contrebandiers n'avaient pas pris part à cette discussion, tant ils étaient empressés d'emballer en toute ıâte les marchandises qu'ils comptaient avoir à bien meilleur marché, grâce à cet événement. Le philosophe surtout chargeait son cheval de telle sorte que le malheureux animal ployait déjà sous le faix; et pourtant le philosophe entassait toujours ballot sur ballot, disant tout bas : — Une fois sur la route de Vejer, il faudra que Dieu te prête les ailes d'un séraphin pour me rejoindre, moine. — Et son cheval portait au moins un tiers de la cargaison de la tartane.

« Ah! j'y suis, — dit le moine, que le signe de tête du Gitano avait beaucoup effrayé, j'y suis ; le seigneur capitaine reste avec nous, parce qu'il connaît une secrète issue qui peut nous aider à sortir de cette anse sans remonter ce sentier, aussi haut que l'échelle de Jacob. Le seigneur capitaine me l'a dit cent fois, je me le rappelle maintenant. »

En achevant ces mots, ses dents s'entrechoquaient ; il était aussi pâle qu'un cadavre, et pourtant il tâcha

de grimacer un sourire en regardant l'excommunié de l'air le plus humble et le plus affable.

La figure du Gitano prenait une expression équivoque, lorsqu'à la lueur d'une fusillade qui partit du haut de la montagne on aperçut les gardes-côtes qui se développaient et prenaient position. Tout espoir de retraite était perdu de ce côté.

« Sainte Vierge! sauvez-nous, monsieur le capitaine, — dit le moine; — le passage! Seigneur Dieu! indiquez-nous le passage!

— Le passage! — répétèrent les contrebandiers avec effroi, sans savoir ce dont il s'agissait.

— Quel passage? — demanda le Gitano; — mais vous rêvez, mon père, et je crains que vous ne fassiez un mauvais songe; car les habits de cuir commencent à descendre, et les balles sifflent. Tenez!...

— Mais, mon Dieu! vous m'avez dit qu'il y avait au milieu de ces rocs une issue cachée qui rejoignait la côte, une issue qui pouvait nous donner le moyen de sortir de cette anse fermée que la mer gagne déjà, et des rochers partout!... Sainte Vierge! partout des rochers à pic! s'écria le moine désespéré, en regardant au-dessus de sa tête.

— Partout des rochers à pic! — répéta le Gitano.

— Allons, révérend, un miracle, c'est le moment, — dit le philosophe, qui regardait d'un œil de douleur son cheval, si richement chargé. ».

Plusieurs coups de feu partirent de nouveau du sommet de la montagne, mais les balles tombèrent mortes; car les douaniers n'approchaient que lente-

ment et étaient encore fort éloignés, à cause des nombreux détours que faisait le sentier. La lune brillait au milieu d'un beau ciel, et sa douce clarté éclairait ce curieux tableau dans tous ses détails

« Que j'aime une belle nuit d'été! — dit le Gitano; — les fleurs s'épanouissent pour aspirer la fraîcheur de l'air, et leur parfum vous arrive plus suave. Tenez! mes frères, sentez-vous la bonne odeur des aloès et des caïtiers? »

Une nouvelle fusillade interrompit cet inconvenant monologue; mais, cette fois, un contrebandier tomba.

« Au nom du Christ! tu dois nous sauver. Au nom de Dieu, je te l'ordonne? — cria le moine au Gitano, en lui montrant le ciel. »

Ce mouvement fut beau, mais il ne produisit aucun effet, car le Gitano répondit en riant: « Au nom de Dieu, de Dieu!... y pensez-vous, mon père? Ne plaisantez donc pas. Le moment est grave! grave!... voyez plutôt ce chrétien qui se tord et perd son sang. »

Au rire effrayant du damné se joignit le bruit de la mer, qui montait, montait, et venait à chaque instant battre et rétrécir l'étroit espace où se pressaient ce petit nombre d'hommes.

Les Espagnols se signèrent en frémissant. Un d'eux arma son escopette, et la dirigea sur le Gitano. Le moine se précipita à temps. « Malheureux! lui seul peut nous sauver; lui seul connaît ce passage! »

Voyant cette démarche hostile, le Gitano était entré dans la mer, qui s'élevait jusqu'au poitrail de son cheval. « Voici les douaniers qui descendent les dernières rampes, mes fils, et vous savez que maintenant les balles comptent, — cria le maudit, en montrant le contrebandier blessé à mort. »

Les Espagnols se jetèrent alors aux pieds du moine : « Mon père, priez pour nous ! »

Et le moine et eux se prosternèrent en criant : « San Juan, san Juan ! priez Dieu pour nous ! »

Et ils se frappaient la poitrine, tandis qu'à la lueur de la fusillade on voyait le Gitano à cheval les dominer de toute sa hauteur, et cette figure étrange, dont la nuit semblait doubler les proportions, se dessinait en noir avec de vifs reflets couleur de feu sur une pluie d'écume éblouissante de blancheur.

Plusieurs coups de feu rententirent encore ; un second contrebandier tomba, et l'on entendit les commandements des officiers gardes-côtes.

La frayeur du moine était à son comble ; il se traîna jusqu'au bord de la mer, et là, les genoux dans l'eau, il cria au Gitano avec l'accent de la plus profonde terreur : « Sauve-moi ! Sauve-moi ! »

Et il pleurait, le moine !

« Par l'âme de ton père, sauve-nous ! nous te donnerons de l'or, de l'or à remplir ta tartane ! » hurlèrent les contrebandiers.

Et ils l'imploraient à mains jointes, tandis que trois d'entre eux se roidissaient dans les dernières convulsions de l'agonie.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! — bégaya le moine. Et il se tordait les bras, et il se roulait sur la roche ensanglantée.

— Dieu est sourd ! — dit le Gitano ; — invoque Satan. — Et il rit !

— Arrière, arrière, blasphémateur ! » répondit le frère en se relevant avec effroi.

Mais la mer gagnait tellement, que les lames venaient briser à leurs pieds et les couvraient d'écume.

« Invoquez Satan, et je vous sauve. Derrière ces rochers est une issue secrète masquée par une pierre mouvante : elle vous mettra à l'abri des gardes-côtes. Il est temps encore, car maintenant l'escarpement vous cache à leurs yeux, » reprit le Gitano, qui était à flot avec son cheval.

Et les contrebandiers interrogeaient chaque roche avec désespoir, et le moine, les yeux fixes, la figure livide, fit un nouveau mouvement d'horreur en pensant à la proposition du maudit... Puis pourtant il parut faiblir.

Et ceci est concevable, car, en ce moment, quoiqu'on ne vît pas les douaniers, on entendait le bruissement de leurs armes et le craquement des batteries qu'on armait.

« Eh bien ! — dit le moine en délire, — eh bien ! Satan, sauve-nous ! car tu n'es, tu ne peux être que Satan.

— Oui, Satan, sauve-nous ! » crièrent les Espagnols avec un accent de terreur indéfinissable.

Et, haletants, les yeux fixes et étincelants, ils attendaient.

. . . .

Le Gitano haussa les épaules, tourna la tête de son cheval du côté de la tartane, et la gagna à la nage au milieu d'une grêle de balles, en chantant cette vieille romance mauresque d'*Hafiz* :

« Oh ! permets, charmante fille, que j'enveloppe mon cou avec tes bras, etc. etc. »

. . . .

Les contrebandiers restèrent anéantis.

« Feu ! par saint Jacques, feu ! Tirez sur le cheval et sur la plume blanche, c'est le bandit lui-même, » criait l'officier, que l'on distinguait parfaitement, car sa troupe s'était arrêtée à l'avant-dernière rampe pour se former en un peloton épais qui faisait un feu nourri et continu sur le reste des contrebandiers.

Or, ce qui restait de ces négociants sans patentes n'avait qu'à choisir entre le feu et l'eau, comme avait dit le Gitano.

« Feu ! feu sur ces mécréants ! — répétait l'officier pour stimuler sa troupe ; — monseigneur l'évêque a promis des indulgences pour ce carême, et, puisque le chef nous échappe, écrasons le reste de sa bande. Feu !...

— Mais, capitaine, je vois un moine...

— Infâme, impie déguisement ! feu sur l'apostat !

— Par san Pedro ! feu donc. À vous, mon révérend. »

Le moine reçut le coup dans la poitrine, et tomba à genoux. Ils ne restaient plus que deux, lui et le philosophe, aussi blessé. Les autres avaient été ou tués ou noyés en voulant gagner la tartane au milieu des brisants, ou entraînés par les lames, qui devenaient affreuses.

« Mes fils ! — criait le frère, — je suis un moine de San-Juan, envoyé par mon supérieur ; pitié ! au nom du Christ, pitié ! »

Et il se cramponna aux pointes aiguës du rocher.

« Ce qui fait, — balbutia le philosophe en recevant une seconde et mortelle blessure, — que, si j'avais à croire en quelque chose, je ne croirais ni à Dieu ni au diable, car j'ai essayé de tous les deux, et... je... »

Ses bras s'ouvrirent. Il lâcha le morceau de granit qu'il étreignait avec force, écarquilla les yeux... et disparut.

« Grâce ! grâce ! mon Dieu ! je me noie ! » hurla le moine qui se débattait sous une lame.

Il mordait le roc.

« Comment ! — dit l'officier, — l'impie vit encore ! feu donc, par saint Jacques ! »

Trois coups de carabine partirent à la fois ; la robe bleue du révérend flotta un instant, et l'on ne vit plus rien, rien... ni chevaux, ni hommes, ni moines ! rien que des vagues écumantes, qui avaient déjà envahi la première rampe du sentier, et venaient déferler à grand bruit sur la seconde.

Le Gitano seul avait échappé.

« Par le Christ ! sa tartane va se briser contre les écueils, — crie l'officier. — Dieu est juste ; et puisqu'il sort du chenal contre la marée, sa perte est certaine. »

En effet, le damné louvoyait intrépidement dans cette passe, que la fureur des lames devait rendre impraticable.

CHAPITRE VI.

LA MONJA. — LA NONNE.

Ah ! ce cœur dans la tombe est descendu vivant,
Et les austérités de ce sombre couvent
D'un regret criminel ne m'ont point préservée :
En vain de pleurs amers je me suis abreuvée.

DELPHINE GAY, *Madame de la Vallière*.

Certes, si j'étais nonne et que j'eusse à choisir un couvent, je choisirais celui de Santa-Magdalena ; c'est un digne couvent triste et sombre, placé sur le bord de la mer, à sept lieues de Tarifa. Au nord, l'Océan, qui vient battre ses murailles ; au sud, des lagunes impraticables ; à l'ouest, des rochers à pic ; mais à l'est,... oh ! à l'est, une belle prairie toute verte, traversée par un petit ruisseau qui fait mille détours et brille au soleil comme un long ruban argenté ; sans compter les violettes et les clématites

qui parfument ses bords ; sans compter les palmiers aux longues flèches et les amandiers qui l'ombragent. Et puis, au milieu de la plaine, le charmant petit village de Pelléta, avec son haut clocher, grêle et élancé, ses maisons blanches et son bouquet d'orangers et de jasmin. Et puis encore à l'horizon les montagnes brunes de Medina, dont le versant est couvert d'ifs et d'oliviers...

Je vous le répète, si j'étais nonne je ne choisirais pas d'autre couvent que le couvent de Santa-Magdalena.

Et les jours de fête donc ! on vient danser presque sous ses murs, et vous m'avouerez que pour une pauvre recluse c'est plaisir que d'entendre le roulement enivrant des castagnettes qui bruissent sous les doigts agiles des Andalous,.... et de voir les poses lentes et tranquilles du bolero ; le *majo* poursuivre sa *maja*, qui le fuit et l'évite,... puis se rapproche et lui jette un bout de son écharpe qu'il baise avec transport, et dont il s'entoure d'une main, tandis que de l'autre il fait résonner ses castagnettes d'ivoire !

Agitez, agitez vos castagnettes, jeunes garçons, car la *cachucha* remplace le bolero. La *cachucha !* voilà une vraie danse andalouse ! une danse bruyante et animée, preste et lascive. Allez,... allez,... liez un bras amoureux à la taille de votre maîtresse, et entraînez-la rapide et frémissante au bruit de l'instrument sonore. Allez,... son sein palpite, son œil brille, le vent soulève son épaisse chevelure noire, et effeuille sa guirlande de fleurs ; puis vous murmurez à son oreille : « Mon amour,... qu'il me se-

rait doux de respirer ce soir près de toi l'odeur des amandiers... Et elle s'est élancée plus vive, et son bras vous a étreint si fortement que vous avez senti son cœur bondir sous sa mantille.

Va, ne crains rien, bonne fille, ta mère n'a rien entendu, et ce soir, après la prière, quand ton vieil aïeul t'aura baisée au front, tremblante, inquiète, tes petits pieds effleureront le gazon, tu t'arrêteras vingt fois, respirant à peine. Enfin, tu t'assoiras, palpitante, au pied de ce bel amandier en fleurs, dont les feuilles luisantes refléteront la douce clarté de la lune. Là, tout à coup, deux grands bras viendront t'envelopper. Eh! sainte Vierge! quel courage! brave fille, tu n'auras pas peur!

Mais le son des castagnettes est moins éclatant, le soleil se couche, la *cachucha* tournoyante a cessé, les jeunes filles regagnent leur village, et rient, et chantent en arrondissant derrière leurs oreilles les boucles soyeuses de leurs cheveux humides.

Maintenant ne direz-vous pas comme moi que c'est un digne couvent que le couvent de Santa-Magdalena; car, enfin, figurez-vous une pauvre jeune fille enfermée là avec ses dix-huit ans, ses yeux noirs, et son cœur espagnol qui bat sous son scapulaire.

D'abord, à matines, c'est une longue prière dans une église sombre et glacée; et puis les vêpres, et puis la messe, et puis l'angélus, et puis le salut, et puis que sais-je, moi? Pour distraction, deux heures de promenade dans le jardin du vieux cloître. Vous

savez, un jardin de cloître? de grands chênes noirs et silencieux, un gazon rare encadré dans des bordures de buis, et du soleil à midi : voilà tout.

Aussi avouez que lorsqu'un jour de fête on a pu s'échapper un moment de l'église pour venir dans sa cellule, le cœur bat d'aise et de joie!

On entre, on ferme soigneusement sa porte, et l'on est chez soi. Chez soi! comprenez-vous ce mot? quatre murs nus, mais ils sont blancs; un crucifix d'ébène au-dessus d'une petite table de noyer, mais elle est couverte de fleurs; une fenêtre grillée, mais elle donne sur la prairie verte; un lit étroit et mince, mais on y rêve. Franchement, avec toutes ces richesses et vos souvenirs de petite fille, envieriez-vous le sort de la camorera mayor de la reine de toutes les Espagnes?

Eh bien! pourtant, une jeune fille est là, seule; le crucifix, la petite table, la fenêtre, le lit, le parfum doux et faible, rien n'y manque : et elle ne regarde ni la prairie, ni la danse, ni le soleil qui se couche étincelant.

Son front est caché dans ses mains, et des larmes roulent sur ses doigts déliés.

Elle lève la tête : c'était la Monja qui assistait à la course de taureaux.

Elle n'était plus brillante de satin et de pierreries comme le jour où elle avait dit adieu au monde. Oh! non; une large robe de bure ensevelissait sa jolie taille comme dans un linceul, ses grands cheveux noirs étaient coupés et cachés par un bandeau de

toile qui dessinait l'ovale de son front blanc et candide, et retombait de chaque côté de ses joues. Mais qu'elle était pâle, bon Dieu! ses yeux bleus si doux et si purs sont entourés d'un léger cercle noirâtre, où des veines d'azur sillonnent cette peau délicate et rosée.

« Mon Dieu, pardon! pardon! » dit-elle, et elle se jeta à genoux sur la pierre.

Quelque temps après elle se releva les joues pourpres, les prunelles étincelantes :

« Fuis..., fuis..., dangereux souvenir! — s'écria-t-elle en se précipitant à la fenêtre. — Oh! de l'air, de l'air, je brûle! Oh! je veux voir le soleil, les arbres, les montagnes, cette fête, ces danses. Oui, je veux voir cette fête, être absorbée tout entière par ce spectacle bruyant. Heureux!... heureux sont-ils! Bravo! jeune fille; quelle légèreté! quelle grâce! que j'aime la couleur de ta basquine et les tresses de ton réseau! Que j'aime cette fleur bleue dans tes cheveux blonds! Mais tu te rapproches de ton danseur... Il est beau, ses yeux se fixent sur les tiens avec amour. *Lui* aussi avait un doux regard, mais... »

Et elle cacha sa tête dans ses mains, et elle se tut; car son cœur battait d'une force à rompre sa poitrine. Puis, reprenant et parlant avec vitesse, comme si elle eût voulu échapper à un souvenir qui l'oppressait :

« Comme le soleil se couche radieux et brillant! Jésus! quel beau nuage de pourpre aux reflets d'or! que sa forme est bizarre et changeante! Tout à

l'heure c'était une élégante tour mauresque aux mille créneaux, maintenant c'est presque un globe de feu ; mais ses contours varient encore, ils se découpent plus arrêtés. Santa Carmen! on dirait une figure humaine. Oui..., ce large front... et... cette bouche... Oh! non... si... Jésus... il *lui* ressemble! »

Et, haletante, elle était à genoux, les mains jointes, dans une sorte d'extase, devant cette image fantastique qui se voila de vapeur, s'effaça peu à peu, et disparut tout à fait.

Quand elle ne vit plus rien qu'un horizon enflammé, elle se releva dans un violent paroxisme, et se jeta sur son lit en gémissant.

« *Lui*... toujours *lui*... *lui* partout! — s'écria-t-elle avec un geste de désespoir. — Horreur! quand je me prosterne devant ton image sacrée, ô Christ! tes traits divins s'effacent... et c'est *lui* que je vois! *lui* que j'adore!

— Si, muette et confuse, je veux écouter avec recueillement la supérieure faire une sainte lecture, eh bien, sa voix semble s'affaiblir et s'éteindre, et c'est *lui* que j'entends ; car le son harmonieux de ses paroles vibre toujours dans mon cœur.

— Horreur! enfin, si je me traîne repentante au tribunal de Dieu, là, c'est encore *lui*..... car mon amour est le seul crime dont je puisse m'accuser. » Elle se prit à pleurer.

« Un crime! est-ce bien un crime? O ma mère, si tu n'étais pas morte, tu serais là ; j'aurais ma tête sur tes genoux, toi,... ta main dans mes cheveux

encore longs et bouclés ; et tu m'apprendrais si c'est un crime, car je te dirais tout.

— Vois-tu, ma mère, on m'avait assuré que je devais être heureuse au couvent, mais que pour cela il fallait quitter le monde ; j'ai dit oui, car alors je ne savais pas qu'un jour le monde... ce serait *lui*. Et puis on m'a faite belle, on m'a parée comme une sainte, et on m'a menée à une fête où un taureau a tué deux chrétiens, — m'a-t-on dit, — car je m'étais cachée dans le sein de la supérieure tout le temps de cet horrible spectacle.

— Mais tout à coup un cri d'étonnement a retenti, et j'ai soulevé la tête : c'était... c'était *lui*. Oui, il a fixé sur moi un regard... qui me tuera ; et il m'a dit la première fois... Oh ! je l'entends encore : *Pour vous, senora, et en l'honneur de vos beaux yeux bleus comme l'azur du ciel.* Puis, rapide, il s'est élancé,... et j'ai frémi malgré moi.

— La seconde fois, il m'a dit avec la même voix, avec le même regard, en me souriant et me saluant de sa main droite : *Pour vous encore, senora, et en l'honneur de cette bouche vermeille, purpurine comme le corail du Pervan.*

— Et, avec intrépidité, il a attendu le monstre dont les cornes étaient teintes de sang humain, et il l'a abattu à mes pieds.

— Moi, l'effroi m'avait saisie, j'ai jeté mes mains en avant, tant je craignais pour lui ; car il me semblait que, s'il avait été blessé, je serais morte de sa blessure. Alors, *lui* a pris ma main, oh ! bien malgré

moi, ma bonne mère ;... et l'a baisée là, oui, c'est là... Vois,... mes lèvres en ont rougi la place. »

Et ses yeux se fermèrent. Elle s'appuya sur son chevet, et continua à voix basse et en mots entrecoupés :

« Et peut-être tu me dirais, ma mère : — Ma Rosita, tu l'aimes donc bien ? Allons, vous serez fiancés, et Dieu vous bénira. — Oh ! oui... fiancés...... Voilà mon fiancé ; qu'il est beau !.... Des fleurs...... partout des fleurs... Voici mes compagnes en longs voiles blancs,... le son grave de l'orgue... et la foule qui répète comme moi : — Qu'il est beau, son fiancé ! — Ah ! voici le vieux prêtre ; sa main tremble en nous unissant : il est à moi ! c'est mon époux ! c'est mon époux !... Oh ! ma mère, reste... Tu me laisses ? — Ton époux est avec toi, mon ange ! — Ma mère ! ma bonne mère ! »

Heureuse fille, elle dormait. — N'est-ce pas, je le répète, un digne couvent que le couvent de Santa-Magdalena ?

CHAPITRE VII.

LE LEVANTE.

. . . . *La muerte !!*
La mort !!
DON QUIJOTTE.

Le levante est un vent d'est ; lorsqu'il souffle il fait pâlir les marins les plus intrépides. Ce n'est pas une

de ces innocentes brises qui soulèvent des vagues hautes comme des montagnes, non; la mer ne s'élève que fort peu; car telle est la force du levante qu'il refoule les flots, qu'il les nivelle par la puissance de pression qu'exerce la colonne d'air sur la surface de l'eau.

Mais aussi il faut que le timonier veille à la barre, sainte Vierge! qu'il y veille bien, s'il ne veut pas voir le navire disparaître en tournoyant dans une rafale!

Après cela le soleil brille, le ciel est beau, d'un bleu magnifique, avec de jolis nuages d'un rose vif, qui sont du plus charmant effet.

Les navires d'un tonnage élevé, tels que vaisseaux, frégates et corvettes, tout en manœuvrant avec prudence, ont pourtant encore à craindre de ces coups de vent; mais les goëlettes, tartanes, sloops, ont toutes les chances possibles pour périr, par leur grande propension à *engager,* ces bâtiments étant, comme on dit, essentiellement *canards.*

Si le danger est grand pendant le jour, la nuit il devient immense, surtout lorsqu'on louvoie près des côtes, qui sont loin d'être saines, et entourées de courants de quatre à cinq nœuds de vitesse.

Or il faisait nuit, et le levante, qui soufflait sur la côte de la Velda, hérissée de rochers, était un peu plus violent qu'il ne fut lors du mémorable coup de vent de 97, qui fit sombrer la totalité des vaisseaux mouillés dans la rade de Cadix : on le sait, tout périt, corps et biens.

C'était enfin un de ces braves coups de vent pen-

dant lesquels les matelots sont livides et croient en Dieu.

Les étoiles flamboyaient, et les vagues, en se choquant, dégageaient tant de lueurs phosphorescentes que cette vaste plaine, d'un noir sourd, était presque éclairée par des milliers d'étincelles bleuâtres, et vraiment, sauf le levante qui mugissait plus fort que le tonnerre, c'était un beau spectacle.

Les deux sloops gardes-côtes qui avaient donné la chasse à la tartane *sosie* du Gitano tourbillonnaient sur ce gouffre béant.

Ils avaient dégréé leurs huniers, leurs phocs, leur grand'voile, et fuyaient vent arrière sous leur misaine au bas ris ; on avait amarré la barre du gouvernail, et les soixante-trois hommes qui composaient les deux équipages étaient fort occupés dans le faux-pont à mettre leur conscience en ordre. Comme il n'y avait pas de prêtre présent, ils se confessaient les uns aux autres.

La confession est une chose admirable en elle-même, à terre, par exemple, dans une église de village dont les vitraux laissent pénétrer un joyeux rayon du soleil, quand vous allez partir pour une longue, longue campagne, et que votre vieille grand'-mère est là à genoux, tout en pleurs, faisant brûler pour vous un cierge béni à Notre-Dame : oh ! oui, alors, la confession à l'oreille d'un sage et vertueux prêtre à cheveux blancs, qui, sortant du confessionnal et appuyant son bras tremblant sur le vôtre, vous dit : « Mon fils, allons donc voir mes ouailles qui

dansent sous la saulée tout là-bas, là-bas, au bord du ruisseau, et en passant nous porterons une bouteille de mon bon vin au pauvre vieux Jean-Louis le protestant. »

Comme cela, oui, je comprends la confession; mais à bord, au milieu d'une tempête, lorsque ce n'est qu'à force de bras qu'on peut échapper à une mort imminente, lorsque les lames déferlent et brisent avec fureur sur le navire, lorsqu'à chaque minute vous voyez disparaître un de vos agrès, quand la mâture s'incline et craque, quand une vague s'abat et mugit sur le pont, s'y déroule, court et entraîne hommes, vergues, canots... Oh! m'est avis alors que la confession est une pratique au moins déplacée et sans utilité aucune pour virer de bord ou pour serrer un hunier.

On avait donc amarré la barre du gouvernail à bord des deux sloops qui naviguaient dans les mêmes eaux, et personne, personne n'était resté sur le pont des navires, qui allaient positivement à la grâce de Dieu; or, en fait de tactique, c'est une mauvaise allure, car le sloop *la Châsse de saint Joseph*, par suite de l'angle que sa barre formait avec sa quille, laissant plus porter que son confrère *la Bénédiction de Notre-Dame des Sept Douleurs*, arriva droit sur ce dernier, l'aborda par la poupe; et, comme la partie de l'arrière d'un navire est beaucoup plus faible que son avant, *la Bénédiction de Notre-Dame des Sept Douleurs* reçut le beaupré de *la Châsse de saint Joseph* dans son couronnement, qui fut dé-

foncé et donna libre accès à une voie d'eau qui coula ledit sloop et les soixante confessants et confessés.

Vous voyez que la confession ne vaut rien dans une telle occurrence.

Mais le sloop ne coula pas instantanément.

La Châsse de saint Joseph sentit, à l'effroyable commotion qu'il éprouva, que quelque chose d'extraordinaire se passait au dehors, et on envoya un jeune mousse, qui était en train de se confesser de son soixante-troisième péché, pour voir ce qui arrivait. Il monta aussitôt en rampant sur le pont, vit le beaupré et la guibre presque entièrement fracassés, et à une portée de fusil l'autre sloop, dont l'arrière était submergé, élever son avant au-dessus des vagues; son avant, où s'était réfugié tout ce qui restait de l'équipage.

Le capitaine du navire qui s'abîmait mit ses deux mains devant sa bouche en forme de trompe, et, au moyen de ce porte-voix improvisé, il parla avec beaucoup d'empressement au mousse, qui eut l'attention de se former aussi avec sa main une espèce de cornet acoustique.

Mais malheureusement *la Bénédiction de Notre-Dame des Sept Douleurs* était sous le vent, et le mousse n'entendit pas un mot; mais, comme on lui avait dit de *voir* ce qui arrivait, il s'accroupit près de la poulaine, et regarda.

Quelques-uns des naufragés se jetèrent à la mer; mais, par l'ange de Saint-Pierre! une bonite n'aurait

pas piqué au vent, et il fallait nager contre vent, flot et courant, pour arriver au sloop, qui pourtant était tout proche. — Impossible. — Aussi ils se noyèrent, les imprudents, après avoir été aveuglés par le revolin des vagues, qui leur fouettait le visage à y laisser des traces sanglantes.

Le mousse voyait tout cela à la lueur de son fanal, en tâchant de ne perdre ni une convulsion, ni un grincement de dents, afin que son rapport fût exact; mais il priait Dieu pour eux, le pauvre et digne enfant!

Bientôt l'avant du sloop coula davantage, et ceux qui survivaient à ce désastre montèrent au mât de misaine, qui seul s'élevait au-dessus de la mer, et c'était chose curieuse de voir ce mât, sur lequel des têtes d'hommes étaient groupées, qu'on pardonne l'image, comme le sont des cerises sur ces légers bâtons qui plaisent tant aux enfants.

Cette poutre, chargée d'hommes, ne resta pas dix minutes hors de l'eau, après quoi elle s'enfonça; mais pendant les dix minutes qu'elle mit à s'abîmer... quel drame se passa!

Enfin ils ne restèrent que deux sur le mât, les deux frères, je crois, gens pieux et bien pensants; mais l'instinct vital l'emporta sur la fraternité; car étant tout petits, oh! ils s'aimaient beaucoup. Le plus beau des fruits était celui qu'ils s'offraient, et, pour une faute commise, leur mère trouvait toujours deux coupables. Plus tard ils adoraient la même femme : ils la tuèrent pour qu'elle ne fût à aucun.

— Ils étaient Espagnols, excusez-les. — Pour ceci, ils furent envoyés pendant cinq ans aux galères; l'aîné s'était échappé; mais, ne pouvant parvenir à favoriser l'évasion de son frère, il revint tendre ses mains aux chaînes et son dos au bâton, ne voulant pas quitter ce frère chéri.

Enfin deux braves et loyaux compagnons s'il en fut; mais que voulez-vous? en face de la mort il est bien permis d'égoïser un peu.

Le mât se dressait donc encore à six pieds hors de l'eau; et, pour celui qui en occupait le sommet, c'était une hauteur comparable à celle des montagnes les plus élevées; car, dans ces moments décisifs, une minute d'existence, c'est une année... un pouce de terrain, c'est une lieue.

Le frère aîné, qui pourtant avait la place inférieure, sentant la fraîcheur de la mer qui le pressait comme dans un cercle de fer glacé, fit un violent effort, et se cramponna aux genoux de son puîné.

Celui-ci, qui étreignait le mât de toutes les forces convulsives de l'agonie, tenta d'appuyer son pied sur la poitrine de son frère pour le noyer... Désespoir! impossible. Il lui serrait les genoux comme dans un étau.

Et, chose étrange, ces deux têtes, qui souvent s'étaient joyeusement souri et tendrement embrassées, là se suivaient d'un œil avide, là se tuaient du regard.

Enfin, celui qui occupait le haut du mât l'abandonna un instant.

L'autre aperçut le mouvement, et s'élança...

C'est là que le puîné l'attendait. Il lui jeta les deux bras autour du cou, non mollement comme autrefois, en lui disant : — Bonjour, frère; mais avec frénésie. De façon qu'il l'étrangla en lui serrant la gorge sur le chouque de misaine avec un bout de cordage qui flottait. — Démarche inutile : la pensée seule fut éteinte dans ce corps, car les bras du cadavre serraient toujours aussi fortement les genoux du fratricide quand ils disparurent tous les deux!

Lorsque le mousse ne vit plus rien, il se frotta les yeux, regarda encore une fois, et descendit faire son rapport, qui étonna beaucoup; on coupa court à la confession, avec promesse d'y revenir, et le quart de bas bord monta sur le pont par les ordres du capitaine. Le vent soufflait avec un peu moins de violence, mais la nuit était claire, on mit un bon matelot à la barre pour éviter les embardées, et l'on continua de courir à l'ouest.

Ils laissaient porter dans cette direction depuis quelque temps, lorsque le matelot de quart à l'avant cria : « Navire à tribord! »

On se précipita à la lueur des fanaux, et l'on vit la tartane entièrement désemparée, la tartane qu'ils poursuivaient depuis la veille! la tartane, cause première de tous leurs désastres!

« Enfin, — hurla le capitaine garde-côte, — la sainte Vierge nous protége, et Dieu est juste. Tu vas payer, maudit, la mort de nos frères! »

Et, malgré l'impétuosité du vent, il tenta de mettre en travers.

CHAPITRE VIII.

LA CHASSE DE SAINT JOSEPH.

> Por medio ?,.. no, senor...
> Par peur ?... non, seigneur !
>
> CALDERON.

« Iago ! Iago ! — cria le capitaine de *la Châsse de saint Joseph.* — Iago, mon second moi-même, fais mettre les canonniers à leurs pièces.

— Capitaine... je...

— Tu trembles, on dirait ?

— Non, capitaine, mais le *levante* m'a porté sur les nerfs.

— Par le Christ ! à la bonne heure. Que penserait-on si l'on voyait le lieutenant du navire que je commande trembler comme un goëland par un temps d'orage. Allons, canonniers, à vos pièces ; et vous autres, orientez grand'largue, prenons le vent de cette tartane, que Satan confonde ! et en passant à poupe, nous lui enverrons notre volée. Que Dieu me soit en aide, le *levante* mollit !... Ah ! par la Vierge ! ce sera une belle fête pour le peuple de Cadix que le jour où tu y entreras les fers aux

pieds et aux mains avec ton équipage de démons! Chien maudit! » disait l'honnête Massareo en montrant le poing à la tartane désemparée, silencieuse et sombre, qui se balançait au mouvement des flots.

« Oui, oui, — reprit Massareo, — par saint Joseph, ruse de guerre! tu ne bouges pas plus qu'une bouée, pour que je m'approche de toi à longueur de gaffe... Alors tu jetterais sur mon pauvre lougre une chemise soufrée qui le brûlerait jusqu'aux œuvres vives!... ou tu me jouerais quelque autre tour diabolique, mais Notre-Dame protége le vieux Massareo. Plus d'une fois il a dérobé de riches galions du Mexique aux griffes de ces damnés d'Anglais, qui en savaient pourtant long, sainte Vierge! les hérétiques, — et il se signa. Puis, s'adressant au timonier : — Toi, viens au vent, lofe, lofe donc, butor, et songe à virer de bord. »

Le *levante* diminuait sensiblement, et on voyait, aux nuages qui s'avançaient rapidement de l'horizon et aux oscillations de la brise, qu'elle tournait au sud. Les étoiles se voilèrent, et la nuit, d'abord fort claire, devint épaisse tout à coup. La tartane était plongée dans l'obscurité; seulement un point lumineux brillait à son arrière, dans la direction de la chambre, mais on n'entendait pas le plus léger bruit à bord, et personne ne paraissait sur le pont.

Le capitaine du lougre garde-côte, ayant heureusement effectué son changement d'amures, revint et laissa porter sur la tartane jusqu'à demi-portée de pistolet. Là, il appela son lieutenant Iago; mais ce-

lui-ci, croyant qu'il s'agissait de commander le feu, disparut avec la rapidité de l'éclair.

« Iago ! — reprit-il encore.

— Seigneur capitaine, il est à fond de cale par votre ordre, a-t-il dit, pour veiller au passage des poudres.

— Le misérable ! Par saint Jacques, qu'on l'apporte mort ou vif sur le pont ; et toi, donne-moi mon porte-voix de combat, Alvarès. »

Alors le brave Massareo tourna vers le navire muet l'énorme orifice de l'instrument, et lui cria :

« Ho hé !... de la tartane !... ho hé !... »

Puis il baissa le porte-voix, mit sa main en conque auprès de son oreille pour ne pas perdre un son, et écouta attentivement.

Rien... Profond silence...

« Hein ? — dit-il au premier quartier-maître, qui était près de lui.

— Je n'ai rien entendu du tout, seigneur capitaine, si ce n'est une espèce de gémissement ; mais, par le ciel, ne vous y fiez pas ; parlez plutôt à bons coups de canon, ils entendront cette langue-là, par saint Pierre ! car notre brave amiral Galledo, que Dieu tient sous son bras droit, — il ôta son bonnet et reprit : — notre brave amiral disait toujours que c'était la langue universelle, et que...

— Paix ! Alvarès, paix ! tais-toi, vieux congre. Il m'a semblé voir quelque chose se remuer sur le pont. — Et de nouveau, embouchant l'immense porte-voix, il cria :

— Ho hé!... de la tartane!... ho hé!... envoyez une embarcation à bord, ou l'on va vous couler...

— Comme des chiens maudits que vous êtes, — ajouta Alvarès.

— Te tairas-tu ; ils peuvent avoir parlé, et ta sotte langue, qui va aussi vite que le cri d'un cabestan, m'a empêché de rien entendre, — dit le capitaine en reprenant avec une volubilité colérique :

— Pour la troisième fois, ho hé! de la tartane!... répondez,... ou je fais feu. »

Cette fois on distingua un gémissement prolongé qui n'avait rien d'humain, et fit pâlir le capitaine Massareo sur son banc de quart.

« Capitaine, si vous m'en croyez, — dit Alvarès en se signant, — envoyons notre volée et virons de bord ; car je vois le feu Saint-Elme qui voltige à l'arrière, et, par la Vierge, il ne fait pas bon ici.

— C'est par trop fort! — s'écria Massereo. — Saint Paul, priez pour nous! Allons, à la grâce de Dieu! canonniers, à vos pièces ; armez vos batteries. Bien. Faites le signe de croix. Bien. Maintenant, feu!... feu!... tribord. »

La volée partit, et sa lueur, éclairant un instant la tartane, projeta sur les eaux un vif reflet de lumière. Puis, quand la fumée blanchâtre de la poudre fut dissipée, on vit toujours le bâtiment, noir, silencieux, avec son point lumineux à l'arrière, obscurci de temps en temps par une ombre qui passait et repassait dans la chambre.

« Eh bien! Alvarès? demanda Massareo, qui ne comprenait rien à l'obstination du navire canonné.

— Seigneur, tous les boulets ont porté en plein bois; et ce maudit ne bouge pas. Pourtant il y a du monde à bord, j'en jurerais par mon chapelet.

— Le cas est épineux, — dit Massareo avec inquiétude; — je vais faire courir une bordée au large, pendant que moi, toi, le canonnier Pérès et ce poltron d'Iago, qui est pourtant d'un assez bon conseil, nous délibérerons sur la marche qu'il faut suivre. »

On vira de bord en s'élevant à l'est; on apporta Iago. Les quatre membres de cette assemblée se réunirent, et la discussion fut ouverte.

Aucun plan n'avait encore été arrêté lorsque le prudent Iago s'écria :

« Avec la protection de Notre-Dame, voici ce que je fais, moi : j'arme une chaloupe en guerre, je m'approche de la tartane maudite, et je m'en empare à l'abordage!... Hein! mes compères, qu'en dites-vous? »

Ses compères avaient bien pensé à ce moyen, le seul qu'on pût raisonnablement employer; mais aussi ses compères s'étaient abstenus d'en parler, sachant que celui qui indiquerait cette mesure serait naturellement chargé de l'exécuter. L'inconcevable témérité d'Iago les tirant d'embarras, il n'y eut qu'une voix pour louer et féliciter l'auteur de cet admirable plan de campagne, qui vit, mais trop tard, dans quelle position dangereuse il venait de se mettre.

« Le ciel vous a inspiré, remerciez-le, Iago, — dit le capitaine.

— Frère Iago, que tu es heureux! — reprit Alvarès en lui frappant amicalement sur l'épaule. — Par le Christ, c'est une belle occasion pour toi de passer officier. Que ne suis-je à ta place! Quelle gloire tu vas recueillir en exécutant ton audacieux projet! Prendre le maudit à l'abordage!!! On vendra ton portrait dans les rues de Cadix, et l'on te chantera sur la place San-Antonio. Heureux mortel! — Et il gagna l'escalier qui menait à la cale en sifflottant d'un air dégagé.

— Mais, — s'écria le malheureux Iago, tremblant et étourdi, — je n'ai pas dit que je...

— Vous aurez meilleure chance pour aborder le maudit en l'attaquant par tribord, mon fils, — lui dit gravement le canonnier Pérès; — bas-bord porte malheur, et voici probablement ce qui arrivera: — Vous approchez à une longueur d'embarcation;..... on tire sur vous.... C'est bien, mon compère. — Vous accostez;... on lance du haut des vergues une grappe de boulets qui coule votre chaloupe... C'est très-bien, mon compère. — Alors, avec l'agilité que vous devez posséder, vous et votre monde, tâchez de vous attacher aux porte-haubans, aux échelles, et à tout ce qui est à votre portée... C'est parfait, mon compère. Mais en voici bien d'une autre, par tous les saints du paradis! pendant que vous êtes cramponné au plat-bord, un panneau se démasque tout à coup, et vous vous trouvez nez à nez avec une dou-

saine de tromblons évasés, chargés jusqu'à la gueule de balles, clous et lingots, qui, vous pensez bien, font un feu d'enfer et tuent les trois quarts de vos hommes au moins. — Alors, ceux qui restent, — s'il en reste, — grimpent lestement à l'abordage comme des chats sauvages, le poignard entre les dents et le pistolet au poing; on se bat corps à corps, on tue, on est tué;... mais on a toujours eu de la gloire, et voilà. — Par les douleurs de Notre-Dame, que ne suis-je à votre place! Oh! oui, que ne suis-je à votre place, mon fils! — répéta-t-il avec un bruyant soupir, mais en disparaissant néanmoins assez vite dans le faux-pont.

— Mais, sainte Vierge, — s'écria Iago, qui avait vingt fois tenté d'interrompre le canonnier Pérès, — mais, par la couronne d'épines du Seigneur, j'ai donné ce conseil, ce n'est pas pour l'exécuter moi-même; et puisqu'ils envient ma place...

— Non, Iago, — reprit le brave Massarco, — ce serait une injustice; cette mission vous appartient de droit, et vous l'aurez. Vous l'aurez, Iago! C'est aussi pousser la délicatesse trop loin.

— Vous avez semé, il est juste que vous recueilliez, — dit un autre.

— Sans doute, il faut beaucoup de courage, de sang-froid, d'agilité, et de bonheur surtout, pour mettre fin à une entreprise aussi hasardeuse; mais, avec l'aide de Dieu et de votre patron, Iago, vous vous en tirerez à votre honneur; sinon, vous mourrez de la mort des braves, ce qui n'est pas donné à

tout le monde. Allez, mon fils, faites bien, Dieu et votre chef ont les yeux sur vous, — reprit le capitaine.

— Mais par tous les saints des chapelles de la cathédrale de Cadix, — cria Iago, pâle de crainte et de colère, — je veux à l'instant...

— Je ne puis que louer un tel empressement, Iago. Je vais donc donner les ordres nécessaires pour faire armer la chaloupe en guerre. Rien ne vous manquera; poignards, haches, piques d'abordage, espingoles, balles mâchées et non mâchées, petits paquets de mitraille. — Soyez tranquille, mon fils, je veille sur vous avec la sollicitude d'un père. — Allons, allons, modérez cette ardeur, et, comme un véritable Espagnol, songez à Dieu, à votre roi et à votre dame, si vous en avez une. Pensez donc quelle sera sa joie quand elle vous verra revenir mourant, couvert de blessures, et que la foule criera en vous entourant : « C'est lui, c'est le vainqueur du Gitano! c'est le brave Iago! » Ah! mon fils, si ma position ne m'obligeait à rester à bord... mort de ma vie! vous n'auriez pas eu cette mission. Non, par saint Jacques, vous ne l'auriez pas eue. »

Et il prenait le même chemin que les autres membres du conseil, lorsque Iago le retint par le bras en s'écriant :

« Non, capitaine, non; j'aimerais mieux rester dans une église, ma toque sur la tête, ne pas m'agenouiller devant le Saint-Sacrement, manquer à mon rosaire, que d'aller à bord de ce navire damné, de ce

navire où Satan tient sa cour ; et d'ailleurs, — reprit-il avec assurance, convaincu d'avoir trouvé un argument sans réplique, — d'ailleurs, ma religion me défend le contact des excommuniés et des apostats.

— Qui vous parle de cela, mon fils ? — dit le capitaine en se signant ; — je suis trop bon chrétien, je tiens trop au salut du corps et de l'âme de mes matelots pour les exposer ainsi.

— A la bonne heure, capitaine, c'est cela ; tenez surtout au salut *du corps*, entendez-vous ? du corps de vos marins, c'est l'important, — dit Iago un peu rassuré.

— Mon fils, — reprit le capitaine, — vous ne m'aviez pas compris ; je suis loin d'exiger que vous étrangliez le mécréant de vos propres mains. Sainte Vierge ! non, sans doute, ce contact me fait frémir d'horreur ; mais la balle de votre mousquet ou la lame de votre poignard éviteront cette souillure à vos mains toutes chrétiennes. »

Iago, encore exaspéré par la déception qu'il éprouvait, s'écria : « Non, ni fer, ni plomb, ni moi, ne mettrons cet excommunié à mort ! Je n'irai pas à bord, par les mille plaies de saint Julien, non, je n'irai pas ! — ajouta-t-il en frappant violemment du pied.

— Iago, mon ami, — reprit froidement le capitaine, — j'ai droit de vie et de mort sur tout homme de mon équipage qui se révolte et refuse d'exécuter mes ordres. »

Et ce disant, il lui montra deux pistolets qu'il avait déposés sur le cabestan.

Dans cette effrayante alternative, Iago préféra l'abordage, et descendit dans la chaloupe qui l'attendait avec la morne résignation d'un homme que l'on mène à la mort.

En s'éloignant du lougre, le malheureux Iago, se rappelant les avis et les prédictions du canonnier, que la peur avait gravés dans sa tête, s'attendait à chaque moment à une subite décharge de mousqueterie. Il accosta pourtant le long de la tartane sans qu'un seul coup de feu partît de celle-ci. Alors, jetant son amarre, il recommanda son âme à Dieu; car, d'après les renseignements topographiques et précis du canonnier, c'était à ce moment que les larges gueules des tromblons devaient faire un *feu d'enfer*.

Il attendit donc, baisa son chapelet en s'écriant : « A genoux, mes frères, nous sommes morts! »

Les dix hommes qui l'accompagnient, profitant à tout hasard de cet avertissement, se jetèrent dans le fond de la chaloupe.

Silence, le même silence. On n'entendit, on ne vit rien..... que la lumière qui brillait toujours dans la chambre, et qui, de temps en temps était obscurcie par une ombre qui la cachait en passant.

Iago, un peu rassuré, se hasarda à lever la tête, puis la baissa vite à un craquement de la tartane, puis la releva encore, et n'aperçut ni tromblons ni panneaux.

Comme rien ne donne autant d'assurance qu'un danger passé ou évité, Iago se redressa saisi d'une ardeur martiale, et grimpa à bord, suivi de ses dix hommes, que son exemple électrisait. Arrivés sur le pont, ils ne trouvèrent que des débris, des manœuvres brisées par le vent, un désordre enfin qui annonçait que ce navire avait cruellement souffert du levante. Mais tout à coup on entendit un bruit désordonné dans le faux-pont.

Les dix matelots et le second de *la Châsse de saint Joseph* se regardèrent en pâlissant; pourtant ils crièrent d'une voix un peu chevrotante, il est vrai. « Vive le roi! En avant *la Châsse de saint Joseph* et le brave Iago! »

Or, les compagnons d'armes du brave Iago, qui étaient sur ses talons, pressés les uns contre les autres, entendant ce tapage imprévu, se rapprochèrent si brusquement de lui que le malheureux héros fut poussé dans le grand panneau qui était à ses pieds, et disparut.

Ses matelots, prenant cette chute pour une preuve de dévouement et d'intrépidité, suivirent ce nouveau Curtius aux cris de vive Iago! et sautèrent dans le faux-pont comme les moutons de Panurge.

Iago s'était relevé promptement, et, profitant de l'erreur de ses marins, il leur dit à voix basse :

« Mes fils, le courage et le sang-froid ne sont rien : vous avez tous vu qu'au risque de tomber sur des milliers de piques ou de sabres, je me suis pré-

cipité aveuglément dans le faux-pont... c'est de l'audace, voilà tout.

— Vive notre brave Iago ! — répétèrent les matelots.

— Taisez-vous, au nom du ciel, taisez-vous, mes fils ; vous poussez des cris à effaroucher les mouettes. Gardez vos *vive Iago!* pour plus tard. Vous crierez cela sur la place San-Antonio. Ce sera d'un bon effet ; mais avisons au moyen de forcer ce repaire de démons. »

Et il montrait la grande chambre dans laquelle on faisait toujours un bruit infernal. Tout à coup, frappé d'une idée subite. il s'écria : « Mes amis, armez vos carabines... Feu sur cette cloison ! »

Ce qui avait surtout décidé Iago à prendre ce parti, c'est que dans cette manœuvre il se trouvait nécessairement posté derrière sa troupe, et par conséquent à l'abri du premier choc de la sortie que pouvaient tenter les assiégés. « Feu ! et que Dieu nous aide, » répéta-t-il en poussant son peloton devant lui. On fit feu.

A une distance aussi rapprochée, les balles arrivant en masse sur la cloison, la défoncèrent en partie, et, avant que les matelots eussent rechargé leurs armes, une masse effroyable les culbuta et roula sur eux en poussant d'horribles mugissements.

« Méfiez-vous, — criait Iago, qui tenait un de ses braves par le milieu du corps, et promenait çà et là devant lui cette espèce de bouclier vivant. — Méfiez-

vous, c'est une ruse de guerre, ils vont bientôt fondre sur vous. Rechargez vos armes.

— Seigneur lieutenant, — dit un marin, — mais l'assiégé a la plus belle paire de cornes que jamais chrétien ait eue plantée sur la tête.

— Saisissez le monstre! — cria Iago en reculant avec son bouclier; c'est le damné, saisissez-le... *Vade retro, Satana*... Saint Jacques, saint Joseph, ayez pitié de nous!

— Mais, lieutenant, ce n'est... ce n'est qu'un bœuf. Par la Vierge! et un vaillant bœuf qui se meurt, je crois. Jésus, sept balles dans le corps! » Et la lumière que l'on apporta de la grande chambre permit de s'assurer de l'exactitude de ce curieux bulletin. C'était en effet un bœuf destiné à la nourriture de l'équipage de la tartane, et qu'on avait probablement été forcé d'abandonner en quittant le navire.

« Un bœuf, un ignoble bœuf! — disait Iago. — Un plan d'attaque combiné avec tant de sang-froid et exécuté avec tant d'audace pour... pour prendre un bœuf à l'abordage!

— Nous allons l'emporter, n'est-ce pas, lieutenant? Il y a assez long-temps que nous doublons le cap *Lard* et la pointe *Gourgannes* pour jeter l'ancre sur un peu de viande fraîche.

— Tenez,... les entendez-vous, — reprit Iago avec colère. — Anes, brutes, que vous êtes! vous allez, n'est-ce pas, vous exposer aux huées de vos camarades en emportant ce beau trophée... Je m'y oppose; remontez sur le pont, suivez-moi, fermez les

écoutilles, et surtout, une fois à bord du lougre, ne démentez pas un mot de ce que je dirai au capitaine Massareo, dans votre intérêt comme dans le mien. »

Iago revint à bord du lougre, où l'on commençait à s'inquiéter des suites de la fusillade, et fit, avec une impudence rare, un récit détaillé de son combat contre le Gitano et ses démons. « Enfin, — ajouta-t-il, — enfin, capitaine, tous morts ou hors de combat. »

En écoutant cette héroïque narration, où l'intrépidité de Iago se révélait pour la première fois, le capitaine Massareo, qui connaissait parfaitement la lâcheté de son second, ne concevait rien à ce changement subit; mais, se rappelant la mâchoire de Samson, l'âne de Balaam, et tant d'autres miracles, il finit par regarder Iago comme un élu que Dieu avait tout à coup animé d'un souffle divin pour lui donner la force de combattre un réprouvé, un fils de l'ange rebelle. Aussi, une fois qu'il eut adopté cette malheureuse idée, il crut aveuglément toutes les sottises et tous les mensonges qu'il plut à Iago de lui débiter.

« Et le Gitano? — demanda-t-il enfin.

— Le Gitano, capitaine, était probablement déguisé, mais je suis convaincu qu'il est au nombre des morts. Diable de sang, comme ça tache! — dit Iago, qui voulait sans doute détourner la conversation d'un sujet aussi délicat, et il s'interrompit pour essuyer une large trace sanglante qui sillonnait sa veste :

c'était encore une suite de l'agonie du pauvre quadrupède.

— Vous êtes blessé, brave Iago? — dit le capitaine avec intérêt, — je veux voir.

— Non, non, par ma mère, vous ne verrez pas. C'est un rien, une misère, — répondit Iago avec une insouciance affectée, en se reculant précipitamment; — mais ce qui est important, capitaine, c'est de couler bas ce nid de démons. Les écoutilles sont fermées, ce sera l'affaire de quelques volées, et nous aurons purgé la côte du plus grand scélérat qui l'ait jamais infestée. »

Massareo se mourait d'envie de demander à son tour pourquoi on n'avait pas ramené de prisonniers qui auraient pu faire foi de l'heureux succès de l'expédition; mais il se voyait alors nécessairement chargé de cette seconde mission, et comme il ne s'en souciait nullement, il acquiesça donc à tout ce que voulut le vaillant et saint Iago, et l'on commença à canonner vigoureusement la tartane sosie du Gitano, qui ne pouvait résister long-temps à un feu aussi bien nourri.

CHAPITRE IX.

LE RÉCIT.

Homicide point ne seras!
Comm. de Dieu.

Pendant que le brave Massareo écrasait l'une des tartanes, l'autre, sortie de la passe de la Torre, naviguait avec habileté, malgré les rafales du levante, dont la violence diminuait pourtant sensiblement.

Il n'y avait rien au monde de plus éblouissant que la petite chambre de ce navire, au milieu de laquelle deux convives étaient alors attablés. Un énorme globe de cristal fixé au plafond projetait une clarté vive et pure, qui se jouait sur une riche étoffe turque, d'un bleu lapis, où l'on voyait brodés de beaux oiseaux rouges qui déployaient des ailes dorées, et tenaient entre leurs pattes d'argent de longs serpents aux écailles vertes comme des émeraudes, enfin un divan de satin brun faisait le tour de cette pièce, qui formait un carré long.

Au centre, et proche du divan, s'élevait une table servie avec une recherche et un goût exquis; mais, au lieu d'être soutenue par des pieds, quatre légères chaînes de bronze la suspendaient au plancher, dans la crainte du mouvement du tangage et du roulis. Le tintilla de Rota, le xérès et le pacarète étince-

laient dans de précieux flacons de cristal dont les mille facettes réfléchissaient une lumière changeante et colorée comme les nuances du prisme, tandis que les raisins de San-Lucar, aux grains violets et veloutés, les figues noires de Médina, les grenades de Séville, que le soleil avait fendues, et les oranges longues d'Altrava, s'élevaient en pyramides élégantes dans des corbeilles tressées d'un léger filigrane de vermeil, telles qu'on en voit à Smyrne; puis le linge éclatant de blancheur était, selon la mode orientale, traversé en tous sens par de brillants dessins brochés d'or et de soie.

Seulement de simples bouteilles d'un verre brun, au col long et étroit, au bouchon goudronné et fixé par des liens de fer, des bouteilles enfin qui sentaient la France et le champagne d'une lieue, contrastaient singulièrement avec le luxe et l'appareil tout asiatique qui régnait dans cette pièce.

Et c'était bien du champagne, car deux coupes coniques et cylindriques, qui se dressaient sur leur large pied de cristal, venaient d'être glorieusement remplies, et la liqueur rosée qui pétillait, scintillait, éleva bientôt sa mousse frémissante bien au-dessus des bords du verre.

« Attention, commandant, la marée monte ! »

Ainsi disait le jeune homme imberbe qui commandait cette tartane sosie, poursuivie avec tant d'acharnement et de malheur par les deux lougres gardes-côtes, pendant que le damné débarquait la

contrebande du couvent de San-Juan au pied des rochers de la Torre.

La même tartane que le brave Iago avait enlevée à l'abordage contre un bœuf et ses cornes, et dont son vaillant capitaine achevait la défaite à grands coups de canon.

« Commandant, la marée baisse ; et, si vous n'y prenez garde, elle sera tout à fait basse dans une minute, répéta l'enfant, et d'un trait il huma ce qu'il appelait la marée, de façon que son verre fut à sec. Que j'aime ce vin de France ! Car notre xérès et notre malaga, avec leur couleur d'un jaune sombre, me semblent aussi tristes qu'un cantique chanté par une duègne ; tandis que la teinte riante et rosée de ce champagne me ravit d'aise. Vrai Dieu ! c'est comme si j'entendais la Juana fredonner sur ma guitare un vif et fringant boléro. Ma foi, vive le vin de France ! reprit-il en abaissant si joyeusement son verre sur la table qu'il le brisa. Ce bruit tira l'autre convive de sa rêverie, c'était le Gitano.

— La France ! Fasillo, sur ma parole, c'est un digne pays !

— Pays de l'hospitalité, dit Fasillo en absorbant un second verre de champagne. »

Le Gitano regarda, se pencha en arrière sur les coussins du divan, et partit d'un éclat de rire.

« Et de la liberté, » — continua Fasillo avec le même geste.

Ici les éclats de rire du Gitano furent si violents qu'ils retentirent au-dessus du bruit de la tempête

qui mugissait au dehors, et ils redoublèrent même à la grande confusion du pauvre Fasillo, qui le regardait d'un air mécontent et étonné.

Le Gitano s'en aperçut.

« Pardon, Fasillo, pardon, mon enfant; mais ta naïve admiration pour ce doux pays de France, comme on dit, m'a rappelé tant de choses!... »

Après un moment de silence le Gitano passa rapidement sa main sur son front, comme pour chasser une idée pénible, et dit en souriant :

« Maintenant que nous ne pouvons plus faire la contrebande, et que notre escadre est réduite de moitié, où irons-nous, Fasillo?

— En Italie, commandant! comme ici, le soleil est chaud, le ciel bleu, les arbres verts; comme ici, les femmes brunes chantent sur la guitare et s'agenouillent devant la madone! sans compter que plus d'une anse de la côte de Sicile offrirait un bon et sûr ancrage à votre tartane. Allons! le cap sur l'Italie, commandant.

— En Italie!... non, car les meurtriers y sont punis de mort, vois-tu, Fasillo!

— Dieu! vous, meurtrier! — s'écria l'enfant avec effroi.

— Écoute, Fasillo, j'avais quatorze ans; moi et ma sœur Sed'lha nous conduisions mon père, qui marchait à peine, lorsqu'il tomba frappé d'un coup de carabine. C'était le fruit d'une sainte haine que nous portait un chrétien. Je n'avais sur moi que mon stylet, je m'élançai, poursuivis l'assassin, et

l'atteignis près d'un rocher ; il était fort et vigoureux, mais le sang de mon père avait taché ma ceinture... et je l'égorgeai avec délices. Voilà comme je quittai l'Italie avec ma pauvre petite Sed'lha. Qu'aurais-tu fait, toi, Fasillo ?

— J'aurais vengé mon père, — dit l'enfant après un moment d'un silence expressif. Mais il reprit en soupirant : — Virons de bord, commandant, et allons en Égypte. On dit que Méhémet-Ali et Ibrahim accueillent les étrangers. Allons à Alexandrie..

— C'est une bonne ville qu'Alexandrie : c'est là que je débarquai en fuyant l'Italie. Un brave émir me recueillit avec ma sœur et m'envoya au collége, car il y a plus d'instruction et de colléges à Alexandrie que dans toutes les Espagnes, Fasillo.

— Je vous crois, commandant.

— Là, j'appris la langue franque, l'espagnol, la science des chiffres, l'art nautique. Enfin on fit de moi un brave marin.

— Et par ma mère ! on fit un brave marin.

— Au bout de six ans je commandais un brick qui rencontra le brûlot de Canaris, Fasillo. »

Fasillo fit le salut militaire.

« Et je revins dans le port pour me radouber, réparer les ravages du feu, et recruter un nouvel équipage. Ce qui arrivait toujours quand on rencontrait Canaris et son brûlot. On me reçut avec joie à Alexandrie. Vrai, c'est une joyeuse ville, surtout par un beau soir, quand le soleil se couche derrière les

sables du désert, et qu'il dore de ses rayons le harem de Méhémet, les fortifications du vieux port, le palais de Pharaon et la colonne de Pompée. Alors la brise de mer rafraîchit l'air embrasé; les nègres ont étendu la tente rayée bleu sur la terrasse, et, couché sur un moelleux coussin, on attire la vapeur du tabac lévantin, qui se parfume en traversanf une eau de rose et de lilas. Et puis, une belle fille de Candie ou de Samos s'agenouille en rougissant et vous offre un sorbet glacé dans une coupe richement ciselée. Vous faites un signe, elle approche tout près, et, un bras passé autour de son beau cou, qui se penche, vous considérez avec insouciance cette tête d'ange qui se dessine comme une apparition fantastique au milieu d'une fumée bleuâtre et odorante, qui, en tourbillonnant, s'élève de votre narguilek au bout d'ambre. »

Les yeux de Fasillo brillaient certainement davantage que les facettes scintillantes des flacons de cristal. « Allons à Alexandrie, commandant! — s'écria-t-il en se levant à demi.

— A Alexandrie! qu'éprouverais-tu, mon cher enfant, si l'on t'asseyait sur la flèche aiguë d'un minaret au dôme d'étain qui s'élance dans les nuages? flèche d'ailleurs étincelante et dorée, et qu'on te laissât dans cette gênante position jusqu'à ce que les corbeaux aient dévoré les prunelles de tes grands yeux noirs? »

Cette proposition éteignit l'ardeur de Fasillo, qui remplit prestement son verre en souriant. « Virons donc encore de bord, commandant.

— Oui, Fasillo, car tel est le sort qui m'attend en Égypte si jamais le beaupré de ma tartane se dirige vers ce sol enchanté!

— Et pourquoi, commandant?

— Oh! parce que j'ai plongé cinq fois mon kangiar dans la gorge du bon vieil émir qui nous accueillit ma Sed'lha et moi, et m'y fit instruire comme un rabbin.

— Dieu du ciel! encore un meurtre! vous, meurtrier de votre bienfaiteur!

— Il avait abusé de l'hospitalité donnée pour séduire ma sœur, et il ne pouvait la prendre pour femme. Qu'aurais-tu fait à ma place, Fasillo?»

Le jeune Espagnol cacha sa tête dans sa main.

« Et votre sœur? — demanda-t-il.

— Il me restait encore une dernière preuve d'affection à lui donner, et je la lui donnai.

— Et laquelle?

— Je l'ai tuée, Fasillo.

— Tuée! votre sœur aussi! vous fratricide! anathème!

— Enfant! sais-tu, en Egypte, quel sort attend une jeune fille de ma caste qui a succombé, quand son séducteur est marié? le sais-tu? On la dépouille de ses vêtements, et on la promène nue par la ville, puis on la mutile de la manière la plus horrible, on la revêt d'un sac, et on l'expose à la porte d'une mosquée, où tout homme, même un chrétien, peut la couvrir de coups, d'injures et de boue... Qu'aurais-tu donc fait de plus pour ta sœur, toi, Fasillo?

— Ainsi, toujours des meurtres, toujours! Cependant, malgré moi je l'admire, — dit Fasillo anéanti.

— Buvons, enfant! vois, la mousse argentée frissonne et pétille. Buvons, et chassons les sombres souvenirs d'autrefois. A ta maîtresse, à la Juana et à ses yeux noirs!»

Fasillo répéta presque machinalement :

« A la Juana et à ses yeux noirs!

— Fasillo, mais où allons-nous donc jeter l'ancre?

— J'y suis, en France, commandant; — et il montrait son verre à moitié vide. —Car, par la Juana, si les Français ressemblent à leur vin!...

— Juste, Fasillo, juste. Comme leur vin, ils éclatent, pétillent et s'évaporent.

— Il n'y a pourtant pas là, j'espère, de minarets aux flèches aiguës sur lesquelles ont vous asseoit, de mosquées où l'on insulte de jeunes filles, et de chrétiens qui abattent un vieillard comme un chèvreuil. D'ailleurs n'y avez-vous pas été, commandant?

— Oui, Fasillo.

— Et vous êtes resté longtemps dans ce beau pays?

— Fasillo, quand je quittai l'Égypte, je vins à Cadix, du temps des Cortès; j'offris mes services; on ne me demanda pas si je portais la croix ou le turban, mais on me fit manœuvrer une bonne frégate de guerre; et quand on vit ce que je valais, on me la confia. Je fis quelques croisières heureuses, et surtout je parcourus la côte avec le plus grand

soin. Plus tard, quand la Sainte-Alliance eût reconnu par experts que ton doux pays avait la fièvre jaune...

— Par Mina! c'était bien une fièvre de liberté.

— Bien, Fasillo, ce fut un petit accès de liberté, court et rapide, que la Sainte-Alliance arrêta vite avec quelque peu de poudre à canon. Belle victoire! car tes compatriotes, qui ne tirent jamais sur un homme qui porte un crucifix, durent abaisser leurs armes devant les croix, les bannières et les moines qui précédaient l'armée française, et s'agenouillèrent devant l'ennemi comme au passage d'une procession. Aussi ce fut une victoire, une victoire d'eau bénite, Fasillo. Moi, suivant un autre système, je laissais passer les tonsures et je tirais sur les soldats. Aussi, à la paix de Cadix, je fus condamné à mort comme franc-maçon, communero, rebelle, hérétique, ce qui est tout un. Je m'échappai à Tarifa, où nous nous renfermâmes avec Valdès et quelques autres hommes. On nous assiégea, et au bout de huit jours d'une vigoureuse défense, j'eus le bonheur de tomber mourant entre les mains d'un officier français qui favorisa ma fuite, et j'arrivai à Bayonne, de là à Paris.

— A Paris, commandant, vous avez été à Paris?

— Oui, mon enfant; et, là, vie neuve et singulière : je renoue connaissance avec un capitaine de navire que j'avais vu au Grand-Caire, au moment où il allait être décapité pour avoir levé le voile d'une des femmes d'un fellah. Je l'avais sauvé à bord de

mon brick. Me trouvant en France, il voulut me témoigner sa reconnaissance, et me présenta chez un petit nombre d'amis comme un Égyptien proscrit par l'inquisition. Alors, ce furent de si vives et de si chaudes protestations d'intérêt que j'en fus ému, Fasillo. Bientôt le cercle s'agrandit, et chacun voulut m'entendre raconter mon existence malheureuse. Moi, je m'y prêtai ; il est toujours doux de parler de ses malheurs à ceux qui vous plaignent, et il y a jusque dans l'infortune un misérable amour-propre qui vous pousse à dire : Voyez comme ma plaie saigne, voyez. Mais je fus cruellement puni de cette vanité de souffrances, car je m'aperçus un jour qu'on me faisait bien souvent répéter mes malheurs. Plus défiant, j'étudiai ces âmes généreuses, j'écoutai les réflexions que faisaient naître mes aveux. Là, je pus apprécier l'espèce d'intérêt qu'on portait à un homme brisé par le chagrin. D'abord je fus accablé, depuis j'en ai ri. Figure-toi, Fasillo, qu'il leur fallait à tout prix des émotions neuves, comme ils disaient, et, pour en trouver, je crois qu'ils auraient assisté à l'agonie d'un mourant et analysé un à un ses mouvements convulsifs. Or, à défaut de mon agonie, ils exploitèrent le récit de mes maux ; ils se plurent à faire vibrer chaque corde douloureuse de mon cœur pour voir quel son elle rendait. Oui, quand moi, les yeux étincelants, la poitrine gonflée de sanglots, je leur disais l'agonie de ma pauvre sœur et mes horribles imprécations quand je vis qu'elle était morte... morte pour toujours ! eux disaient, en battant des

mains : « Quelle expression! — Quel geste! — Qu'il jouerait bien Otello! »

Oui, quand moi je racontais mes combats pour l'indépendance de l'Espagne, qui m'avait proscrit; quand, mon exaltation africaine arrivant jusqu'au délire, haletant, je m'écriais encore : Liberté! liberté!..... eux disaient : « C'est vraiment un bel homme! qu'il jouerait bien Brutus! »

Et puis, quand ils avaient assisté à cette torture morale qu'ils m'imposaient en exaltant mes souvenirs, ils s'en allaient froidement au bal, à leurs affaires, à d'autres plaisirs; car pour eux tout était dit : la pièce était jouée. Alors, je croyais me réveiller d'un songe, et je me trouvais seul avec mon ami le capitaine de navire, fier de moi comme d'un tigre apprivoisé que l'on montre!

— Les infâmes! — s'écria Fasillo.

— Non, Fasillo; ces braves gens cherchaient des distractions. Le jour est si long! et d'ailleurs de quoi me plaindrais-je? ils ne m'ont pas sifflé; au contraire, ils m'ont applaudi. Que veux-tu? ma vie était mon rôle; car là comme ailleurs tout est rôle, amitié, courage, vertu, gloire, dévouement.

— Oh! commandant! — dit Fasillo avec amertume.

— Tout, enfant, tout! même la pitié des femmes pour le malheur. Tiens, vois-tu, Fasillo, j'aimais avec passion une femme belle, jeune, riche et brillante. Un soir, je m'étais glissé avant l'heure dans son boudoir, et, tapi derrière une glace, j'attendais.

Tout à coup la porte s'ouvre, et Jenny entre avec une femme belle, jeune aussi. Bientôt vinrent les confidences; et, comme son amie lui enviait mon amour, Jenny lui répondit : « Crois-tu pas que je l'aime? non, comtesse, non; mais il m'étonne et m'attendrit; il me fait peur, enfin il m'amuse. Que les lamentations d'un héros de roman sont pâles auprès de son désespoir; car, ma chère, quand je mets le pauvre garçon sur le chapitre de ses chagrins d'autrefois, il pleure de vraies larmes, et, le croirais-tu? j'en suis tout émue, » ajouta-t-elle en riant à gorge déployée.

Vois-tu, Fasillo, elle avait trahi ses devoirs; elle s'était donnée à moi pour me faire jouer aussi tour à tour le remords, la fureur ou l'amour : j'en eus pitié, Fasillo. A boire, enfant! — Voilà pour l'hospitalité de France, comme tu disais; voici pour la liberté : — Un matin, mon ami le capitaine de navire vint m'apprendre que ma présence à Paris était dans le cas de rallumer le flambeau de la révolte en Espagne, et que, si je n'avais pas quitté la France dans trois jours, je risquais fort d'être arrêté et conduit jusqu'aux frontières; de là... tu comprends ce qui m'attendait. Voyant mon embarras, Fasillo, ce brave homme, qui allait prendre à Nantes le commandement d'un négrier, me proposa de partir avec lui : j'acceptai, et dix jours après nous étions en vue du détroit de Gibraltar. Mon bon ami voulut bien relâcher à Tanger, où je restai quelque temps; là un juif, Zamerith, affilié à une de nos sectes de l'Orient,

un des chefs, me céda les deux tartanes avec leurs équipages de nègres muets; et toi, caro mio, par-dessus le marché; toi, pauvre aspirant de marine, qu'on avait pris à bord d'un yacht, dont on massacra les passagers, tu t'attachas à mon sort, pauvre enfant! — Tu aimes le damné, dis-tu? bien vrai, tu m'aimes? »

Le Gitano prononça ces derniers mots d'un air ému. La seule larme qu'il eût répandue depuis bien long-temps brilla un moment dans ses yeux, et il tendit la main à Fasillo, qui la saisit avec une exaltation inconcevable, en s'écriant : « A la vie, à la mort, commandant! »

Et une larme aussi obscurcit le regard de Fasillo; car tout ce qui impressionnait l'esprit ou la figure du maudit se reflétait chez lui comme dans un miroir.

Pourtant, quoiqu'il adoptât les idées du Gitano, ce n'était point la pâle et servile parodie de ce caractère saillant; mais, ce caractère résumant à ses yeux tous les traits qui font l'homme supérieur, il le copiait comme une belle âme copie la vertu. S'il voulait partager ses périls, c'est qu'il était mu par une espèce de fatalisme, persuadé qu'il vivait de sa vie et qu'il mourrait de sa mort. Enfin cet homme bizarre était pour cet enfant passionné plus que père, ami, maîtresse, c'était une croyance.

Et de fait, ce composé d'audace et de sang-froid, de cruauté et de sensibilité; ce coup d'œil sûr et perçant du profond tacticien, joint à une promptitude

d'exécution toujours justifiée par le succès ; ce langage tantôt chargé de couleurs orientales, tantôt dur et abrupt ; ces vastes connaissances, ces crimes que l'on comprend et que l'on excuse, cet intérêt qui s'attache au proscrit, cette existence flétrie sitôt, les révélations amères de cette âme forte et généreuse, que le destin amène à prouver l'amour filial par un meurtre, et l'amour fraternel par un meurtre encore! enfin, la vue de ce réprouvé, grand de tant de malheurs, tout cela devait fasciner une tête ardente et jeune. Aussi le Gitano exerçait sur Fasillo cette inévitable et puissante influence qu'un homme aussi extraordinaire devait imposer à tout caractère exalté ; en un mot, Fasillo éprouvait pour lui ce sentiment qui commence à l'admiration et finit au dévouement héroïque.

« A boire, Fasillo, — reprit le commandant, dont le regard avait repris sa vivacité habituelle. — A boire; car je viens de te faire une longue et ennuyeuse confession, mon enfant; seulement songe à ne plus me reparler de tout ceci jamais, jamais. Tu sais ma vie maintenant. — Allons, à ta Juana.

— A votre Monja! commandant.

— Je l'avais oubliée, ainsi que mon projet d'escalade, car les murs sont élevés, Fasillo.

— Par le ciel, commandant, si les murs du couvent de Santa-Magdalena sont élevés, une flèche garnie d'un fil de soie lancée par une arbalète peut atteindre bien haut et retomber dans le jardin du cloître.

— Et puis, Fasillo ?

— Et puis, commandant, votre Monja, qui a reçu le fil de soie dont vous avez gardé un bout, vous en avertit par un léger mouvement ; alors vous attachez une échelle de corde à l'extrémité du fil qui retombe de votre côté ; la jeune fille l'attire à elle, fixe l'échelle en dedans du mur, comme vous en dehors, et, par la Vierge, vous pouvez, par une belle nuit, entrer dans le saint lieu et en sortir aussi facilement que je vide ce verre.

— Par mon kangiar, jeune homme, tu connais le fort et le faible de la redoute, et, ma foi, j'ai bien envie... »

A ce moment, un vieux nègre à cheveux blancs, le seul de l'équipage qui ne fût pas muet, descendit rapidement, s'élança dans la chambre, et interrompit le Gitano.

CHAPITRE X.

LE PRODIGE.

. . . . Je n'y comprends rien, maître, il est démon ou sorcier ; mon plaid rouge est devenu noir, et j'ai ébréché ma claymore en frappant sur l'aile satinée d'un jeune cygne.

Word'Wok, *Aventures de Ritsborn le bon fou.*

« Eh bien ! Bentek, — dit le Gitano au vieux nègre, — que veux-tu ? Pourquoi arriver ici en sautant

et en te démenant comme un requin piqué par le harpon? » Mais Bentek, vivant au milieu de son équipage de muets, avait fini par prendre la parole en horreur et en perdre presque l'habitude; aussi il ne répondit au damné que par le monosyllabe de *poùn... poùn!...* qu'il accompagnait de gestes brusques et précipités. « Ah! j'y suis, — dit Fasillo; — le vieux cormoran veut probablement parler du canon. »

Fasillo ne se trompait pas, car il achevait à peine cette phrase qu'un coup de canon éloigné se fit entendre, puis un second, puis un troisième. Enfin, on distingua bientôt une vive canonnade.

C'étaient les braves de Massareo qui détruisaient l'autre tartane.

« Par les saints du paradis, — s'écria le bouillant jeune homme, — voilà du canon. »

Le Gitano écoutait silencieusement, pendant que Bentek continuait sans interruption ses *poùn... poùn!...* et sa vive pantomime. Fasillo, lui, bouclant à la hâte le ceinturon de son sabre, y glissait son poignard et ses pistolets. Il avait déjà le pied sur la première marche de l'escalier du faux-pont, lorsque le Gitano, qui s'était replongé dans le duvet de son divan, lui cria: « Fasillo, à boire, mon enfant, et causons de la Monja et de l'escalade du couvent de Santa-Magdalena.

— A boire..... causer..... dans ce moment? — demanda Fasillo, confondu, en abandonnant le cordon de soie pourpre qui allait lui servir à monter l'escalier.

Le Gitano regarda fixement Bentek, et fit un geste dont le vieux nègre comprit toute l'expression, car en deux bonds il avait disparu.

« Oui, mon enfant, à boire dans ce moment; car, Fasillo, tu es comme le jeune et ardent savo, qui, ne distinguant pas le cri inoffensif de l'alcyon du cri de guerre du tarak, étend ses ongles et aiguise son bec pour soutenir un combat imaginaire.

— Comment!...

— Écoute attentivement ce bruit, et tu entendras qu'on ne riposte pas à cette canonnade; si tu n'étais pas là, si tu n'avais pas été forcé par ce levante d'enfer d'abandonner la pauvre sœur de ma tartane, qui, toute désemparée, flotte maintenant au gré des lames comme le nid désert d'un goëland; si tu n'étais pas là, te dis-je, caro mio, je ne resterais pas étendu sur ce sofa, car je craindrais pour toi. Ainsi, calme cette ardeur, Fasillo; c'est assurément quelque navire qui périt et demande du secours. Il s'adresse mal, Fasillo; ce que j'ai fait pour toi hier, je ne l'eusse fait ni ne le ferai jamais pour personne.

— Je vous dois la vie une seconde fois, commandant; sans vous, sans la vague qui m'a jeté sur votre passage, j'étais englouti avec le malheureux canot que je montais en m'éloignant de ma tartane.

— Pauvre enfant, tu avais pourtant manœuvré avec une rare adresse pour emmener ces deux pesants gardes-côtes loin de la pointe de la Torre, pendant que j'y débarquais la contrebande du tonsuré.
— Mauvaise nuit pour lui, Fasillo; aussi, pourquoi

a-t-il blasphémé... — *le bon Dieu l'a puni*, — ajouta-t-il en riant et en vidant son verre.

— Par l'âme de ma mère, commandant, votre seconde tartane marchait comme une dorade : quelle légèreté ! elle eût viré de bord dans un verre d'eau. Hélas ! qu'en reste-t-il, de ce fin et joli navire, maintenant ? rien... que quelques planches brisées ou accrochées sur les roches.

— J'arrivais donc bien à propos, Fasillo ?

— Dieu du ciel ! commandant ! j'étais démâté de mon grand mât, de mon beaupré ; les trois quarts de mon équipage avaient été emportés par les lames, et mes pompes ne franchissaient plus la voie d'eau ; hélas ! il me fallut bien abandonner le bâtiment, qui peut-être est déjà coulé tout à fait. » En ce moment, le bruit de la canonnade devint si distinct que le Gitano s'élança sur le pont, suivi de Fasillo.

La nuit était noire et épaisse, et le damné, se trouvant au vent du lougre de Massareo, qui tirait du côté opposé, avait pu s'approcher sans être vu, la lueur des coups de canon n'éclairant que la carcasse du navire sur lequel on pointait.

Le damné laissa porter encore un instant, fit éteindre tous les feux, et mit en panne à une demi-portée de fusil du garde-côte, qui canonnait, canonnait, et dont l'équipage, attentif, était groupé sur les bastingages. On entendait parfaitement la voix de Iago et le commandement du brave Massareo.

« Par le ciel, c'est la coque de l'autre tartane que ces chiens font couler ! — s'écria Fasillo à voix basse,

en montrant au Gitano les débris du pauvre bâtiment, qui était éclairé par chaque volée et commençait à s'abîmer. — Feu sur eux, commandant, feu !

— Silence, enfant, » répondit le damné. Et il emmena Fasillo dans sa chambre, où il fit aussitôt descendre Bentek.

On sait qu'après la vaillante expédition de Iago contre le bâtiment qui avait un innocent bœuf pour tout défenseur, on sait que, revenu à bord, le digne lieutenant de *la Châsse de saint Joseph* avait décidé le capitaine Massareo à détruire la tartane, espérant par là effacer les traces de son mensonge.

Sa voix aigre et criarde dominait surtout à bord du lougre espagnol. « Allons, courage, mes fils! — disait-il; Dieu est juste, et, par son assistance et la mienne, nous allons être délivrés de cet infernal Gitano.

— Comment! — demanda l'honnête Massareo, — vous êtes donc bien sûr, Iago, que le damné est au nombre des morts?

— Où voulez-vous qu'il soit, capitaine? Ce n'est pas avec un pareil temps que l'on peut se sauver à la nage d'un bâtiment qui sombre. — Mais écoutez, j'ai voulu vous ménager une surprise, — dit Iago, s'apercevant que la tartane s'abîmait à vue d'œil. — J'ai la certitude que le damné était au nombre des blessés, je l'ai terrassé et garrotté.

— Toi! dit Massareo d'un air plus que dubitatif.

— Moi! répond Iago avec une inconcevable insolence.

— Iago, si tu peux me donner une preuve de ce que tu avances, par l'orteil de san Bernardo ! la douane et M. le gouverneur de Cadix te donneront plus de piastres qu'il ne t'en faudra pour armer et équiper un bon trois-mâts et faire les voyages du Mexique.

— Une preuve, capitaine ; quand ce ne seraient que ces horribles hurlements que l'on entend... tenez... un homme ordinaire parle-t-il de cette façon-là ? qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est le damné ? »

C'était encore le malheureux bœuf, qui, pressentant sa fin, mugissait à faire trembler.

« Le fait est, Iago, — reprit le capitaine en frissonnant, — que ni vous ni moi n'appellerions au secours de cette manière.

— Et si vous l'aviez vu, le maudit, — reprit Iago, — quand je lui plantai deux balles dans le côté : si vous aviez vu le monstre, comme il se débattait ! mais, par les sept douleurs de Notre-Dame, son sang était noir, noir comme du goudron, et sentait si fort le soufre que Bendito a cru qu'on brûlait des mèches dans la cale.

— Sainte Vierge, ayez pitié de nous, dit le bon Massareo, intéressé au dernier point ; mais pourquoi avez-vous autant tardé à nous donner ces détails ? »

Comme une volée partit en même temps que la question du capitaine, Iago n'eut pas l'air de l'avoir entendue, et reprit avec une imperturbable impudence : « Je le vois encore, capitaine, habillé tout de rouge, le scélérat ! avec des têtes de mort

brodées en argent, et puis une taille... huit pieds et quelques pouces ; des épaules... des épaules larges comme l'arrière du lougre, et puis une barbe rouge, des cheveux rouges, des yeux brillants, et des dents,... c'est-à-dire des défenses, comme un sanglier des forêts de Galzar. Quant à ses pieds, ils étaient fourchus comme les pattes de mon bélier Pelicko. » Massareo louait Dieu, en se signant, de ce que, par sa volonté, on avait pu délivrer la côte d'un pareil réprouvé.

A ce moment, la tartane coula fracassée, aux cris joyeux de l'équipage du garde-côte, et l'épaisseur des ténèbres, qui, pendant cette longue canonnade, avait été dissipée par intervalle, semblait encore augmenter. La mer était presque calme, et il ne régnait qu'une faible brise du sud.

« Enfin, s'écria le capitaine, nous en sommes débarrassés par l'intercession de Notre-Dame et le courage de Iago, qui peut compter pour un miracle éclatant ! Mais que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Mes fils, à genoux : et remercions le ciel de ce témoignage de sa bonté pour les bénis, et de sa colère contre les maudits. — Amen : » dit l'équipage qui s'agenouilla ; et tous entonnèrent en chœur une espèce de *Te Deum,* d'un effet fort agréable. L'air était lourd, la nuit sombre, et l'on ne pouvait se voir à deux pas.

A la fin du premier verset, il se fit un silence, un profond silence. Massareo reprit seul :

« Dieu de bonté, qui veilles sur tes enfants et les

défends contre Satan... » Il ne put aller plus loin.

Lui, Iago et tout l'équipage restèrent pétrifiés sur le pont, les yeux fixes, hagards, et dans une effrayante immobilité.

« Sur ma parole,... je le crois... »

Vous savez que la mer était bien calme, la nuit noire,... tout était noir. Eh bien?

Un immense foyer d'une lumière rouge et éclatante s'embrasa tout à coup; la mer, réfléchissant cette clarté flamboyante, roula des vagues de feu, l'atmosphère s'enflamma et les sommets des rochers de la Torre furent teints d'une lueur pourpre, comme si un vaste incendie eût dévoré la côte.

Cette lumineuse auréole était sillonnée en tous sens par de longs jets de flammes qui éclataient en mille étincelles, se croisaient en losanges ou retombaient en pluie d'or, d'azur ou de lumière. C'étaient des myriades d'ardents météores qui scintillaient en pétillant, de vifs et fréquents éclairs d'une blancheur éblouissante.

Et puis, au milieu de ce lac de feu, apparaissait le Gitano et sa tartane.

C'était le Gitano lui-même, entouré de son équipage de nègres, dont les hideuses figures ressemblaient à des masques de bronze rougis au feu.

Le Gitano, sur le pont de son navire, tout habillé de noir, avec sa toque noire et sa plume blanche, ses bras croisés, et monté sur son petit cheval, qui portait une riche housse de pourpre, et dont les crins, tressés de fil d'or, retombaient en balançant des

nœuds de cristaux et de pierreries liés par des rubans d'argent.

A côté du damné, et appuyé sur le cou d'Iskar, était Fasillo, vêtu de noir aussi et tenant à la main une longue carabine damasquinée ; puis Bentek et ses noirs, rangés sur deux lignes, entouraient silencieusement les canons, et la légère fumée blanchâtre qui s'élevait de distance en distance, prouvait que les mèches étaient allumées, les pièces chargées.

Il n'y avait rien au monde de plus imposant que ce spectacle, qui avait l'air d'une apparition satanique ; car le profond silence de l'équipage du réprouvé, son immobilité, ce navire noir avec toutes ses voiles serrées, ses agrès soigneusement rangés, qui, aux yeux des Espagnols, qui ignoraient que le Gitano eût deux tartanes, semblait surgir du fond de l'abîme au milieu des flots de lumière et de jets de flammes, au moment même où ils croyaient l'avoir à jamais détruit ; cette figure calme et froide du damné, dont le regard avait quelque chose de surhumain, tout cela devait terrifier le malheureux Massareo et sa bande, qui ne virent dans cette aventure pyrotechnique que le triomphe de Satan.

La voix du damné tonna, et tout l'équipage du lougre, qui était agenouillé et comme fasciné par cet étrange spectacle, se précipita la face contre le pont.

« Eh bien ! — dit le Gitano, — eh bien, brave garde-côte, tu vois que ni le feu ni l'eau ne veulent de moi, et que chacun de tes boulets a réparé une

de mes avaries. Par Satan! mon maître, t'exposeras-tu encore à la poursuite du Gitano, croiras-tu encore que des misérables tels que toi et les tiens puissent arrêter dans sa course celui qui résiste au souffle des tempêtes et à la volonté de ton Dieu? »

Personne de l'équipage du lougre ne fut tenté de relever cette impertinente fanfaronnade.

« Mais, par la prunelle ardente de Moloch! vous ne répondez pas? Allons, que ce capitaine qui vient de radouber ma tartane avec tant d'adresse, que ce vaillant capitaine se lève, ou j'écrase ce bateau. Sur ma parole! songez-y bien, mes frères, vous ne trouverez pas comme moi, au fond de l'Océan, de braves démons aux aîles de feu qui, sortant des abîmes de lave ardente où ils s'agitent, prendront votre lougre sur leur large dos pour le remettre à flot! Car la clarté que vous voyez, mes frères, n'est que le reflet de leurs ailes qu'ils ont déployées un instant. Encore une fois lève-toi, capitaine, ou j'attache à ton navire un certain feu que l'eau bénite et les exorcismes n'éteindront pas, je te le jure. »

Tous les Espagnols firent instantanément un soubresaut, comme s'ils avaient reçu une commotion électrique, mais personne ne se releva.

— De par l'ongle de Belzébuth! c'est sans doute ce héros à l'habit bleu et à l'épaulette d'or qui cache sa tête derrière une caronade, et ne bouge pas plus qu'un poisson mort. — Fasillo, mon enfant, remue-lui un peu cette jambe que l'on voit encore, car le

vaillant se glisse comme une couleuvre le long de cet affût. »

Fasillo lâcha la détente de sa longue carabine, et le capitaine Massareo, par le brusque mouvement que lui fit faire sa blessure, se trouva presque assis sur le pont, fixant sur le Gitano des yeux éteints qui regardaient sans voir.

La balle de Fasillo lui avait, je crois, cassé la jambe.

« Va dire aux limiers de la douane et au gouverneur de Cadix que j'aurais pu te mettre en pièces et incendier ton navire, et que je ne l'ai pas fait. Regarde-moi bien là, ajouta le Gitano en mettant le bout de l'index au milieu de son front large et découvert, regarde-moi bien là, pour te souvenir du damné et de sa clémence ; mais comme demain tu pourrais croire avoir fait un rêve, voici qui te prouvera la réalité de ta vision. Adieu, brave ! »

En même temps, il prit une mèche de la main de Bentek, et s'approcha d'un canon ; le coup partit, le boulet siffla, brisa le mât de misaine du lougre garde-côte, défonça une partie du plat-bord de l'avant, tua deux hommes et en blessa trois.

A peine le coup de canon avait-il retenti que l'immense foyer de lumière au milieu duquel était apparu le Gitano s'éteignit comme par enchantement, et l'obscurité profonde qui remplaça cette clarté éblouissante rendit les ténèbres plus épaisses encore ; on ne distingua plus absolument rien, et l'on n'entendit aucun bruit.

. . . .

« Eh bien, Fasillo, que dis-tu de ma vengeance ? » demanda le Gitano à son jeune compagnon, après qu'ils se furent beaucoup éloignés du lougre au moyen des longs avirons de la tartane, qu'on avait soigneusement enveloppés, de façon que la manière mystérieuse dont le Gitano disparut pût passer aux yeux des Espagnols pour un nouveau prodige.

« Votre vengeance, commandant, votre vengeance ! Comment donc auriez-vous traité vos amis ? laisser ces misérables !... Par la Vierge ! si vous saviez ce que je souffrais en voyant la pauvre tartane tomber pièce à pièce sous le canon de ces lâches !

— Tu es un enfant, caro mio, si j'avais coulé ces misérables et leur lougre, qui l'aurait su ? on les croirait perdus dans le coup de vent, et demain deux autres lougres se mettraient de nouveau à ma poursuite. Demain, Fasillo, ni brick, ni frégate, ni vaisseau ne l'oseront, tant a été grande la terreur que j'ai su inspirer aux gardes-côtes. J'aurais tué douze lâches ; je paralyserai le courage de dix mille braves, parce que dans ton doux pays, on s'y bat vaillamment contre des hommes, mais on a encore peur du diable. — Les moines le savent bien ; aussi ils se servent de Dieu, comme je me sers de Satan. Encore un rôle, Fasillo. »

Fasillo ne répondit rien, mais demanda au Gitano ce qu'il comptait faire désormais.

« Ma foi, mon enfant, il ne faut plus penser à la contrebande ; il ne nous reste guère qu'une chance,

c'est d'aller offrir nos services aux insurgés de l'Amérique du Sud ; mais avant de partir, je veux revoir la Monja. La terreur de tes compatriotes durera longtemps, Fasillo ; d'ailleurs notre retraite est toujours aussi sûre et aussi secrète : ainsi causons du couvent de Santa-Magdalena, Fasillo.

— Causons, commandant. »

Ils causèrent, et longuement.

Quant à Massareo et à son équipage, ils attendirent le jour dans la même position, c'est-à-dire le nez sur le pont du navire, et ce n'est que lorsque le soleil fut tout à fait haut qu'ils osèrent lever la tête ; mais, comme ils n'avaient pas manœuvré pendant cette nuit terrible, ils se trouvèrent échoués sur la côte de Conil, en face de la tour qui sert aux signaux.

Alors ces malheureux, pâles et défaits, se soulevant à peine, se regardèrent avec un geste de frayeur, et d'un bond sautèrent sur la grève, en se sauvant à toutes jambes, comme si le Gitano eût été sur leurs traces.

Ils trouvèrent un asile à Conil ; là ils racontèrent longuement le prodige infernal, et ce récit, déjà dénaturé par eux, prit, en passant par la bouche des paysans de Conil et des environs, un caractère tel que ce n'était plus une tartane, mais un immense vaisseau, rempli de légions de démons vomissant des flammes, portant des ailes de feu, et ayant à leur tête le Gitano, — ou plutôt Satan lui-même, comme on l'avait dit judicieusement dans la bouti-

que du barbier, — qui s'était élancé du fond de l'Océan, au moment où la tartane venait de s'abîmer sous les coups du garde-côte ; enfin ce fut une histoire digne du *Romancero*, mais qui, toute absurde qu'elle était, et suivant la prédiction du Gitano, tint pendant longtemps tout le littoral en haleine, et porta à son comble la terreur qu'inspirait le nom du damné.

CHAPITRE XI.

AMOUR.

Je voudrais avoir autant de sens que les belles nuits ont d'étoiles, pour les occuper tous de notre amour : je pense que c'est par là que les anges sont heureux entre toutes les créatures.

Ch. Nodier, *Roi de Bohême*.

Oh! que j'aime une nuit d'été, une douce nuit d'Espagne, avec son ciel transparent et bleu comme le ciel des beaux jours de France, et sa lune plus étincelante que leur soleil! car alors tout est mystère et silence, tout grandit dans l'obscurité; car alors le léger frémissement de l'aile diaprée d'un phalène, une fleur qui, détachée de sa corolle, tombe et bruit sur une feuille sèche, le murmure des rameaux que l'air agite et balance, résonnent

plus à votre oreille inquiète et attentive que le canon qui tonne dans un jour de fête.

Voyez le couvent de Santa-Magdalena ! maintenant que le soleil ne le dore plus de ses rayons, comme il s'élève imposant avec ses noires et hautes murailles et ses vastes portiques gris, découpés en fèstons! comme ses tours pesantes, ses longues galeries désertes èncadrent bien la sombre verdure des vieux chênes! comme ses grandes ombres font ressortir la lumière blanche et vive qui éclaire les murs, argente les toits de plomb et la brillante aiguille du clocher !

Je vous le dis, tout est silence ; on distinguerait le vol d'un papillon de celüi d'une abeille.

Tenez! n'entendez-vous pas les violentes pulsations d'un cœur qui bondit et les élans d'une respiration saccadée? N'entendez-vous pas jusqu'au souple et frais gazon crier sòus le léger fardeau qui le presse?

Glissez-vous derrière ce chèvrefeuille qui entoure ce beau palmier de ses guirlandes de pourpre.... Voyez... Vrai Dieu! c'est la Monja ! c'est le Gitano!

Un pâle et faible rayon de la lune se jouait sur ce joli groupe. Le Bohémien était assis aux pieds de la nonne, ses coudes sur les genoux de la jeune fille ; il souriait aveo amonr à cette tête d'ange, et se prêtait aux caprices enfantins de la Monja, qui tantôt voilait ce front large et élevé, tantôt le découvrait en écartant son épaisse chevelure.

« Ange de toute ma vie, dit enfin Rosita, je

voudrais mourir ainsi dans tes bras, mes yeux fixés sur les tiens, mes mains dans les tiennes!

— Non pas moi, mon amour; c'est ainsi que je voudrais toujours vivre, répondit le Gitano.

— Oh oui! toujours vivre ainsi; car vivre, c'est être près de toi; vivre c'est t'aimer.... Aussi ma prière de chaque soir est que la Vierge protége nos amours, caro mio!

— Elle les protége aussi, cher ange! vois, tout nous sourit.

— Pourtant te souvient-il de cette tempête? Jésus! quelle frayeur en te voyant escalader les murs à la lueur des éclairs pour regagner ta chaloupe! Le ciel était en feu, sainte Vierge! et je vis plus tard, aux blessures de tes mains, que tu avais été obligé de t'attacher aux roches aiguës, aux risques d'être enlevé par les lames furieuses. »

Et encore tremblante du danger passé, elle l'enlaça fortement de ses deux bras, comme si elle eût voulu le soustraire à un péril imminent. « T'en s'ouviens-tu? dis...

— Non, mon ange, je ne me souviens que du baiser que tu me donnas en me disant adieu.

— Te souviens-tu de la course de taureaux? du jour où je te vis dans la plaine qui s'étend dans le cloître? Oh! comme mon cœur battait quand je compris à tes gestes que tu m'avais reconnue, et quand j'entendis ta voix sous ma fenêtre!

Et puis, dit-elle plus bas, quand, au moyen d'une flèche, tu me lanças une échelle de soie dans

ce jardin ?... Comme ma main tremblait en l'attachant au pied de ce palmier!

— Ma main tremblait aussi, Rosita.

— Te souviens-tu ?... Mais pourquoi parler du passé, ô mon amant! le présent est à nous, à nous le présent et son délire, et sa joie énivrante, et ses brûlantes caresses, et sa douce lassitude... Va... quand je serai seule, quand, dans une ardente insomnie, mon sein palpitera, mes yeux se noieront de larmes, alors... il sera temps d'invoquer mes souvenirs. »

Et sa tête se pencha sur celle du Gitano, et leurs bouches se pressèrent. « Oh! viens, dit-il en la soulevant doucement, viens promener sous ces vieux orangers et respirer leur parfum... Tiens ! vois-tu, Rosita, je suis ton cavalier; cette sombre allée, c'est le Prado de Madrid; viens, mon amoureuse, enlace ton bras au mien, baisse la longue dentelle de ta mantille sur tes yeux brillants, et viens voir ces beaux équipages, ces magnifiques livrées. Et puis, ce vieux cloître noir et silencieux, c'est le théâtre. Viens au théâtre, tout resplendissant d'or, de cristaux et de lumière. Voici le roi, voici la reine et leur cour étincelante de pierreries; on se lève, on salue. Toi, tu entres dans ta loge, ta robe est blanche comme ton sein, une fleur pourpre comme tes lèvres est enlacée dans tes cheveux... On se lève aussi, Rosita, on se lève aussi pour toi, comme pour la reine de toutes les Espagnes, en disant : — Qu'elle est belle ! »

Et il regardait la jeune fille en souriant, et il épiait une pensée de vanité sur ce front pur et candide.

« Oh ! j'aime mieux le vieux cloître et ton amour, reprit-elle ; et comme elle se rapprochait de lui, son pied heurta contre une pierre verdâtre ; elle trébucha. — Qu'est-ce que ceci, mon amour ? — demanda le Gitano.

— Une tombe ! — dit la jeune fille en l'arrêtant comme il allait fouler cette terre sacrée ; elle se signa.

— Eh quoi ! une tombe ici, dans le jardin de ce cloître ; mais je croyais que les chrétiens n'enterraient leurs morts que dans une terre bénie : celle-ci l'est-elle donc ?

— Non, sainte Vierge ! car on dit bien bas, dans le cloître, que cette fosse est celle de Pépa, de Pépa, qui un jour osa fuir cette sainte retraite ; mais on l'atteignit sur la route de Séville ; son amant fut tué en la défendant, et elle...

— Eh bien ! et elle, cher ange ?

— Oh ! elle fut ramenée prisonnière dans le couvent, et mourut de mille morts. Trois ans de supplice, mon amour, couchant sur un lit de pierres aiguës, sans sommeil, sans repos, battue chaque jour, et vivant de la nourriture la plus misérable, dans laquelle encore on jetait des animaux immondes pour la mortifier ici-bas, et lui faire expier son crime, disait la supérieure.

— Ainsi, par le disque du soleil ! s'écria le Bohé-

mien, si l'on nous surprenait?... » Et il regardait la jeune fille avec anxiété, car cette cruelle question lui était pour ainsi dire échappée malgré lui; et il sentait tout ce qu'une pareille supposition devait avoir d'affreux pour elle.

« Je mourrais comme Pépa, — répondit l'enfant en souriant avec une admirable expression d'amour et de résignation ; — comme elle, je mourrais pour mon amant. Oh! je le savais, j'y avais pensé.

— Eh quoi! cette horrible destinée...

— Est mille fois moins horrible qu'un jour passé sans te voir, sans te dire : Je t'adore... — murmura-t-elle entre ses dents convulsivement serrées, et se laissant glisser à ses pieds toute frémissante. . .

. . . .

— Tu le veux? adieu, — dit-elle avec un profond soupir.

— Oui, adieu, mon ange, il faut nous quitter. Vois, déjà la nuit est moins sombre, les étoiles pâlissent, et cette lueur rougeâtre annonce le retour de l'aurore. Encore adieu, ma Rosita.

— Encore un baiser... un seul... le dernier! âme de ma vie. »

Et le soleil dorait déjà la cime des hautes tourelles du couvent que ce dernier baiser durait encore.

Enfin le Gitano s'arracha des deux bras qui l'étreignaient amoureusement, regagna son échelle de soie, et la gravit avec son agilité habituelle.

La Monja, assise au pied du palmier, suivait tous

ses mouvements d'un œil inquiet et charmé. « A ce soir, — disait-elle, — à ce soir, mon seigneur, mon amour. »

Le Bohémien, arrivé au dernier échelon, s'étant retourné une dernière fois pour sourire encore à Rosita, s'apprêtait à enjamber le mur, lorsque l'échelle se replia tout à coup sur elle-même, glissa rapidement le long de la muraille, et le Gitano tomba aux pieds de la nonne, sanglant, mutilé, le crâne ouvert! On venait sans doute de couper les amarres qui retenaient l'échelle en dehors.

« Je suis trahi ! » s'écria le Bohémien, et ses yeux se tournèrent vers la nonne qui était à genoux, les mains jointes, pâle, immobile, le regard fixe, la respiration suspendue.

« Rosita, Rosita, tâche de me traîner derrière ces orangers, avant que le jour paraisse, car je ne puis me soulever. Oh! je souffre bien. »

Le malheureux avait la cuisse brisée, les os trouaient la peau.

« Rosita, mon amour, ma Rosita, aide-moi,... » répéta-t-il d'une voix faible.

La nonne poussa un éclat de rire violent et saccadé, ses yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, mais elle ne bougea pas.

« Enfer! la malheureuse devient-elle folle? » s'écria le Gitano, et il voulut prendre la main de la jeune fille, mais ce mouvement lui arracha un cri perçant.

Sa fracture était vive et saignante.

Tout à coup on entendit un bruit, d'abord sourd et confus, dans la direction de la porte du jardin.

« Rosita, Rosita, c'est ton amant qui t'en prie, sauve-toi, du moins, sauve-toi, » disait le Bohémien d'un ton déchirant.

Elle restait immobile et agenouillée devant lui.

Le bruit devenant plus distinct et plus rapproché, il essaya de se traîner derrière un épais bouquet de chèvrefeuille, qui pouvait le cacher à tous les yeux.

Après des souffrances inouïes, il parvint à s'y blottir.

Tout à coup la porte du cloître s'ouvrit, et une foule de douaniers, de moines, de gens du peuple, envahit le jardin en poussant d'atroces rugissements.

« Mort au damné! mort au maudit! » criait-on de toutes parts.

Le Gitano se glissa comme un serpent derrière une touffe d'aloès. La foule arriva près du mur, auprès du palmier, et là, trouva la nonne, toujours agenouillée, toujours immobile, toujours les mains jointes.

Ces cris désordonnés la tirèrent du paroxisme où elle était plongée; elle baissa les yeux, vit du sang fraîchement répandu, et sourit. Mais ses lèvres s'étaient si convulsivement rétrécies que ce sourire était atroce.

La foule frémit, se signa, et resta muette.

La nonne alors, faisant signe de la main à ceux

qui l'entouraient, se mit à suivre à genoux la trace sanglante que le Gitano avait laissée sur le sable.

Tous marchaient en silence et frappés d'horreur; ils arrivèrent enfin au buisson qui recélait le Bohémien.

Là, Rosita s'arrêta un moment pour écarter les feuilles épaisses et vernissées des aloès, se fit jour à travers cet épais taillis, se traîna auprès du maudit, poussa un cri terrible, et tomba à ses côtés... morte...

« Le renégat est là: cernez cet endroit, et repoussez le peuple.

— Rends-toi, chien, car vingt carabines sont braquées sur toi. En joue, vous autres! » s'écria le commandant des gardes-côtes.

Les batteries craquèrent.

« Pauvre enfant, tu ne souffriras pas leurs tortures, au moins, — dit le Gitano en regardant la Monja, et une larme que les plus affreuses douleurs n'avaient pu lui arracher tomba sur sa joue brûlante.

— Rends-toi, renégat! ou je fais feu, — répéta le commandant.

— Vous êtes des vaillants, mes fils, — répondit le Gitano : — le cerf est aux abois, et vous le craignez encore! belle chasse, sur ma parole.

Il se tut, on se précipita sur lui, on le garrotta, et trois jours après il était à Cadix, dans la prison de San-Augusto, sous la garde d'un bataillon de miliciens.

Depuis longtemps, des pêcheurs, en signalant la présence d'un canot qui croisait la nuit, en vue des murs du couvent, avaient éveillé les soupçons de l'Alcade. On embusqua des hommes dans les enfoncements des rochers; on épia les démarches du Gitano; on le suivit, on le vit aborder, lancer son échelle, on attendit; et quand on s'aperçut à la tension des cordages qu'il remontait, on les coupa au dehors, et il arriva ce que vous savez.

CHAPITRE XII.

LA CHAPELLE ARDENTE.

Par ma barrette! croyez-vous qu'on soit à son aise sur un édredon de cette étoffe, s'écria La Balue, en cherchant à s'allonger dans sa cage de fer.

DE FORGES LE ROUTIER, *Histoire du temps de Louis XI.*

Tout au milieu de la place San-Juan, là, auprès du rempart, s'élève une assez jolie rotonde, surmontée d'un toit d'étain, luisant comme la coupole d'un minaret. L'espace qui règne entre chaque assise de pierre est rempli par de fortes grilles de fer; de

façon que ce monument représente assez bien une vaste cage circulaire.

Au centre est une belle chapelle, toute chargée de cierges de cire blanche, avec de riches ossuaires de drap noir, couverts de larmes et de têtes de morts brodées en argent ; au pied de l'autel est posé, d'un côté, un simple cercueil de sapin, ouvert et préparé ; de l'autre, un lit composé de trois planches et d'un sac de cendres ; enfin, dans une séparation fermée par une balustrade, est un homme vêtu de rouge, qui prie agenouillé et recueilli. Celui qui, assis sur le bord de ce lit, se courbe sous le poids de ces lourdes chaînes, c'est le Gitano ; — ce cercueil, c'est le sien ; —l'homme qui prie agenouillé et recueilli, c'est le bourreau !

Le Gitano a été jugé, condamné, et, suivant l'usage, il reste en *capilla* ou chapelle ardente pendant les trois jours qui précèdent son supplice.

Cette coutume bizarre, léguée par l'inquisition, consiste à chanter au condamné les prières des agonisants pendant le temps qu'il passe en *capilla ;*

A l'empêcher de dormir le jour et la nuit, afin qu'il mortifie son corps et son âme, et qu'il puisse méditer à loisir sur le long voyage qu'il va bientôt entreprendre ;

A lui offrir toutes les consolations religieuses que peuvent donner des moines et des capucins !!

A l'habituer doucettement à des idées de néant, en lui mettant sous les yeux le cercueil qui doit re-

cevoir son cadavre, et le bourreau qui doit le délivrer de cette vie de misère et de tribulation.

Le bourreau est aussi retenu dans la rotonde pour un autre motif : il s'agit de le purifier à l'avance de l'homicide qu'il va commettre.

Tout se passait donc dans l'ordre voulu : les cierges brûlaient, les moines chantaient, le bourreau priait, et le cercueil attendait béant.

Le Gitano bâillait à faire frémir, et appelait l'heure de son supplice avec autant d'impatience qu'un homme qui a bien sommeil et qui désire son lit.

Pourtant il s'en manquait encore de dix-sept heures.

Les moines cessèrent de chanter, car la voix se fatigue; le bourreau se releva, car la pression du pavé sur les rotules est bien douloureuse. Une peau de bouc remplie de tintilla circula entre les capucins et l'exécuteur. Il est juste de dire que celui-ci but le dernier; et comme après tout il était bon humain, il passa l'outre à travers un barreau, et l'offrit au Bohémien.

« Merci, frère, — dit celui-ci.

— Par le Christ! vous êtes bien dégoûté, — répliqua le digne homme; — mais, je le vois, vous me méprisez à cause de mon état. Écoutez donc, compère, il faut que tout le monde vive, et j'ai des charges : j'ai une vieille grand'mère infirme, une épouse adorée, et deux tout petits enfants, avec de beaux cheveux blonds et de fraîches joues roses, qui à l'heure qu'il est rougissent peut-être leurs

jolies mains potelées en touchant à mes outils. Et bien plus!... »

Le Gitano l'interrompit par un mouvement si brusque que toutes ses chaînes résonnèrent comme s'il les eût brisées.

« Est-ce bien possible ! — disait le damné les yeux fixés sur une belle grande jeune fille, qui, mêlée à la foule curieuse, venait d'écarter un instant sa cape de soie noire en lui faisant un signe expressif. — Fasillo, Fasillo ici! » répétait-il avec les marques du plus grand étonnement.

Les psalmodies des capucins recommencèrent avec une nouvelle vigueur, l'homme à la casaque rouge se remit à sa purification, et le Gitano retomba dans ses pensées, car la grande jeune fille avait disparu.

Vaincu par la fatigue et l'insomnie, il commençait à sommeiller, lorsqu'un carme, qui s'en aperçut, lui chatouilla benoîtement les narines avec une plume en lui disant : « Songe à la mort, mon frère. »

Le Bohémien se réveilla en sursaut et lança un regard terrible au saint homme.

« Bénissez-moi plutôt, mon frère, — dit celui-ci, — car voici le révérend Paolo, supérieur de San-Francesco, qui vient à vous. »

En effet, un puissant moine entrait dans l'enceinte, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine. — *Ave, Maria purissima, mater Dei,* — murmura-t-il en s'approchant, et il fit un signe au carme, qui s'éloigna sans attendre le répons.

Le moine s'assit auprès du Gitano, qui le regardait avec une singulière expression de mépris et d'ironie; et, ayant soupiré profondément plusieurs fois, il exprima ainsi d'une petite voix aigre et mordante, qui contrastait avec son énorme rotondité :

« Que le ciel vous soit en aide, mon frère.

— Dites plutôt le diable, mon frère.

— Vous vous obstinez donc à mourir dans l'impénitence finale?

— Mais oui.

— Songez donc, mon frère, de quelle gloire vous vous couvririez en faisant une abjuration de vos erreurs, et en entrant dans le giron de notre sainte Église.

— Pour si peu de temps, est-ce la peine?

— Mais la vie éternelle, mon frère?

— Ne faites donc pas le prêtre avec moi, compère; ce qui vous intéresse avant tout, c'est de voir ma conversion opérée par un moine de votre ordre, je le conçois : une conversion comme celle-là peut bien vous amener une centaine de fidèles de plus, et ça en vaut la peine.

— Le ciel, mon frère, m'est témoin...

— Finissons; tout cela devient si niais et si plat que vous me dégoûtez. — Holà! mon compère au gilet rouge, abandonnez-vous donc si vite vos nouvelles connaissances? » cria le Gitano au bourreau sans vouloir répondre davantage aux supplications du révérend.

Le bourreau accourut vite, la figure riante et épanouie. « A la bonne heure ; causons un peu, car c'est toi, mon brave ami, qui vas me renvoyer dans le néant. Bel état que le tien! Tu fais ce que leur Dieu ne pourrait faire : à l'heure fixe, à point nommé, tu éteins une vie comme on souffle un flambeau, — dit le Gitano.

— Le fait est, mon frère, que cela ne dure guère plus, — repartit le bourreau en souriant.

— Ma foi, ces gens veulent que je me confesse ; je te choisis, toi : tu entendras de bizarres révélations ; mais non ; tu aurais peur!... »

L'homme au gilet rouge pâlit. Le moine, qui s'était tu jusqu'alors, se leva, sortit un moment, puis rentra accompagné de deux vigoureux galiegos, qui portaient des cordes.

« Mes frères, — leur dit-il doucement en leur montrant le Gitano, — ce pécheur endurci n'est déjà que trop à plaindre, empêchez-le donc de se damner davantage en prononçant de si horribles blasphèmes. Bâillonnez-le, mes fils, et que Dieu l'ait dans sa sainte garde! »

Puis il s'en alla, et l'on bâillonna le Gitano; mais ses yeux devinrent rouges et brillants comme des charbons ardents.

Comme il paraissait assez calme au bout de deux heures, on lui retira son bâillon, d'autant plus que quelques jolies femmes de la meilleure société de Cadix, qui se pressaient aussi autour de l'enceinte, avaient fort justement fait observer qu'il serait im-

possible de bien voir les traits du Bohémien tant que cette vilaine plaque de cuir lui couvrirait le nez et la bouche.

Or, le bâillon tomba devant des raisons aussi philanthropiques.

Mais tout le monde ne portait pas ce tendre intérêt au Bohémien ; les uns applaudissaient au jugement de la Junte, les autres se promettaient un grand plaisir le jour du supplice, plusieurs adressaient même de furibondes interpellations au Gitano, qui se contentait de sourire.

Un entre autres, un grand homme sec et pâle, corrégidor de Séville, qui se trouvait à Cadix pour suivre un procès, s'acharnait surtout après le malheureux condamné ; c'était à chaque instant :

« Quel scélérat ! — Quel bonheur pour la société qu'un pareil monstre soit puni suivant ses mérites. — Je le verrai étrangler avec joie. »

Il paraît que le Bohémien se lassa de ces injures. Il redressa fièrement sa tête, et s'écria d'une voix sonore :

« Seigneur don Perès, vous êtes peu charitable.

— Qui a dit mon nom à ce misérable ? — demanda l'homme, pâle, confus et étonné.

— Oh ! mon maître, je sais bien autre chose ; et votre villa près du Guadalquivir ? et ce joli boudoir tout tapissé de nattes de Lima, avec ses persiennes vertes et son bassin de marbre blanc ?

— Jésus ! comment ce démon peut-il connaître...

— C'est là que pendant la chaleur ardente du

jour, la senora Perès venait chercher le silence et le frais.

— Chien! ne profane pas un nom respectable. Mais il n'y a donc plus de lois, plus de justice? Tu mens ; tais-toi, ou je te fais bâillonner de nouveau, » disait le corrégidor en fureur.

Mais la foule, qui commençait à trouver l'entretien fort amusant, se rapprocha davantage, et le senor don Perès se trouvant dans l'impossibilité d'effectuer sa retraite, le Gitano continua :

« Vous dites que je mens, seigneur don Perès, voulez-vous des preuves?

— Te tairas-tu, renégat!

— En voici donc. La senora est belle et jeune, brune, avec des yeux noirs comme l'aile d'un corbeau ; grasse et blanche, et puis un pied, une taille, une main, à rendre fou un chanoine de l'Escurial.

— Infâme! oses-tu bien,..

— Enfin, au bas de l'épaule gauche un petit signe noir, coquet, velouté, fait encore ressortir l'éblouissante blancheur d'une peau de satin... — Ce n'est pas tout. »

Le corrégidor écumait de rage et ne pouvait trouver une seule parole pour répondre au Gitano et aux plaisanteries dont la foule l'accablait sans pitié. Enfin il s'écria, en se précipitant sur la grille : « Mais cet infernal Bohémien a donc su par quelque camériste de ma femme... ou bien serait-ce... ?

— Non, seigneur Perès, non, — reprit le Gitano ; — je l'ai su du capitaine de vaisseau que vous rece-

viez chez vous, à Séville, car ce capitaine..... c'était...

— Achève donc, scélérat!

— C'était moi!..... votre Nino est-il baptisé, seigneur? »

La fureur de don Perès était à son comble: il se rua avec violence sur la grille; vains efforts, le Gitano était à l'abri de sa colère.

« Je m'en doutais. Et il ne sera pendu qu'une fois, » — hurlait l'infortuné corrégidor en s'accrochant aux barreaux.

Enfin, des amis charitables l'entraînèrent, la foule s'écoula peu à peu, et quand la nuit vint, il n'y avait presque plus personne autour de la chapelle.

« Je suis donc débarrassé de ces stupides curieux, — dit le Gitano, comme onze heures sonnaient à l'église de San-Francisco. — Mais non, en voici encore, et de la plus dangereuse espèce, » s'écria-t-il en voyant deux prêtres, vêtus d'une soutane noire, s'avancer vers la chapelle.

Le frère-gardien fut à leur rencontre. « Que voulez-vous? — demanda-t-il durement au plus âgé, car on sait quelle haine la race monacale porte au reste du clergé.

— Entendre ce chrétien, qui nous a fait appeler, — répondit gravement le prêtre.

— C'est impossible. Par saint Jacques, il a renvoyé le révérend père Paolo, en le traitant comme un muletier ivre.

— C'est-à-dire que nous mentons, chien maudit! » s'écria le compagnon du vieux prêtre, qui, malgré le large chapeau rabattu sur son visage, paraissait beaucoup plus jeune.

Le Gitano, calme jusque-là, était resté simple spectateur de cette scène; mais entendant cette voix bien connue, il s'écria :

« Misérable carme, laisse entrer ces dignes prêtres; c'est moi, moi, le Gitano, qui les ai fait chercher pour recevoir mes dernières volontés, pour me confesser. Ainsi, qu'attends-tu?

— Puisque vous le voulez, mon frère, — dit le carme déconcerté, — à votre aise; mais, par la Vierge, quel tort vous avez eu de ne pas accepter la médiation du père Paolo; il est si bien avec l'Éternel! Amen. »

Au moment où le gardien allait traverser l'enceinte qui le séparait du Gitano, le jeune prêtre se jeta sur la main du Bohémien et la baigna de ses larmes.

« Imprudent, vous allez vous perdre! — s'écria son compagnon en se jetant devant lui pour le cacher aux yeux du carme; puis, quand ce dernier fut éloigné, il s'approcha du Gitano et lui dit :

— Je sais, monsieur, quelles sont vos intentions, vos croyances, vos volontés : je n'abuserai pas des moments, ils sont précieux, écoutez-moi : — Il y a une heure, ce jeune homme, qui est peut-être le seul ami que vous ayez dans le monde, s'est jeté à mes pieds. Il m'a tout dit, et vos crimes et vos erreurs...

Il m'a demandé enfin de favoriser une dernière entrevue qu'il voulait avoir avec vous à tout prix, j'y ai consenti. C'est peut-être une faiblesse ; mais, dans le moment solennel où vous vous trouvez, j'ai cru que, puisque vous refusiez les consolations de la religion, celles de l'amitié au moins vous aideraient à supporter votre affreuse position. — Vous savez tout. Quand minuit sonnera, il faudra vous quitter. — Je vais prier pour vous ; car l'homme qui est capable d'inspirer un pareil dévouement ne doit pas être entièrement criminel. »

Et le vénérable prêtre s'agenouilla au pied de l'autel.

« Monsieur, — dit le Gitano, — je suis fâché que ma reconnaissance ne puisse être que d'une aussi courte durée...

— L'heure s'avance,... — reprit le prêtre.

— Hélas ! oui, — dit le Bohémien. Et s'adressant à Fasillo, car c'était bien lui qui, morne et abattu, le considérait d'un œil fixe : — Eh bien ! Fasillo, mon enfant, adieu ! Nos projets...

— Mon commandant ! mon pauvre commandant ! — Et il pleurait.

— Tiens, vrai, je regrette la vie à cause de toi ; je t'aimais.

— Je ne vous survivrai pas.

— Enfant, n'as-tu pas encore ma tartane, mes noirs ? Va-t'en, fuis en Amérique... Tu es jeune... brave...

— Non, je vous vengerai... ici.

— Fasillo, tu exécuteras mes ordres; je te le défends.

— Vous serez vengé. Mon plan est là, fixe, arrêté comme la mort qui vous menace, car vous allez mourir. Vous, si brave! si grand! mourir! mourir comme un misérable! » disait le pauvreFasillo à voix basse, de peur d'éveiller les soupçons des gardiens, — et il se tordait les bras.

Le Gitano passa une main sur son front.

« Tiens, Fasillo, finissons cette scène, elle est atroce. Adieu! Laisse-moi.

— Commandant, pas encore, pas encore...

— Écoute, mon enfant, tu trouveras dans une cassette de fer des cheveux; ce sont ceux de ma pauvre sœur. Tu trouveras une vieille ceinture, c'était celle que mon père portait quand il fut tué. Tu les brûleras. Le reste t'appartient : tout, jusqu'au sachet qui te rendra maître du juif de Tanger, s'il te prend fantaisie d'y retourner.

— Mais vous, ne pouvoir vous sauver; voir votre agonie, vos souffrances!

— Par la foûdre, Fasillo, oublies-tu, mon enfant, nos longues et rudes traversées, nos dangers, nos périls, et au bout de tout cela des fatigues nouvelles; tandis que demain, Fasillo, demain, du repos, du vrai repos, et pour toujours. Ne me plains donc pas; c'est pour toi que je souffre. Enfin, adieu! fuis l'Espagne, gagne une autre terre; vends la tartane, les noirs, et vas-y vivre tranquille, heureux, et, au mi-

lieu de ton bonheur, quelquefois une pensée pour le Bohémien. »

Fasillo tomba à ses pieds.

« Ne trouves-tu pas, mon enfant, qu'il est malheureux de finir ma vie par où j'aurais dû la commencer? Si j'avais eu à vingt ans un ami comme toi et une maîtresse comme Rosita, je ne serais pas en chapelle ardente, j'aurais eu encore mes illusions, j'aurais eu une famille, de douces affections, et je me serais un jour paisiblement éteint au milieu de mes petits-enfants. Bizarre destinée! — Et après une pause, il détacha un mouchoir de soie rouge qui entourait son col, et le donna à Fasillo : — Tiens, tu le porteras pour l'amour de moi. Adieu!

— Ah! jusqu'à la mort...

— Allons!... adieu. »

L'horloge de San-Francisco sonna minuit.

Chaque coup vibra d'une manière déchirante au cœur du pauvre enfant; au dernier, il tomba comme évanoui.

Le Gitano poussa un cri, le prêtre accourut et en même temps le carme.

« Sainte-Vierge! qu'éprouve donc votre compagnon? — demanda le gardien.

— Ce n'est rien: l'émotion en entendant le grand coupable.

— Venez, mon fils, remettez-vous, » disait le bon vieillard en soulevant Fasillo.

Celui-ci reprit ses sens, regarda autour de lui,

et se précipita encore dans les bras du Gitano.

« Quelle charité! — disait le gardien ; — il va se meurtrir avec les fers de ce bandit. »

Le prêtre fut obligé de l'arracher de ses bras presque sans connaissance.

« Monsieur! — lui dit le Gitano , — je voudrais vous revoir demain. »

Il resta seul, médita profondément toute la nuit, et lorsque les cloches de l'Angelus et les dernières lueurs du matin le tirèrent de sa rêverie , il passa la main sur son large front, et dit : « J'ai beau faire , je ne puis croire à une éternité ! puis il ajouta en souriant : — Je rirais bien, pourtant, si je me trompais !.... »

CHAPITRE XIII.

EL GAROTTE. — LE GARROT.

Pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il me semble que vous devez bien regretter cette belle vie, lui dis-je avec l'air du plus grand intérêt.

J. JANIN, *l'Ane mort*.

(Au milieu de la place San-Juan-de-Dios, s'élève une estrade, deux escaliers y conduisent ; au centre est un fauteuil de bois fort simple, adossé à un long pieu ; deux lignes de miliciens s'étendent de chaque côté de cet échafaud, et forment un long cordon qui va rejoindre la porte de la chapelle ardente. Une foule innombrable encombre la place, et garnit les fenêtres et les toits des hautes maisons de ce barrio ; enfin les remparts, et jusqu'aux fortifications qui défendent la porte de terre, sont envahis par la multitude. — Il est onze heures, le soleil brille, et la haute coupole de Saint-Jean se détache sur un ciel pur et bleu.)

LE BARBIER FLORÈS, *à un homme du peuple.* — Faites-moi la faveur, mon compère, de me laisser un peu passer devant vous, votre taille vous permet de voir par-dessus ma tête, et, Dieu me sauve ! ces spectacles sont malheureusement si rares qu'entre chrétiens il faut s'aider un peu dans la voie du salut.

L'HOMME DU PEUPLE. — Allons, passez, seigneur, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

FLORÈS. — Santa-Carmen vous bénira, mon compère, et vous ne regretterez pas de m'avoir obligé quand vous saurez que j'ai de curieux détails sur le renégat qu'on va tout à l'heure étrangler.

UNE JEUNE FILLE. — Sainte Vierge! vous l'avez vu peut-être? Quel bonheur! Une telle faveur n'est pas faite pour des gens comme nous; pendant ces trois jours que le damné vient de passer en capilla, les bonnes places auprès de la grille n'étaient que pour les grandes dames.

UNE AUTRE JEUNE FILLE, *toute chargée de rubans et couverte de fard et de mouches.* — Je suis donc une grande dame, moi, car je l'ai vu comme je vois le plat à barbe de ce barbier aux jambes de héron, et, par ma patronne!...

LE BARBIER FLORÈS, *avec une intonation colérique.* — Ta patronne, ma fille, ne figure pas dans le calendrier, et si je ne m'abuse, elle a souvent fait le tour de la ville, la tête rasée, et montée sur une bourrique, le visage tourné du côté de la queue.

LA JEUNE FILLE, *tirant son couteau de sa jarretière.* — Barbier de l'enfer, ton gosier est trop étroit pour de telles paroles; par le Christ! je vais te l'agrandir.

UN MAJO. — Allons, tais-toi, hé, la fille aux rubans, hé! retourne rue del Fideo, chanter sur ta guitare et baisser ta jalousie pour jeter des fleurs aux passants. Si tu as vu le Gitano de si près, c'est que probablement le bourreau t'a souvent aidée à détacher ta mantille, et il t'aura protégée dans cette

circonstance. *(Lui arrachant son couteau)* — Demonio! ne joue pas avec cette épingle, car tu te blesseras et moi aussi. Veux-tu que je la remette à son ceinturon, fille de mon âme?

LA JEUNE FILLE. — Chien d'hérétique, je serai vengée, car voilà le frère José.

UN CAPUCIN, *portant d'une main une lanterne, sur laquelle sont peints des diables au milieu des flammes, et de l'autre une bourse.* — Pour les âmes en souffrance dans le purgatoire, mes frères, donnez au nom du Christ. Le ciel vous le rendra. *(Les assistants saluent humblement, s'agenouillent avec componction, et ne donnent rien du tout).*

LA FILLE AUX BEAUX RUBANS. — *Ave, Maria,* recevez ce réal, frère José, et priez pour que ce chien de Majo soit éventré à sa première débauche. — Dites donc, frère José, vous verrai-je bientôt? Ma natte est blanche, mes alcantaras sont garnis de fleurs nouvelles, et j'ai de royaux cigares de la Havane.

LE CAPUCIN, *tournant rapidement les talons, et criant d'une voix haute :* — Por las almas del purgatorio, senores!

LA JEUNE FILLE. — Frère José, frère José, vous m'avez donc oubliée, je n'ai pourtant omis ni une messe, ni un angelus.

FLORÈS. — Il paraît, mes compères, que le révérend dirige la conscience de la senora : heureusement qu'il est robuste, car ce doit être une terrible tâche! Amen.

LA JEUNE FILLE. — Caramba ! il est bien dur, mes seigneurs, d'entendre ainsi calomnier un saint homme par un communero, un franc-maçon !

PLUSIEURS VOIX. — Un maçon ! un communero ! où donc, où donc le maçon ?

FLORÈS, *pâlissant.* — Par le sein de ta mère ! tais-toi, fille, ne plaisante pas ainsi, il n'en a pas fallu davantage pour faire assommer Perès.

LA JEUNE FILLE. — Vous entendez, mes seigneurs, il connaissait Perès, qui reçut, par la grâce de Dieu, plus de coups de bâton que ce barbier hérétique n'a rasé de mentons dans sa vie. Voyez plutôt, il a un ruban vert autour du col ; par la Vierge qui me voit et m'éclaire ! c'est un maçon ! éloignez-vous, mes fils, éloignez-vous. (*Rumeur dans le peuple*).

PLUSIEURS VOIX. — A la mer le communero ! — Mort au maçon ! — A la mer !

FLORÈS. — Je vous jure, par le sang de la croix, mes compères, que ce ruban ne signifie rien, et que...

UN PAYSAN, *le frappant.* — Tiens, Carajo ! ah ! tu oses te mêler à la société des chrétiens !

UN AUTRE. — A toi ce coup ! et voyons si tes frères te secourent, demonio, appelle-les à ton aide.

PLUSIEURS VOIX. — A la mer ! — A la mer !

LA JEUNE FILLE. — Bravo ! mes seigneurs, la Vierge vous bénira, rapportez son ruban vert et sa tête à l'Alcade, et les quadruples ne vous manqueront pas plus que les indulgences pour ce carême.

(FLORÈS, *battu, poussé, déchiré, passe pour ainsi*

dire de mains en mains, jusqu'au rempart qui est baigné par la mer; là, un vigoureux Andalou le saisit, et le jette à l'eau en criant :) — Dieu me sauve! Ainsi meurent les maçons hérétiques et les constitutionnels, ennemis du roi absolu!

LA FOULE. — Bravo! — Viva el rey absoluto!

UN MARIN. — Silence! silence, mes fils, voilà, si je ne me trompe, le cortége qui commence à défiler. Vrai Dieu! c'est un beau jour pour moi.

UN PAYSAN. — Pour vous comme pour tout le monde, seigneur marin.

LE MARIN. — Plus beau pour moi, par saint Jacques! N'étais-je pas à bord du garde-côtes qui lui donna la chasse sous le commandement du capitaine Iago?

PLUSIEURS VOIX. — Comment, seigneur, vous avez assisté à cet effrayant combat! Sainte-Vierge! et vous vivez!

LE MARIN. — Heureusement nous avions communié la veille, mes fils, car sans cela le démon nous entraînait au fond des enfers.

UN PAYSAN. — Mais comment cela est-il donc arrivé, seigneur? car enfin vous aviez coulé sa tartane, a-t-on dit.

LE MARIN. — Oui, compère, coulé comme une coquille de noix, et tout à coup elle a reparu derrière nous, couverte de flammes, et chargée de plus de dix mille démons qui jetaient le feu par les yeux et par la bouche!

PLUSIEURS VOIX. — Sainte-Vierge, priez pour nous !

LE MARIN. — Et au milieu d'eux tous, le Gitano, le maudit, qui se démenait en blasphémant et insultant le ciel, les saints du paradis et monseigneur le gouverneur !

LA FOULE. — Jésus, quelle horreur ! et qui vous a délivrés du monstre ?

LE MARIN — Notre capitaine avait heureusement une bouteille d'eau, bénite par l'archevêque de Tolède, et comme l'infernal navire était tout proche, on a lancé à bord le saint liquide.

LE PAYSAN. — Avec un canon, compère ?

LE MARIN. — Non, frère, le coup est parti de la pharmacie du bâtiment ; vous comprenez, et alors tout s'est éteint comme par enchantement, et la tartane s'est abîmée de nouveau au bruit des rugissements des démons.

UN BOURGEOIS. — Mais, seigneur marin, comment le Gitano a-t-il donc fait pour se laisser prendre dans le jardin du cloître, s'il était doué de cette puissance infernale ?

LE MARIN. — Juste, parce qu'il était dans un endroit sacré : un couvent, sainte Vierge ! fouler la terre d'un couvent, c'est pour un damné comme s'il nageait dans l'eau bénite.

LA FOULE — C'est vrai ! — Seigneur Dieu ! c'est toujours ainsi ; — qui ose en douter ?

LE BOURGEOIS. — Mais, mes seigneurs, une fois

sorti du couvent, dans la rue, ne pouvait-il reprendre sa puissance?

LE MARIN. — Mais on avait eu le soin de tremper les chaînes dont on l'a chargé dans l'eau bénite, et deux moines lui en versaient à chaque instant sur la tête. Aussi, Jésus! fallait-il voir ses contorsions, c'était au point qu'il ne pouvait marcher.

LE BOURGEOIS. — Je le crois, vrai Dieu! le malheureux avait la cuisse cassée!

UNE FEMME. — C'était une embûche qu'il tendait pour se faire plaindre. Jésus! à l'entendre, il souffrait de sa blessure!

LE BOURGEOIS. — Voyez-vous, mes compères, tout cela ne me paraît pas très-clair, et quoi qu'en disent les moines, je ne crois pas...

UNE FEMME. — Mais vous n'êtes donc pas chrétien alors : vous êtes donc hérétique, puisque vous ne croyez pas aux premiers principes de la religion. Santa-Carmen! vous me faites frémir. Sainte Vierge, priez pour moi! Il ne croit pas!!...

LE BOURGEOIS, *se rappelant le sort de Florès, en regardant s'il est loin du parapet.* — Senora, je crois en tout, j'ai fait vœu d'un cierge de trente livres à Notre-Dame del Pilar, je porte un chapelet; tenez.

PLUSIEURS VOIX. — Est-ce vrai? — voyons le chapelet, — c'est peut-être un maçon.

LE BOURGEOIS, *fort pâle.* — Tenez, mes seigneurs, tenez, voyez-le. Et cette lettre du supérieur de San-

Juan qui m'est adressée. Voyez, mes seigneurs; lisez!

PLUSIEURS VOIX. — Nous ne savons pas lire. C'est un piége que nous tend l'hérétique. — Le maçon, à la mer! ce doit être un maçon.

(On se précipite sur le bourgeois; mais à ce moment les chants des moines qui accompagnent le cortége deviennent plus éclatants, et le peuple, abandonnant le bourgeois, qui se réfugie dans une taverne, se presse au premier rang.)

UNE FEMME. — Ah! quel bonheur, sainte Vierge! voici la procession. Nous serons bien, Juana, vois donc, presque à toucher l'échafaud. Dis donc, ma fille, il y a deux échelles.

JUANA. — Sans doute, comme ce damné a autrefois commandé un vaisseau royal, on lui a fait la faveur de lui donner un escalier à part, il ne montera pas par celui du bourreau ; c'est toujours agréable.

UN HOMME. — Demonio! quelle injustice, on accorde cela à un renégat, et on me le refusera peut-être, à moi.

JUANA. — Vois donc, Pépa, voici son cercueil que portent les pénitents gris. Jésus! qu'ils sont laids avec cet œil qui brille sous leur capuchon.

PÉPA. — Voici le bourreau qui suit derrière. Sainte Vierge! il n'est pas laid pour un bourreau, le rouge lui sied bien. Seulement qu'il est pâle!

JUANA — C'est tout simple, c'est le bourreau de Cordoue, qui vient remplacer le nôtre; il faut lui

laisser le temps de se reconnaître, il est bien permis d'avoir un peu de timidité, car ici on n'est pas encore habitué à lui.

UN HOMME. — Dites donc, commères, voyez-vous le Gitano?

JUANA. — Non, mon fils. Voici les bannières du couvent de San-Juan, et puis les sergents avec leurs carabines prêtes à faire feu, et... (*s'adressant à Fasillo, qui arrive enveloppé d'un manteau, et qui la coudoie rudement.*) Mais prenez donc garde, jeune homme ; vous avez manqué de me renverser, sainte Vierge! Encore! allons, bien, mettez-vous devant moi, à toucher l'échafaud, la meilleure place. (*Bas à Pépa*) Jésus! Pépa, quel regard, ses yeux flamboient sous son chapeau.

PÉPA. — C'est peut-être le fils d'une victime du damné, et il vient rire à son supplice, c'est si naturel. Mais, le voici! Après mon jour de communion, certainement c'est mon plus beau jour, Juana. Sainte Vierge, je te remercie de m'avoir si bien placée!

PLUSIEURS VOIX. — Ah! bravo! — Demonio! Chien maudit! — A la mort le Gitano! — à la mort!

UN HOMME. — Je donne vingt piastres pour remplacer le bourreau.

UN AUTRE. — J'en donne quarante, mais je veux l'égorger, qu'on voie son sang.

UNE FEMME, *jetant un riche reliquaire aux pieds de l'Alcade.* — Ce chapelet vaut vingt quadruples,

je le donne à la Vierge, mais que je puisse le mettre à mort.

FASILLO, *écrasant le chapelet sous ses pieds, et saisissant violemment le bras de la femme.* — Silence, femme! si tu tiens à la vie, silence!

LA FEMME AU CHAPELET. — Seigneur Dieu! A l'aide! ce garçon m'enfonce ses ongles dans la chair. Voyez, le sang jaillit.

PLUSIEURS VOIX. — Silence! taisez-vous; silence!

(Arrive le Gitano, chargé de fers; il marche appuyé sur le prêtre, et il roule une branche de jasmin entre ses doigts.)

UN HOMME. — Enfin, le voici! Savez-vous, compère, que le bourreau est plus pâle que lui.

JUANA. — Jésus! le renégat n'a pas voulu d'un moine; il est accompagné d'un curé. Quelle corruption!

UNE VOIX. — Messeigneurs qui êtes devant, et qui voyez, dites-moi donc comment il est vêtu?

JUANA. — Tout de noir; il s'appuie sur le prêtre, car sa blessure a l'air de le faire souffrir; et puis ses fers le gênent. Jésus! au lieu de penser à l'éternité, il s'amuse à respirer le parfum d'un jasmin.

UN HOMME. — L'infâme! il ne sourcille point. A la mort! à la mort!

LE PRÊTRE, *soulevant la chaîne du Gitano.* — Vous devez souffrir beaucoup, appuyez-vous sur moi. Hélas! nous sommes bien près...

LE GITANO. — Du terme de notre voyage, c'est vrai; mais d'ici, la vue est riante; on découvre

toute la côte de San-Lucar, c'est un beau spectacle.

PLUSIEURS VOIX. — A la mort, le chien! — Qu'on le coupe en morceaux !

LE GITANO. — On ne s'entend pas avec tous leurs cris ; dites-moi, mon cher curé, on a donc élevé dernièrement ces nouvelles batteries ?

LE PRÊTRE. — Oui ; mais songez...

LE GITANO. — A la mort! Eh! mon vieil ami, voici le compère à la casaque rouge qui y pense pour moi ; c'est assez d'un.

UN HOMME. — Qu'on le crucifie ! qu'on le brûle à petit feu !

LE GITANO. — Vous ferez difficilement un peuple avec ces gens-là. Quel soleil pur ! quel beau ciel!

LE PRÊTRE. — Oui, mon ami, mon fils, le ciel; pensez au ciel.

LE GITANO. — Mais, nous voici arrivés ; adieu, mon ami, encore votre main. Tenez, prenez cette fleur; c'est tout ce que j'ai : gardez-la. Adieu, mon vieil ami.

LE PRÊTRE. — Ah! avec ce courage, cette énergie! quelle destinée vous avez manquée !

LE GITANO, *essuyant une larme.* — C'est vrai, c'est un singulier destin.

VOIX DU PEUPLE. — Oh! le lâche, il pleure. A la mort, le lâche!

LE GITANO, *continuant en souriant.* — Chose bizarre! Par une amère dérision du destin, ce n'est que sous le couteau du bourreau que je trouve les affections que j'ai si ardemment cherchées pendant

tout une vie d'orages, que je trouve Fasillo, Rosita et vous : à quoi tient la vertu, pourtant? La vertu! vous m'y feriez croire, bon vieillard.

LE PEUPLE. — A la mort! le damné! l'apostat! — On tarde bien! — À la mort!

LE BOURREAU. — Seigneur Gitano, le peuple s'impatiente.

LE GITANO. — Je serais désolé de faire attendre sa seigneurie. *(Il tend ses mains au prêtre.)* Adieu, mon ami.

LE PRÊTRE. — Je ne vous quitte pas encore.

Le Gitano met le pied sur l'échelle, FASILLO *s'approche de lui, saisit sa main, et dit d'une voix sourde.* — Adieu, commandant! Vous serez vengé, vengé d'une épouvantable manière; vengé sur toute cette infâme populace; et par moi, par moi seul. Maintenant mourez, je puis voir votre mort sans pâlir. *(Ici le jeune homme laisse tomber les plis de son manteau, redresse sa tête, ses joues sont pourpres, et il promène sur la foule un regard d'aigle.)*

LE GITANO, *à voix basse en montant les degrés.* — Adieu, caro mio Fasillo!

JUANA. — Sainte Vierge, Pépita, sais-tu que ce jeune homme aux yeux ardents a parlé au maudit.

PÉPA. — Je l'ai vu; il lui a sans doute reproché quelque crime; car, vois que son air est radieux maintenant qu'on va mettre au cou du damné son dernier collier.

UN HOMME. — Ah! voilà enfin le maudit sur le fau-

teuil. Tu resteras long-temps assis là, si tu dois te relever sur tes jambes, chien.

UN AUTRE. — Ah! Dieu soit loué, on lui met le cou dans le collier de fer qui est fixé au poteau.

JUANA. — Sainte Vierge, mais ils vont serrer *(Se retournant vers le peuple.)* Mais, mes seigneurs, on va déjà le garrotter?

UN HOMME. — Eh bien!...

JUANA. —Mais il est sacrilége, il nous faut le poing; on nous trompe, on nous vole.

LE PEUPLE. — C'est vrai, le poing, le poing du sacrilége, le poing avant la mort! *(Violents murmures, cris, tumulte; le bourreau, qui allait serrer la vis de rappel du collier de fer, s'arrête. L'Alcade se consulte avec la Junte.)*

L'ALCADE. — C'est juste, nous l'avions oublié, nous sommes dans notre tort.

UN MEMBRE DE LA JUNTE. — Alors nous n'en finirons jamais; cela va encore durer deux heures, et chacun a ses occupations.

L'ALCADE. — Mon cher ami, nous n'avons pas déjà des occasions si fréquentes d'être agréables à ces criards pour manquer celle-ci. C'est l'affaire d'un moment, et l'on se popularise.

LE PRÊTRE, *au Gitano, toujours attaché sur le fauteuil.* — Mon ami, mon fils, pardonnez-leur, le fanatisme les égare.

LE GITANO. — C'est ce que je vois. Ne m'en coupera-t-on qu'un?

FASILLO, *d'une voix haute.* — Bravo! peuple,

bravo! invente des tortures, tu seras largement payé.

JUANA. — Le pauvre digne enfant a raison, dieu nous récompensera de notre zèle, sainte Vierge!

FASILLO, *riant.* — Oui, femme, Dieu ou le diable.

JUANA. — Jésus, quel coup d'œil!

LE PEUPLE. — Le poing, le poing du sacrilége, du maudit!

L'ALCADE, *au peuple.* — Mes seigneurs, je réclame un peu de silence. *(D'une voix glapissante.)* La justice, vivant et sacré symbole de la Divinité, n'est pas un vain mot, non, mes seigneurs, la justice, vous la voyez représentée par les augustes membres de la Junte. Or, cette justice s'est toujours fait un devoir de se rendre aux vœux du peuple, sage défenseur de la religion et du trône.

LE PEUPLE. — Viva! — viva!

L'ALCADE. — Or, mes seigneurs, la Junte...

LE PRÊTRE, *l'interrompant.* — Monsieur, au nom du ciel, songez que ce malheureux attend la mort, là, sur cet échafaud.

L'ALCADE. — Je sais ce que j'ai à dire. Or, mes seigneurs, la Junte a pesé, mûri, combattu dans sa profonde sagesse la demande que vous lui adressez; et voyez, mes seigneurs, si le bien, l'intérêt, l'avantage du peuple n'est pas le seul mobile de toutes nos décisions; voyez si les délégués de votre roi n'ont pas à cœur de suivre ses paternelles instructions, les paternelles instructions de celui qui vous porte dans son cœur comme une vaste famille. *(L'Alcade s'attendrit par degrés.)* Car il me l'a dit, messeigneurs,

il me l'a dit à moi-même : — Je vous confie une partie de mes droits sur mes enfants. *(Il pleure.)* Songez que leur bonheur m'est cher avant toute chose. *(Il sanglote.)* Comme j'ai juré de faire votre bonheur, je tiendrai mon serment. Mais je me tais, mes seigneurs, je me tais, car les expressions me manquent; heureusement les faits y suppléeront. *(Avec un touchant sourire mêlé de larmes.)* Vous aurez le poing, mes bons amis, vous aurez le poing.

LA FOULE. — Viva! — viva el Alcade! — viva el Rey absoluto! — viva el Alcade!

L'ALCADE. — Bourreau, tu as entendu, agis.

LE GITANO. — Enfin!

LE BOURREAU. — Non, mon seigneur.

L'ALCADE. — Comment!

LE BOURREAU. — On m'a fait venir de Cordou, on m'a dérangé de mes occupations, ce n'est pas ma faute, à moi, si le bourreau de Cadix est mort.

L'ALCADE. — Que nous fait cela?

LE BOURREAU. — Mon seigneur, on me donne vingt douros pour étrangler le condamné que voici, mais non pour lui couper encore le poing. Ajoutez dix douros, seigneur, et je suis à vous.

LE PRÊTRE. — Quelle horreur, ô mon Dieu!

LE GITANO. — Le drôle donnera une bonne dot à sa fille; il entend les affaires.

L'ALCADE, *à la Junte.* — M'est avis, mes seigneurs, que c'est fort cher, dix douros. *(Au bourreau.)*

Allons donc, Miko, bah! un coup de couperet est bientôt donné, voyons, sois complaisant.

LE BOURREAU. — Vous ne l'aurez pas à un réal meilleur marché.

LE PEUPLE, *jetant de l'argent.* — Voilà, voilà les dix douros ; le poing du sacrilége!

UN BOUCHER, *agitant son coutelas, et se précipitant sur l'échafaud.* — Par saint Jacques! je le coupe pour rien, moi, le poing! et l'autre encore, et la tête, si l'on veut!

LE BOURREAU. — Compère, vais-je tuer vos bestiaux, moi? Chacun son état ; seulement prêtez-moi ce coutelas, si vous êtes chrétien.

(Le boucher redescend au milieu des bravos ; le bourreau ramasse soigneusement l'argent, remonte, appuie le poing du Gitano sur le bras du fauteuil, lève le coutelas, la lame siffle, le poignet tombe à côté du prêtre, qui prie agenouillé.)

LA FOULE. — Bravo! — Viva! — Mort à l'hérétique! — Mort au sacrilége!

LE GITANO. — Je croyais que c'était plus douloureux, mon vieil ami.

LE PRÊTRE, *se levant, et d'une voix sonore et retentissante.* — Il était coupable devant les hommes, ce martyre l'absout devant Dieu!

FASILLO, *se précipitant sur le poignet et l'enveloppant dans son manteau.* — Prêtre, tu ne dis pas tout : ce sang retombera sur eux! — Adieu, commandant, il me faut encore de la force pour te venger : je m'en vais, car une minute de plus, et je

mourrais là. *(Fasillo disparaît dans la foule.)*

PÉPA. — Qui appelle-t-il son commandant, ce jeune fou? Tais-toi donc, Juana, car voici le beau moment. Silence, silence!

On fait un profond silence.

Le prêtre se jette dans les bras du condamné; le bourreau s'approche, passe au cou du Gitano le collier de fer qui s'adapte au poteau; puis il agit, au moyen d'un tourniquet, sur la vis de rappel, et le carcan, en se serrant contre le pieu, presse violemment le cou du patient. Encore un tour, et le Gitano est étranglé; à ce moment le prêtre lui jette un voile sur le visage et tombe à ses pieds en priant; la foule crie bravo et se retire satisfaite. Le soir, quand le soleil se coucha derrière la tour de la Douane, l'Alcade revint au pied de l'échafaud, où l'on avait laissé le corps du supplicié. Là il se découvrit, et, selon l'usage encore, le Gitano ne répondit pas, les valets du bourreau prirent son corps, qui fut jeté à la voirie et dévoré par les chiens.

CHAPITRE XIV.

MAITRE PLOK.

La vengeance ! plaisir des hommes.

Ce fut dans une de ces rues sales, étroites et fangeuses, bordées de hautes maisons sans fenêtres, dans la rue Moa-B'd'hal, je crois, à Tanger, que Fasillo se rendit après une heureuse traversée. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'exécution du Gitano, et sa tartane, toujours cachée dans sa retraite impénétrable, avait échappé d'autant plus facilement aux yeux des gardes-côtes, que tout Cadix était persuadé que le capitaine Massareo avait détruit le seul navire que le Bohémien eût jamais possédé : aussi Fasillo doubla-t-il facillement la distance qui sépare Cadix de Tanger.

C'est vraiment une laide rue que la rue Moa-B'd'hal, d'abord parce qu'un soleil ardent la calcine, et puis parce qu'elle est le repaire de juifs et d'Arméniens, qui ont trouvé le moyen de passer pour des brigands, même au milieu des peuplades de pirates qui habitent cette partie de la côte d'Afrique. Aussi n'est-ce pas sans quelque danger que l'on pouvait se hasarder à traverser cette rue des Juifs, car souvent les Arabes du bey s'amusaient à s'em-

busquer à chacune de ses extrémités, et là, munis de leurs longs fusils, si merveilleusement incrustés d'argent et de nacre, ils guettaient les Arméniens : et dès que l'un d'eux mettait la tête hors de sa porte pour sortir, quatre ou cinq coups de fusil l'avertissaient que les fils du Désert venaient de boire quelques verres de ce bon c'hispa, que la vieille Mauresque de la place au poisson leur vendait si bon marché, et qu'ils étaient en train de se divertir un peu.

Aussi Fasillo eut-il beaucoup de peine, non à se faire ouvrir, mais seulement à attirer à l'étroit guichet d'une énorme porte de fer, la longue et cadavéreuse figure d'un grand vieillard, coiffé d'une espèce de calotte jaune, qui encadrait d'une manière bizarre son hideux visage.

Le dialogue suivant s'établit en langue française :

FASILLO. — Vous tardez bien, mon père ; et vous savez pourtant qu'il pleut des balles pour les chrétiens dans cette rue maudite.

LE JUIF. — N'est-ce que cela? Adieu, jeune homme.

FASILLO. — Un mot ; ne refermez donc pas si vite ce guichet.

LE JUIF. — Parle ; mais sois bref.

FASILLO. — Ici dans la rue, je ne puis ; laissez-moi entrer chez vous, et alors...

LE JUIF. — Que l'anneau de Salomon te serve de collier ! Va-t'en.

FASILLO. — Puisque vous me refusez, je vais

tenter un dernier moyen. *(Lui montrant un sachet couvert d'emblèmes hiéroglyphiques.)*

LE JUIF. — Que vois-je! un tel trésor entre tes mains, jeune homme? qui a pu... Mais, entre, entre vite ; car une balle a bien vite traversé une casaque, et, pour ma vie, je ne voudrais pas que ce talisman fût souillé par ces mécréants.

La porte s'ouvrit.

Fasillo entra en se baissant, traversa deux autres énormes grilles de fer, et se trouva dans une cour étroite qui ne recevait de jour que par en haut ; devant lui était le vieux juif, vêtu d'une espèce de surplis jaune, qui dessinait ses membres longs et anguleux.

« Voyons, dit-il, voyons, mon fils, que je considère ce sachet de plus près. »

Et ses yeux flamboyaient sous ses épais sourcils.

« Voyez, mon père, répondit Fasillo.

— Par les cinq étoiles de Stenboth! ce sont les insignes d'un bien haut grade dans notre affiliation, et je dois obéir à celui qui les porte, sans m'informer de quelle manière il les possède. Qu'ordonnes-tu, enfant ? le vieillard est à tes genoux.

— On t'appelle Jacob, et pourtant ton nom est Plok ; n'est-il pas vrai, vieillard? demanda Fasillo.

— C'est la vérité. Que l'ange me touche du doigt si je mens!

— Or, seigneur Plok, vous avez des magasins qui ont une entrée donnant sur la grève, près l'anse de Bétim'Sah ?

— C'est la vérité. Que l'ange me touche du doigt si je mens !

— Et dans ces magasins vous cachez de riches tissus de Tunis, des écharpes de Constantinople et de beaux cachemires venant du Caire et d'Ispahan ? »

Le juif pâlit, mais répondit néanmoins :

« C'est la vérité. Que l'ange me touche du doigt si je mens !

— Tu vas donc cette nuit, sans délai, sans fraude, faire charger de ces marchandises une tartane mouillée dans l'anse de Bétim'Sah, sous pavillon danois. »

Le juif, qui était agenouillé, se releva comme s'il eût été mordu par une vipère.

« Par la ceinture des mages ! tu n'y penses pas, jeune homme ; c'est impossible. Par Balthazar ! les cheveux me dressent sur la tête rien que d'y songer.

— Infâme juif ! dit l'enfant, ne crois-tu pas que je veuille tes marchandises pour rien ? Tiens, voici de l'or, de l'or encore à acheter tes magasins, et toi-même et ton Rabbin.

— Dieu du ciel ! garde ton or, il m'épouvante. Tu te trompes étrangement sur les motifs de mon refus, jeune homme. Ne sais-je pas que, muni de ce saint emblème, tu pourrais tout exiger de moi, ma fortune et ma vie ; mais ce que tu demandes, le sais-tu ? »

Et il joignait ses mains, et son regard, attaché sur Fasillo, exprimait la terreur la plus profonde.

« Je le sais, maître Plok.

— Tu le sais ? mais non, c'est impossible. »

Alors il regarda avec inquiétude autour de lui, et, comme s'il eût craint d'être entendu, s'approcha de l'oreille de Fasillo, et lui parla un instant à voix basse, puis le regarda en secouant la tête d'un air interrogatif.

« Je le savais, te dis-je, maître Plok.

— Et vous voulez...

— Je le veux. »

Le soir, Fasillo surveillait l'embarquement des marchandises, et le vieux Bentek et les noirs portaient à bord les derniers ballots, lorsque maître Plok, qui s'était toujours tenu éloigné, s'approcha du jeune homme et lui dit :

« Le démon seul, mon fils, a pu vous charger d'une telle commission; j'en suis innocent : que la vengeance du ciel retombe sur vous et sur ceux qui vous font agir !

— Que le ciel vous ait en aide ! maître Plok, » répondit Fasillo, lui tendant la main.

Mais le juif fit un effroyable bond en arrière.

« C'est vrai, je n'y pensais plus, dit l'enfant. Adieu maître. Au revoir.

— Au revoir... Ce sera donc demain, car avant trois jours votre mère n'aura plus de fils.

— Non, juif. Au revoir... là-bas, où notre premier bonjour sera un grincement de dents; car avant toi, maître Plok, j'aurai pour lit une fournaise

ardente, mais je t'y garderai une bonne place, maître. Au revoir donc.

— Il me fait horreur, » dit le juif. Et, immobile sur la plage, il suivait de l'œil Fasillo, qui regagna la tartane, fit orienter les voiles, et, profitant d'une bonne brise d'est, qui devait le porter rapidement dans le détroit de Gibraltar, mit le cap au nord-ouest, s'éloigna peu à peu, et disparut dans les profondeurs de l'horizon.

Quand le juif ne vit plus rien, il regagna Tanger à pas lents; mais, arrivant devant une voûte basse qui donnait sur la grève, il doubla le pas en levant les mains au ciel, car cette porte était l'entrée de ses magasins.

Juste un mois après l'exécution du Gitano, une peste effroyable ravageait Cadix; car Fasillo avait fait échouer sa tartane au pied du fort Sainte-Catherine;

Sa tartane, remplie des marchandises achetées par lui à Tanger, avait été pillée par le peuple.

Or, en achetant ces marchandises, qui venaient du Levant, alors désolé par une épidémie, Fasillo savait qu'elles étaient infectées, et que maître Plok n'attendait pour les purifier qu'un moment favorable [1].

[1] Beaucoup de juifs de Tanger font ce lucratif métier : ils achètent

Le peuple de Cadix, qui ignorait cette circonstance, s'empara des beaux cachemires d'Ispahan et des tissus de Géorgie, et le peuple fut pestiféré.

La bonne compagnie trouva commode d'acheter ces raretés à vil prix, et la bonne compagnie fut pestiférée.

Jusqu'à l'Alcade et les membres de la Junte, qui ne purent résister non plus au désir de voir leurs femmes et leurs filles parées comme les nobles épouses et les demoiselles d'un grand d'Espagne; et les membres de la Junte, l'Alcade et leurs familles furent pestiférés!

Enfin, il périt une innombrable quantité de monde à Cadix et dans les environs, car les mois de juillet et d'août furent très-chauds, et la fièvre jaune vint compliquer la peste.

On estime le nombre des morts à vingt-neuf mille sept cent trente-deux, sans compter les moines.

On ne sait ce que devint Fasillo et son équipage de noirs.

Mais il avait tenu parole au Gitano.

Il l'avait vengé!

des marchandises infectées à vil prix, les sanifient tant bien que mal, et les revendent en Europe. La peste de Cadix, en 1760, n'a pas eu d'autre cause. Un bâtiment contrebandier échappa aux visites sanitaires, et propagea l'épidémie.

.KERNOK LE PIRATE.

Got callet deusan Armoriq.
C'était un homme dur de l'Armorique.

Prov. breton.

CHAPITRE I.

LE CACOU ET LA SORCIÈRE.

Les écorcheurs et fileurs de chanvre (cacous) vivent séparés du reste des hommes...

La présence d'un fou dans une maison défend ses habitants contre les maléfices des esprits malins.

CONAN-HEK, *Chron. bretonne.*

Par une nuit de novembre, sombre et froide, le vent de nord-ouest soufflait avec violence, et les longues lames de l'Océan venant se briser sur les bancs de granit qui couvrent la côte de Pempoul, les pointes déchirées de ces rocs tantôt disparaissaient sous les vagues, tantôt se découpaient en noir sur une écume éblouissante.

Placée entre deux rochers qui la protégeaient contre les efforts de l'ouragan, s'élevait une cabane de misérable apparence; mais ce qui rendait vraiment son abord horrible et infect, c'était une multitude d'os, de cadavres, de chevaux et de chiens, de peaux ensanglantées, et d'autres débris qui annon-

çaient assez que le propriétaire de cette mâsure était *cacou* ou écorcheur.

La porte s'ouvrit, puis parut une femme couverte d'une mante noire qui l'entourait entièrement, et ne laissait voir que sa figure jaune et ridée, presque cachée par des mèches de cheveux gris. Tenant une lampe de fer d'une main, de l'autre elle tâchait d'en abriter la flamme, qui tournoyait, agitée par le vent. « Pen-Ouët! Pen-Ouët! cria-t-elle avec un accent de colère et de reproche; où es-tu, maudit enfant? Par saint Paul! ne sais-tu pas que voici l'heure où le schanteuses des nuits [1] vont errer sur la grève?

On n'entendit que le sifflement de la tempête qui redoublait de fureur.

« Pen-Ouët! » cria-t-elle encore.

Pen-Ouët enfin prêta l'oreille.

L'idiot était accroupi auprès d'un monceau d'ossements auxquels il donnait les formes les plus variées et les plus bizarres. Il tourna la tête, se leva d'un air mécontent, comme un enfant qui abandonne ses jeux à regret, et regagna la cabane, non sans emporter une belle tête de cheval aux os blancs et polis, à laquelle il tenait beaucoup, surtout depuis qu'il y avait introduit des cailloux qui résonnaient de la plus agréable manière, quand Pen-Ouët secouait cet instrument de nouvelle espèce.

« Rentre donc, maudit! — s'écria sa mère en le

[1] Esprits malfaisants. (*Tradition populaire.*)

poussant avec tant de violence que sa tête heurta contre le mur : le sang jaillit. Alors l'idiot se prit à rire aux éclats, d'un rire stupide et convulsif, essuya sa blessure avec ses longs cheveux noirs, et fut se blottir sous le manteau d'une vaste cheminée.

« Ivonne, Ivonne, songe à ton âme, au lieu de répandre le sang de ton fils ! dit le *cacou,* qui était à genoux, et paraissait absorbé dans une profonde méditation. — N'entends-tu pas...?

— J'entends le bruit des vagues qui frappent ce rocher, et le sifflement de la tempête.

— Dis plutôt la voix des trépassés. Par saint Jean du doigt! c'est aujourd'hui le jour des morts, femme, et les naufragés que nous avons...— Ici une pause, — pourraient bien venir traîner à notre porte le *cariquet-ancou* [1], avec ses draps blancs et ses larmes rouges,— répondit le *cacou* d'une voix basse et tremblante.

—Bah! que pouvons-nous craindre? Pen-Ouët est idiot; ne sais-tu pas que les mauvais esprits n'approchent jamais du toit qui abrite un fou? *Jan et son feu* qui tourne avec autant de rapidité que le dévidoir d'une vieille femme, *Jan et son feu* s'enfuiraient à la voix de Pen-Ouët, comme une mouette devant le chasseur. Ainsi que crains-tu?

—Alors, pourquoi depuis le dernier naufrage, tu sais, ce lougre qui échoua sur la côte, attiré

[1] La brouette de la Mort; elle est traînée par des squelettes, et le bruit de sa roue annonce le trépas.

(Tradition populaire.)

par nos signaux trompeurs.... pourquoi ai-je une fièvre ardente, des rêves affreux? En vain j'ai bu trois fois à l'heure de minuit de l'eau de la fontaine de Krinoëk; en vain je me suis frotté de la graisse d'un goëland tué un vendredi, rien, rien n'a pu me calmer. La nuit, j'ai peur! Ah! femme, femme, tu l'as voulu.

— Toujours craintif. Ne fallait-il pas vivre! ton état ne te rend-il pas l'horreur de tout Saint-Pol, et, sans mes prédictions, où en serions-nous réduits? L'entrée de l'église nous est défendue; c'est à peine si les boulangers veulent nous vendre du pain. Pen-Ouët ne va pas une fois à la ville qu'il ne revienne meurtri de coups, le pauvre idiot. Tiens, s'ils osaient, ils nous donneraient la chasse comme à une bande de loups des montagnes d'Arrès; et parce qu'en ramassant le goëmon sur les rochers, nous profitons de ce que *Teus's* [1] nous envoie, tu t'agenouilles comme un sacristain de Plougasnou, tu es aussi pâle qu'une fille qui, sortant de la veillée, rencontre le *Teus's-Arpouliëk,* avec ses trois têtes et son œil flamboyant!

— Femme....

— Plus craintif qu'un homme de Cornouailles, dit enfin Ivonnè, exaspérée. »

Or, comme le plus sanglant outrage que l'on puisse faire à un Léonais est de le comparer à un habitant de Cornouailles, le *cacou* prit sa femme à la gorge.

[1] Teus's, esprit malfaisant qui préside aux tempêtes.

« Oui, — reprit-elle d'une voix rauque et strangulée, — plus lâche qu'un enfant de la plaine! »

La rage du *cacou* ne connut plus de bornes; il saisit une hache, mais Ivonne s'arma d'un couteau.

L'idiot riait aux éclats, en agitant sa tête de cheval remplie de cailloux qui rendaient un bruit sourd et bizarre.

Heureusement on frappa à la porte de la cabane, car un malheur fût arrivé.

« Ouvrez, sacrebleu! Ouvrez-donc! Le nord-ouest souffle d'une force à décorner des bœufs » — dit une voix rude.

Le *cacou* laissa tomber sa hache, Ivonne rajusta sa coiffe, en jetant sur son mari un regard encore étincelant de colère.

« Qui peut venir à cette heure nous déranger? — dit celui-ci; puis, il se hissa jusqu'à une fenêtre étroite, et regarda.

CHAPITRE II.

KERNOK.

Got callet deusan Armoriq.
C'était un homme dur de l'Armorique.

Prov. breton.

C'était lui, c'était Kernok qui frappait à la porte. Voilà un digne et brave compagnon, jugez-en.

Il naquit à Plougasnou; à quinze ans il se sauva de chez son père, s'embarqua sur un négrier, et là commença son éducation maritime. Il n'y avait pas à bord de mousse plus agile, de matelot plus intrépide, nul n'avait le coup d'œil plus perçant pour découvrir au loin la terre voilée par la brume. Nul ne serrait un hunier avec plus de prestesse et de grâce. Et quel cœur! Un officier laissait-il négligemment errer sa bourse, le jeune Kernok la ramassait avec soin ; mais ses camarades avaient part au contenu. Volait-il du rhum au capitaine, il partageait encore scrupuleusement avec ses intimes.

Et quelle âme! Combien de fois, lorsque les nègres que l'on transportait d'Afrique aux Antilles, engourdis par le froid humide et pénétrant de la cale, ne pouvaient se traîner jusque sur le pont pour humer l'air pendant le quart d'heure qu'on leur accor-

dait à cet effet, combien de fois, dis-je, le jeune Kernok ne rappela-t-il pas la moiteur et la transpiration sur leur peau glacée en hâtant leur marche à coups de corde. Et M. Durand, canonnier-chirurgien-charpentier du brick, remarquait judicieusement qu'aucun des congos soumis à la surveillance de Kernok n'était atteint de cette somnolence, de cette torpeur, qui affectait les autres nègres. Au contraire, les siens, à la vue du menaçant bout de corde, étaient toujours dans un état d'agitation, d'irritabilité nerveuse, comme disait M. Durand, d'irritabilité nerveuse fort salutaire.

Aussi, Kernok obtint-il bientôt l'estime et la confiance du capitaine négrier, capable heureusement d'apprécier ces rares qualités. Ce bon capitaine affectionna le jeune matelot, lui donna quelques leçons de théorie, et un beau jour le fit second du navire. Lui se montra digne de cet avancement rapide par son courage et son habileté ; il découvrit surtout une manière de caser les nègres dans le faux-pont tellement avantageuse que le brick, qui jusque-là n'en pouvait contenir que deux cents, put en porter trois cents, à la vérité en les serrant un peu, — et en les priant de se mettre sur le côté, au lieu de se goberger sur le dos comme des pachas. — Ainsi disait Kernok.

De ce jour, le négrier prédit à son protégé la plus haute destinée. Dieu sait s'il accomplit cette prédiction !

A quelques années de là, un soir qu'il cinglait vers

la côte d'Afrique, le digne capitaine de Kernok ayant bu un peu plus de tafia que de coutume, était de bonne et joviale humeur. Assis sur sa fenêtre, fumant sa longue pipe, il s'amusait à suivre la direction des épais tourbillons de fumée qu'il lançait gravement, ou à regarder d'un œil fixe le sciage rapide du navire, hâtant de ses vœux le moment où il reverrait la France.

Puis il pensait avec amour aux belles campagnes de la Normandie, où il était né ; il croyait voir encore la chaumière dorée par les derniers rayons du soleil, le ruisseau limpide et frais, le vieux pommier, et sa femme, et sa mère, et ses tout petits enfants, qui attendaient son retour, soupirant après les beaux oiseaux dorés, et les tissus aux vives couleurs qu'il leur apportait de ses courses lointaines. Il croyait voir tout cela, le pauvre homme ! Sa pipe, sa pipe que le temps avait rendue noire comme l'aile d'un alcyon, sa pipe était tombée de sa bouche entr'ouverte. Il ne s'en était pas aperçu ; ses yeux se mouillaient de larmes ; son cœur battait avec violence. Peu à peu les efforts de son imagination tendue vers un même point, peut-être aussi l'influence du tafia, donnèrent à cette vision fantastique une apparence de réalité ; et le bon capitaine, avisant, dans son ivresse, que la pleine mer était cette riante prairie tant regrettée, eut la folle idée de vouloir aller s'y ébattre. Pour ce faire, il s'avança sur le bord de sa croisée, et tomba à l'eau.

D'autres disent qu'une main invisible le poussa,

et que le sciage argenté du navire fut un moment rougi.

Le fait est qu'il se noya.

Comme le brick se trouvait près des îles du cap Vert, la houle était forte, la brise fraîche : aussi le matelot du gouvernail n'entendit-il rien. Mais Kernok, qui était venu rendre compte de la route au capitaine, dut s'apercevoir le premier de l'accident auquel il n'était peut-être pas étranger.

Kernok avait une de ces âmes fortement trempées, inaccessibles aux mesquines considérations que les hommes faibles appellent reconnaissance ou pitié. Or, il parut sur le pont sans qu'on pût remarquer en lui la plus légère émotion.

« Le capitaine s'est noyé, — dit-il avec calme au contre-maître, — et c'est dommage, car c'était un brave. » Ici Kernok ajouta une épithète que nous nous abstenons de répéter, mais qui termina d'une manière pittoresque l'oraison funèbre du défunt.

Oh ! Kernok était laconique !

Puis s'adressant au pilote : « Le commandement du navire m'appartient comme second du bord ; ainsi tu vas changer de route. Au lieu de gouverner au sud-est, tu mettras le cap au nord-ouest, car nous allons virer de bord et gagner Nantes ou Saint-Mâlo. »

Le fait est que Kernok avait en vain tâché de dégoûter le défunt capitaine du trafic des nègres, non par philanthropie, non ! mais par un motif bien plus puissant aux yeux d'un homme raisonnable.

« Capitaine, — lui disait-il sans cesse, — vous faites des avances qui vous rapportent tout au plus trois cents pour cent ; à votre place, moi, maître, je gagnerais autant, et même davantage, sans débourser un sou. Votre brick marche comme une dorade ; armez-le en course, je réponds de l'équipage ; laissez-moi faire, et à chaque prise vous entendrez la chanson du corsaire.

Mais l'éloquence de Kernok n'avait jamais ébranlé la volonté du capitaine, car il savait parfaitement que ceux qui embrassaient cette noble profession finissaient tôt ou tard par se balancer au bout d'une vergue ; aussi l'inexorable capitaine était-il tombé à la mer par *accident.*

A peine Kernok se vit-il maître du navire qu'il retourna à Nantes pour recruter un équipage convenable, armer son bâtiment, et mettre à exécution son projet favori.

Et voyez s'il n'y a pas une Providence : à peine arrivé en France, il apprend que l'Angleterre nous a déclaré la guerre ; il obtient une lettre de marque, sort, donne la chasse à un trois-mâts marchand, et rentre avec sa prise à Saint-Pol de Léon.

Que dirais-je de plus ? le bonheur favorisa toujours Kernok ; car le ciel est juste : il fit mainte prise aux Anglais. L'argent qu'il en retirait s'écoulait rapidement dans les tavernes de Saint-Pol ; et c'est au moment de se remettre en mer pour battre monnaie, comme il disait dans son naïf langage, que nous le

voyons arriver au sein de la respectable famille de l'écorcheur.

« Mais, sacrebleu! ouvrez donc, — répéta-t-il en secouant vigoureusement la porte. — Vous restez tapis comme des goëlands dans le creux d'un rocher. »

On ouvrit.

CHAPITRE III.

LA BONNE-AVENTURE.

La sorcière dit au pirate :
« Bon capitaine, en vérité,
Non je ne serai pas ingrate,
Et vous aurez votre beauté. »

VICTOR HUGO. — *Cromwell.*

Dis-moi la bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

Il entra, se dépouilla d'une capote de toile cirée qui ruisselait de pluie, l'étendit près du foyer, secoua son large chapeau de cuir verni, et se jeta sur un méchant escabeau.

Kernok pouvait avoir trente ans; sa taille large et carrée, qui promettait une vigueur athlétique, ses traits basanés, sa chevelure noire, ses larges favoris lui donnaient un air dur et sauvage. Pourtant sa

figure eût passé pour assez belle, sans la mobilité extraordinaire de ses épais sourcils, qui se joignaient ou se séparaient suivant l'impression du moment.

Son costume ne le distinguait en rien d'un simple matelot ; seulement deux ancres d'or étaient brodées sur le collet de sa veste grossière, et un large poignard recourbé pendait à sa ceinture par un cordon de soie rouge.

Les habitants de la cabane examinaient l'étranger avec une expression de crainte et de soupçon, et attendaient patiemment que ce singulier personnage fît connaître le but de sa visite.

Mais lui ne paraissait occupé que d'une chose, de se réchauffer ; aussi jeta-t-il sans façon dans le foyer quelques morceaux de bois encore garnis de fer. « Chiens, dit-il entre ses dents, ce sont les débris d'un navire qu'ils auront attiré et fait échouer sur la côte. Ah ! si jamais *l'Épervier*...

— Que voulez-vous ? » dit Ivonne, lasse du silence de l'inconnu.

Celui-ci leva la tête, sourit dédaigneusement, ne dit mot, allongea ses jambes le long du feu, et, après s'être établi le mieux possible, c'est-à-dire le dos appuyé contre la muraille, et les pieds sur les chenets :

« Vous êtes Pen-Hap le cacou, n'est-il pas vrai, mon brave ? — dit enfin Kernok, qui, à l'aide de son bâton ferré, tisonnait avec autant d'aisance que s'il eût été au coin de la cheminée d'une excellente auberge de Saint-Pol ; — et vous, la sorcière de la côte

de Pempoul ? — ajouta-t-il en regardant Ivonne d'un air interrogatif. Puis, toisant l'idiot avec dégoût : — Quant à ce monstre, si vous le menez au sabbat, il doit faire peur à Satan lui-même ; au reste, il vous ressemble, ma vieille, et si je mettais cette figure-là sur l'avant de mon brick, les bonites effrayées ne viendraient plus se jouer et bondir sous la proue. »

Ici Ivonne fit une grimace colérique. « Allons, allons, belle hôtesse, calmez-vous, et n'ouvrez pas le bec comme un goëland qui va fondre sur un banc de sardine. — Voilà qui vous apaisera, — dit Kernok en faisant sonner quelques écus ; — car j'ai besoin de vous et de... *monsieur*. »

Cette harangue et ce mot *monsieur* surtout furent prononcés avec un air si évidemment narquois, qu'il fallut et la vue d'une longue bourse de peau honnêtement garnie et le respect qu'inspiraient les larges épaules et le bâton ferré de Kernok, pour empêcher le digne couple de faire éclater une colère trop longtemps comprimée.

« Ce n'est pas, — ajouta le corsaire, — que je croie à vos sorcelleries. Autrefois, dans mon enfance, à la bonne heure. Comme un autre, je frissonnais à la veillée en entendant ces beaux récits, et maintenant, belle hôtesse, j'en fais autant de cas que d'un aviron brisé. Mais *elle* a voulu que je vinsse me faire dire la bonne aventure avant de me remettre en mer. Enfin, voyons, allons-nous commencer, êtes-vous prête, *madame ?* »

Ce *madame* fit encore horriblement grimacer Ivonne.

« Je ne reste pas ici ! — s'écria le cacou, pâle et tremblant. — C'est aujourd'hui le jour des morts, femme, femme, tu nous perdras, le feu du ciel écrasera cette demeure ! »

Il sortit et ferma la porte avec violence.

« Quel diable le mord ? cours donc après lui, vieille chouette ; il connaît la côte mieux qu'un pilote de l'île de Batz ; j'en aurai besoin. Va donc, sorcière maudite ! »

Ce disant, Kernok la poussait vers la porte.

Mais Ivonne reprit, en se dégageant des mains du pirate : « Viens-tu pour insulter ceux qui te servent? Cèsse, cesse, ou tu ne sauras rien de moi. »

Kernok haussa les épaules d'un air d'insouciance et d'incrédulité.

« Enfin, que veux-tu ?

— Savoir le passé et l'avenir, — rien que ça, ma digne mère ; ce qui est aussi possible que de filer dix nœuds, le vent debout, — répondit Kernok en jouant avec les cordons de son poignard.

— Ta main ?

— La voilà ; et, j'ose le dire, pas une ne sait mieux nouer une garcette ou presser la détente d'un pierrier. C'est donc là que tu lis ton grimoire, vieille fée. Va, j'y crois autant qu'aux prédictions de notre pilote, qui, en brûlant du sel et de la poudre à canon, s'imagine reconnaître le temps qu'il doit faire à la couleur de la flamme. Sottises que tout cela ! je

ne crois, moi, qu'à la lame de mon poignard ou à l'amorce de mon pistolet, et quand je dis à mon ennemi : — Tu mourras! le fer ou le plomb accomplissent mieux ma prédiction que toutes les....

— Silence! » dit Ivonne.

Pendant que Kernok exprimait aussi librement son scepticisme, elle avait étudié les lignes qui se croisaient dans sa main.

Alors, elle fixa sur lui ses yeux gris et perçants, puis approcha son doigt décharné du front de Kernok; il tressaillit en sentant l'ongle de la sorcière se promener sur les rides qui se dessinaient entre ses sourcils.

« Holà! dit-elle avec un sourire hideux, holà! toi, si fort, tu trembles déjà?

— Je tremble;.... je tremble.... Si tu crois qu'il est possible de sentir sans degoût ta griffe s'approcher de ma peau, tu te trompes fort. Mais vienne, au lieu de ton cuir noir et tanné, une main douce et potelée, tu verras que Kernok.... que.... car.... que.... »

Et il balbutiait, baissant involontairement les yeux devant le regard fixe et arrêté de la sorcière.

« Silence! — dit-elle encore; et sa tête retomba sur sa poitrine : on l'eût dite absorbée dans une profonde rêverie. Seulement elle était agitée, par intervalle, d'une espèce de tremblement convulsif, et l'on entendait ses dents s'entre-choquer. La lueur vacillante du foyer qui s'éteignait éclairait seule, de sa clarté rougeâtre, l'intérieur de cette masure; et,

reflétée de la sorte, la tête difforme de l'idiot, qui sommeillait tapi dans un coin, devenait réellement effrayante. On ne voyait d'Ivonne que sa mante noire et ses longs cheveux gris ; la tempête mugissait au dehors. Il y avait je ne sais quoi d'horrible et d'infernal dans cette scène.

Kernok, Kernok lui-même éprouva un léger frisson qui le parcourut, rapide comme l'étincelle électrique. Et sentant peu à peu se réveiller en lui son ancienne superstition d'enfant, il perdit cet air d'incrédulité moqueuse dont ses traits étaient empreints en entrant.

Bientôt une sueur froide mouilla son front. Machinalement il saisit son poignard, et le tira du fourreau.

Comme ces gens qui, à moitié éveillés, croient sortir d'un songe pénible en faisant quelque mouvement violent.

« Que l'enfer étouffe Mélie ! — s'écria Kernok, — ses sots conseils et moi aussi, moi assez buse pour les suivre ! Me laisserai-je intimider par des momeries bonnes à effrayer des femmes et des enfants ? Non, sacrebleu ! il ne sera pas dit que Kernok.... Holà ! fiancée du démon, parle vite ; il faut que je parte. M'entends-tu ? » Et il la secoua fortement.

Ivonne ne répondait pas ; son corps suivait les impulsions que lui donnait Kernok. On ne sentait pas même la résistance que fait éprouver un être animé. On eût dit d'une morte.

Le cœur du pirate battait avec violence. « Parle-

ras-tu? — murmura-t-il; et il releva violemment la tête d'Ivonne, qui était baissée, appuyée sur sa poitrine.

Elle resta relevée.

Mais son œil était fixe et terne.

Les cheveux de Kernok lui dressaient sur la tête; ses deux mains en avant, le cou tendu, comme fasciné par ce regard pâle et morne, il écoutait respirant à peine, dominé par une puissance au-dessus de ses forces.

« Kernok, — dit enfin la sorcière, d'une voix faible et saccadée, — jette, jette ce poignard. — Et elle montrait le poignard qui tremblait dans la main de Kernok. — Jette-le, te dis-je, il y a du sang; du sang *d'elle et de lui.* »

Et la vieille sourit d'une manière affreuse; puis mettant le doigt sur son col: « Là... tu l'as frappée,... et pourtant elle vit encore. Mais ce n'est pas tout... Et le capitaine du négrier?... »

Le poignard tomba aux pieds de Kernok; il passa la main sur son front brûlant, et serra si violemment ses deux tempes, que la trace de ses ongles y resta empreinte. Il se soutenait à peine, et s'appuya sur le mur de la cabane.

Ivonne continua:

« Que tu aies jeté ton bienfaiteur à la mer après l'avoir poignardé, c'est bien! ton âme ira à Teus's; mais que tu aies frappé Mélie sans la tuer, c'est mal; car, pour te suivre, elle a quitté ce beau pays où croissent les poisons les plus subtils; où les ser-

pents jouent et s'enlacent au clair de lune, en confondant leurs sifflements; où le voyageur entend, en pâlissant, le râlement de la hyène, qui crie comme une femme qu'on égorge; ce beau pays, où les vipères rouges font des morsures qui tuent, qui portent dans les veines un venin qui les corrode. »

Et Ivonne tordait ses bras, comme si elle eût ressenti ces affreuses convulsions.

« Assez, assez! — dit Kernok, qui sentait sa langue se glacer.

— Tu as porté le fer sur ton bienfaiteur et sur ta maîtresse, leur sang retombera sur toi, ton terme approche! — Pen-Ouët! » cria-t-elle à voix basse.

A cette voix sourde et creuse, Pen-Ouët, qu'on eût cru endormi profondément, se leva dans une espèce d'accès de somnambulisme, et se mit aux genoux de sa mère, qui prit ses mains dans les siennes, et, appuyant son front contre son front:

« Pen-Ouët, il demande ce que Teus's lui accorde à vivre... Au nom de Teus's, réponds-moi. »

L'idiot poussa un cri sauvage, parut réfléchir un instant, recula d'un pas, et frappa le sol avec la tête de cheval, qu'il ne quittait plus.

Il frappa d'abord cinq fois, puis encore cinq fois, puis trois.

« Cinq, dix, treize, — dit sa mère, qui comptait à mesure, — treize jours encore à vivre, tu entends! et puisse Teus's t'envoyer sur notre côte le corps livide et froid, entouré de longues herbes marines, les yeux ternes et ouverts, l'écume à la bou-

che et ta langue mordue entre tes dents! Treize jours.... et ton âme à Teus's !

— Mais *elle*, *elle !* dit Kernok, haletant dans un délire affreux.

— *Elle*, reprit Ivonne, mais tu ne m'as payée que pour toi. Bah! je serai généreuse. Puis elle réfléchit un moment, en posant son doigt sur son front.

— Eh bien, *elle* aussi aura les membres roidis, le visage bleu, la bouche écumante et les dents serrées. Oh! vous ferez de beaux fiancés, et plaise à Teus's que je vous voie, par une nuit de novembre, accrochés sur un rocher noir qui sera votre lit nuptial, avec les lames de l'Océan pour rideaux, le cri des taraks et des corbeaux pour chants de noces, et l'œil ardent de Teus's pour flambeau! »

Kernok tomba évanoui, et deux éclats de rire singuliers retentirent dans la cabane.

On frappa à la porte.

« Kernok, mon Kernok? » dit une voix douce et fraîche.

Ces mots firent sur Kernok un effet magique; il ouvrit les yeux, et regarda autour de lui avec étonnement et effroi. « Où suis-je donc? — dit-il en se levant; — est-ce un rêve, un rêve affreux? Mais, non.... mon poignard.... cette cape... Il est trop vrai... enfer! maudite vieille! je saurai... »

La vieille et l'idiot avaient disparu.

« Kernok, mon Kernok, ouvrez donc,. — répéta la douce voix.

— *Elle*, — s'écria-t-il, — *elle* ici! et il se précipita vers la porte.

— Viens, — dit-il, — viens! » et sortant de la cabane, la tête nue, l'air égaré, il l'entraîna rapidement. En gravissant les rochers qui bordent la côte, ils atteignirent bientôt la route de Saint-Pol.

CHAPITRE IV.

LE BRICK L'ÉPERVIER.

Fameux bâtiment, allez !
D'puis letambo jusqu'aux huniers.
Il n'en est pas dans l'arsenal
Qui puisse marcher son égal :
Vent d'bout, il file au mieux
Dix nœuds.

Chanson de matelot.

Le brouillard qui voilait les environs du petit port de Pempoul se dissipait peu à peu, et le disque du soleil paraissait d'un rouge foncé au milieu de ce ciel gris et terne.

Bientôt Saint-Pol, dominé par ses grands bâtiments noirs et ses clochers de pierre, apparut vague et incertain à travers la vapeur qui s'élevait des eaux, puis se dessina d'une manière plus arrêtée quand les pâles rayons du soleil de novembre eurent chassé l'air épais et humide du matin.

A droite s'élevait l'île de Kalot et ses brisants, le moulin et le clocher bleu de Plougasnou, tandis qu'au loin se déroulait la côte de Treguier, au sable fin et doré, terminée par les immenses rochers qui se perdent à l'horizon.

Le joli bassin de Pempoul ne contenait ordinairement qu'une soixantaine de barques et quelques navires d'un tonnage plus élevé.

Aussi le beau brick *l'Épervier* dépassait-il de toute la hauteur de ses huniers cette ignoble foule de lougres, de sloops, de chasses-marées, qui étaient mouillés autour de lui.

Vrai! c'est un beau brick que le brick *l'Épervier !*

Peut-on se lasser de le voir droit et ras sur l'eau avec ses formes étroites et élancées, sa haute mâture un peu penchée sur l'arrière, qui lui donne un air si coquet et si marin; comment ne pas admirer ce gréement fin et léger, ces larges basses-voiles, ces huniers et ces perroquets si élégamment échancrés, et ces bonettes qui se déploient sur ses flancs, gracieuses comme les ailes d'un cygne, et ces focs élégants qui semblent voltiger au bout de son beaupré, et sa ligne de vingt caronades de bronze, qui se dessine noire et blanche comme les bandes d'un damier!

Et puis, jamais la vapeur odorante de la myrrhe brûlant dans des cassolettes d'or, jamais la violette avec ses feuilles veloutées, jamais la rose et le jasmin distillés dans de précieux flacons de cristal n'ap-

procheront du délicieux parfum qui s'exhalait de la cale de *l'Épervier;* quel odorant goudron, quel suave bitume!

Vrai Dieu! mordieu! c'est un beau brick que le brick *l'Épervier!*

Et puisque vous l'admirez endormi sur ses ancres, que diriez-vous donc si vous le voyiez donnant la chasse à quelque malheureux trois-mâts marchand? Non! jamais cheval de course écumant sous le frein n'a bondi avec autant d'impatience que *l'Épervier,* lorsque le pilote venait au vent au lieu de laisser porter sur le navire poursuivi. Jamais l'alcyon, rasant l'eau du bout de son aile, n'a volé avec autant de rapidité que ce beau brick, lorsque, par une forte brise, ses huniers et ses perroquets hauts, il glissait sur l'océan tellement penché que le bout-dehors de ses basses vergues effleurait le sommet des vagues.

Vrai Dieu! mordieu! cordieu! c'est un brave brick que le brick *l'Épervier!*

Et c'est lui que vous voyez là, tout noir, affourché sur ses deux câbles.

A bord, il restait peu de monde: le maître d'équipage, six matelots et un mousse, rien de plus.

Les matelots étaient groupés dans les haubans ou assis sur l'affût des caronades.

Le maître d'équipage, homme d'environ cinquante ans, enveloppé dans un long caban oriental, se promenait sur le pont d'un air agité, et la protubérance que l'on remarquait sous sa joue gauche annonçait

par son excessive mobilité qu'il mordait sa chique avec fureur.

Or, le mousse qui, immobile auprès du maître, son bonnet à la main, paraissait attendre un ordre, remarquait ce fâcheux pronostic avec un effroi toujours croissant; car la chique du maître était pour l'équipage une espèce de thermomètre qui annonçait les variations de son caractère ; et, ce jour-là, suivant les observations intérieures du mousse, le temps avait l'air de se mettre à l'orage.

« Mille millions de tonnerre ! — disait le maître en enfonçant son capuchon sur ses yeux, — quel infernal vent l'a poussé ? Où est-il ? Dix heures, et pas encore revenu à bord ! et sa bête de femme, qui part au milieu de la nuit pour aller le rejoindre, le diable sait où..... Une si belle brise ! Perdre une si belle brise ! — répétait-il d'un ton déchirant en regardant un léger plumet attaché aux haubans, qui, par la direction que lui donnait le vent, annonçait une forte brise du nord-ouest. — Il faut être aussi fou qu'un homme qui se met le doigt entre le câble et l'écubier. »

Le mousse, impatienté de la longueur de ce monologue, avait déjà essayé deux fois d'interrompre le maître d'équipage, mais le coup d'œil furieux et la mobilité excessive de la chique de son supérieur l'en avaient empêché. Enfin, faisant un effort sur lui-même, son bonnet sous le bras, le cou tendu, la jambe gauche en avant, il se hasarda à tirer le maître par un pan de sa houppelande :

« Maître Zéli, — lui dit-il, — le déjeuner vous attend.

— Ah! c'est toi, Grain-de-Sel; que fais-tu là, gredin, buse, animal, rat de cale? Veux-tu que je te fasse tanner le cuir, que je te rende l'échine aussi rouge qu'un ross-beef cru? Répondras-tu, mousse de malheur?

A ce torrent d'injures, de menaces, le mousse n'opposait qu'un calme stoïque, habitué qu'il était aux boutades de son supérieur.

Et, soit dit en passant, vous saurez que, si je croyais à la métempsycose, j'aimerais mieux revenir pour toute ma vie dans le corps d'un cheval de fiacre, d'un surnuméraire, d'un âne de Montmorency, d'animer enfin ce qu'il y a de plus misérable plutôt que de séjourner une seconde dans la peau d'un mousse.

Nous l'avons dit, le mousse ne soufflait mot; et, lorsque maître Zéli s'arrêta pour reprendre haleine, Grain-de-Sel hasarda, avec un air plus humble que de coutume : « Le déjeuner vous...

— Ah! le déjeuner! — s'écria le maître, enchanté de faire tomber sa fureur sur quelqu'un; — ah! le déjeuner! Tiens, chien. »

Ceci fut accompagné d'un soufflet et d'un coup de pied si violent que le mousse, qui était en haut de l'escalier du faux-pont, disparut comme par enchantement, et arriva au fond de la cale en glissant avec rapidité le long des marches de l'échelle.

Arrivé là, le mousse se releva, et dit en se frot-

tant les reins : « J'en étais sûr, je l'avais vu à sa chique, il a de l'humeur ; » et, après un moment de silence, Grain-de-Sel ajouta d'un air fort satisfait : « J'aime bien mieux ça que d'être tombé sur la tête. »

Puis, consolé par cette réflexion philosophique, il fit fidèlement veiller au déjeuner de maître Zéli.

CHAPITRE V.

RETOUR.

Holà ! d'où venez-vous, beau sire, la tête nue... la ceinture pendante... quelle pâleur !... tudieu. . l'ami... quelle pâleur !

WORDS-VOK.

Quoiqu'il eût un peu épanché sa colère sur Grain-de-Sel, maître Zéli arpentait toujours le pont en levant de temps en temps le poing et les yeux au ciel, et murmurait quelques paroles qu'il était impossible de prendre pour une pieuse invocation.

Tout à coup, fixant un regard attentif sur la jetée du port, il s'arrêta, saisit une longue-vue attachée près des habitacles, et, l'approchant de son œil :

« Enfin, enfin, c'est heureux ; — s'écria-t-il, — le voici ; oui, c'est bien lui. Quels coups d'avirons, comme ils nagent ! Allons, ferme, bravo ! mes garçons ; doublez, doublez, et nous pourrons profiter de la brise et de la marée ! »

Et maître Zéli, oubliant qu'il était difficile de l'entendre à deux portées de canon, encourageait de la voix et du geste les matelots qui ramenaient à bord Kernok et son compagnon.

Enfin, l'embarcation qu'ils montaient atteignit le brick et aborda à tribord. Maître Zéli courut à l'échelle donner le coup de sifflet qui annonçait la présence du capitaine, et, son chapeau à la main, se disposa à le recevoir.

Kernok monta avec agilité le long du brick et sauta sur le pont.

Le maître fut frappé de sa pâleur et de l'altération de ses traits. Sa tête nue, ses habits en désordre, la gaîne sans poignard qui pendait à sa ceinture, tout annonçait un événement extraordinaire. Aussi Zéli n'eut-il pas le courage de reprocher à son capitaine une absence trop prolongée, et c'est avec un air d'intérêt respectueux qu'il s'approcha de lui.

Kernok embrassa le brick d'un regard rapide et vit à l'instant si tout était en ordre.

« Maître, — dit-il à Zéli d'une voix impérieuse et dure, — à quelle heure est le flot?

— A deux heures un quart, capitaine.

— Si la brise ne mollit pas, nous appareillerons à deux heures et demie. Faites hisser le pavillon et tirer le coup de canon de partance; virez au cabestan, désaffourchez, et, quand les ancres seront à pic, vous me préviendrez. Où est le lieutenant, le reste de l'équipage?

— A terre, capitaine.

— Envoyez les embarcations les chercher. Celui qui ne sera pas à bord à deux heures aura vingt coups de corde et huit jours de fers sur un parc à boulet. Allez! »

Jamais Zéli n'avait vu à Kernok un air si rude et si sévère. Aussi, contre son habitude, il ne fit pas une foule d'objections à chaque ordre de son capitaine, et se contenta d'aller promptement les exécuter.

Kernok, après avoir considéré d'un œil attentif la direction du vent et des boussoles, fit un signe à son compagnon et descendit dans sa chambre.

C'est ce compagnon qui vint le chercher dans l'antre de la sorcière. La voix pure et fraîche qui disait : « Kernok, mon Kernok, » c'était la sienne; comment n'eût-elle pas été douce, sa voix! Il était si joli avec ses traits délicats et fins, son grand œil voilé par de longs cils, ses cheveux châtains et soyeux qui s'échappaient des larges bords d'un chapeau verni, et cette taille souple et élancée que dessinait une veste de gros drap bleu, et cette tournure vive et alerte; comme il marchait libre et dégagé, le col dressé, la tête haute! Ah! *que Salero!* seulement sa figure paraissait dorée par un rayon du soleil des tropiques.

C'est aussi de ce climat brûlant que Kernok avait ramené ce gentil compagnon, qui n'était autre que Mélie, belle jeune fille de couleur.

Pauvre Mélie! pour suivre son amant elle avait quitté la Martinique et ses bananiers, et la savane,

et sa case aux jalousies vertes. Pour lui, elle eût donné son hamac aux mille couleurs, ses madras rouges et bleus, les cercles d'argent massif qui entouraient ses jambes et ses bras; elle eût tout donné, tout, jusqu'au sachet qui renfermait trois dents de serpent et un cœur de ramier, charme magique qui devait protéger ses jours tant qu'elle le porterait suspendu à son col.

Ainsi, voyez si Mélie aimait son Kernok.

Il l'aimait aussi, lui, oh! il l'aimait avec passion, car il avait baptisé du nom de Mélie une longue coulevrine de 18, placée sur le gaillard d'avant de son brick; et il n'envoyait pas un boulet à l'ennemi qu'il ne se souvînt de sa maîtresse. Il fallait bien qu'il l'aimât, puisqu'il lui permettait de toucher à son excellent poignard de Tolède et à ses bons pistolets anglais. Que dirais-je de plus? C'est à elle qu'il confiait la garde de sa provision particulière de vin et d'eau-de-vie!

Mais ce qui prouvait plus que tout l'amour de Kernok, c'était une large et profonde cicatrice que Mélie portait au col. Cela provenait d'un coup de couteau que le pirate lui avait donné dans un mouvement de jalousie. Or, comme il faut toujours juger de la force de l'amour par la violence de la jalousie, on voit que Mélie devait passer des jours filés d'or et de soie auprès de son doux maître.

Elle descendit avec lui.

En entrant dans sa chambre, Kernok se jeta sur

un fauteuil, et cacha sa tête dans ses mains, comme pour échapper à une vision funeste.

Il avait surtout frémi en apercevant la fenêtre par laquelle son défunt capitaine était tombé à la mer, comme chacun sait.

Mélie le considérait avec douleur, puis elle s'approcha timidement, s'agenouilla en prenant une de ses mains, qu'il lui abandonna. « Kernok, qu'avez-vous ? votre main est brûlante. »

Cette voix le fit tressaillir : il leva la tête, sourit amèrement, et, jetant son bras autour du cou de la jeune mulâtresse, il la pressa contre lui ; sa bouche effleurait sa joue, lorsque ses lèvres rencontrèrent la fatale cicatrice.

« Enfer ! malédiction sur moi ! — s'écria-t-il avec violence. — Maudite vieille, sorcière infernale, où a-t-elle appris... ? »

Et il fut pour respirer à la croisée ; mais, comme repoussé par une force invincible, il s'en éloigna avec horreur, et s'appuya sur le bord de son lit.

Ses yeux étaient rouges et ardents ; son regard, longtemps fixe, se voila peu à peu ; et, succombant à la fatigue et à l'agitation de la veille, ses yeux se fermèrent. Il combattit d'abord le sommeil, puis y céda...

Alors, elle, les yeux humides de larmes, attira doucement la tête de Kernok sur son sein, qui s'élevait et s'abaissait rapidement. Lui, se laissant aller à ce doux balancement, s'endormit tout à fait ; tandis que Mélie, retenant son haleine, et écartant les

cheveux noirs qui cachaient le large front de son amant, tantôt y déposait un léger baiser, tantôt passait un doigt effilé sur ses épais sourcils, qui se contractaient convulsivement, même pendant son sommeil.

. . . .

« Capitaine, nous sommes à pic, » dit maître Zéli en entrant.

En vain Mélie lui fit signe de se taire, montrant Kernok endormi : Zéli, ne connaissant que l'ordre qu'il avait reçu, répéta d'une voix plus forte : « Capitaine, nous sommes à pic !

— Hein !... Qu'y a-t-il ?... Qu'est-ce ?... — dit Kernok en se dégageant des bras de la jeune fille.

— L'ancre du babord est à pic, — répéta Zéli pour la troisième fois, avec une intonation plus élevée encore.

— Et qui a donné cet ordre, maître sot ?

— Vous, capitaine.

— Moi !

— Vous, capitaine, en revenant à bord, il y a deux heures ; vrai comme voilà un chasse-marée qui borde sa trinquette, » — dit Zéli avec un accent de conviction profonde, en montrant par la fenêtre un navire qui exécutait en effet cette manœuvre.

Et Kernok jetait un regard sur Mélie, qui baissait, en souriant, sa jolie tête, pour confirmer l'assertion de Zéli.

Alors il passa rapidement la main sur son front, et dit : « Oui, oui, c'est bien, dérapez, fais tout

préparer pour l'appareillage ; je vais monter. La brise n'a pas molli ?

— Non, capitaine; au contraire, elle fraîchit beaucoup.

— Va et dépêche toi. »

Le ton de Kernok n'était plus dur et impétueux, mais seulement brusque ; aussi Zéli, voyant que le calme avait succédé à l'agitation de son capitaine, ne put s'empêcher de prononcer un mais...

« Vas-tu recommencer tes mais et tes si ? Prends garde... ou je te casse mon porte-voix sur la tête ! » s'écria Kernok d'une voix de tonnerre en s'avançant sur maître Zéli.

Celui-ci s'esquiva promptement, jugeant bien que son capitaine n'était pas encore dans une situation d'esprit assez paisible pour supporter patiemment ses éternelles contradictions.

« Calmez-vous, Kernok, — dit Mélie timidement. — Comment vous trouvez-vous maintenant ?

— Mais bien, très-bien. Cordieu ! ces deux heures de sommeil ont suffi pour me calmer et chasser les idées sottes que cette maudite sorcière m'avait fourrées dans la tête. Allons, allons, la brise fraîchit, nous allons sortir du port. Aussi bien, que faisons-nous là, tandis qu'il y a des trois-mâts dans la Manche, des galions dans le golfe de Gascogne, et de riches navires portugais dans le détroit de Gibraltar ?

— Comment ! vous partirez aujourd'hui, un vendredi ?

— Ecoute bien ce que je vais te dire, ma bien-aimée : j'aurais dû te châtier d'importance pour m'avoir décidé par tes supplications à aller entendre les rêveries d'une folle. Je t'ai pardonné ; mais ne me romps pas davantage les oreilles de ton bavardage, sinon...

— Ses prédictions sont-elles donc sinistres ?

— Ses prédictions ! j'en fais cas comme de ça... Seulement, ce que je puis lui prédire, moi, à la vieille chouette, et tu verras si je me trompe, c'est qu'à ma première relâche à Pempoul, j'irai avec une douzaine de gabiers[1] lui rendre une visite dont elle se souviendra ; que la foudre m'écrase s'il reste une pierre de sa cassine, et si je ne lui rends pas le dos de la couleur de l'arc-en-ciel !

— Ne parle pas ainsi d'une femme *à seconde vue,* par pitié ! ne partez pas aujourd'hui ; tout à l'heure un goëland noir et blanc voltigeait au-dessus du brick en poussant des cris aigus ; c'est d'un mauvais présage,... ne partez pas ! »

En disant ces mots, Mélie s'était jetée aux genoux de Kernok, qui l'avait d'abord écoutée avec assez de patience ; mais, lassé, il la repoussa si durement que la tête de Mélie rebondit sur le plancher.

Au même instant, à une secousse violente que le navire éprouva, Kernok, devinant que l'ancre venait de céder au cabestan, s'élança sur le pont, son porte-voix à la main.

[1] Matelot d'élite.

CHAPITRE VI.

APPAREILLAGE.

Alerte! alerte! voici les pirates d'Ochali qui partent.

Le Captif d'Ochali.

Lorsque Kernok parut sur le pont, il se fit un profond silence.

On n'entendait que le bruit aigu du sifflet de maître Zéli, qui, penché sur l'avant du brick, faisait amarrer l'ancre en indiquant la manœuvre par des modulations différentes.

« Faut-il déraper l'ancre de tribord? — cria-t-il au second, qui transmit cette demande à Kernok.

— Attends, — dit celui-ci, — et fais monter tout le monde sur le pont. »

Un coup de sifflet particulier, répété par le contre-maître, était à peine donné, que les cinquante-deux hommes et les cinq mousses qui composaient l'équipage de *l'Epervier* étaient sur le pont, rangés sur les deux lignes, la tête haute, le regard fixe et les mains pendantes.

Ces braves gens n'avaient pas l'air candide et pur d'un jeune séminariste, oh! non. On voyait, à leurs traits durs et prononcés, à leur teint hâlé, à leur front sillonné, que les passions, — et quelles pas-

sions! — que les passions avaient passé par là, et qu'ils avaient mené une vie, hélas! bien orageuse, ces honnêtes compagnons.

Et puis, c'était un équipage cosmopolite; c'était comme un résumé vivant de presque tous les peuples du monde : Français, Russes, Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Américains, Égyptiens, Hollandais, que sais-je? il y avait de tout, vous dis-je; jusqu'à un Chinois que Kernok avait embauché à Manille. Pourtant cette société, composée d'éléments si peu homogènes, vivait à bord en parfaite intelligence, grâce à la rigoureuse discipline que Kernok avait établie.

« Fais l'appel, » dit-il au second, et chaque matelot répondit à son nom.

Il en manquait un, Lescoët, le pilote, un compatriote de Kernok.

« Note-le pour vingt coups de corde et huit jours de fers, » dit celui-ci au lieutenant.

Et le lieutenant écrivit sur son carnet : *Lescoët, 20 c. de c. et 8 j. de f.*, avec autant d'insouciance qu'un négociant qui date l'échéance d'un billet.

Kernok alors monta sur le banc de quart, déposa son porte-voix près de lui et parla en ces termes :

« Enfants, nous allons reprendre la mer. Il y a deux mois que nous moisissons ici, comme un ponton pourri; nos ceintures sont vides; mais la soute à poudre est pleine, nos canons ont la bouche ouverte, et ne demandent qu'à parler. Nous allons sortir par une bonne brise de nord-ouest et flâner

du côté du détroit de Gibraltar! et si saint Nicolas et sainte Barbe nous assistent, mordieu! enfants, nous reviendrons les poches pleines faire danser les filles de Saint-Pôl et boire le vin de Pempoul.

— Hourra! hourra! — cria l'équipage en signe d'approbation.

— Dérape à tribord, range à larguer le grand foc, à border la brigantine, » cria Kernok d'une voix de Stentor, donnant aussitôt l'ordre d'appareiller, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur de son équipage.

Le brick, n'étant plus appuyé sur ses ancres, suivit l'impulsion du vent et vint sur tribord.

« Range et largue les huniers, oriente au plus près! brasse, brasse babord! amarre les huniers! » cria encore Kernok.

Et le brick, sentant la force de la brise, se mit en marche; ses larges voiles grises se gonflèrent peu à peu, le vent circula en sifflant dans ses cordages; déjà Pempoul, la côte de Tréguier, l'île Sainte-Anne-Ros-Istan et la tour Blanche, s'effaçant peu à peu, fuyaient aux yeux des matelots, qui, groupés dans les haubans et dans les hunes, le regard fixé sur la terre, semblaient saluer la France d'un long et dernier adieu.

« La barre à babord, la barre à babord! laisse arriver! » cria tout à coup Zéli avec effroi.

Aussitôt la roue du gouvernail tourna rapidement, et *l'Epervier* s'inclina et frémit sur la lame.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Kernok quand la manœuvre fut exécutée.

— C'est Lescoët qui nous rejoint, capitaine ; le bateau qui le porte a manqué de se laisser aborder, et nous l'eussions coulé comme une coquille de noix, si je n'avais fait venir son tribord, » répondit Zéli.

Le retardataire, qui était lestement sauté à bord, s'avança d'un air confus près de Kernok.

« Pourquoi as-tu autant tardé ?

— Ma vieille mère vient de mourir ; j'ai voulu rester jusqu'au dernier moment pour lui fermer les yeux.

— Ah ! — dit Kernok ; puis, se tournant vers son second : — Faites régler le compte de ce bon fils. »

Et le second dit deux mots à l'oreille de Zéli, qui emmena Lescoët à l'avant du brick.

« Mon garçon, — lui dit-il alors en balançant une corde longue et mince, — nous avons un os à ronger ensemble.

— Je comprends, — dit Lescoët en pâlissant ; — et combien ?

— Une misère.

— Mais encore ? on aime à savoir.

— Tu verras ; on ne te fera tort de rien ; d'ailleurs, tu compteras.

— Je me vengerai.

— On dit toujours cela avant, et puis après, on n'y pense pas plus qu'à la brise de la veille. Allons, mon garçon, dépêchons ; car je vois le capitaine qui

s'impatiente, et il pourrait vouloir me faire goûter de la même sauce. »

Et on attacha Lescoët sur une échelle de haubans, les bras élevés, le dos nu jusqu'à la ceinture.

« On est prêt, » dit maître Zéli. Kernok fit un signe, la garcette siffla et retentit sur le dos de Lescoët. Jusqu'au sixième coup il se comporta fort décemment ; on n'entendait qu'une espèce de gémissement sourd qui accompagnait chaque coup de corde. Mais au septième le courage l'abandonna, et au fait il devait souffrir beaucoup, car chaque coup laissait sur son corps un sillon rouge qui devenait aussitôt bleu et blafard ; puis l'épiderme s'enleva, la chair était vive et saignante. Il paraît que la torture devint intolérable, puisqu'un état d'affaissement gégéral remplaça l'irritation convulsive qui jusque-là avait soutenu Lescoët.

« Il se trouve mal, » dit Zéli, la garcette levée. Alors M. Durand, le canonnier-chirurgien-charpentier du bord, s'approcha, tâta le pouls du patient ; puis, grimaçant une espèce de moue, il leva les épaules et fit un mouvement significatif à maître Zéli.

La garcette joua de nouveau, mais le son qu'elle rendait n'était plus sec et éclatant comme lorsqu'elle retombait sur une peau lisse et polie, mais sourd et mat comme le bruit d'une corde qui frapperait une boue épaisse.

C'est qu'aussi le dos de Lescoët était à vif ; la peau tombait en lambeaux, à ce point que le maître met-

tait sa main devant ses yeux pour ne pas être éclaboussé par le sang qui jaillissait à chaque coup.

« Et vingt, » dit-il avec un air de satisfaction mêlé de regret, comme une jeune fille qui donne à son amant le dernier des baisers qu'elle lui a promis.

Ou, si vous l'aimez mieux, comme un banquier qui compte sa dernière pile d'écus.

Toujours est-il qu'on emporta Lescoët sans qu'il donnât aucun signe de vie.

« Maintenant, — dit Kernok, — un bon emplâtre de poudre à canon et de vinaigre sur ces égratignures, demain il n'y paraîtra plus. » Puis, s'adressant au maître timonier : « Courez une bonne bordée au sud-ouest; si l'on signale une voile, venez m'avertir. »

Et il descendit dans sa chambre pour rejoindre Mélie.

CHAPITRE VII.

CARLOS ET ANITA.

. . . . . . Ce tumulte affreux, cette fièvre dévorante… c'est l'amour…

O. P.

Aver la morte innangi gli peche per mi.

PÉTRARQUE.

La douce influence des climats méridionaux se faisait encore sentir, car le trois-mâts *le San-Pablo* se trouvait à la hauteur du détroit de Gibraltar. Poussé par une faible brise, toutes ses voiles étaient dehors, depuis le contre-catacoës jusqu'aux focs d'étai. Il venait du Pérou, et se rendait à Lisbonne sous pavillon anglais, ignorant la rupture de la France et de l'Angleterre.

L'appartement du capitaine était occupé par don Carlos Toscano et sa femme, riches négociants de Lima, qui avaient frêté *le San-Pablo* à Calao.

On ne reconnaissait plus la chambre du navire, tant Carlos y avait déployé de luxe et d'élégance. Sur les parois nues et grises s'étendait une riche draperie qui, se séparant au-dessus des fenêtres, retombait en plis ondoyants. Le plancher était recouvert de nattes de Lima tressées d'une paille fine et blanche, et encadrées dans de larges dessins de cou-

leurs tranchantes. De longues caisses de bois d'Akap rouge et poli contenaient des camélias, des jasmins du Mexique et des cactus aux feuilles épaisses. Puis, dans une belle volière de citronnier entourée d'un léger réseau d'argent, voltigeaient des bengalis à la tête verte, aux ailes pourpres reflétées d'or, et de jolies perruches de Porto-Rico, toutes bleues, avec une aigrette orange et un bec noir comme l'ébène.

L'air était tiède et embaumé, le ciel pur, la mer magnifique; et, sans le léger balancement que la houle imprimait au navire, on aurait pu se croire à terre.

Assis sur un riche divan, Carlos souriait à sa femme, qui tenait encore une guitare à la main.

« Brava! brava! mon Anita, — s'écria-t-il, — jamais on n'a mieux chanté l'amour.

— C'est qu'on ne l'a jamais mieux éprouvé, mon ange.

— Oui, et pour toujours,... — dit Carlos.

— Pour la vie,... » dit Anita.

Et leurs bouches se rencontrèrent, et il la serra contre lui dans une étreinte convulsive.

En tombant à leurs pieds, la guitare rendit un accord doux et harmonieux comme le dernier son d'un orgue.

Carlos regardait sa femme de ce regard qui va au cœur, qui fait frissonner d'amour, qui fait mal.

Et elle, fascinée par ce regard âcre et brûlant, murmurait en fermant ses yeux appesantis: « Grâce!... grâce!... mon Carlos! »

Puis, joignant ses mains, elle glissa doucement aux pieds de Carlos, et appuya sa tête sur ses genoux ; de sorte que sa pâle figure était comme voilée par ses longs cheveux noirs : seulement ses yeux brillaient à travers, ainsi qu'une étoile au milieu d'un ciel sombre.

« Et tout cela est à moi, — pensait Carlos ; — à moi seul au monde, et pour toujours ! car nous vieillirons ensemble ; les rides sillonneront aussi cette figure fraîche et veloutée ; ces anneaux d'ébène s'arrondiront en boucles argentines, — disait-il en passant sa main dans la chevelure soyeuse d'Anita, — et, vieille, vieille grand'mère, elle s'éteindra par un beau soir d'automne, au milieu de ses petits-enfants, et ses derniers mots seront : — Je te rejoins, mon Carlos. — Oh ! oui, car je serai mort avant elle.... Mais d'ici là, que d'avenir ! que de beaux jours ! Jeunes et forts, riches, heureux d'une conscience pure et du souvenir de quelques bienfaits, nous aurons revu notre belle Andalousie, Cordoue et son Alhambra, sa mosaïque d'or, ses portiques découpés à jour, son architecture aérienne, notre belle villa avec ses bois d'orangers frais et parfumés, et ses bassins de marbre blanc où dort une eau limpide.

— Et mon père... et la maison où je suis née... et la jalousie verte que je soulevais si souvent quand tu passais, et la vieille église de San-Juan, où pour la première fois, pendant que j'étais à prier, ta bouche murmura à mon oreille : — Mon Anita, je t'aime !... — Et vois si la Vierge me protège ! au

moment où tu me disais : — Je t'aime, — je venais de lui demander ton amour, en promettant une neuvaine à Notre-Dame, — reprit Anita, car son époux avait fini par penser tout haut. — Écoute, mon Carlos, soupira-t-elle ; jure-moi, mon ange, que dans vingt ans nous dirons une autre neuvaine à Notre-Dame pour lui rendre grâce d'avoir béni notre union.

— Je te le jure, âme de ma vie ! car dans vingt ans nous serons encore jeunes d'amour et de bonheur.

— Oh ! oui, notre avenir est si riant, si pur, que... »

Elle ne put achever, car un boulet ramé, entrant en sifflant par la poupe, lui fracassa la tête, coupa Carlos en deux, et brisa les caisses de fleurs et la volière.

Quel bonheur pour les bengalis et les perruches, qui se sauvèrent par les fenêtres en battant joyeusement des ailes !

CHAPITRE VIII.

PRISE.

. . . . . Vil métal !

BURKE.

. . . . . Passible !

BALZAC.

« Sacrebleu, le beau coup ! Vois donc, maître Zéli... Le boulet est entré au-dessous du couronnement, et est sorti par le troisième sabord de tribord. Mordieu, Mélie, tu fais merveille ! »

Ainsi disait Kernok, une longue-vue à la main, et caressant la coulevrine encore toute fumante qu'il venait de pointer lui-même sur *le San-Pablo*, parce que ce navire n'avait pas hissé assez vite son pavillon.

C'est ce boulet qui venait de tuer Carlos et sa femme.

« Ah ! c'est heureux, reprit Kernok en voyant le pavillon anglais se dérouler peu à peu au bout de la corne du trois-mâts. C'est heureux, il se nomme.... il dit de quel pays ? mais je ne me trompe pas... un Anglais ; c'est un Anglais, et le chien ose le signaler, et il n'a pas un canon à son bord ! Zéli, Zéli, — cria-t-il d'une voix de tonnerre, — fais larguer toutes les voiles du brick, border les avirons ; dans une demi-

heure nous nagerons dans ses eaux. Vous, lieutenant, faites faire le branle-bas de combat, envoyez les hommes à leurs pièces, et distribuez les sabres et les piques d'abordage. »

Puis, s'élançant sur une caronade : « Enfants ! si je ne me trompe, ce trois-mâts arrive de la mer du Sud ; à cette guibre courte et camarde, à cette rentrée, je reconnais un bâtiment portugais ou espagnol qui se rend à Lisbonne sous pavillon anglais, ignorant peut-être que la guerre est déclarée à l'Angleterre. Ça le regarde. Mais ce chien-là doit avoir des piastres dans le ventre. Nous allons voir, cordieu ! Enfants, sa coque seule vaut vingt mille gourdes ! mais patience, *l'Epervier* étend ses ailes et va bientôt montrer ses ongles. Allons, enfants ! nageons, nageons ferme ! »

Et il animait de la voix et du geste les matelots qui, courbés sous les longs avirons du brick, doublaient la vitesse que lui donnait la brise.

D'autres marins s'armaient précipitamment de sabres et de poignards, et maître Zéli faisait en tous cas disposer les grappins d'abordage.

Kernok, lui, après avoir fait toutes ses dispositions, descendit dans le faux-pont et enferma Mélie, qui dormait dans son hamac.

On était prêt à bord de *l'Épervier :* le capitaine du malheureux *San-Pablo*, reconnaissant le brick de Kernok pour un bâtiment de guerre, tout en gémissant du malheur arrivé à son bord, avait hissé

le pavillon anglais, espérant se mettre sous sa protection.

Mais quand il vit la manœuvre de l'*Épervier*, dont la marche était encore hâtée par de longs avirons, il n'eut plus de doute et comprit qu'il était tombé sous le vent d'un corsaire.

Fuir était impossible. A la faible brise qui soufflait par rafales avait succédé un calme plat, et les avirons du pirate lui donnaient un avantage de marche positif. Il ne fallait plus songer à se défendre. Que pouvaient faire les deux mauvais canons du *San-Pablo* contre les vingt caronades de l'*Épervier*, qui ouvraient leurs gueules menaçantes ?

Le prudent capitaine mit donc en panne, attendit l'événement, ordonna à son équipage de se prosterner à genoux, et d'invoquer san Pablo, le patron du navire, qui ne pouvait manquer de manifester sa puissance dans une telle occasion.

Et, suivant l'exemple du capitaine, l'équipage dit un *Pater*.

Mais l'*Épervier* avançait toujours...

Deux *Ave*.

On attendait déjà le bruit de ses avirons, qui battaient les flots en cadence...

Cinq *Credo*.

Vale me Dios! c'était la voix, la grosse et terrible voix de Kernok qui résonnait aux oreilles des Espagnols.

« Oh! oh! — disait le pirate, — il met en panne, il amène son pavillon, le gredin est souventé ; il est

à nous; Zéli, fais mettre en travers, armer la chaloupe et le grand canot; je vais aller flâner à bord. »

Et Kernok, passant des pistolets dans sa ceinture, s'armant d'un large coutelas, fut d'un bond dans l'embarcation.

« Et si c'est une ruse, si le trois-mâts fait un seul mouvement, — cria-t-il au lieutenant, — faites force d'avirons et venez vous embosser à longueur de gaffe. »

...... Dix minutes après, Kernok sautait sur le pont du *San-Pablo*, ses pistolets à la main, son sabre entre ses dents.

Mais il poussa un tel éclat de rire que sa bonne lame tomba de sa bouche. S'il riait tant, c'était de voir le capitaine espagnol et son équipage agenouillés devant une statue grossière de saint Paul, et se frappant la poitrine à coups réitérés. Le capitaine surtout baisait une relique avec une ferveur toujours croissante, en murmurant : « San Pablo, *ora pro nobis*.... »

San Pablo ne pria point, hélas!

« Finis tes singeries, vieux corbeau, — dit Kernok, quand il eut assez ri, — et mène-moi à ton nid.

— Senor, *no entiendo*, — répondit en frissonnant le malheureux capitaine.

— Ah! c'est vrai, — dit Kernok, — tu n'entends pas le français. »

Or, comme Kernok possédait de toutes les langues

vivantes juste ce qui était relatif et nécessaire à sa profession, il reprit avec aménité :

« *El dinero, compadre,* — l'argent, compère. »

Et l'Espagnol essaya de balbutier encore un *no entiendo.*

Mais Kernok, qui était au bout de son instruction, remplaçant le dialogue par la pantomime, lui mit sous le nez le canon de son pistolet.

A cette invitation, le capitaine poussa un profond, un douloureux, un poignant soupir, et fit signe au pirate de le suivre.

Quant au reste de l'équipage du *San-Pablo*, les matelots du brick l'avaient garrotté pour n'être pas distrait dans leurs opérations.

L'entrée de la soute, où était déposé l'argent de don Carlos, se trouvait sous la natte qui couvrait le plancher. Aussi Kernok fut-il obligé de passer par la chambre où gisaient les restes sanglants des deux époux. Le pauvre capitaine détourna la vue, et passa la main sur ses yeux.

« Tiens ! dit Kernok en poussant le cadavre du pied, voilà l'ouvrage de Mélie. Mordieu, quelle besogne ! Ah çà ! mais *el dinero,... el dinero,* compère, c'est l'important. »

Ils ouvrirent la soute ; alors Kernok fut sur le point de se trouver mal à la vue d'une centaine de tonneaux cerclés en fer, sur chacun desquels on lisait 20,000 piastres (50,000 fr.)

« Est-il possible ! — s'écria-t-il. — Quatre, cinq... peut-être dix millions ! »

Et, dans sa joie, il embrassait son second, il embrassait les matelots, il embrassait le capitaine espagnol, il embrassait tout le monde, tout, jusqu'aux cadavres sanglants de Carlos et d'Anita! . . . . .

. . . .

Deux heures après, une embarcation conduisait à bord de l'*Épervier* les cinq dernières tonnes d'argent, reste des dépouilles du trois-mâts marchand, où Kernok avait laissé dix hommes de garnison, l'équipage espagnol garrotté sur le pont, et le capitaine attaché au grand mât.

« Enfants, dit Kernok, je vous donne ce soir, comme on dit : *nopces et festin,* et puis une surprise, si vous êtes sages.

— Mordieu! sacrebleu! capitaine, nous serons sages, sages comme des vierges, répondit maître Zéli en faisant l'agréable. »

CHAPITRE IX.

ORGIE.

> Hic chorus ingens.
> . . . Colit orgia.
>
> AVIENUS.

« Du vin, sacrebleu! du vin. »

Les bouteilles se choquent, les flacons se brisent, les jurements et les chants éclatent de toutes parts.

C'est tautôt le bruit sourd que fait un pirate aviné en tombant sur le pont, tantôt la voix chevrotante de ceux qui tiennent encore leur verre à la main et de l'autre se cramponnent à la table.

« Du vin ici, mousse, du vin, ou je t'assomme. »

Et il y en a qui luttent entre eux pied contre pied, front contre front. Ils s'étreignent, ils s'enlacent : l'un glisse, tombe ; un os crie et se rompt, et les imprécations remplacent le rire.

Il y en a qui sont couchés saignants, le crâne ouvert, au pied de gais compagnons qui détonnent une délirante chanson bachique.

Il y en a qui, dans le dernier degré de l'abrutissement et de l'ivresse, s'amusent à écraser entre deux boulets la main d'un matelot ivre mort.

Et il y a une foule d'autres jeux encore.

Les gémissements, les cris de rage et de folle joie se confondent et s'accouplent.

Le pont est rougi de vin ou de sang. Qu'importe ! le temps fuit rapide à bord de *l'Epervier :* tout est folie, entraînement, délire. Allez, allez, jouissez de la vie, elle est courte. Les jours mauvais sont fréquents ; qui sait si aujourd'hui aura pour vous un lendemain. Amusez-vous donc, parbleu ! saisissez le plaisir en tout et partout.

Non ce plaisir frêle, décent, aux ailes d'or et d'azur, qui ressemble à une jeune fille douce et timide ; ce plaisir délicat, qui aime à secouer sa tête fraîche et blonde devant les mille glaces d'un boudoir, ou à effleurer du bout de ses lèvres roses une coupe rem-

plie d'une liqueur glacée ; ce sybarite enfin qui ne veut autour de lui que fleurs, parfums et pierreries, femmes jeunes et vives, musique mélodieuse et vins exquis. Non, sacrebleu ! mais ce plaisir robuste et carré, à l'œil de satyre, au rire de démon, qui hante les tavernes et les tripots, boit et s'enivre, mord et déchire, frappe et tue, puis se roule et se tord au milieu des débris d'un repas grossier, en poussant un éclat de rire qui ressemble au râlement d'un chacal.

Allez, allez, jouissez de la vie ; elle est courte, vous dis-je. Donc on jouissait de la vie à bord de *l'Épervier*.

Il était nuit close : les fanaux qui garnissaient les bastingages répandaient une vive clarté sur le pont du navire, que Kernok avait fait garnir de tables pour fêter son heureuse capture.

Au repas succédait le divertissement. Le mousse Grain-de-Sel, après s'être frotté de goudron de la tête aux pieds, avait trouvé bon de se rouler dans un sac de plumes ; et, sorti de là, il ressemblait assez à un volatile à deux pieds et sans ailes.

Et quel plaisir de le voir gambader, tourner, sauter, danser, voltiger, enhardi par les applaudissements de l'équipage, et excité par les coups de corde que maître Zéli lui administrait de temps en temps pour entretenir sa souplesse.

Mais un drôle de corps, un plaisant, un Allemand, je crois, voulant rendre la fête complète, approcha une mèche enflammée de l'aigrette d'étoupe qui se

balançait avec grâce sur le front de Grain-de-Sel....

Puis le feu communiquant de l'étoupe aux cheveux, des cheveux aux plumes, l'acrobate improvisé, le malheureux Grain-de-Sel, absorba tant de calorique, que sa peau se fendit et craqua sous son enveloppe enflammée.

Pour le coup on riait aux larmes à bord de *l'Épervier*. Pourtant, comme le mousse poussait des cris affreux, une bonne âme, une âme compatissante, car il y en a partout, le prit et le jeta à la mer en disant : « Je vais l'éteindre. »

Heureusement Grain-de-Sel nageait comme un saumon; il se plut même à prolonger son bain, qui le rafraîchit beaucoup, se promena autour du brick comme un triton ou une naïade, à votre choix, puis y rentra par le sabord d'arcasse, en disant avec son stoïcisme accoutumé : « J'aime bien mieux ça que d'être brûlé vif; mais je me suis tout de même joliment amusé. »

On entendit un coup de pistolet; puis un cri perçant sortit de la chambre de Kernok, Zéli s'y précipita ; c'était un rien, une misère.

Figurez-vous que Kernok, un peu échauffé par le grog, avait beaucoup vanté son adresse à Mélie. « Je te parie, — lui disait-il, — que d'un coup de pistolet je te fais sauter le couteau que tu tiens à la main. » Mélie ne doutait pas de l'habileté de son amant; mais, ne se souciant pas de l'épreuve, elle avait éludé la proposition.

« Lâche, — lui avait crié Kernok : — eh bien!

pour t'apprendre, je vais t'enlever ton verre; et ce disant, il s'était armé d'un pistolet, et le verre de Mélie, brisé par la balle, avait volé en éclats.

Quand Zéli entra, Kernok, renversé en arrière, le pistolet encore à la main, riait de la frayeur de Mélie, qui, pâle et tremblante, s'était réfugiée dans un coin de la chambre.

« Eh bien! Zéli, — dit le pirate, — eh bien! mon vieux loup de mer, tes demoiselles s'amusent-elles bien là-haut?

— Je vous en réponds, capitaine; mais ces dames attendent la surprise.

— La surprise? Ah! c'est vrai; écoute... »

Et il dit deux mots à l'oreille de Zéli. Celui-ci recula d'un air étonné, ouvrant sa large bouche.

« Comment... vous voulez...?

— Certes, je le veux. N'est-ce pas une surprise?...

— Et une fameuse, qui sera drôle encore... J'y vais, capitaine. »

Kernok monta bientôt sur le pont avec Mélie. A son aspect, ce furent de nouveaux cris de joie.

Hourra pour le capitaine Kernok, hourra pour sa femme, hourra pour *l'Épervier*!!!

Une fusée partit du *San-Pablo*, qui était en panne à deux portées de fusil du brick. Elle décrivit sa courbe, et retomba en pluie de feu.

« Capitaine, voyez donc cette fusée, — dit le lieutenant.

— Je sais ce que c'est, mon brave. Allons, allons,

enfants, faites circuler le rhum et le genièvre. Un verre à moi, un verre à ma femme ! »

Mélie voulut refuser ; mais comment résister à son doux ami ?

« Vivent les camarades et les braves enfants du capitaine de *l'Épervier !* — dit Kernok, après avoir bu.

— Hourra ! » reprit l'équipage d'une voix forte et sonore.

L'orgie était alors à son comble. Les matelots s'étaient pris par la main et tournoyaient avec rapidité tout autour du pont, en chantant à tue-tête les refrains les plus obscènes et les plus crapuleux.

Bientôt maître Zéli accosta à babord, ramenant à bord du *San-Pablo* les dix hommes que Kernok y avait laissés momentanément.

Il ne restait plus à bord du navire espagnol que son équipage, lié et garrotté sur le pont.

« Tout est prêt, — dit Zéli ; — quand la seconde fusée partira, capitaine, c'est que la mèche aura atteint...

— C'est bien, — répondit Kernok en l'interrompant. — Enfants, je vous ai promis une surprise si vous vous conduisiez bien. Votre sagesse et votre modération ont dépassé mon attente ; vous allez en être récompensés. Vous voyez ce trois-mâts espagnol, gréé et équipé comme il l'est, il vaut bien... trente mille piastres ;... je le paie quarante mille, moi, enfants ! je l'achète sur ma part de prise, afin d'avoir le plaisir d'offrir à l'équipage de *l'Épervier*

un feu d'artifice avec accompagnement de musique. Tenez, voici le signal. Allons, prenez vos places! »

Et tout l'équipage, du moins ceux qui étaient en état de monter et de voir, se groupèrent dans les hunes et dans les haubans.

La seconde fusée étant sortie du *San-Pablo,* le feu commençait à s'y développer...

C'était la surprise que Kernok ménageait à son équipage ; il avait envoyé maître Zéli à bord du navire espagnol, pour retirer le peu de poudre qui pouvait y rester, et disposer des matières combustibles dans la cale et dans le faux-pont, puis garrotter le plus solidement possible les malheureux Espagnols, qui ne se doutaient encore de rien.

C'était donc le *San-Pablo* qui brûlait ; la nuit était noire, l'air calme, la mer comme un miroir.

D'abord une fumée épaisse et bitumeuse sortit par les panneaux du navire avec une nuée d'étincelles.

Et un cri perçant... affreux... qui retentit au loin, s'élança de l'intérieur du *San-Pablo;* car son équipage voyait à quel sort il était réservé.

« Voilà déjà la musique, — dit Kernok.

— Ils chantent diablement faux, » répondit Zéli.

Bientôt la fumée se colora davantage, devint d'un rouge vif, et fit enfin place à une colonne de flammes qui, s'élevant en tourbillonnant du grand panneau, projeta sur les eaux un long reflet couleur de sang.

« Hourra!!! » cria l'équipage du brick.

Puis l'incendie s'augmenta ; le feu, sortant des

trois panneaux à la fois, se joignit et s'étendit comme un vaste rideau enflammé, sur lequel la mâture et les cordages du *San-Pablo* se dessinaient en noir.

Alors aussi les cris des Espagnols garrottés au milieu de cette fournaise ardente devinrent si atroces que les pirates, comme malgré eux, poussèrent des hurlements sauvages pour étouffer la voix dechirante de ces malheureux.

L'incendie était alors dans toute sa force. Bientôt les flammes s'attachèrent au grécment et coururent le long de tous les cordages; les mâts, n'étant plus soutenus par les haubans, craquèrent, et tombèrent sur le pont avec un fracas effroyable; des manœuvres en feu pendaient de tous côtés, et cet immense foyer de lumière paraissait d'autant plus éclatant que la nuit était plus sombre.

Les Espagnols ne criaient plus...

Tout à coup la flamme, faisant une large trouée dans un des flancs du navire, et le grand mât s'abattant du même côté, le *San-Pablo* donna une forte bande, se pencha sur tribord, et l'eau entra en bouillonnant dans la cale.

Peu à peu le corps du navire s'abîma. Déjà il n'avait plus hors de l'eau que son mât d'artimon, seul resté debout, isolé sur l'eau, et qui flamboyait comme une torche funèbre..., puis le mât disparut; le mât de hune éleva encore un moment son brandon enflammé; mais bientôt l'eau frémit autour,

et l'on ne vit plus qu'une légère fumée rougeâtre, puis plus rien,.. rien,.. que l'immensité,.. la nuit...

« Tiens ! déjà fini, — dit Kernok ; — le *San-Pablo* nous a volé notre argent.

— Vive le capitaine Kernok, qui donne d'aussi belles fêtes à son équipage ! cria Zéli.

— Hourra ! » répondit l'équipage.

Et les pirates, fatigués, se jetèrent sur le pont ; Kernok laissa *l'Épervier* en panne jusqu'au point du jour, et fut goûter quelques instants de repos avec cette satisfaction d'un homme opulent qui regagne sa chambre à coucher à la fin d'une fête somptueuse qu'il vient de donner.

Puis le pirate murmura en s'assoupissant : « Ils doivent être contents ; car j'ai fort bien fait les choses : un navire de 300 tonneaux et trois douzaines d'Espagnols ! c'est honnête ; il ne faut pourtant pas qu'ils s'y habituent ; c'est bon de temps en temps, parce qu'après tout il faut bien rire un peu. »

CHAPITRE X.

CHASSE.

Away... Away...

BYRON.

. . . . En avant!... en avant!

Tout dormait à bord de *l'Épervier*; Mélie seule était montée sur le pont, agitée par une vague inquiétude. Quoique la nuit fût encore sombre, une lueur blafarde, qu'on apercevait à l'horizon, annonçait l'approche du crépuscule. Bientôt de larges bandes d'un rouge vif et doré sillonnèrent le ciel, les étoiles pâlirent, disparurent, le soleil commença de poindre, puis s'éleva lentement sur les eaux bleues et immobiles de l'Océan, qu'il sembla couvrir d'un voile de pourpre.

Le calme étant toujours aussi plat, le brick restait en panne sous ses amures de la veille. Mélie rêvait assise sur le banc de quart, sa tête cachée entre ses deux mains; mais lorsqu'elle la releva, le jour, déjà assez élevé, lui permettait de distinguer les objets qui l'entouraient: elle frémit d'horreur et de dégoût!

C'étaient des matelots couchés au milieu des pots et des débris du repas de la veille; c'était le désor-

dre le plus complet; les boussoles renversées, les manœuvres et les cordages confusément mêlés, des armes et des verres en éclats, des tonneaux défoncés laissant couler sur le pont des flots de vin et d'eau-de-vie... Ici, de braves compagnons endormis, les bras jetés deçà et delà, étreignaient encore une bouteille dont il ne restait que le goulot, semblables à ces fiers Cordovans, qui, morts, gardaient pourtant au poing le tronçon d'une dague. Là, un pirate dormait le cou passé sous la roue du gouvernail, de sorte qu'au moindre mouvement de rotation, il devait avoir la tête écrasée.

Un vrai lendemain d'orgie, et d'orgie de pirate, encore!

Mélie commença par bénir la Providence de ce qu'elle avait protégé avec tant de sollicitude toute cette honnête société, que le brick berçait sur les eaux; car, grâce à l'incurie qui régnait à bord pour le moment, si une tempête se fût élevée pendant la nuit, c'était fait de *l'Épervier* et de Kernok, et de l'équipage, et des dix millions; quel dommage!..

Aussi voulut-elle prier. — La pauvre fille trouvait à bord si peu d'occasions d'élever son âme vers le Créateur! — Pour prier, elle s'agenouilla et tourna involontairement les yeux vers cette ligne vaporeuse et bleuâtre qui ceint l'horizon, mais elle ne pria pas. Son regard devint fixe et s'attacha sur un point d'abord incertain, mais que bientôt elle parut mieux distinguer; enfin, portant la main au-dessus de ses sourcils pour isoler davantage les rayons visuels,

elle resta un instant contemplative, puis ses traits prirent une vive expression de crainte, et en deux bonds elle fut dans la chambre de Kernok...

« Tu es folle, — disait le pirate en montant sur le pont d'un pas lourd et encore aviné ; — mais si tu m'as éveillé pour rien...

— Tenez, répondit Mélie en lui présentant une longue-vue d'une main, tandis que de l'autre elle désignait un point blanc qui se voyait à l'horizon.

— Sacrebleu ! — dit Kernok après avoir regardé attentivement, et il porta vivement la lunette à son œil gauche. — Mille tonnerres ! »

Et il frotta le verre de l'instrument comme pour s'assurer qu'il voyait bien et clairement, et que nulle illusion d'optique ne le trompait. Il ne se trompait pas !

. . . .

(Ici un crescendo de tout ce que vous pourrez choisir de plus vigoureusement imprécatif dans le glossaire d'un pirate.)...

A peine ce torrent de malédictions et de jurements était-il débordé, que Kernok s'arma d'un anspek. — Un anspek est un morceau de bois long de cinq à six pieds, et de quatre pouces carrés. Ce jouet de chêne sert à manœuvrer l'artillerie du bord. — Kernok changea provisoirement cette destination ; car il employa le sien à réveiller son équipage. Or, les coups d'anspek, glorieusement accompagnés de jurons à faire foudroyer le brick, plurent dru comme grêle, tantôt sur le pont, tantôt sur les matelots

endormis. Aussi, quand la ronde du capitaine fut terminée, tous ses hommes étaient à peu près debout, se frottant les yeux, la tête ou le dos, et demandaient, en faisant d'effroyables bâillements : — « Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Ce qu'il y a, — cria Kernok d'une voix de tonnerre, — ce qu'il y a, chiens que vous êtes ! un navire de guerre, une corvette anglaise faisant force de voiles pour nous atteindre ;... une corvette qui a sur *l'Épervier* l'avantage de la brise, car le vent fraîchit là-bas, et il ne nous arrivera qu'avec cet Anglais, que la foudre écrase ! »

Et tous les yeux se tournaient vers le point que Kernok désignait du bout de sa longue-vue.

« Huit, dix, quinze sabords ! — s'écria-t-il, — une corvette de trente canons; c'est gentil, et de l'escadre bleue, encore. »

Il appela Zéli.

« Ecoute, Zéli, il ne s'agit pas ici de lanterner ; fais border les avirons, mettre tout en ordre le plus vite possible ; virons de bord et gagnons le large : *l'Épervier* n'a pas le bec et les ongles assez durs pour s'amuser à une telle proie. »

Puis il emboucha son porte-voix : « Chacun à son poste pour larguer les huniers et les perroquets ! Range à larguer les catacoës et les contre-catacoës, à gréer les bonettes hautes et basses ; et vous, mes garçons, courbez-vous sur vos avirons ; si nous pouvons prendre de l'air, *l'Épervier* n'aura rien à craindre. Vous savez, mordieu ! que nous avons dix

millions à bord. Ainsi, choisissez, ou d'être pendus aux vergues de l'Anglais, ou de retourner à Saint-Pol, vos ceintures pleines, boire le grog et faire danser les filles ! »

L'équipage de Kernok le comprit parfaitement ; l'alternative était inévitable ; aussi, grâce aux voiles dont il était chargé et à ses vigoureux rameurs, *l'Épervier* commença à filer trois nœuds.

Mais Kernok ne s'abusait pas sur la marche de son brick ; il voyait bien que la corvette anglaise avait sur lui un avantage réel, puisqu'elle venait avec le vent. Aussi, en prudent capitaine, le pirate fit faire branle-bas de combat, ouvrir la soute aux poudres, garnir les parcs à boulets, apporter sur le pont les piques, les haches d'abordage, veillant à tout avec une activité incroyable et semblant se multiplier.

La corvette anglaise avançait, avançait toujours.....

Kernok fit appeler Mélie et lui dit : « Chère amie, le four chauffera probablement ; tout à l'heure tu vas descendre dans la cale, t'y blottir, et ne pas plus bouger qu'un canon sur son affût.

— Ah ! à propos, si tu sens le brick tourbillonner et descendre, c'est que nous coulerons à fond. Tu comprends bien... nous coulerons, et attends-toi à voir plutôt cela qu'un marsouin fumer une pipe. Allons, pas de larmes, embrasse-moi vite, et que je ne te revoie plus qu'après la danse, si je n'y laisse pas ma peau. »

Mélie devint tellement pâle, que vous l'eussiez prise pour une statue d'albâtre. « Kernok,... laissez-moi près de vous, » murmura-t-elle, et elle jeta ses deux bras autour du cou du pirate, qui tressaillit un instant et puis la repoussa.

« Va-t'en, — lui cria-t-il, — va-t'en !

— Kernok,... que je veille sur tes jours ! — dit-elle en s'attachant à ses pieds.

— Zéli, délivre-moi de cette folle et descends-la à fond de cale, » reprit le pirate.

Et comme on allait se saisir de Mélie, elle se dégagea violemment, et s'approcha de Kernok le teint animé, l'œil étincelant :

« Au moins, — lui dit-elle, — prends ce talisman, porte-le, il protégera tes jours pendant le combat : son effet est certain ; c'est ma vieille grand'mère qui me l'a donné. Ce charme magique est plus fort que la destinée... Crois-moi, porte-le. »

Et elle tendait à Kernok un petit sachet rouge suspendu à un cordon noir.

« Arrière cette folle, — dit Kernok en haussant les épaules ; — ne m'as-tu pas entendu, Zéli ? à la cale.

— Si tu meurs, que ce soit donc par ta volonté ; mais au moins je partagerai ton sort. Rien, plus rien maintenant ne protége mes jours ; je redeviens femme comme tu es homme ! — s'écria Mélie, qui jeta le sachet dans les flots.

— Bonne fille ! » dit Kernok en la suivant des yeux pendant que deux matelots la descendaient dans le

faux-pont, au moyen d'une chaise fixée à une longue corde.

Et la corvette anglaise approchait, approchait toujours...

Zéli s'avança près de Kernok.

« Capitaine, l'Anglais nous gagne.

— Je le vois sacrebleu bien, vieux sot! nos avirons ne font rien, ils fatiguent inutilement nos hommes; fais-les déborder, charger les caronades à deux boulets, placer les grappins d'abordage, mettre les pierriers dans les hunes; car nous allons en découdre, et il n'y a pas à tergiverser. Fais aussi amener les perroquets et hâler bas les bonettes; si la brise fraîchit, nous nous battrons sous nos huniers; c'est la meilleure allure de *l'Épervier.* »

Quand la manœuvre fut exécutée, Kernok harangua son équipage ainsi qu'il suit :

« Enfants, voici une corvette qui a les reins solides; elle serre de si près *l'Épervier*, que nous ne pouvons espérer de gagner au vent; d'ailleurs il n'en fait pas. Si nous sommes pris, nous serons pendus; si nous nous rendons, ce sera tout de même; combattons donc en braves matelots, et peut-être qu'en faisant feu, comme dit le proverbe, des quatre pattes et de la queue nous nous en retirerons avec nos culottes. Mordieu! mes garçons, *l'Épervier* a bien coulé un grand trois-mâts sarde sur les côtes de Sicile, après deux heures de combat; pourquoi craindrait-il cette corvette à pavillon bleu? Songez aussi que

nous avons dix millions à conserver. Cordieu! enfants, dix millions ou la corde! »

L'effet de cette péroraison fut péremptoire, et tout d'une voix l'équipage cria : « Hourra! Mort aux Anglais! »

La corvette se trouvait alors si proche que l'on distinguait parfaitement ses amures et son gréement.

Tout à coup une légère fumée s'éleva à son bord, un éclair brilla, un bruit sourd retentit, et un boulet siffla en passant près du beaupré de *l'Épervier.*

« La corvette commence à parler, — dit Kernok, — c'est notre pavillon qu'elle veut voir, la curieuse.

— Que faut-il hisser? — demanda maître Zéli.

— Ceci, — dit Kernok, — car il faut être galant. »

Et il poussa du pied une vieille souquenille de matelot, toute tachée de goudron et de vin.

« C'est drôle, » dit le maître, et le haillon se guinda majestueusement en haut de la drisse.

On croit que la plaisanterie parut faible à bord de la corvette; car deux coups de canon en partirent presque au même instant, et les boulets hachèrent en quelques endroits le gréement de *l'Épervier.*

« Oh! oh! nous nous fâchons, la belle; tu fais la bégueule, — dit Kernok. — A moi, Mélic! » et il s'allongea sur la coulevrine qu'il avait baptisée de ce nom, visa, pointa : « A toi, l'anglaise, » et il fit jouer la batterie.

« Bravo! — s'écria-t-il, quand la fumée de l'amorce fut dissipée et qu'il put voir l'effet de son coup, — bravo! Vois donc, Zéli, déjà son perroquet

de fouque en pantène : ça promet, ça promet, garçons ; mais c'est quand *l'Epervier* va lui chatouiller les flancs avec ses griffes d'abordage que l'anglaise va rire.

— Hourra ! hourra ! » cria l'équipage.

La corvette ne riposta pas au boulet de Kernok, répara son avarie au plus vite, et laissa porter en plein sur le corsaire.

. . . .

Alors elle en était tellement près qu'on entendait la voix et le commandement des officiers anglais.

« Enfants, à vos pièces, — dit Kernok en se précipitant sur son banc de quart le porte-voix à la main ; — à vos pièces, et, sacredieu ! ne faites pas feu avant le commandement. »

CHAPITRE XI.

COMBAT.

> L'abordage !... l'abordage !...
> On se suspend au cordage,
> On s'élance des haubans.
>
> VICTOR HUGO. — *Navarin.*

« Maître Durand ! des boulets !! — Maître Durand, il vient de se déclarer une voie d'eau dans la fosse aux lions. — Maître Durand, ma tête, mon bras, tenez,

voyez comme ça saigne! » Et le nom de maître Durand, le canonnier-chirurgien-charpentier de bord, retentissait depuis le pont jusqu'à la cale, dominant le bruit et le tumulte inséparables d'un combat aussi acharné que celui qui se livrait entre le brick et la corvette; et, de fait, à chaque volée qu'il envoyait, *l'Épervier* tremblait et craquait dans sa membrure comme s'il eût été sur le point de s'entr'ouvrir.

« Maître Durand, des boulets! La voie d'eau! — Ma jambe! — répétaient des voix confuses et pressées.

— Mais, sacredieu! un instant; je ne puis pas tout faire : des boulets à envoyer en haut, une avarie à réparer en bas, vos blessures à regarder... Il faut commencer par le plus pressé, et puis on s'occupera de vous, tas de braillards; car à quoi êtes-vous bons maintenant? vous êtes aussi inutiles qu'une vergue sans voiles et sans ralingres.

— Maître! des boulets! vite des boulets!

— Des boulets! vrai Dieu, quels coups! si on joue cet air-là encore pendant un quart d'heure, nous serons à sec de gargousses. Tenez, enfants, et ménagez-les. Ce sont les dernières. »

Alors M. Durand quitta le sac du canonnier pour prendre le maillet du calfat, et se précipita dans la fosse aux lions afin d'arrêter la voie d'eau.

« Sacrebleu! je souffre bien, » dit maître Zéli.

Il était étendu par terre dans le faux-pont, à peine éclairé par un fanal soigneusement fermé; sa cuisse

droite ne pendait plus qu'à un seul lambeau, la gauche avait été entièrement emportée.

Autour de lui gémissaient d'autres blessés, jetés pêle-mêle sur le plancher en attendant que M. Durand pût quitter le maillet pour le couteau.

« Sacrebleu ! j'ai soif, — continua maître Zéli ; — je me sens faible. C'est à peine si j'entends nos canons parler ; est-ce qu'ils sont enrhumés ? »

Au contraire, les bordées étaient plus nourries et plus éclatantes que jamais : c'est que l'audition de maître Zéli était déjà affaiblie par les approches de la mort.

« Oh ! j'ai soif, — dit-il encore, — et froid, moi qui avais si chaud tout à l'heure ! — Puis, s'adressant à un confrère : — Fais donc attention, toi, le Polonais, qu'est-ce que tu as à te roidir comme ça ? Oh ! cré coquin ! est-il laid ! Tiens, voilà ses yeux blancs. »

C'en était un qui expirait dans les dernières convulsions de l'agonie.

« Durand, viens donc, cordieu ! — cria de nouveau Zéli, — viens voir ma jambe, mon vieux.

— Je suis à toi dans l'instant ; un coup de maillet encore, et l'avarie que nous avions à la flottaison ne paraîtra pas plus que la trace d'un aviron sur la surface de l'eau. Allons, à ton tour ; nous nous sommes donc cognés ?

— Oui, un peu, » répondit Zéli.

M. Durand décrocha le fanal et l'approcha de

maître Zéli, qui grimaça une espèce de sourire, tout fier de la surprise de M. Durand.

« Tiens, — dit le chirurgien-charpentier-canonnier, — où est donc ton autre jambe, farceur ?

— Là-haut, sur le gaillard d'avant, encore peut-être... Allons, débarrasse-moi de celle-ci, car elle me gêne. On dirait qu'on m'a attaché un boulet de 36 au pied. Oh ! j'ai soif, toujours soif. »

Tout en examinant la jambe de maître Zéli, M. Durand secoua trois ou quatre fois la tête et siffota, fort bas, il est vrai, l'air du Bouton de rose, puis finit par dire :

« Tu es f...., mon vieux.

— Ah ! mais là, vrai, bien.... !

— Oh ! bien.

— Alors, si tu es un brave garçon, prends mon pistolet et casse-moi la tête.

— J'allais te le proposer.

— Merci.

— Tu n'as pas de commission avant ?

— Non. Ah ! si : tiens, voilà ma montre ; tu la donneras à Grain-de-Sel.

— Bien. Allons...

— Ah ! j'oubliais ; si le capitaine ne crève pas là-haut comme un mousquet, dis-lui de ma part qu'il a commandé comme un brave.

— Bien. Voyons...

— Ainsi, tu crois que je suis ce qui s'appelle...

— Oui, foi d'homme, et tu penses bien que je ne voudrais pas faire une farce à un ami.

— C'est vrai. Malgré ça, c'est vexant tout de même... Brr. Quel froid ! Je ne puis presque plus parler... Il me semble que ma langue est aussi lourde qu'un morceau de plomb. Tiens, ça tourne... Adieu, vieux. Encore une poignée de main... Allons, y es-tu?

— Oui.

— Ah çà! ne me manque pas! Feu! me v'là guéri... »

Il tomba.

« Pauvre b..., dit M. Durand. »

Ce fut l'oraison funèbre de maître Zéli.

M. Durand aurait peut-être désiré terminer toutes ses opérations aussi cavalièrement ; mais ses autres clients, effrayés de la violence du topique, qui avait pourtant si bien réussi à maître Zéli, préférèrent des emplâtres d'étoupe et de graisse, que l'honnête docteur appliquait indistinctement à tout et pour tout, avec un supplément de consolations pour les mourants. C'était tantôt : « Bah! après nous, la fin du monde. » Ou bien encore : « La prochaine campagne devait être rude, l'hiver froid, le vin mauvais; » et une foule d'autres gracieusetés destinées à adoucir les derniers moments de ces pauvres pirates, qui avaient le souci de quitter une honorable existence sans trop savoir où ils allaient.

M. Durand fut interrompu brusquement au milieu de ses soins spirituels et temporels par Grain-de-Sel, qui tomba comme une bombe au milieu de sept agonisants et de onze morts.

« Viens-tu gâter ma besogne, chien? — dit le docteur.

Et le mousse reçut avec cette admonition un soufflet à assommer un rhinocéros.

« Non, maître Durand; au contraire, on demande des gargousses là-haut, car on vient d'envoyer la dernière volée; c'est la corvette anglaise qui tient bon, tout de même; elle est rase comme un ponton, et elle fait un feu qu'on ne s'y voit pas... Ah! — Et puis j'ai un doigt emporté par un biscaïen. Tenez, maître Durand...

— Veux-tu pas que je perde mon temps à regarder ton égratignure, gredin, chien!

— Merci, monsieur Durand; le fait est qu'il vaut mieux ça qu'un bras de moins, — dit Grain-de-Sel en tortillant à la hâte son tronçon de doigt dans de l'étoupe. Mais tenez, ajouta-t-il, voilà une pratique qui vous arrive, maître. »

C'était un blessé qu'on descendait dans le faux-pont; comme il était mal attaché, il tomba et s'acheva sur le panneau.

« Encore un de guéri, — dit maître Durand, qui était absorbé, pensant à remédier au manque de boulets.

— Des gargousses!... en haut des gargousses! — crièrent plusieurs voix avec un accent de terreur.

— Sacrebleu! quand on devrait charger les caronades avec des mousses, on fera feu sur l'Anglais! » s'écria maître Durand en montant rapidement sur le pont.

Grain-de-Sel le suivait, ne sachant pas si l'intention que le maître avait manifestée, de l'employer comme projectile, était une plaisanterie ou non. Mais, fidèle à son système de consolation, il se dit : J'aimerais encore mieux ça que d'être pendu par les Anglais.

CHAPITRE XII.

COMBAT.

Silence ! tout est fait, tout retombe à l'abîme :
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.

VICTOR HUGO. — *Navarin.*

« Eh bien ! des boulets, ou nous sommes coulés comme des chiens ! — cria Kernok à maître Durand aussitôt que celui-ci parut sur le pont.

— Pas un, — dit le docteur en grinçant des dents.

— Que mille millions de tonnerres enlèvent le brick ! et rien, rien pour recevoir l'Anglais qui va nous aborder ! Tiens, sacrebleu ! regarde... »

Et ce disant, Kernok poussa Durand contre le bastingage, qui tombait en morceaux. En effet, quoique la corvette fût horriblement avariée, elle venait vent arrière sur le brick sous un lambeau de sa misaine, tandis que l'*Épervier*, qui avait perdu toutes ses voiles et ne gouvernait plus qu'au moyen de son foc

et de sa brigantine, ne pouvait éviter l'abordage que l'Anglais voulait tenter, étant bien supérieur en nombre.

« Pas un boulet! pas un boulet! Saint Nicolas! sainte Barbe, et tous les saints du calendrier, si vous ne venez pas à mon aide, — cria Kernok dans un état d'effroyable exaspération, — je jure d'aller chamberner et bouleverser vos niches, comme je brise ce compas! Et que le tonnerre m'écrase s'il reste pierre sur pierre d'une seule de vos chapelles sur toute la côte de Pempoul!!!! »

Et le pirate, écumant de colère, avait mis en pièces une des boussoles qui se trouvaient près de lui.

Il paraîtrait que tous les saints que Kernok implorait si brutalement voulurent se conduire en gens canonisés. Des hommes auraient puni le téméraire, des demi-dieux vinrent à son secours, montrant par là combien leur essence éthérée était supérieure à nos intelligences étroites et rancunières.

Aussi, à peine Kernok eut-il terminé sa singulière et effrayante invocation, que, frappé d'une idée subite, d'une idée d'en haut peut-être, il s'écria en rugissant de joie :

« Les piastres!... cordieu, mes garçons, les piastres!... chargeons-en nos pièces jusqu'à la gueule; cette mitraille-là vaut bien l'autre. — L'Anglaise veut de la monnaie, elle en aura, et de la toute chaude, qui, en sortant de nos canons, ressemblera plutôt à des lingots de bronze qu'à de bonnes

gourdes d'Espagne. — Les piastres sur le pont !... les piastres ! »

Cette idée électrisa l'équipage. Maître Durand se précipita dans la soute, et l'on roula sur le pont trois barils d'argent, 150,000 livres environ.

« Hourra! Mort aux Anglais! » crièrent les dix-neuf pirates qui restaient en état de combattre, noirs de poudre et de fumée, et nus jusqu'à la ceinture pour manœuvrer plus à l'aise.

Et une sorte de joie féroce et délirante les exalta.

« Les chiens d'Anglais ne chanteront pas que nous sommes avares, — dit l'un ; — car cette mitraille-là va bien payer le chirurgien qui les pansera.

— On voit que nous nous battons avec une dame. Sacredieu ! quelle galanterie ! des boulets d'argent !.. On soigne la corvette, — dit un autre.

— Je ne demanderais qu'une gargousse comme ça de haute paye, pour m'amuser à Saint-Pol, » reprit un troisième.

Et de fait, on jetait l'argent à poignée dans les caronades, on les en gorgeait. Cinquante mille écus y passèrent.

A peine toutes les pièces étaient-elles chargées que la corvette se trouvait près du brick, manœuvrant de manière à engager son beaupré dans les haubans de l'*Épervier ;* mais Kernok, par un mouvement habile, passa au vent de l'Anglais, et une fois là, se laissa dériver sur lui.

A deux portées de pistolet, la corvette lâcha sa dernière bordée ; car elle aussi avait épuisé ses mu-

nitions; elle aussi s'était battue bravement et avait fait des prodiges de courage, depuis deux heures que durait ce combat acharné. Malheureusement la houle empêcha les Anglais de pointer juste, et toute leur volée passa au-dessus du corsaire, sans lui faire aucun mal.

Un matelot du brick fit feu avant l'ordre.

« Chien d'étourdi! — s'écria Kernok; et le pirate roulait à ses pieds, abattu d'un coup de hache.

— Et surtout, — s'écria-t-il, — ne faites feu que lorsque nous serons bord à bord; qu'au moment où les Anglais iront pour sauter sur notre pont, nos canons leur crachent au visage, et vous verrez que cela les vexera, soyez-en sûrs! »

A cet instant même, les deux navires s'abordèrent. Ce qui restait de l'équipage anglais était dans les haubans et sur les bastingages, la hache au poing, le poignard aux dents, prêts à s'élancer d'un bond sur le pont du brick.

Un grand silence à bord de l'*Épervier*...

« Away! goddam, away! Lascars, cria le capitaine anglais, beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui, ayant eu les deux jambes emportées, s'était fait mettre dans un baril de son pour arrêter l'hémorrhagie et pouvoir commander jusqu'au dernier moment.

— Away! goddam! — répéta-t-il.

— Feu, maintenant, feu sur l'Anglais! » hurla Kernok.

Alors tous les Anglais s'élancèrent sur le brick.

Les douze caronades de tribord leur vomirent à la face une grêle de piastres, avec un fracas épouvantable.

« Hourra !... » cria l'équipage tout d'une voix.

Quand l'épaisse fumée se fut dissipée, et qu'on put juger de l'effet de cette bordée, on ne vit plus aucun Anglais, aucun... Tous étaient tombés à la mer ou sur le pont de la corvette, tous étaient morts ou affreusement mutilés. Aux cris du combat avait succédé un silence morne et imposant ; et ces dix-huit hommes qui survivaient seuls, isolés au milieu de l'Océan, entourés de cadavres, ne se regardaient pas sans un certain effroi !

Kernok lui-même fixait les yeux avec stupeur sur le tronc informe du capitaine anglais ; car la mitraille d'argent lui avait encore emporté un bras. Ses beaux cheveux blonds étaient souillés de sang ; pourtant le sourire lui restait sur les lèvres... C'est qu'il était mort sans doute en pensant à elle, à elle, qui, baignée de larmes, allait revêtir de longs habits de deuil, en apprenant sa fin glorieuse. Heureux jeune homme ! Il avait peut-être aussi sa vieille mère pour le pleurer, lui qu'elle avait bercé tout petit enfant. C'était peut-être un avenir brillant qui avortait, un nom illustre qui s'éteignait en lui. Quels regrets il devait laisser ! Combien on devait le plaindre ! Heureux ! trois fois heureux jeune homme ! que ne devait-il pas à la coulevrine de Kernok ! d'un boulet elle en avait fait un héros pleuré dans les trois royaumes. Quelle belle invention que la poudre à canon !

Tel devait être à peu près le résumé des réflexions de Kernok ; car il resta calme et riant à la vue de cet horrible spectacle.

Ses matelots, au contraire, s'étaient long-temps regardés avec une espèce d'étonnement stupide. Mais, ce premier mouvement passé, le naturel insouciant et brutal reprenant le dessus, tous, d'un mouvement spontané, crièrent : « Hourra! Vive *l'Épervier* et le capitaine Kernok.

— Hourra! mes garçons, reprit celui-ci! Eh bien! vous le voyez, *l'Épervier* a le bec dur; mais il faut maintenant songer à réparer nos avaries. Suivant mon estime, nous devons être du côté des Açores. La brise fraîchit; allons, enfants, nettoyons le pont. Et quant aux blessés,.. quant aux blessés,— répéta-t-il d'un air pensif, en frappant machinalement le bastingage avec sa hache d'armes, — tu les feras porter à bord de la corvettte, maître Durand, — dit-il brusquement.

— Pour...? — demanda celui-ci d'un air interrógatif.

— Tu le sauras, » répondit Kernok d'un air sombre, en fronçant ses épais sourcils.

Maître Durand fut remplir les ordres du capitaine en murmurant : « Que veut-il en faire? C'est louche...

— Mousse, ici! » cria Kernok à Grain-de-Sel, qui essuyait d'un air triste la montre que maître Zéli lui avait léguée ; car elle était toute couverte de sang.

Le mousse leva la tête ; des larmes roulaient dans ses yeux. Il s'avança près du terrible capitaine sans penser à trembler. Une idée fixe le dominait, c'était le souvenir de la mort de maître Zéli, auquel il était vraiment bien attaché.

« Tu vas descendre à fond de cale, et dire à ma femme qu'elle peut venir m'embrasser ; entends-tu ? — dit Kernok.

— Oui, capitaine, » répondit Grain-de-Sel ; et une grosse larme tomba sur la montre.

Il disparut aussitôt par le grand panneau pour chercher Mélie.

Kernok monta avec agilité dans les hunes, examina le gréement avec la plus scrupuleuse attention : les avaries étaient nombreuses, mais pas inquiétantes, et avec le secours de mâts et de vergues de rechange, il vit bien qu'il pourrait continuer sa route et regagner le port le plus voisin.

Grain-de-Sel remonta sur le pont, mais seul.

« Eh bien ! — dit Kernok, où est donc ma femme, butor ?

— Capitaine,... c'est que...

— C'est que quoi ? parleras-tu, chien ?

— Capitaine,... elle est dans la cale...

— Je le sais bien. Pourquoi ne monte-t-elle pas, gredin ?

— Ah dam ! capitaine,... c'est qu'elle est morte...

— Morte !... morte ! » dit Kernok en pâlissant ; et pour la première fois sa figure exprima la douleur et l'angoisse.

« Oui, capitaine, morte derrière une caisse à eau, tuée par un boulet qui est entré au-dessous de la flottaison ; et ce qu'il y a de drôle, c'est que le corps de madame votre femme a bouché juste le trou que le boulet avait fait ; sans cela l'eau entrait, et le brick était coulé. Madame votre femme a sauvé *l'Épervier*, tout de même, et il vaut bien mieux ça pour elle que... »

Grain-de-Sel, qui avait baissé les yeux au commencement de sa narration, ne pouvant soutenir le regard étincelant de Kernok, se hasarda à lever la tête.

Kernok n'était plus là ; il s'était précipité dans la cale, et il regardait, les yeux secs, les bras croisés, les poings convulsivement serrés ; car, suivant le rapport du mousse, la tête et une partie de l'épaule de Mélic, broyées dans le trou du boulet, avaient empêché le projectile d'aller plus loin.

Pauvre Mélie ! sa mort même avait été utile à son Kernok.

Le pirate resta seul environ deux heures, enfermé dans la cale près des restes de Mélie. Là il usa sa douleur, car, lorsqu'il remonta sur le pont, sa figure était impassible et froide. Seulement, un peu avant son retour, un cri douloureux s'était fait entendre, et une masse informe avait disparu au milieu des eaux. — C'était le cadavre de Mélie.

Pendant ce temps, maître Durand avait fait porter les blessés sur la corvette anglaise.

« Mais pourquoi ne nous laisse-t-on pas à bord

du brick? — demandaient-ils avec instance au bon docteur.

— Mes enfants, je n'en sais rien ; c'est peut-être parce que l'air est meilleur ici, et dans les blessures graves il faut changer d'air, c'est connu.

— Mais, maître Durand, voilà qu'on emporte pour le brick toutes les vergues et les mâts de rechange de la corvette. Comment allons-nous donc naviguer?

— Peut-être par la vapeur, — répondit M. Durand, qui ne pouvait résister au plaisir de faire une plaisanterie.

— Tiens,... vous vous en allez, maître Durand, et vous aussi, camarades. Eh bien! et nous! et nous!... maître Durand,... maître Durand! »

Ainsi disaient les blessés, assez forts pour crier, mais non pour marcher, en voyant le chirurgien-canonnier-charpentier descendre dans son canot et regagner le brick avec son équipage.

« Oui, le plus souvent que c'est pour nous faire changer d'air qu'on nous envoie ici, — dit un Parisien qui avait un bras de moins et un biscaïen dans la colonne vertébrale.

— Eh bien! pourquoi nous y envoie-t-on, Parisien? — demandèrent plusieurs voix avec inquiétude.

— Pourquoi?... dans le but de nous faire crever, pendant qu'ils profiteront de nos parts de prise. Comme c'est malin! Seulement, s'ils avaient eu pour deux liards de cœur, ils auraient fait une trouée dans la cale pour nous couler,... au lieu de laisser ici de

bons enfants s'entre-dévorer comme des requins. Ça sera dans le genre du *Colin* que j'ai vu au Mont-Thabor, chez M. Franconi ; — ici sa voix commence à s'affaiblir, — car je viens de leur entendre dire qu'il ne restait pas de vivres à bord de la corvette, et que c'est en partie pour s'en procurer qu'elle nous avait donné la chasse. C'est vexant tout de même de mourir quand on est riche ; car, avec ma part de prise, je m'en serais joliment donné à Paris... Dieu! la Chaumière, — le Vauxhall, — l'Ambigu... — et les demoiselles!!! Ah! oui, c'est vexant; car maintenant le temps de nouer une garcette, et je serai cuit... je ne sens déjà plus mes jambes, et puis on dirait que mon cœur se retourne... — Adieu, les autres. C'est pour vous que ça va être sciant... car vous n'êtes pas tendres, mes agneaux... Vous serez joliment coriaces, et pour vous avaler il faudra une fameuse sauce... » Sa langue devint alors tellement embarrassée, qu'il fut impossible d'entendre un mot. Cinq minutes après il était mort. Le Parisien avait deviné juste : il est impossible de rendre les imprécations et les malédictions dont Kernok et le reste de l'équipage furent accablés. Un blessé anglais, qui comprenait le français, fit part à ses compatriotes de la destinée qui les attendait. La rumeur augmenta. Chacun jurait et blasphémait dans sa langue. C'était un bruit! un bruit! à réveiller un chanoine. Mais tous ces malheureux étaient trop grièvement blessés pour pouvoir se lever; et, d'ailleurs, pas d'embarcations...

Il y en eut plusieurs qui se roulèrent près de la coupée des bastingages, et se laissèrent tomber à la mer, prévoyant toute l'horreur du sort qui était réservé à leurs compagnons.

« C'est fait! — dit maître Durand à Kernok, dès qu'il fut de retour.

— Nous sommes parés, — répondit Kernok; — la brise fraîchit du sud. Avec cette misaine pour grand'voile, et les perroquets au lieu de huniers, nous pouvons faire route. Oriente grand largue et mets le cap au N.-N.-E.

— Ainsi, — dit maître Durand en montrant la corvette qui se balançait désemparée, — ces pauvres diables, nous les laissons là?

— Oui,... — répondit Kernok.

— C'est tout de même un procédé peu délicat.

— Ah! vrai,..... Sais-tu ce qui nous reste de vivres à bord, grâce à la fête que je vous ai donnée, sauvages?

— Non.

— Eh bien! il nous reste un baril de biscuits, trois tonnes d'eau et une caisse de rhum; car vous avez gaspillé en un jour les vivres de trois mois.

— C'est autant de notre faute que de la leur.

— Je m'en..... moque; nous avons encore peut-être huit cents lieues à faire et dix-huit matelots à nourrir; or, ceux-là doivent passer avant tout, car ils sont en état de manœuvrer.

— Ceux que vous laissez sur la corvette vont crever comme des chiens, ou se manger les uns les

autres; car demain, après-demain,..... ils auront faim.

— Je m'en..... moque, qu'ils crèvent! Il vaut mieux que ce soient ceux qui sont à moitié morts que nous autres, qui avons encore du câble à filer. »

Les matelots du brick entendaient cette conversation; ils commencèrent à murmurer. « Nous ne voulons pas abandonner nos camarades, » dirent-ils.

Kernok promena sur eux son coup d'œil d'aigle, mit sa hache d'armes sous son bras, croisa ses mains derrière son dos, et dit d'une voix impérieuse : « Hein? vous ne... voulez pas?... »

On fit silence, profond silence.

« Je vous trouve encore de singuliers animaux! — s'écria-t-il. — Sachez donc, canailles, que nous sommes à huit cents lieues de toute terre; qu'il faut compter sur au moins quinze jours de traversée, et que si nous gardons les blessés à bord, ils soifferont toute notre eau, et ne nous serviront pas plus qu'un aviron à un trois-ponts.

— C'est vrai, — interrompit le canonnier-chirurgien-charpentier, — rien ne boit comme un blessé; c'est comme l'ivrogne, c'est desséchant.

— Et quand nous serons sans eau et sans biscuits, est-ce saint Kernok qui vous en enverra? Nous serons obligés de manger notre chair et de boire notre sang, comme ils vont faire, du reste; belle chienne de nourriture. Ça vous tente, n'est-ce pas, tas de lascars que vous êtes; au lieu qu'en tâchant de ral-

lier Bayonne ou Bordeaux, nous pouvons revoir la France et y vivre en bons bourgeois avec notre part de prise, qui ne sera pas mince, puisqu'elle sera augmentée de la leur,... » ajouta Kernok en désignant les blessés de la corvette.

Cet argument calma victorieusement les derniers scrupules des récalcitrants.

« Enfin, — dit Kernok, — ce sera comme ça, parce que je le veux; est-ce clair, hein? Et le premier qui ouvre la bouche, je la lui fermerai, moi, avec la coquille de mon poignard. Allons, cordieu! courons grand largue une bordée au nord. »

Les dix-huit hommes qui composaient alors l'équipage obéirent en silence, jetèrent un dernier regard sur leurs compagnons, leurs frères, qui poussaient des cris affreux en voyant le brick s'éloigner. Puis, comme la brise fraîchit beaucoup, *l'Épervier* fut bientôt loin du lieu du combat. Mais le lendemain une horrible tempête s'éleva, d'énormes montagnes d'eau semblaient à chaque minute devoir submerger le brick, qui, ayant mis à la cape, fuyait devant le temps sous sa pouiouse.

Enfin, après une traversée pénible, *l'Épervier* atteignit Nantes, y relâcha pour réparer ses avaries, et, suivant les vœux de Kernok, reprit la mer pour venir mouiller encore une fois dans la baie de Pempoul.

Là, une commission d'enquête fut formée pour vérifier la légalité de la prise. Alors Kernok jura tous ses jurons qu'il irait désormais débarquer à Saint-

Thomas, puisque ces cormorans d'administrateurs venaient pêcher dans ses eaux! Ce furent ses propres expressions.

CHAPITRE XIII.

LES DEUX AMIS.

> Un' âme si rare et exemplaire ne couste-t'elle non plus à tuer qu'un' âme populaire et inutile.
>
> MONTAIGNE, liv. II, ch. XIII.

C'est une bonne auberge que l'auberge de *l'Ancre-d'Or*, à Plonczoch. Près de la porte s'élèvent deux beaux chênes verts et touffus, qui ombragent des tables de noyer toujours engageantes, tant elles sont soigneusement cirées; et comme *l'Ancre-d'Or* est placée sur la grande place, il n'y a pas de coup d'œil plus animé, surtout à l'heure du marché, par une belle matinée de juillet.

Aussi deux honnêtes compagnons, deux appréciateurs de cette heureuse localité avaient pris racine devant une de ces tables si luisantes et si polies; ils causaient de choses et d'autres, et la conversation devait durer depuis long-temps, car un bon nombre de bouteilles vides formaient un imposant et diaphane rempart autour des interlocuteurs.

L'un, pouvant bien avoir soixante ans, fort laid, fort brun, fort trapu, avait de larges et longs favoris tout blancs, qui tranchaient d'une manière bizarre avec son teint basané. Il était vêtu d'un vaste habit bleu grotesquement taillé, d'un large pantalon de toile et d'un gilet d'écarlate aux boutons à ancres, trop court au moins de six pouces ; enfin un immense col de chemise roide et empesé se dressait menaçant bien au-dessus des oreilles de ce personnage. En outre, de larges boucles d'argent brillaient à ses souliers, et un chapeau verni, impertinemment posé sur le côté de sa tête, achevait de lui donner un air crâne et coquet qui contrastait singulièrement avec son âge avancé. Au reste, il était évidemment en toilette et paraissait gêné dans ses atours.

Son ami, d'une mise moins recherchée, paraissait beaucoup plus jeune. Une veste et un pantalon de drap composaient toute sa parure, et une cravate noire, nouée négligemment, permettait de voir son cou nerveux qui supportait une figure hâlée, mais riante et ouverte.

« Vienne la Saint-Saturnin, — dit-il en frappant légèrement le fourneau de sa pipe sur la table pour en faire sortir toute la cendre, — vienne la Saint-Saturnin, et il y aura vingt ans que *l'Épervier*, — ici il ôta sa toque de laine à carreaux rouges et bleus, — que notre pauvre brick aura mouillé pour la dernière fois dans la baie de Pempoul, sous le commandement de feu M. Kernok. — Et il soupira en secouant la tête.

— Comme le temps passe! — reprit l'homme au grand col de chemise en avalant un énorme verre d'eau-de-vie; — il me semble que c'est hier, n'est-ce pas, Grain-de-Sel? Et je t'appelle toujours Grain-de-Sel entre nous, parce que tu me l'as permis, mon garçon. Hé! hé! cela me rappelle notre bon temps. — Et le vieillard se prit à rire doucement.

— Sacredieu! ne vous gênez pas, monsieur Durand; vous êtes un ancien, vous, un ami de ce pauvre M. Kernok. — Et il leva encore les yeux au ciel en soupirant.

— Que veux-tu, mon garçon, quand vient l'heure de déràper, — dit M. Durand en humant, avec un long sifflement, une goutte de vin qui restait au fond de son verre, vide depuis long-temps, — quand la camarde nous tient à pic, il faut bien que le câble cède. C'est ce que je disais toujours à mes malades, à mes calfats, ou à mes canonniers, car tu sais...

— Oui, oui, je sais, maître Durand, — répondit aussitôt Grain-de-Sel, qui tremblait d'entendre l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier de *l'Épervier* recommencer le récit de ses triples exploits; — mais c'est plus fort que moi, ça me fend le cœur quand je pense qu'il y a encore un an ce pauvre M. Kernok était là-bas dans sa ferme de Treheurel, et que nous fumions tous les soirs une vieille pipe avec lui.

— C'est vrai, Grain-de-Sel. Dieu de Dieu! quel homme! Était-il aimé dans ce canton! un malheureux matelot lui demandait-il quelque chose, il l'ob-

tenait à l'instant. Enfin, depuis vingt ans qu'il s'était retiré des affaires pour vivre en bourgeois, il n'y avait qu'une voix sur sa bienfaisance. Et puis quelle respectable figure lui donnaient ses grands cheveux blancs et son habit marron! avait-il l'air bonhomme quand il portait sur son dos les petits enfants du vieux Cerisoët le canonnier, ou qu'il leur faisait des bateaux de sureau! Seulement, moi, je lui faisais toujours un reproche à ce pauvre Kernok, c'était de donner dans la calotte.

— Ah! parce qu'il était marguillier! Bah! c'était pour tuer le temps. Mais avouez tout de même qu'il représentait joliment dans son banc de chêne, avec ses gants blancs et son jabot, le jour de fête de la paroisse de Saint-Jean-du-Doigt.

— J'aimais mieux le voir sur son banc de quart, une hache à la main et sa corne d'amorce en sautoir, — répondit l'ex-canonnier-charpentier-chirurgien en remplissant son verre.

— Et à la procession donc, maître Durand, quand il rendait le pain béni, se dandinait-il avec son cierge, qu'il voulait toujours tenir comme une épée, malgré les leçons de l'enfant de chœur. Mais ce qui désolait surtout M. le curé, c'est que le capitaine Kernok chiquait tant, qu'à la messe il crachait sur tout le monde.

— Ça le désolait, ça le désolait... c'est donc pour ça qu'il a embêté mon vieux camarade pour lui faire laisser au presbytère vingt arpents de ses meilleurs prés. »

Ici Grain-de-Sel allongea beaucoup la lèvre inférieure en clignotant des yeux, regarda maître Durand de l'air le plus fin, le plus malicieux, le plus narquois qu'il lui fut possible d'improviser, en secouant la tête d'un air négatif.

« Sacrebleu! je le sais bien, — répéta maître Durand, presque offensé de la pantomime de l'ancien mousse.

— Allons, allons, soyez calme, maître Durand, reprit celui-ci; ce n'est pas au curé qu'il a fait cette donation. »

Ici une pause, ici l'étonnement de maître Durand se manifesta par l'écarquillement excessif de ses paupières et par l'absorption d'un glorieux verre de vin.

« C'est, dit Grain-de-sel, c'est à la nièce du curé. Eh!

— Ah! le vieux farceur, le vieux farceur, murmura maître Durand en poussant un éclat de rire tout homérique; je ne m'étonne plus s'il était marguillier et s'il rendait le pain bénit. »

Et il se laissa aller avec Grain-de-sel à des élans de gaieté si bruyants, que des chiens qui passaient en aboyèrent.

« Ce qu'il y a de vexant, reprit Grain-de-Sel, c'est que toute la fortune de M. Kernok retourne au gouvernement, et cela, parce qu'il n'a pas fait de testament.

— Fallait y penser. Et qu'est-ce qui pouvait prévoir cet accident-là?

— Vous l'avez vu, vous, après la chose... n'est-ce pas, monsieur Durand? car moi, j'étais allé à Saint-Pol.

— Sûr que je l'ai vu. Figure-toi, mon garçon, qu'on vient me dire : Monsieur Durand, ça sent le brûlé chez M. Kernok, mais un drôle de brûlé! Il était, ma foi, huit heures du matin, et personne n'osait entrer dans sa chambre; ils sont si bêtes! J'y entre, moi, mon garçon, et... Ah! mon Dieu! tiens, donne-moi à boire, car ça me fait mal toutes les fois que j'y pense. »

Il se remit un peu par un large trait d'eau-de-vie, et continua.

« J'y entre, et figure-toi que je manque d'être suffoqué en voyant le corps de mon pauvre vieux Kernok tout couvert d'une large flamme bleue qui courait de la tête aux pieds, tout juste comme la flamme du punch. Je m'approchai, je jetai de l'eau; bah! il brûlait plus fort, car il était à moitié cuit. »

Grain-de-Sel pâlit.

« Ça t'étonne, mon garçon : eh bien! moi, je m'y attendais, je l'avais prédit.

— Prédit!...

— Oui. Il buvait trop d'eau-de-vie, et je lui disais toujours : Mon vieux camarade, tu finiras par une *ccncustion invantanée*, » dit maître Durand avec importance, en appuyant sur chaque mot et en gonflant ses joues.

Il voulait dire une combustion instantanée, solution exacte et vraie de la mort de Kernok, donnée

par un médecin de Quimper, fort habile homme, qu'on avait mandé un peu tard.

« Et ça ne vous fait pas trembler, monsieur Durand? dit Grain-de-Sel, qui voyait avec peine l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier prendre la même direction que son défunt capitaine.

— Moi, c'est bien différent, mon garçon, je coupe mon eau-de-vie avec du vin, et il la buvait pure, le vieux lascar.

— Ah!... répondit Grain-de-Sel, peu convaincu de la tempérance de M. Durand.

— Tiens, dit celui-ci, en voilà un qui mourra dans la peau d'un voleur, si on ne l'écorche pas tout vif. »

Et il montrait un grand homme sec et mince, à uniforme bleu, brodé d'argent, qui traversait la place. « Que je voudrais être à bord avec ce chien de Plik, lui les bras attachés à une échelle de hauban, le dos nu,... et moi une bonne garcette à la main! Quand je pense que pour avoir passé par les mains de ce gueux de commissaire, nos parts de prise ont diminué de neuf dixièmes; qu'au lieu d'avoir les soixante mille francs qui me font vivre depuis vingt ans, je devrais peut-être avoir un million, et que ce pauvre vieux Kernok n'a eu en tout que deux cent mille francs sur les tonnes d'argent qui nous revenaient du trois-mâts espagnol!

— Bah! reprit Grain-de-Sel, un peu plus, un peu moins. J'ai tout de même été bien content de quitter le métier avec ce que j'ai eu, et de pouvoir m'a-

cheter un chasse-marée pour faire le cabotage. — Mais c'est depuis que je ne vois plus ce pauvre M. Kernok que quelque chose me manque.

— A propos, reprit M. Durand, je crois que voici bientôt l'heure du service que nous lui faisons faire à Saint-Jean-du-Doigt, à ce pauvre vieux. »

Grain-de-Sel tira une montre d'argent d'au moins un pouce d'épaisseur.

« Vous avez raison, monsieur Durand, il est dix heures. Puis, allongeant sa montre, attachée avec soin à une longue chaîne d'acier renforcée d'un cordonnet noir : — Tenez, la reconnaissez-vous ? dit-il au maître.

— Si je la reconnais !... c'est celle que ce pauvre Zéli m'a dit de te remettre le jour du combat de l'*Éperrier* contre la corvette. Pauvre Zéli ! je le vois encore, me tendant la main, et me disant : « Tiens... c'est pour Grain-de-Sel. Adieu... vieux... ne me manque pas.

— Sacrebleu ! dit le vieillard tout ému, ça me fait plus de peine en y pensant maintenant, que ça ne m'en a fait dans le moment. Pauvre Zéli ! » Et la tête de M. Durand retomba dans ses mains calleuses et ridées.

Grain-de-Sel paraissait absorbé par un douloureux souvenir en regardant sa montre.

« Ça nous fait cinq litres et une bouteille d'eau-de-vie, dit l'aubergiste, son bonnet à la main, et inquiet du séjour prolongé des deux marins.

« Paye-toi là-dessus, » — dit Grain-de-Sel en lui jetant une pièce d'or.

Et donnant le bras au vieux Durand, il gagna avec lui la chapelle de Saint-Jean-du-Doigt.

CHAPITRE XIV ET DERNIER.

LA MESSE DES MORTS.

> . . . Elle frappe les airs comme le glas funeste
> Qui demande aux vivants des larmes pour les morts,
> Alors qu'un froid cercueil est tout ce qui nous reste
> De *celle* qui sourit à nos premiers efforts.
>
> SEXTIUS DELAUNAY. — *Œuvres inédites.*

Figurez-vous une anse resserrée entre deux montagnes, dans laquelle une foule de bateaux bretons, aux voiles rouges et carrées, viennent aborder en s'échouant sur un beau fond de sable d'une blancheur éblouissante.

Au fond, c'est la mer, dont les flots bleus, après avoir prolongé les contours de la baie, viennent mourir sur de fraîches prairies toutes coupées de haies de rosiers sauvages et d'aubépines en fleurs qui répandent au loin leur parfum.

Çà et là quelques chênes séculaires soutiennent un toit de chaume couvert de jolies pervenches bleues

et de clématites, qui pendent en longues guirlandes.

Pour animer ce paysage, tantôt c'est une chèvre dressée sur ses pattes de derrière, qui paraît suspendue à ces festons verdoyants; tantôt c'est la mince charrette traînée par de grands bœufs, et le cri rauque et continu de l'essieu, et la chanson sauvage du Bragoubras, et l'allure rapide du montagnard d'Arrès, qui monte à cru un de ces petits chevaux noirs au poil frisé, à l'œil saillant, aux jambes nerveuses, qui gravissent les mornes de la côte avec autant de légèreté qu'un chamois.

Puis, au milieu de cette colline, dont la pente est presque insensible, on voit les bâtiments consacrés à Saint-Jean-du-Doigt. Ici l'église gothique, avec ses arceaux et ses ogives, ses longues et frêles colonnes, ses frontons découpés à jour comme une légère dentelle, contraste singulièrement avec le lourd clocher de plomb qui élève son faîte gris et terne audessus de la sombre verdure des mélèzes et des sapins.

Les tintements redoublés de toutes les cloches de l'église de Saint-Jean annonçaient la cérémonie dont nous avons parlé, un service funèbre pour l'âme de feu M. Barbe-Nicolas Kernok, propriétaire à Treheurel. Or, toute la population du canton, dont le digne vieillard était adoré, avait quitté ses travaux pour venir rendre un dernier hommage à son respectable bienfaiteur.

Il fallait voir quelle foule se pressait sous le porche de l'église, et les jeunes filles au corset écar-

late brodé de bleu, à la blanche coiffe, et les vieilles femmes avec leurs capes, qui les cachaient, et les hommes avec leur barrette noire, d'où s'échappaient de longs cheveux qui tombaient jusque sur leur large ceinture de cuir, où était passé un large couteau.

Tout cela se heurtait et devisait en attendant que les portes fussent ouvertes.

Bientôt arrivèrent Grain-de-Sel et maître Durand. A leur aspect, toutes les têtes s'inclinèrent; eux ne répondirent que par un salut protecteur à ces marques de déférence.

Enfin, la porte s'ouvrit; chacun se rua, se heurta, se coudoya, et chacun fut casé.

Le soleil dardait joyeusement ses rayons dorés à travers les vitraux coloriés de la chapelle, et venait réfléchir leurs mille nuances sur le banc de chêne noir et poli, tout chargé de lourdes sculptures, sur le banc où s'épanouissait Kernok aux jours solennels. Hélas! qu'il était bien! avec quelle dignité calme il étalait son immense jabot et son habit marron! Avec quelle adresse il dérobait sa chique à l'œil du curé! Avec quel air de componction il fermait les yeux, feignant de prier et de se recueillir, alors que le prône du prédicant l'affectait de la plus agréable somnolence.

Et il fallait que le souvenir de cette figure vénérable fût encore bien présent à la pensée de Grain-de-Sel et de M. Durand; car ils s'arrêtèrent immobiles devant le banc d'œuvre.

« Je crois toujours le voir, dit M. Durand.

— Et moi aussi, » répondit Grain-de-Sel.

Une rumeur sourde annonça l'arrivée de M. Karadeuc, le desservant de la paroisse.

Il officia.

Après l'office, M. Karadeuc monta en chaire.

Alors les fidèles saisirent ce moment pour éternuer, se moucher, tousser, bâiller, soupirer, se tourner et se retourner.

Puis on fit silence,... mais un grand silence!

Le prédicateur s'avança sur le bord de sa tribune, y étala des mains osseuses et velues ; ses yeux brillaient sous ses épais sourcils roux, et sa bouche grimaçait un singulier sourire ;... puis il commença :

« Mes chers frères, *apprehendi te ab extremis terræ et a longinquis ejus vocavi te; elegi te, et non abjeci te; ne timeas, quia ego tecum sum.*

Comme l'auditoire se composait de Bas-Bretons renforcés, cet exorde fit peu d'effet.

« Oui, mes frères, ce qui veut dire : Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre ; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés ; je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté ; ne crains rien, parce que je viens à toi.

» Or, mes frères, ces paroles peuvent s'appliquer au vertueux, au digne, au respectable vieillard que nous pleurons tous,... en un mot, à Barbe-Nicolas Kernok, ancien négociant. »

Ici M. Durand donne un premier coup de coude à Grain-de-Sel, qui, se prenant le nez entre le

pouce et l'index, laisse échapper une espèce de mugissement sourd et de rire étouffé.

« Hélas! mes frères, reprit le curé, cet ancien négociant, ce Kernok, c'était aussi un agneau éloigné du bercail! Cet agneau était aussi dans des pays éloignés,... et la Providence l'a pris par la main.

— Par la patte, dit le vieux Durand.

— Comparer le capitaine à un agneau! » répondit Grain-de-Sel en mettant sa toque devant sa figure.

Le prédicateur continua nonobstant.

« La Providence, mes frères, lui a dit aussi : *Elegi*, *non abjeci te*... je t'ai choisi, et je ne t'ai pas repoussé, quoique ta vie ait été agitée.

— Il appelle ça *agitée*, » murmura Durand en donnant un second coup de coude à Grain-de-Sel, qui riposta avec la même énergie, c'est-à-dire d'une force à enfoncer deux côtes à l'ex-charpentier-chirurgien-canonnier. Oh! ils se comprenaient.

« ... Oui, mes frères, agitée. Mais après avoir navigué sur une mer orageuse, la poupe de son esquif atteignit un rivage de paix et de repos.

— La poupe! ça parle marine! dit Durand d'un air méprisant; la proue donc, la proue, sacristain! »

Le curé jeta un regard d'indignation sur Durand et répéta avec obstination :

« Mais la *poupe* de son esquif atteignit enfin le rivage de paix et de repos, où ce vertueux, ce digne, ce respectable, cet angélique vieillard fit épanouir la fleur de la bienfaisance et de la religion.

— Est-il bête, ce curé ! murmura Grain-de-Sel.

— Bête comme un hareng, répondit Durand en haussant les épaules.

— ... Ainsi, mes frères, reprit le prédicateur, unissez-vous à moi pour remercier le roi des rois de ce qu'il a couronné celui que nous pleurons d'une des auréoles de son éternité.

— Amen, répondirent les assistants.

— Dis donc, Grain-de-Sel, vois-tu le capitaine Kernok coiffé d'une auréole? » dit maître Durand.

Mais Grain-de-Sel ne l'écoutait plus, car le curé était descendu de la chaire pour se diriger vers le cimetière où reposait Kernok ; ils arrivèrent devant sa tombe.

La figure de Grain-de-Sel devint sombre et sévère, il tenait sa toque dans ses deux mains pendantes, et Durand lui serrait le bras en s'essuyant les yeux.

Alors le curé dit quelques prières, qui furent répétées en chœur par les assistants agenouillés, puis tout le monde se retira.

Durand et Grain-de-Sel restèrent seuls.

Et le soleil avait déjà disparu depuis long-temps derrière les montagnes de Tregnier, que les deux amis étaient encore assis près du tombeau de Kernok, muets et pensifs, la tête cachée dans leurs mains.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

EL GITANO.

KERNOK LE PIRATE.

FIN DE LA TABLE.

